



MÉMOIRES

SUR

LE ROYAUME DE NAPLES.

TOME IV.

MÉMOIRES

HISTORIQUES, POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

SUR

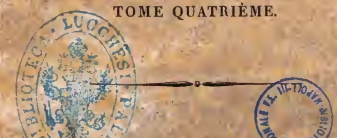
LE ROYAUME DE NAPLES,

PAR M. LE COMTE GRÉGOIRE ORLOFF,
SÉNATEUR DE L'EMPIRE DE RUSSIE.

OUVRAGE ORNÉ DE DEUX CARTES GÉOGRAPHIQUES;
PUBLIÉ, AVEC DES NOTES ET DES ADDITIONS,

PAR M. AMAURY DUVAL,
MEMBRE DE L'INSTITUT ROYAL DE FRANCE.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,
CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, LIBRAIRES,
RUE DE BOURBON, N° 17;
A STRASBOURG et à LONDRES, même Maison de Commerce.

1825.

MÉMOIRES
HISTORIQUES, POLITIQUES,
ET LITTÉRAIRES
SUR LE ROYAUME DE NAPLES.

TROISIÈME PARTIE.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Le peuple dont nous entreprenons d'esquisser l'histoire littéraire, dans cette partie de notre ouvrage, précéda les autres peuples de l'Europe dans la civilisation. Il vit fleurir long-temps, sur son sol privilégié, de célèbres écoles, et les philosophes les plus renommés de l'ancien monde. De tristes circonstances produisirent ensuite, dans ces mêmes contrées, la langueur, l'assoupissement des esprits, leur décadence. Mais, pendant de trop courts intervalles, ils se réveillaient, jetaient autour d'eux un nouvel

éclat. Ce sont ces phases, ces périodes de la culture, ou plutôt de la civilisation de ce peuple, qu'il s'agira principalement de signaler ici, sans oublier de faire connaître la vie et les écrits des auteurs les plus remarquables de chaque époque.

Mettant à profit tout ce qui a été déja écrit sur ce sujet intéressant, nous donnerons d'abord un précis de l'état des lettres dans le royaume de Naples sous les Grecs et les Romains. Nous parlerons ensuite de leur décadence, ainsi que du peu de monuments littéraires que l'on a conservés du moyen âge. Nous ferons succéder à cette partie de notre travail, un court exposé historique de la part que les littérateurs napolitains ont prise à la renaissance des lettres, et de leurs progrès dans les siècles suivants, en y comprenant l'époque où nous vivons.

CHAPITRE PREMIER.

État des lettres à l'époque où le territoire de Naples était occupé par des colonies grecques. — Zaleucus; Charondas, etc.; Pythagore; Telauge; Philolaüs; Menon; Alcméon; — Théano; Architas; Lysis et Aristoxène; Timée de Locres; Ocellus; — Démocède; — Xénophon de Colophon; Parménide; Zénon; Leucippe; Hippone; Strasée, Medmée, etc. — Ippis; Lycon; Eumachius; Philon; Cléomène, etc.; — Orphée; Ibycus; — Patrocle; Alexis; Stephanos; Égésippe; Rynton.

Les différents peuples qui occupaient le territoire de Naples avant l'arrivée des Grecs, vivaient comme les tribus tartares dans un état agreste et nomade. Leur seule occupation était de pourvoir à leurs premiers besoins.

Nous nous voyons obligés de rappeler ici, en peu de mots, des peuples de plusieurs desquels nous avons déja dit quelque chose dans le premier chapitre de la première partie de ces Mémoires.

Homère parle des *Lestrigons* qui possédaient les lieux voisins de la Campanie, comme d'un peuple inhospitalier et féroce, qui ne jugeait du droit que par la force. Les *Cimmériens*, quoique formés en société, habitaient des cavernes, et n'existaient que de vols et de rapines. Les *Aurunci* sont représentés comme une nation belliqueuse, de mœurs barbares, et d'un aspect terrible. Les *Lucaniens* mêmes, dont les auteurs anciens ont tant célébré l'hospitalité, suivaient, avec leurs enfants, un plan d'éducation, qui ne tendait qu'à en faire des hommes robustes, et non des hommes polis par la culture des lettres et des beaux-arts.

Ces anciens habitants du pays de Naples étaient partagés en petites peuplades, constamment en guerre entre elles, et qui se détruisaient tour-à-tour. Dans un tel état de choses, les idées ne pouvaient avoir qu'un seul objet, celui de la conservation personnelle.

Les *Phéniciens* qui, dans les temps les plus reculés, ont habité sur une grande partie des côtes du royaume, ont dû être moins sauvages. Il n'en reste que des souvenirs très-obscurs, et le travail assidu des érudits les plus profonds n'a pu jusqu'à ce moment offrir, à ce sujet, des lumières satisfaisantes (1).

(1) Plusieurs auteurs ont parlé de l'arrivée des Phéni-

On pourrait parler avec plus de certitude des *Opiciens* qui, d'après Strabon, Tite-Live, Valère Maxime et Tacite, avaient le goût et le talent de la musique et de la poésie, ainsi qu'un théâtre lyrique. Mais l'arrivée des Grecs éclipsa leur gloire; et on en perdit même le souvenir. Un sort plus heureux n'aurait pas été le partage des colonies primitives des Grecs, sans le grand nombre de villes qu'ils fondèrent, lesquelles devinrent célèbres par leur prospérité, et dont les traces existent encore dans de belles ruines et d'autres monuments de leur puissance passée. Ces restes précieux nous laissent des preuves de la culture de ces peuples; car les arts qui sont l'indice le plus certain de la civilisation des nations, ne furent jamais aussi généralement cultivés que par les premiers Grecs qui vinrent en Italie après la prise de Troie. Ils durent principalement leur puissance aux lois sages auxquelles ils obéissaient, et qui étaient le fruit des méditations et de l'expérience de leurs philosophes les plus illustres.

---

ciens en Italie. Samuel Bochard en fait mention dans le *Phaleg* et le *Chanaan;* Mazzocchi dans les tables *Héracléennes* et les dissertations *Tyrrhénieunes*. Le chanoine Martorelli en parle aussi dans son ouvrage de *Regia Theca Calamaria*, et le duc Vargas dans celui des *Antiche colonie venute in Napoli.*

Zaleucus fut un célèbre législateur des Locriens. Il n'est pas encore prouvé s'il fut le précurseur de Pythagore, ou s'il fut son disciple. Si on doit ajouter foi à Eusèbe, Zaleucus dicta ses lois vers la XXIXe olympiade : d'après ce calcul, il serait prouvé qu'il ne fut pas le disciple de Pythagore, qui ne vint en Italie qu'entre la XLIII et la LXVIIIe olympiade, comme l'a cru le célèbre Lareher (1). Mais on est si peu d'accord sur tout ce qui regarde la vie de ce philosophe qu'on n'est autorisé à en parler qu'avec doute et circonspection. Cicéron nous apprend que Timée en vint jusqu'à nier qu'il eût existé. Un tel paradoxe a été renouvelé chez les modernes par Bentleï : cependant on ne peut pas, si l'on n'est atteint d'un pyrrhonisme outré, se ranger de l'avis de ce fameux critique anglais. Il paraît certain que ce philosophe recueillit les lois crétoises, spartiates et attiques, qui s'étaient conservées par tradition, et qu'en les réunissant aux anciennes lois de sa patrie, il en fit un code écrit, antérieur à tant d'autres, qui furent ensuite compilés en Europe. Persuadé que les meilleures lois ne sont d'aucune utilité, si elles ne sont pas inviolablement observées, il fut le premier à donner l'exemple du respect et de la sou-

(1) Chronolog. d'Hérodote, chap. 21.

mission à celles qu'il avait dictées. Une d'elles ordonnait de crever les yeux aux coupables d'adultère. Peu de temps après la promulgation de cette loi, son fils ayant été convaincu de ce délit dut en subir la peine. Tout le peuple demanda sa grace, Zaleucus seul s'y opposa; mais, voulant concilier en même temps les devoirs de législateur avec les sentiments de père, il se résigna à souffrir une partie de la punition, et se fit crever un œil pour en conserver un à son fils. Cet exemple d'inflexibilité fit une si forte impression sur l'esprit de ses concitoyens, qu'on n'entendit plus parler de ce crime durant la vie de ce législateur.

Zaleucus desirait tellement que ses lois se conservassent intactes, qu'il ordonna que quiconque prétendrait y apporter quelque changement, serait tenu de le proposer avec une corde au cou, afin d'être étranglé au moment même, si le changement proposé n'était pas admis. Plusieurs fragments de ses lois nous ont été transmis par Strabon, Diodore, Élien, Athénée, etc., et ils ont été ensuite rassemblés et éclaircis par MM. Heyne et de Sainte-Croix (1).

(1) Voyez le second volume des *Opuscules académiques* du premier, et les mémoires sur *la législation de la grande Grèce* du second, dans le tom. LXIII des *Memoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris*.

Charondas, autre législateur, ne fut pas moins célèbre par les lois qu'il donna aux habitants de la ville de Thurium, dont Goltzius a donné une analyse dans son ouvrage sur la grande Grèce. Une de ces lois entre autres posait en principe que tout homme qui se remarierait une seconde fois, après avoir eu des fils de sa première femme, serait exclu à jamais des emplois publics; parce que, suivant le législateur, un citoyen qui avait prouvé, par un second mariage, qu'il était mauvais père, ne pouvait être que mauvais magistrat. Il condamna les calomniateurs à parcourir la ville une couronne de bruyère sur la tête, et obligea les déserteurs et les poltrons à se montrer, pendant trois jours, habillés en femmes. Considérant l'ignorance comme la mère de tous les vices, il ordonna que tous les enfants en général fussent instruits dans les sciences et les belles-lettres. Par ses lois, l'éducation des orphelins devait être confiée aux parents maternels qui, n'ayant aucune part à leur héritage, devaient veiller plus soigneusement à la conservation de leurs jours. Il voulut, au contraire, que l'administration de leurs biens fût confiée aux parents paternels qui, par l'espoir d'en hériter un jour, seraient intéressés à ne point les détériorer. Une loi défendit, sous

peine de mort, de paraître, avec des armes, dans les assemblées du peuple. Voulant, un jour, appaiser une sédition, il harangua le peuple, oubliant dans ce moment qu'il était armé de son épée. Ses ennemis s'empressèrent de lui reprocher d'avoir transgressé ses propres lois. *Je prétends les confirmer*, dit-il, *et les sceller même de mon propre sang*; et, au milieu du peuple assemblé, il se précipita sur son propre fer.

Ces deux législateurs ne furent pas les seuls qui, à une époque aussi reculée (1), répandirent les premières idées des sciences et de la justice. *Timarate* qui également donna des lois aux Locriens, mérite d'être nommé, ainsi que *Saletes*, qui en rédigea pour les Crotoniates, *Aristocrate*, *Elicaon*, *Pythias* et *Tœtete*, pour les habitants de Regium. Ceux-ci profitèrent des lumières et des instructions de Protagoras, qu'ils communiquèrent aux Crétois, par l'intermédiaire de leur concitoyen *Onomacrite*.

Mais le philosophe le plus illustre, celui qui plus que tout autre contribua à inspirer le goût et l'amour des études qui tendent à perfectionner l'esprit et le cœur, fut *Pythagore*, un de ces génies sublimes qui paraissent comme

(1) Charondas florissait l'an 444 avant notre ère.

un météore pour éclairer leur siècle. Il naquit à Samos, où jeune encore il exerça le métier d'athlète; mais, pour le bonheur de l'humanité, le hasard l'ayant conduit un jour aux leçons du philosophe Phérécyde sur l'immortalité de l'ame, transporté de tout ce qu'il entendait sur ce sujet sublime, il renonça à son vil métier et se consacra entièrement à l'étude de la philosophie. Impatient d'acquérir des connaissances plus étendues sur les mœurs et les caractères des hommes, il quitta sa patrie et parcourut la Chaldée, l'Asie mineure et l'Égypte. Son séjour dans ce dernier pays, le plus civilisé de ce temps, et les relations qu'il eut avec la caste des prêtres, lui furent de la plus grande utilité pour étudier le gouvernement hiérarchique de ce pays, et apprécier l'influence qu'il exerçait sur la civilisation du peuple. Il crut pouvoir obtenir un but infiniment plus noble et plus utile pour le genre humain, en établissant chez les nations de la Grèce, une classe de philosophes qui, après avoir éclairé et perfectionné les peuples, se voueraient à améliorer les constitutions et les lois; dont le noble but serait d'assurer pour toujours le bonheur général, en mettant un terme à l'anarchie qui désolait ces nations et aussi en leur donnant des garanties contre le despotisme dont elles

étaient incessamment menacées. L'institution des prêtres égyptiens lui parut la plus propre, sous le rapport des formes extérieures, pour atteindre l'objet de ses vœux les plus ardents. Mais, au lieu de travailler à répandre les superstitions religieuses, l'association de Pythagore devait au contraire avoir en vue la propagation des lumières philosophiques. De retour dans sa patrie il la trouva réduite en servitude par Polycrate qui en avait usurpé le gouvernement. Honteux des égards que ce tyran affectait de lui témoigner, Pythagore s'éloigna de nouveau de Samos et alla se fixer dans la grande Grèce; il vécut alternativement à Héraclée et à Tarente mais le plus souvent à Crotone où le fameux athlète Milon lui donna l'hospitalité dans sa maison. Son séjour à Crotone fit donner à sa secte le nom d'*Italique*. Bientôt sa grande réputation se répandit dans toute l'Italie, et avec elle s'étendirent aussi le goût des études et l'amour des sciences. Telle est l'influence du génie; on accourait de toutes parts pour l'entendre, et, en très-peu de temps, il eut entre quatre et cinq cents disciples qu'il n'admettait cependant à son école qu'après les avoir soumis aux épreuves du silence le plus rigoureux.

Indépendamment des règles qu'exigeait le but politique de cette association, il prescrivit

encore un genre de vie qui tendait à perfectionner la morale de tous ceux qui avaient obtenu l'honneur d'y être affiliés. L'attention des pythagoriciens se partageait également entre le développement harmonique du corps et de l'ame. La plus grande propreté, une frugalité exemplaire, et des exercices journaliers étaient des devoirs sacrés que personne n'osait enfreindre. Pour eux, la matinée commençait par le chant et la musique; et c'est ainsi qu'ils récréaient d'abord leur esprit pour être plus disposés aux travaux de la journée. Ils s'occupaient ensuite alternativement de l'étude de la philosophie, d'exercices gymnastiques, et des devoirs que leur imposait l'état comme citoyens. Le soir était consacré à jouir, avec calme, de quelques plaisirs innocents et purs, et enfin ils employaient la dernière heure, celle qui précédait le moment où ils se livraient au sommeil, à faire un examen aussi sévère que silencieux de leur conduite. Les pythagoriciens avaient un but commun, celui d'épurer la morale et de jeter les bases de la félicité du genre humain, en unissant tous les hommes par l'amitié la plus pure; ils voulaient en même temps que leur secte offrît l'image de la société la plus parfaite.

La doctrine et l'enseignement de Pythagore produisit une espèce de révolution, qui fut

avantageuse, dans une grande partie de l'Italie. La civilisation avança; les mœurs se corrigèrent; des guerres et des séditions intestines eurent enfin un terme, et l'on vit s'établir plusieurs gouvernements sur les bases de la raison et de la justice.

Pythagore, profond dans la science des lois et des coutumes, n'était pas moins savant en astronomie, et dans toutes les différentes parties des mathématiques, science pour laquelle ce philosophe avait un goût qui allait jusqu'à l'enthousiasme. La découverte qu'il fit du fameux théorême du quarré de l'hypoténuse, le transporta, à ce que l'on prétend, d'une joie si vive, qu'il immola aux dieux, par reconnaissance, une hécatombe de cent bœufs.

C'est à Pythagore que l'on attribue encore le système de la métempsycose; on croit même que c'était le principal dogme de sa philosophie, et qu'il l'avait pris des Égyptiens ou des Brachmanes. Quelques savants ont imaginé que, bien compris, son système de la métempsycose n'était autre chose que l'image des métamorphoses et reproductions que nous voyons journellement s'opérer dans les trois règnes de la nature.

Pythagore admettait dans le monde une intelligence suprême, une force motrice, et une

matière sans intelligence, sans force, et dénuée de mouvement. Il prétendait aussi que l'harmonie et la beauté étaient le but que l'intelligence suprême s'était proposé dans la création du monde, et que les rapports qu'elle avait établis entre les différentes parties de l'univers, étaient les moyens qu'elle employait pour y arriver. Il avait imaginé que ces rapports étaient exprimés par des nombres, et considérait par conséquent *la science des nombres*, comme celle des principes de la nature. Aussi qualifia-t-on de ce nom la philosophie de Pythagore. Mais on en a souvent méconnu et l'esprit et le sens.

D'après le système de ce grand homme, l'ame était une portion de l'intelligence suprême qui en était séparée par son union avec le corps humain; et qui s'y réunissait du moment qu'elle était délivrée de toute affection corporelle. La mort qui séparait l'ame du corps ne la détachait pas de ses affections; il n'appartenait qu'à la philosophie de guérir l'ame; et ce dernier objet était le but de toute la morale de Pythagore. Le principal devoir de l'homme, selon lui, devait être de chercher tous les moyens de se rendre semblable, autant que possible, à la divinité. Il n'en connaissait point de plus efficace que d'être vrai; et pour parvenir à posséder la vérité, il fallait la chercher avec une ame pure.

Les pythagoriciens adoraient le feu, à l'imitation de beaucoup de philosophes anciens : comme eux ils professaient le polythéisme, mais d'une manière plus conséquente. Le feu est la source de la chaleur, de la vie, ainsi que de l'ame; les êtres les plus parfaits sont ceux qui en contiennent le plus. Tels sont les corps célestes dont le mouvement concourt à l'harmonie générale. C'est ainsi que les dieux supérieurs, d'après son système, habitent les astres, et ont mérité l'adoration des hommes à cause de leur perfection. Les forces des éléments du monde sublunaire sont des divinités secondaires.

Il existe encore dans l'homme une étincelle du feu divin qui le rapproche des dieux, lesquels exercent un grand empire sur l'homme et ses destinées : plus il se rapproche d'eux par l'harmonie de ses sentiments et de ses actions, plus leurs rapports deviennent intimes.

Pythagore subit le sort qu'éprouvent ordinairement les philosophes qui prêchent l'égalité et la vertu au sein d'un peuple livré à l'oligarchie et à la corruption. Un homme qui n'avait fait que du bien à ses semblables, au lieu de jouir d'une vieillesse heureuse et tranquille, fut cruellement persécuté et calomnié. Le bienfaiteur de sa patrie fut considéré comme ennemi public,

et périt de faim à l'âge de quatre-vingt-dix ans. D'autres prétendent qu'il fut massacré avec une grande partie de ses amis, dans une émeute populaire qui fut excitée par deux démagogues de Crotone, nommés Cylon et Ninon, et qui s'étendit dans toutes les villes voisines où les pythagoriciens avaient des partisans.

L'école de Pythagore conserva long-temps en Italie sa réputation ; et il se forma dans son sein beaucoup de philosophes célèbres, dont quelques-uns balancèrent même la gloire de leur maître.

Telauge, son fils, fut un de ses disciples les plus célèbres, et remplaça son père dans son école. Il fut le premier qui en développa la doctrine, dans un ouvrage, intitulé *de Tetrade.* Pythagore n'enseignait que de vive voix, et n'avait rien laissé par écrit. On doit donc considérer comme apocryphes les *vers dorés* qui ont été commentés par Hiéroclès, et nous ont été transmis sous son nom.

Telauge eut trois filles, auxquelles il enseigna lui-même la philosophie. Ce fut à l'une d'elles, nommée *Damo*, qu'il légua tous ses écrits, en lui enjoignant de ne les vendre à aucun prix, de ne point se laisser éblouir par les offres les plus brillantes, enfin, de n'en faire part qu'aux initiés. Damo exécuta fidéle-

ment les ordres de son père, et transmit ce legs précieux à sa fille aux mêmes conditions.

Philolaüs, pythagoricien de Crotone, élève d'Archilas, et établi à Héraclée, hérita de la fille de Damo, et des ouvrages qu'elle possédait. Mais, dépositaire infidèle des secrets de sa secte, et avide d'argent, il se laissa séduire par l'appât de l'or, découvrit les mystères de la science de Pythagore, et vendit à Platon les livres de Telauge pour quarante mines. C'est de ces écrits même, dit-on, que Platon a tiré son ouvrage de *Natura mundi*, où il introduit Timée de Locres, qu'il fait parler en langue dorique.

D'autres pythagoriciens de Crotone acquirent une grande célébrité. On doit nommer, dans le nombre, *Menon*, gendre de Pythagore; *Aristée*, qui fit un ouvrage en cinq livres sur les cônes, et un autre sur les cieux solides. *Alcméon* fut l'auteur de plusieurs traités de physique, et doit être considéré comme le père de l'anatomie; car ce fut lui qui le premier fit des observations anatomiques sur des animaux.

Les femmes eurent la gloire d'être associées à cette secte; et plusieurs d'entre elles acquirent de la célébrité, particulièrement *Théano*, épouse de Pythagore, qui, plus que toutes les autres, obtint de l'illustration : d'après Suidas et Clément d'Alexandrie, elle composa un poëme en

vers héroïques ; et Stobée nous a conservé un fragment d'un livre qu'elle fit sur la piété. Quelques lettres de cette femme savante ont été publiées par Henri Étienne, dans l'édition qu'il a donnée de Laërce, et par Holstenius, dans les notes qu'il a ajoutées à la vie de Pythagore.

L'ornement principal de cette école fut *Architas* de Tarente : il vécut dans la quatre-vingt-seizième olympiade, et gouverna long-temps sa patrie. Joignant les talents d'un habile capitaine à ceux du philosophe, il conduisit les armées de son pays avec succès contre les phalanges ennemies. Aussi profond dans la science de la géométrie que dans celle de la mécanique, il enrichit l'une de la vis et de la poulie, et appliqua utilement l'autre à plusieurs usages de la vie. Eutocius a conservé la solution qu'Architas avait donnée du problême de la duplication du cube, découverte bien plus utile que celle qu'il prétendait avoir faite de sa colombe mécanique. Ce grand homme était extrêmement flatté de l'honneur qu'il eut d'avoir enseigné à Platon la doctrine de Pythagore. Mais, par un triste effet des vicissitudes humaines, cet Architas, qui avait rendu les plus grands services à son pays, et avait été d'une si grande utilité aux sciences, termina ses jours miséra-

blement sur une des côtes de la Pouille, où un vaisseau qui le portait fit naufrage.

Lysis et *Aristoxène*, tous deux de Tarente, furent au nombre des disciples les plus instruits de l'école de Pythagore. Le premier devint l'instituteur du grand Épaminondas, et le second, après avoir suivi les leçons d'Aristote, se consacra entièrement à la musique : il fit plusieurs ouvrages sur cet art, dont il ne s'est conservé que trois livres que Proclus nomme *Éléments harmoniques*. On lui doit aussi l'invention d'un mode nouveau d'harmonie, différent de tous ceux qui étaient connus, et qui a conservé le nom de *Mode locrien*.

Mais un des plus illustres disciples de Pythagore, fut *Timée de Locres*, auteur de la vie du fondateur de sa doctrine, laquelle ne nous est point parvenue, et dont parle Suidas. Il composa aussi, en langue dorique, un petit traité *de la Nature et de l'ame du monde*. On prétend que Platon a puisé dans cet ouvrage une grande partie des idées dont il a rempli son dialogue, intitulé *Timée*.

Ce philosophe, ainsi que Pythagore, suppose qu'il existe une matière susceptible de toutes les formes; une forme motrice qui fait agir les parties, et une intelligence qui dirige la force motrice. D'après son système, cette

force motrice est le feu qui existe dans les astres, et dont la partie, qui est dardée sur la terre, s'insinue dans les organes, et produit les êtres animés. Une partie de l'intelligence universelle s'unissant à la force motrice, forme l'ame qui, pour ainsi dire, tient le milieu entre la matière et l'esprit. Timée partage l'ame humaine en deux parties. L'une d'elles est matérielle ; elle émane de la force motrice, et est en même temps le principe des passions ; l'autre, qui est purement intelligente, se répand dans toutes les parties du corps, pour en conserver l'harmonie.

Timée ne croyait point à la punition ou à la récompense des ames après la mort. Selon lui, les génies, les esprits infernaux, et les furies, ne sont que des inventions utiles pour effrayer et retenir ceux que la raison seule ne peut porter à la vertu.

On ignore l'époque précise de la mort de ce philosophe ; mais il est certain qu'il vécut avant Socrate, c'est-à-dire avant la soixante-dix-septième olympiade.

La Lucanie acquit un autre titre de gloire, celui d'avoir donné le jour à *Ocellus*, un des plus illustres soutiens de la doctrine de Pythagore. Né d'une ancienne famille, originaire de Troie en Phrygie, il vécut long-temps avant

Platon. Stobée a recueilli quelques fragments d'un de ses traités, qui avait pour titre *des Rois et du Royaume*. Le temps a respecté un autre ouvrage d'Ocellus, intitulé *l'Univers*. L'auteur s'efforce d'y prouver que le monde est éternel, tant pour la forme que pour la matière.

L'abbé Batteux a donné une excellente traduction des œuvres d'Ocellus dans son *histoire des causes premières;* avant lui, le marquis d'Argens avait cherché, avec beaucoup de soins et de peines, à répandre quelques lumières sur les anciens systêmes et sur les opinions d'Ocellus.

Les pythagoriciens joignaient à l'étude de la philosophie et des mathématiques, celle de la médecine. *Démocède* de Crotone, ami de Polycrate, tyran de Samos, acquit le plus grande célébrité dans cette science. A la mort de l'oppresseur de Samos, Darius, fils d'Hystaspe, fit transporter à Suze toutes ses richesses et ses esclaves : Démocède fut confondu dans le nombre de ces infortunés. Mais le roi s'étant démis le pied en descendant de cheval, Démocède eut le bonheur de le guérir. Dès-lors il obtint la bienveillance du roi, ainsi que sa confiance, devint son premier favori, et ne tarda pas à jouir du plus grand crédit à la cour. Bientôt las de tous ces honneurs, il résolut de retourner dans sa patrie, et eut le bonheur d'y aller finir sa car-

rière. Ce philosophe qui avait épousé une fille du fameux athlète Milon, florissait 520 ans avant Jésus Christ.

L'école de Pythagore ne dura que deux siècles, depuis l'établissement de son fondateur à Crotone; elle finit, malgré le grand nombre et les talents des philosophes qui la composaient : d'autres sectes nouvelles qui s'élevèrent depuis, contribuèrent puissamment à diminuer la célébrité de celle de Pythagore, enfin même à l'éteindre. Il est vraisemblable aussi que le soin mystérieux avec lequel on cachait au vulgaire la doctrine de cette école, avait inspiré au peuple des préventions désavantageuses, et que ce fut une des causes de la destruction de la secte. On vit des pythagoriciens dont les mœurs relâchées se trouvèrent en contradiction directe avec la morale qu'ils proclamaient; c'en fut assez pour la discréditer. D'un autre côté après la mort de son fondateur et de ses premiers disciples, l'ardeur de la secte pour l'étude se ralentit, et elle se livra à l'esprit d'avarice et d'ambition. Qui pourrait affirmer, en effet, que cette école ainsi corrompue, ne coopéra pas à allumer le feu des séditions qui éclatèrent dans les républiques de la grande Grèce?

Une école, non moins célèbre, s'établit à Hyela et, du nom de cette ville, s'appela Héléa-

tique. Le fondateur fut *Xénophon* de Colophon qui avait été banni de sa patrie pour s'être exprimé avec trop de liberté sur la divinité. Ce philosophe eut beaucoup de disciples, au nombre desquels on comptait, comme les plus célèbres, Parménide, Zénon et Leucippe tous nés à Elia ou Vélia.

L'un d'eux, *Parménide*, adopta toutes les idées de son maître et n'admit que deux éléments, le feu et la terre, pour causes productives de l'univers. Il soutenait que la première génération des hommes était venue du soleil. Selon lui il y avait deux espèces de philosophie, l'une fondée sur la raison et l'autre sur l'opinion. Il développa son système dans un poëme dont il ne reste que des fragments. Platon a conservé, dans un dialogue intitulé *Parménide*, quelques traits de cette doctrine relativement à la formation des idées; mais il ne serait pas facile d'en percer l'obscurité.

Zénon fut le disciple, le concitoyen, et, d'après quelques auteurs, le fils adoptif de Parménide; Aristote lui attribue l'invention de la dialectique, mais d'une dialectique destinée à soutenir toute espèce d'opinion, et à tromper par des sophismes captieux.

Il avait adopté à-peu-près les mêmes sentiments que Xénophon et Parménide sur l'unité,

l'incompréhensibilité et l'immutabilité de toutes choses. Il n'y a cependant aucun motif de croire qu'il ait soutenu que *rien n'existait dans le monde*, comme Sénèque paraît l'affirmer dans ses épîtres. Le mérite de Zénon comme philosophe fut encore relevé par les vertus du citoyen : en effet, il sacrifia sa vie pour son pays que ses talents avaient illustré. Il voulut rétablir sa liberté, que lui avait ravie le tyran Néarque; mais la conjuration qu'il avait tramée ayant été découverte, et lui-même arrêté, il souffrit avec un courage et une fermeté dignes d'une grande ame, les plus horribles tourments; craignant que les douleurs ne lui fissent avouer le nom de ses complices, il préféra de se mettre à l'abri de toute faiblesse, en se coupant la langue avec les dents, et il la cracha au visage du tyran lui-même.

Zénon eut un digne successeur en *Leucippe*, son disciple, qui le premier inventa le fameux système des atômes et du vide, que développèrent ensuite Démocrite et Epicure. Descartes doit à ce philosophe l'hypothèse des tourbillons et le développement du grand principe de mécanique qu'il a si utilement employé : *Que les corps qui tournent, s'éloignent le plus possible du centre.*

En des temps postérieurs, la grande Grèce

vit encore fleurir dans son sein des philosophes très-illustres. *Hyppone* de Rhegium, auteur d'un ouvrage sur la physique, qui a été cité par plusieurs écrivains;

Strasée, de Naples, qui d'après Cicéron était un homme d'un grand génie, et que l'on compte au nombre des péripatéticiens;

Medmée, célèbre astronome qui fit ses observations dans la Locride et dans le Péloponnèse, et reforma le calendrier de son temps; il y indiqua les changements de saisons et les perturbations de l'air qui accompagnent le lever et le coucher des astres (1).

L'étude de la médecine florissait aussi à cette époque. *Erophilée*, d'après Galien, avait commenté toutes les œuvres d'Hippocrate. *Egime* de Velia fit un ouvrage sur les *palpitations du cœur*, que Galien cite aussi; et enfin *Héraclide* de Tarente, médecin et botaniste, écrivit sur les plantes et commenta les œuvres d'Hippocrate.

Tandis que l'on s'occupait des études sérieuses de la philosophie et de la nature, il y avait aussi des génies brillants qui cultivaient avec beaucoup de succès et de gloire la poésie et

(1) Voy. Bailly, *Histoire de l'Astronomie ancienne*, tom. I, liv. VIII.

l'éloquence. Ces ouvrages ont été presque entièrement perdus ou détruits par le temps; mais leur souvenir s'est conservé par les soins des anciens historiens qui les ont cités, ou même nous en ont transmis des fragments, qui ne sont pas un des moindres ornements de leurs écrits.

Ippis, originaire de Rhegium où il naquit, vécut du temps des guerres des Perses. Il composa quelques chroniques, un ouvrage sur l'origine de l'Italie, et un autre en cinq livres sur *l'histoire de la Sicile*. D'après Suidas, jamais autant de faits n'avaient été recueillis par aucun historien avant lui.

Lycon, natif de Rhegium, est connu par ses démêlés avec Démétrius de Phalère, et par son *histoire de la Libye* et *de la Sicile*, sous les successeurs d'Alexandre-le-Grand.

Naples vit naître *Eumachius*, qui est cité par Athénée. Il compila une histoire *des guerres d'Annibal*. On sait que le territoire de Naples fut le principal théâtre de la gloire de ce grand homme.

Au nombre des poëtes qui firent honneur à la grande Grèce, il faut compter *Parménide*, qui, comme nous l'avons dit, composa en vers hexamètres un poëme sur la physiologie. Suidas observe que cet ouvrage est avantageusement cité par Platon. *Philon* de Metaponte fut encore un

poète estimé de son temps. Étienne de Byzance en a parlé.

Cléomène de Rhegium, fut un poète dithyrambique, dont Athénée cite le poëme de *Méléagre*. Trois poètes de Tarente méritent aussi d'être nommés : *Apollodore*, qui obtint les éloges de Pline ; *Léonidas*, qui fit des épigrammes dont quelques-unes sont dans l'Anthologie ; et *Alexis*, rapsode qui s'illustra par la description qu'il fit des exploits d'Alexandre.

Orphée, né à Crotone, et digne du chantre immortel dont il portait le nom, fut supérieur à ces poètes : Asclépiade, cité par Suidas, prétend qu'Orphée vécut dans une grande intimité avec le tyran Pisistrate et qu'il fit un poëme sur *l'expédition des Argonautes*, que l'on a attribué faussement à l'Orphée de la fable, sous le nom duquel on a fait aussi passer des hymnes et d'autres poésies dont il n'a pu être l'auteur.

Rhegium a encore donné le jour à *Ibycus*, poète célèbre, puisqu'on le place au nombre des neuf fameux lyriques grecs. Ce fut lui qui inventa la *Sambuca*, instrument à quatre cordes d'un son très-aigu et dont, selon Athénée, se servaient les Parthes et les Troglodytes. On prétend que ce poète ayant été attaqué par des brigands vit passer une troupe de grues, qu'il prit à témoin de sa mort, ce qui fit le sujet

des railleries des brigands qui lui ôtèrent la vie. Quelque temps après, ces mêmes scélérats étant au théâtre, virent passer une troupe de grues, ce qui leur rappela leur victime, et ils se dirent entre eux : Voilà les grues d'Ibycus. Ces paroles furent entendues, et réveillèrent le souvenir du poète dont jusques-là on ignorait le sort : elles firent soupçonner qu'il avait péri par un crime. Les brigands furent saisis, et ayant tout avoué, au milieu des tortures, ils subirent le supplice des assassins. Depuis cet évènement, lorsqu'on voulait parler d'un fait caché qui s'était manifesté par des indices peu ordinaires, on citait toujours *les grues d'Ibycus*, et cela devint une espèce de proverbe. Ce malheureux poète laissa plusieurs ouvrages, dont quelques fragments ont été recueillis par Henri Étienne, avec ceux d'Alcée.

Nous terminerons cet aperçu des anciens poètes des états de Naples, par une rapide énumération de ceux qui ont cultivé l'art dramatique, art pour lequel les peuples avaient alors tant de goût que presque toutes les villes un peu considérables de la grande Grèce et des autres provinces méridionales, avaient leurs théâtres. Ils montraient le même enthousiasme pour les jeux, les fêtes, les exercices gymnastiques et la musique. Il y avait peu de villes où

l'on ne trouvât aussi des amphithéâtres, des gymnases, et des cirques.

Clément d'Alexandrie a conservé le souvenir d'une tragédie intitulée les *Dioscures*, composée par un certain *Patrocle*, né à Thurium. Cette ville a donné aussi le jour à *Alexis*, qui fut le plus grand comique dans le genre de la comédie que l'on désigne par le nom de *moyenne*. Ce poète fut, d'après Suidas, l'oncle de Ménandre. 245 pièces étaient sorties de sa plume féconde: 114 ont été mentionnées par Meursius. Athénée, Pollux, Stobée, Laerce et Aulu-Gelle en ont beaucoup parlé; les fragments de ces pièces ont été recueillis par Henri Étienne, dans les sentences des 42 comiques que Morel a imprimées en grec et en latin. On les trouve aussi dans les recueils d'Ortelius et de Grotius.

Plutarque nous apprend que ce poète comique acheva ses jours sur la scène où il venait d'être couronné. Les anciens auteurs faisaient un cas particulier de la gaieté de ses saillies et de la douceur de ses vers.

Alexis fut encore le père d'un autre auteur fort estimé nommé *Stephanos* (Étienne). Athénée rapporte un fragment d'une de ses comédies intitulée le *Philolacon* ou le partisan des Spartiates.

Egésippe de Tarente, surnommé *Crobile*, fut

aussi d'après Athénée un poète qui cultiva la comédie *moyenne*. Dans le grand nombre de pièces qu'il avait composées, on nomme particulièrement les *Adelphes*, les *Philétères* et le *Faux supposé*.

Rynton, selon toutes les apparences, originaire aussi de Tarente, fit quelques pièces qui furent nommées de son nom, *Ryntoniques*. D'autres écrivains les nomment *Italiques* du pays qui les a vus naître. Elles ont une grande ressemblance avec la comédie des Latins nommée *prætextata*, dans laquelle on employait des sujets et des personnages héroïques, pour peindre la vie privée et les passions des hommes en style comique. Ce poète florissait du temps de Ptolomée Lagus : plusieurs anciens auteurs en ont parlé, entre autres Suidas et Étienne de Byzance qui porte le nombre de ses pièces à 38.

Mais les *Atellanes* eurent beaucoup plus de célébrité que les Ryntoniques. Ce genre de pièces fut principalement cultivé à *Atella* dans la Campanie, dont elles prirent le nom ; et de là elles passèrent à Rome. D'après le témoignage de Valère-Maxime, elles n'offraient, dans l'origine, aucune espèce d'obscénités. Ceux qui les déclamaient sur le théâtre, étaient distingués des autres histrions : c'étaient des citoyens libres,

qui ne pouvaient s'éloigner de leur tribu, et auxquels on ne pouvait ôter les emplois militaires. Ils avaient aussi le droit de se présenter sur le théâtre sans jamais quitter le masque pour n'avoir point à supporter, à visage découvert, les huées et les sifflets du peuple; ce qui leur fit donner le surnom de *Personati*, acteurs.

Cependant les Atellanes dégénérèrent. On substitua peu-à-peu à leur innocente gaieté, toute l'obscénité de la vieille comédie grecque; et les acteurs qui les représentaient, se livrèrent à un tel excès d'indécence et d'audace, que le sénat se vit contraint de les chasser d'Italie (1).

(1) *Voyez* les notes, sur ce chapitre, à la fin de la troisième partie des Mémoires.

CHAPITRE II.

État des lettres sous les Romains.— Andronicus; Nævius; Ennius; Pacuvius; Lucilius; Orbilius Pupillus; Vetius Vetianus et Betutius Barrus; — Cicéron; — Ovide; Silius Italicus; Stace; Juvenal; Pétrone.

AVANT que les Romains eussent pénétré, les armes à la main, en Étrurie, en Sicile et dans les colonies Italo-Grecques, et y eussent puisé l'amour des sciences et des arts, ils étaient un peuple grossier, sans aucune culture, uniquement occupé de conquêtes, toujours disposé à porter la terreur et la destruction chez les nations voisines.

Quelques chansons rustiques, des livres Sibyllins forgés par l'imposture, des Annales des Pontifes, écrites d'un style rude et informe, et l'art que leur avaient transmis les Étrusques de présager l'avenir par le vol des oiseaux et les entrailles des victimes, formèrent pendant cinq siècles, leurs richesses littéraires, tout l'ensemble de leurs connaissances. Ainsi végéta long-temps dans une stupide ignorance le peuple destiné à devenir un jour l'arbitre, le maître du monde.

Les causes de sa civilisation ne datent que de l'époque où la Sicile et la Grande-Grèce étant devenues le prix des conquêtes du peuple souverain, beaucoup de gens instruits abandonnèrent leurs foyers et les lieux qui les avaient vus naître, pour se transporter à Rome : là ils remportèrent à leur tour une victoire utile et non sanglante, sur leurs fiers conquérants ; ils les soumirent à l'amour des lettres.

En effet Livius Andronicus, Nœvius, Pacuvius, Quintus Ennius et Lucilius, tous nés dans les anciennes provinces qui composent maintenant le royaume de Naples, furent les premiers poètes distingués qui fleurirent à Rome. Ils eurent la gloire d'y répandre le goût des bonnes études tant par leurs ouvrages originaux en latin, que par leurs traductions dans cette même langue, des meilleurs ouvrages des Grecs.

Livius Andronicus, né dans la Grande-Grèce, fut un affranchi de M. Livius Salinator, dont il avait élevé les enfants; établi à Rome, il s'occupa de l'enseignement de la grammaire, et s'exerça dans plusieurs genres de poésies. Ce qui lui acquit le plus de célébrité, c'est qu'il substitua aux comédies ou fables Osques, (autrement les Atellanes) des ouvrages drama-

tiques un peu plus réguliers et mieux écrits. Ses pièces ne furent pas comme celles de ses devanciers, des satires parlées; elles eurent un sujet et un plan. Il les jouait lui-même, comme c'était alors l'usage, et le peuple romain prenait tant de plaisir à l'entendre que, rappelé souvent sur la scène, il finit par perdre entièrement la voix. Pour y remédier Andronicus imagina de faire chanter ses rôles par un jeune esclave, qu'il plaçait à côté du joueur de flûte, se réservant d'animer par les gestes, les paroles chantées par un autre. Cette invention passa dans la suite en usage sur le théâtre latin.

Il composa un très-grand nombre de drames dont il reste quelques fragments qui ont été recueillis dans les *Comici latini* et dans le *Corpus poëtarum* de Maittaire. Ils ne peuvent servir qu'à indiquer les premières tentatives d'un art alors au berceau, et qu'il était réservé à Térence de perfectionner.

Andronicus vivait sous le consulat de Claudius Cenhto, vers l'année 240 avant J. C., puisque ce fut en ce temps qu'il donna sa première pièce; mais on ignore entièrement l'époque de sa naissance, comme celle de sa mort.

Peu d'années après le début dramatique d'Andronicus, on vit paraître sur le théâtre de Rome, les drames de *Cneius Nævius*, né en

Campanie, et qui avant de s'adonner à la poésie, avait porté les armes dans la première guerre punique. Ses productions dramatiques lui devinrent funestes; car, voulant imiter la causticité des comiques grecs, il offensa Metellus et d'autres illustres Romains, qui le firent chasser de Rome. Il se retira à Utique, où il mourut l'an 230 avant J. C.

Cicéron et d'autres écrivains latins font de grands éloges de la pureté de son style. Virgile l'étudia, et s'appropria même quelques-uns de ses vers. Si nous devons ajouter foi à Macrobe, ce poète doit à Nœvius l'idée de la fable où Vénus, se plaignant de la tempête élevée contre Énée, est consolée par Jupiter, qui lui annonce la gloire à laquelle devait s'élever sa postérité.

De toutes les comédies et tragédies de cet auteur, qui montaient à-peu-près au nombre de vingt, il ne reste plus que les titres, et quelques fragments recueillis dans le *Corpus poëtarum* de Maittaire. Son histoire de *la Guerre punique* ne nous est point parvenue.

Quintus Ennius fut contemporain d'Andronicus et de Nœvius. Il naquit l'année 239 avant J. C. à *Rudia*, ville qui est un objet de discussion entre les érudits, dont les uns assurent qu'elle appartenait à la Japytie, et d'autres à

la Calabre. Il prétendait descendre du roi Messapus; et, pendant toute sa vie, il fut en relation directe avec les plus grands hommes de son temps. Ennius fit un long séjour en Sardaigne, où il se lia d'amitié avec Caton l'ancien, à qui il enseigna le grec, quand ce grand homme était déjà préteur, et commandait l'armée romaine.

Ce poète s'éleva beaucoup au-dessus de la célébrité de Nœvius. Son poëme *des Annales* fut le premier ouvrage du genre de l'épopée, qui fut composé en langue latine; il était en vers hexamètres, et d'un style plein d'énergie.

La lecture des ouvrages d'Ennius fut d'une grande utilité à Virgile, qui ne dissimulait pas qu'il en avait pris des vers entiers, disant qu'il *tirait des perles du fumier*. Si l'on avait la curiosité de connaître les vers empruntés par Virgile, on pourrait consulter le VIe livre des *Saturnales*, où Macrobe s'est donné la peine de les recueillir. Malheureusement les siècles, dans leur course, n'ont pas respecté les ouvrages d'Ennius. Avec la perte de ses Annales, nous avons à déplorer celle de beaucoup de tragédies et comédies dont il avait enrichi le théâtre romain, et qui toutes paraissent avoir été des traductions ou des imitations de pièces grecques. Il n'en reste que des fragments, qui

ont été publiés à Amsterdam en 1707, ainsi que dans le *Corpus poëtarum* de Maittaire.

La famille d'Ennius donna encore un autre poète à Rome, dans *Marcus Pacuvius*, qui s'adonna principalement au genre tragique. Brindes fut le lieu de sa naissance; et la sœur d'Ennius lui donna le jour. Les anciens auteurs vantent principalement la dignité et la noblesse qu'il donnait aux personnages de ses pièces, la force de son style, et la profondeur de ses pensées. Le peu de fragments que l'on a conservés de lui, ne permettent point de porter un jugement sur la régularité de ses compositions; mais on trouve dans le dialogue de Cicéron, sur *l'Amitié*, un éloge pompeux de sa tragédie *d'Oreste*; et l'illustre orateur indique Pacuvius comme le plus digne, parmi tous les anciens, de servir de modèle aux poètes tragiques.

Pacuvius mourut âgé de quatre-vingt-dix ans, à Tarente, 154 ans avant J. C.

Dans la collection des fragments des anciens tragiques latins de Scriverius, avec des notes de Vossius, on trouve les titres d'environ dix-huit tragédies de Pacuvius, dont Maittaire a réuni aussi les fragments dans son *Corpus poëtarum*.

A la gloire qu'on ne peut refuser au royaume de Naples, d'avoir donné les premiers poètes

épiques, lyriques, tragiques et comiques de la littérature latine, il faut ajouter celle d'avoir produit aussi, d'après les témoignages d'Horace, de Quintilien et de Pline, en *C. Lucilius*, le prèmier poète satirique. *Suessa*, ville des *Aurunci*, dans la Campanie, fut son berceau. Il naquit l'an 147 avant J. C., et fut aïeul maternel du grand Pompée. Lucilius porta les armes sous C. Scipion l'Africain, dans la guerre de Numance, et fut intimément lié avec ce grand général. Il composa des épodes, des hymnes et des pièces de théâtre, dans le nombre desquelles on cite une comédie intitulée *Nummularia*. Mais sa célébrité littéraire s'établit sur-tout par un grand nombre de satires qui obtinrent un tel succès, à cause de la finesse et de la vivacité de ses railleries, qu'elles lui méritèrent l'honneur d'être regardé comme le père et l'inventeur de la satire parmi les Latins, quoique Ennius et Pacuvius eussent écrit dans le même genre avant lui.

C'est encore dans le *Corpus poëtarum* de Maittaire, que l'on trouve des fragments des satires de ce poète. François Dousa les a publiées aussi séparément avec des observations savantes.

Le pays de Naples continua à contribuer, par des écrivains d'un autre genre, à la gloire

littéraire des Latins, même au temps où Rome républicaine montrait déja du goût pour les lettres, et aussi, lorsque, sous les premiers empereurs, ce goût se transforma en une véritable passion.

Le grammairien *Orbilius Pupillus*, Bénéventain d'origine, alla se fixer à Rome, âgé de cinquante ans, sous le consulat de Cicéron; et, d'après Suétone, il y enseigna, avec plus de réputation que de profit. Il eut un fils du même nom, qui professa les belles-lettres, et enseigna la grammaire, ainsi que son disciple et son esclave, Scribonius Aphrodisius, qui composa plusieurs livres sur les règles de l'orthographe.

Lucius Crassitius de Tarente, qui eut le surnom de Paside, qu'il changea ensuite en celui de *Panza*, s'occupa également de l'enseignement dans Rome. Il composa d'abord des pièces de théâtre, et écrivit ensuite à Smyrne un commentaire qui lui fit une grande réputation. Il eut, dans le nombre de ses disciples, beaucoup de nobles, parmi lequels Julius Antonius, fils du triumvir. Crassitius acquit une si grande célébrité, qu'on le regardait comme aussi savant que le fameux Verrius Flaccus, précepteur des neveux d'Auguste.

Quintus Vetius Vetianus et *Titus Betutius Barrus* ont mérité d'être placés parmi les ora-

teurs latins, dans la belle histoire des *illustres orateurs*. Le premier était né dans le pays des Marses. C'était un homme d'une prudence reconnue et doué d'une éloquence remarquable par la précision. Titus Betutius était né à *Asculum* (Ascoli). On le citait comme le plus éloquent de tous ceux qui cultivaient cet art, hors des murs de Rome; et, dans un plaidoyer qu'il prononça contre Cépion, il obtint l'approbation générale, et même celle de Cicéron, qui en parle dans son ouvrage de Brutus, et loue la noblesse de sa harangue.

Mais ce qui est pour le pays de Naples un bien plus beau titre de gloire, c'est d'avoir donné le jour au prince des orateurs, au premier philosophe de Rome. Par ces mots seuls, il est facile de reconnaître que c'est de *M. Tullius Cicero*, que nous allons parler. Ce grand homme naquit à *Arpinum*, petite ville du pays des Volsques, maintenant Terre-de-Labour, l'an 105 avant J. C., sous le consulat de P. Rutilius et de Servilius Cœpion. Jeune encore, il montra un goût décidé pour l'étude. La nature l'avait doué de tous les dons favorables à l'éloquence : à une figure agréable, il joignait un esprit vif et pénétrant, un cœur sensible, et une imagination riche et féconde. Son père prit un soin particulier de son éducation; et,

sous la direction de Crassus, il eut des leçons des plus habiles maîtres de Rome, dont il égala bientôt, ou plutôt surpassa le talent.

La première fois qu'il parla en public, il enleva les suffrages des juges, conquit l'admiration des auditeurs, et fit absoudre son client Roscius de l'accusation atroce qui avait été portée contre lui.

Cicéron, malgré les applaudissements qu'il venait de recueillir, n'était pas content de lui-même. Il sentait qu'il n'était point encore parvenu au degré de perfection à laquelle il pouvait aspirer. Ayant quitté Rome, il se rendit à Athènes, où, pendant deux ans, il se montra moins le disciple que le rival des orateurs les plus illustres de la Grèce.

De retour à Rome, il y parvint à la gloire dont avait joui Démosthènes dans sa patrie. Ses talents l'élevèrent aux premières dignités de la république. A l'âge de trente-un ans, il fut questeur et gouverneur de la Sicile. A son retour, il obtint la charge d'édile, et fit condamner Verrès, qui avait pillé cette province, à réparer, autant qu'il était possible, les maux qu'avaient produits ses concussions. Il fut ensuite nommé préteur, et finit par jouir des honneurs du consulat. On sait que ce consulat devint à jamais célèbre par la découverte que

fit Cicéron de la conspiration de Catilina, entreprise d'autant plus difficile à déjouer, qu'elle était secrètement favorisée par César. C'est à cette occasion que notre orateur mérita le titre glorieux de *père de la patrie.*

Quelque temps après qu'il eut terminé son consulat, il fut obligé, par les intrigues de Clodius, de quitter Rome qu'il avait sauvée, et de se retirer à Thessalonique en Macédoine. Cette disgrace fit sur lui une profonde impression, beaucoup plus forte qu'on ne devait s'y attendre d'un homme formé à l'étude de la philosophie.

Les vœux de toute l'Italie le rappelèrent l'année suivante, et il rentra comme en triomphe dans Rome, où il fut remis en possession de ses biens. Le gouvernement de la province de Cilicie lui étant échu au sort, il s'y distingua par son équité et son désintéressement. Les Parthes ayant attaqué, quoique l'on fût en paix, la ville d'Antioche, il se mit à la tête des légions pour défendre sa province de l'invasion de ces barbares, surprit l'ennemi, le défit, se rendit maître d'une de ses plus fortes places, qu'il abandonna au pillage, et dont il fit vendre les habitants. Ses exploits militaires lui firent décerner par ses soldats le titre d'*imperator*, et on lui aurait accordé à Rome l'honneur du

triomphe, si les troubles qui eurent lieu à cette époque dans la république n'y eussent apporté des obstacles.

Dans le commencement de la guerre civile, où Rome se vit engagée par les dissensions de César et de Pompée, Cicéron, après de longues indécisions, se détermina pour le parti de Pompée, qui déja avait fui, et à qui il voulut aller se joindre. Il s'embarqua, et arriva heureusement dans le camp de ce général, dont il fut bien accueilli; mais ses avis ne furent ni goûtés, ni suivis. Il resta cependant fidèlement attaché au parti de Pompée, pendant tout le cours de cette guerre fatale, dont la bataille de Pharsale fut le funeste dénouement. Cicéron, qui ne se trouva pas à ce combat, découragé et malade tant de corps que d'esprit, sentit la nécessité d'abandonner son ami malheureux, vaincu, et qui était entraîné vers sa perte par une fatale destinée : il alla se remettre à la discrétion du vainqueur. César ne lui accorda une entrevue près de Tarente, qu'après une longue attente, et après avoir laissé Cicéron dans les plus vives inquiétudes. Le superbe vainqueur de Pompée l'accueillit enfin avec amitié et familiarité, et dans tous ses discours il affecta de mettre la plus grande modération. Dès ce moment, Cicéron chercha à le captiver par les plus basses adulations.

Dans les dissensions qui eurent lieu après la mort de César, Cicéron s'attacha au parti d'Octave, espérant de s'en faire un protecteur; mais à peine le triumvirat fut-il formé, qu'Antoine, contre qui il avait prononcé ses Philippiques, dirigé par la haine et la vengeance, demanda la mort de cet illustre citoyen à Octave, qui eut la lâcheté d'y consentir. Cicéron, informé du malheur dont il était menacé, voulut l'éviter par la fuite. Il s'embarqua; mais ne pouvant supporter les fatigues de la navigation, il se fit mettre à terre, disant « qu'il préférait « mourir dans sa patrie qu'il avait jadis sauvée « des fureurs de Catilina, à la douleur d'en « vivre éloigné. » Bientôt surpris et attaqué par des assassins près d'une de ses maisons de campagne, à Formia, il fit arrêter sa litière, et présenta avec calme sa tête au fer homicide. Pour comble d'horreur, ce fut le tribun Pompilius Lena qui, oubliant la reconnaissance qu'il devait à Cicéron, dont l'éloquence avait sauvé sa vie, exécuta l'ordre sanguinaire qu'il avait reçu du triumvir. Il coupa la tête et la main droite de son bienfaiteur, qu'il porta en triomphe au cruel Antoine. Fulvie, épouse de ce triumvir, et aussi haineuse que lui, assouvit sa rage brutale sur les restes inanimés du prince des orateurs, en lui perçant la langue en

plusieurs endroits, avec un poinçon. Enfin les débris mortels du meilleur des citoyens, du libérateur de sa patrie, furent exposés sur la même tribune, où sa voix éloquente s'était tant de fois élevée contre l'injustice et la tyrannie. Telle fut la fin déplorable de ce grand homme, qui n'avait vécu que soixante-trois ans. Il périt quarante-trois ans avant la naissance de J. C.

Nos lecteurs nous pardonneront sans doute d'avoir esquissé, avec autant de détails, la vie politique de cet illustre orateur, avant de parler de sa vie littéraire. Il n'était pas moins important pour la gloire de sa patrie de faire connaître l'homme d'état, que l'orateur, le savant, le philosophe.

Les ouvrages de Ciceron, qui ont été transmis à la postérité, contribuent à l'immortaliser autant que son zèle, son amour constant pour la liberté et l'ancienne constitution de Rome. Ces ouvrages sont entre les mains de tout le monde, et ont fait de tous temps l'admiration et les délices des savants. Ses *Harangues*, ses ouvrages sur *l'Art oratoire*, son livre de *l'Orateur*, nous le montrent comme un modèle parfait d'éloquence, et comme un excellent maître à-la-fois. Il a encore laissé un grand nombre de petits ouvrages, tous relatifs

à l'art qu'il professait, et qui décèlent son profond savoir, son goût et les vastes connaissances dont il avait enrichi son esprit.

Cicéron, dans les dernières années de sa vie, ayant été éloigné du gouvernement par les guerres civiles, employa ses loisirs à l'étude de la philosophie qu'il avait constamment aimée, et dont les affaires publiques l'avaient toujours distrait.

Dans l'*Hortensius*, ouvrage qui ne nous est point parvenu, Cicéron, en faisant l'éloge de la philosophie, se défendait contre ceux qui lui reprochaient ce genre d'étude, et qui prétendaient qu'il était au-dessous de sa dignité.

Ses *Académiques* furent l'ouvrage dont il s'occupa après l'*Hortensius*. Nous n'en possédons qu'une partie, celle où il annonce qu'il se propose de défendre la doctrine qu'il avait adoptée, c'est-à-dire celle de l'académie de Platon, laquelle, suivant Socrate, n'admettait rien de probable, et ne reconnaissait ni l'évidence, ni la certitude.

Cicéron a presque toujours suivi la méthode de Platon, c'est-à-dire le genre du dialogue. Mais il ne s'est servi que rarement de la manière d'argumenter de Socrate, par demandes et réponses; manière aussi subtile qu'aride, et qui convenait peu au génie de Cicéron, plus ou moins oratoire dans tous les genres.

Dans son ouvrage sur *la Nature du bien et du mal*, en cinq livres, il introduit les personnages les plus marquants de son temps, et ses amis les plus distingués qu'il fait discuter sur la grande question du *souverain bien ;* sujet de controverse interminable chez les anciens, et l'écueil des philosophes les plus célèbres.

L'objet des cinq dissertations, en dialogues, qui ont pris le nom *Tusculanes*, de la campagne que Cicéron possédait à Tusculum, maintenant *Frascati*, et où il les composa, est de trouver les moyens les plus sûrs pour arriver au bonheur. L'auteur en indique cinq : le mépris de la mort, la patience dans la douleur, la fermeté dans les divers maux de la vie, l'habitude de combattre les passions, enfin la persuasion que la vertu doit porter avec soi sa récompense.

Dans son excellent traité sur *la Nature des Dieux*, il paraît que Cicéron s'est proposé de prouver qu'il y a une providence, et de la justifier des reproches qu'on croit pouvoir lui adresser. Il traite légèrement, au commencement de ce traité, les futiles subtilités des Épicuriens qu'il introduit sur la scène, en les faisant déraisonner contre cette providence auguste, éternelle ; mais il est très-grave et très-sévère lorsqu'il développe les conséquences dange-

reuses de leurs principes irréligieux qui ne tendent à rien moins qu'à renverser les fondements de la société.

Il avait composé à l'imitation de Platon un ouvrage en sept livres, sur la *république* qui ne nous est point parvenu, et il l'avait fait suivre d'un autre sur les *lois* que nous ne possédons que très-mutilé. Son *Traité sur la divination* est un chef-d'œuvre de raisonnement contre tous les prestiges, toutes les impostures, tous les rêves de cette pretendue science des oracles, des prodiges, des auspices et des prophéties des sibylles. La raison n'a jamais parlé un langage plus sévère et en même temps plus enjoué.

Mais où Ciceron s'est surpassé lui-même, c'est incontestablement dans son livre *des Devoirs;* résumé de tout ce qui a été dit de plus judicieux en morale dans les écoles de philosophie, anciennes et modernes. Il serait à desirer que cet ouvrage devînt le manuel de la jeunesse, et qu'on l'étudiât moins pour en imiter le style, que pour en suivre les préceptes.

Les traités sur la *Vieillesse* et sur *l'Amitié* ont réuni de même tous les suffrages, tant par l'onction et lès sentiments qui les ont dictés, que par les vertus que l'on est forcé de reconnaître dans leur auteur. Son livre sur

l'Amitié est dédié à Atticus, auquel il a encore adressé plusieurs lettres, qui attestent à quel point il éprouvait le sentiment de l'amitié.

Ses *lettres familières* que Bayle préférait à tous les ouvrages de notre illustre écrivain, peuvent être considérées comme une histoire secrète de son temps. L'homme d'état, comme l'homme de lettres, ne peuvent jamais se lasser d'une lecture aussi intéressante.

Cicéron, jaloux d'acquérir tous les genres de gloire, s'exerça même dans la poésie. Jeune encore, il essaya de traduire en vers latins le poëme d'Aratus sur l'astronomie, intitulé *Phenomena*, ainsi que celui des *Pronostics* du même auteur. Il écrivit ensuite un poëme sur la vie de Marius, son concitoyen, et enfin il en composa un très-long sur les évènements qui avaient eu lieu pendant son consulat. De toutes ces productions poétiques, et de quelques autres moins importantes, il ne reste que quelques vers qui ne font point regretter ceux qui sont perdus.

Midleton en Angleterre, Morabin et l'abbé Prevost en France, ont donné des notions intéressantes sur la vie et sur les ouvrages de cet orateur célèbre; et l'abbé d'Olivet a publié une très-belle édition de ses œuvres, qui est préfé-

rable, par la pureté du texte, à toutes les autres.

Le royaume de Naples a eu encore la gloire de donner à la littérature latine *Salluste*, talent de premier ordre. Ce célèbre historien, mort quatre ans avant la guerre d'Actium, trente-un ans avant J. C., naquit à *Amiternum*, dans le pays des Sabins; (c'est près des ruines de cette cité que s'éleva, dans la suite, la ville d'Aquila, capitale des Abruzzes). Salluste fut élevé à Rome, où il obtint la charge de questeur, et ensuite celle de tribun du peuple. Ses mœurs étaient tellement dépravées, qu'il fut marqué d'infamie et dégradé du rang de sénateur. Étant une fois surpris en adultère par Milon, il reçut une correction corporelle, et fut condamné à une amende. Il perdit toute sa fortune par ses débauches et des vices honteux. Jules-César, dont il avait embrassé le parti, le fit rentrer dans l'ordre des sénateurs, et l'emmena avec lui en Afrique, où il allait combattre le beau-père de Pompée. Quand la guerre fut terminée, il fut envoyé au gouvernement de la Numidie où il amassa des richesses immenses à force d'injustices et de vexations. Il fit construire à Rome, du fruit de ses déprédations, un palais magnifique et des jardins dont l'emplacement

porte encore aujourd'hui le nom de *Jardins de Salluste*.

Jamais personne ne s'est plus fortement prononcé contre le luxe, la rapacité et les autres vices qui dominaient à Rome, de son temps; et personne ne partageait plus ce luxe, et ne réunissait plus tous ces vices. Censeur inexorable des défauts des autres, il s'abandonnait aux siens sans aucune retenue et sans la moindre honte.

Salluste a donné une *Histoire romaine* dont il ne reste que quelques fragments; un ouvrage sur la *conjuration de Catilina*, et un autre sur la guerre de *Jugurtha*, roi de Numidie. Le style de cet historien est remarquable par la précision et l'énergie. Tout ce qu'écrivait ce grand maître ne pouvait être dit ni plus laconiquement ni avec plus de force. On ne sait ce qu'on doit admirer le plus en Salluste, de ses descriptions, de ses portraits ou de ses harangues; car il réussit également dans toutes ces parties. Son laconisme l'a rendu quelquefois obscur, et ses digressions lui font par-fois aussi perdre de vue l'objet principal de son récit; mais, malgré ces défauts, il est à juste titre réputé comme un des meilleurs historiens de toute l'antiquité.

Nous possédons encore de ce grand écrivain deux discours ou *lettres* qu'il écrivit à César

sur *la manière de bien gouverner* la république ; et enfin deux déclamations, dont l'une était dirigée contre Catilina et l'autre contre Cicéron. Il a été assez bien démontré qu'elles n'ont jamais été écrites l'une ni l'autre par Salluste, et qu'elles lui sont faussement attribuées.

Havercamp a publié à Amsterdam une édition très-estimée des ouvrages de Salluste ; et le Sophocle italien en a donné une traduction, dans laquelle il a réussi à conserver toute la concision de l'original.

C. Velleius Paterculus, né d'une famille illustre de Naples, a obtenu une place distinguée parmi les historiens de Rome où il fut questeur, tribun du peuple, et enfin préteur, l'année même de la mort d'Auguste. Il avait servi sous les drapeaux de cet empereur, et fait plusieurs campagnes en différents pays. Il suivit aussi Tibère dans toutes ses expéditions, et fut son lieutenant en Germanie. On n'a conservé que deux livres d'histoire de cet écrivain célèbre, dont le premier malheureusement a tant souffert, que l'on ne peut même y reconnaître qu'avec peine le sujet que l'auteur avait dessein de traiter.

Ses fragments contiennent un morceau de l'histoire ancienne, grecque et romaine, depuis

la défaite de Persée jusqu'à la sixième année du règne de Tibère.

Paterculus a particulièrement le mérite d'une grande exactitude dans l'indication des dates des évènements. Il remonte à l'origine des villes, et fait connaître celles qui ont été nouvellement établies. C'est en peu de mots qu'il fait l'éloge des hommes célèbres, tant dans l'art de la guerre, que dans la politique et dans les lettres. Il est sur-tout admirable dans l'art de tracer les portraits; il peint d'un seul trait. Il écrivait avec force et vivacité : quelquefois cependant il en a abusé; et l'on trouve fréquemment dans son ouvrage des sentences d'une liberté peu mesurée, mais qui était assez ordinaire aux écrivains de ce Siècle.

On a publié plusieurs éditions de l'ouvrage, ou plutôt des fragments de l'ouvrage qui nous restent de cet auteur: celle de Leyde en 1799, par Ruhakenius, mérite d'être citée.

Parmi les génies qui ont illustré le siècle d'Auguste, *Marcus Vitruvius Pollio* se distingua tant par la profondeur de ses connaissances, que par l'intelligence et le goût avec lequel il cultiva l'architecture.

Ce savant naquit à Formia, maintenant *Mola di Gaeta*, et non à Vérone, comme l'ont pré-

tendu Maffei et d'autres auteurs. Ses parents lui donnèrent une éducation très-soignée, et il fit de si bonnes études qu'il passait pour posséder parfaitement ce qu'il nommait lui-même l'*Encyclopédie*, ou la connaissance des sept arts libéraux. Jules-César le connut et l'estima. Après la mort de ce prince, Octavie le recommanda à Auguste, qui lui donna l'inspection des machines de guerre, et le récompensa ensuite des services qu'il avait rendus, par une forte pension. Encouragé par la libéralité de ce prince, il fit un *Traité de l'architecture*, le seul sur cet art chez les anciens, qui se soit conservé jusqu'à nos jours. Vitruve, pour témoigner sa reconnaissance à l'empereur, lui fit la dédicace de son ouvrage. Le style en est évidemment inégal : quand il donne les préceptes de l'art, il s'exprime sans élégance, probablement afin de les mettre à la portée des ouvriers ; mais, dans les préfaces de chaque livre, et dans quelques morceaux historiques et scientifiques qui s'y trouvent, Vitruve a un style aussi noble que recherché, et tel qu'on devait l'attendre d'un écrivain du siècle d'Auguste.

Le marquis Galiani publia à Naples, en 1758, une excellente traduction italienne de Vitruve, qu'il enrichit du texte, revu exactement sur

différents manuscrits. Il y ajouta des notes savantes, utiles, et qui ne sont pas prolixes.

Le protecteur de Vitruve fut aussi celui des lettres et des arts. La main qui avait lâchement signé le décret de mort de Cicéron, fut la même qui ferma le temple de Janus, et rappela les Muses, au Palatin, sous l'ombre des lauriers que Mécène élevait pour orner les têtes de Virgile et d'Horace.

Le pays où reposent les cendres du premier de ces poètes, a été le berceau du second; de ce poète qui, dans ses vers, tantôt gracieux, tantôt sublimes, rappelle les graces d'Anacréon, et l'élévation de Pindare, de ce poète philosophe, qui a obtenu l'admiration de tous les siècles, après avoir été le principal ornement de celui dans lequel il vécut.

Quintus Horatius Flaccus, le seul des lyriques latins dont les ouvrages nous soient parvenus, naquit à *Venusia*, dans l'Apulie (la Pouille), l'an 63 avant J. C., sous le consulat de L. Manlius Torquatus et L. Aurelius Cotta. Son père, qui était affranchi, et percepteur d'impôts, reconnaissant en son fils des talents, l'envoya à Rome où il fit ses études chez Orbilius, bénéventin d'origine, qui à cette époque expliquait les poésies des anciens poètes. A l'âge de vingt-

deux ans, il alla s'instruire dans la philosophie à Athènes; mais il ne s'attacha à aucune des nombreuses sectes, dont cependant il étudia les doctrines. On le voit dans ses poésies tantôt stoïque rigide, et censeur inexorable des vices, tantôt livré à tous les plaisirs et à la dissolution la plus effrénée. Brutus, un des assassins de César, passant par cette ville, le prit avec lui, et lui donna le poste de tribun dans son armée. Le jeune poète s'étant trouvé, peu de temps après, à la bataille de *Philippes*, saisi de peur, s'enfuit, jeta son bouclier, et promit de ne plus jamais prendre les armes. Depuis ce temps, la poésie l'occupa uniquement; et la gloire qu'elle procure fut la seule qu'il ambitionna. L'amitié qui l'unit à Virgile et à Varus, lui ouvrit la maison de Mécène, qui le présenta à Auguste. Ce prince le combla de bienfaits et de faveurs. Tout entier à ses goûts et sans nulle ambition, il refusa le poste de secrétaire qu'Auguste lui avait proposé, sans que l'empereur lui en témoignât aucun ressentiment.

Inconstant, libertin, il cédait à tous ses goûts, ne cherchait point à réprimer ses passions; mais aussi ne dissimulait-il pas ses défauts, et souvent il tournait contre lui-même les traits mordants de sa censure.

Aimé et favorisé par l'empereur et son mi-

nistre, sa vie fut exempte de toute inquiétude: il la vit s'écouler dans la paix, et, toujours folâtrant avec les Muses et les Graces, il s'abandonna à une indolence voluptueuse. Il mourut âgé de cinquante-sept ans, sept ans avant la naissance de J. C., après avoir nommé Auguste héritier de sa fortune. Il fut enseveli sur le mont Esquilin, près du tombeau de Mécène, auquel il avait desiré de ne point survivre.

Horace a laissé dans ses *Odes* un modèle de perfection que personne jusques ici n'a pu atteindre. On y trouve la fécondité de l'imagination, l'harmonie et la cadence toujours imposante du prince des lyriques grecs; et il y joint la délicatesse, la douce facilité du vieillard de Théos. Transporté par sa verve, tantôt il élevait majestueusement son chant pour retracer la ruine de Troie, ou invoquer la fortune d'Auguste, tantôt il l'adoucissait avec grace pour peindre les beautés de Glycère ou son amour pour Lalagé.

Ses *Satires*, où l'on ne trouve jamais rien de dur, ni d'amer, sont des modèles d'une raillerie fine et délicate, et de plus, elles contiennent des leçons de la morale la plus pure. Aucun poète n'a su employer mieux qu'Horace le langage qui convient à la raison; comme aussi personne n'a mieux connu que lui la trempe du cœur humain.

Ses *Épîtres* qui, sous beaucoup de rapports, peuvent être comparées aux satires, avec moins de force dans les pensées, ont plus de facilité dans l'expression, et cette naïveté si convenable au genre épistolaire. La plus intéressante de ces épîtres, non-seulement par le style, mais par le sujet, est celle qu'il adresse aux Pisons. On y trouve des leçons pleines de justesse et de goût sur *l'Art poétique*, et les règles les plus infaillibles pour juger du mérite des auteurs.

Les éditions des œuvres d'Horace sont extrêmement nombreuses; les traductions ne le sont guères moins. Les philologues les plus savants ont employé leurs veilles à corriger le texte de cet auteur, lequel avait été on ne peut plus altéré par d'ignorants copistes. Le zèle de quelques-uns a été si loin qu'au lieu de restituer au texte sa pureté, ils l'ont changé de manière à le rendre méconnaissable. Les éditions les plus recommandables par le soin que l'on a apporté pour donner au texte la plus grande exactitude, et par l'érudition répandue dans les notes, sont celles qu'ont publiées Baxter, Sanadon, Weston, et dernièrement Fea à Rome; ce dernier a collationné un grand nombre de manuscrits, et son érudition bien reconnue est un garant qu'entre diverses leçons il a toujours choisi la meilleure et la plus authentique.

Pendant qu'Horace et Virgile obtenaient à Rome les faveurs d'Auguste, graces aux éloges dont ils ne cessaient de l'encenser, une voix plaintive s'élevait du fond du Pont-Euxin pour implorer le pardon du chantre divin des métamorphoses et des amours.

Publius Ovidius Naso, chevalier romain, était né à *Sulmo*, dans le pays des *Peligni* (1), (aujourd'hui l'Abruzze), l'année 43 avant J. C. Son père qui le destinait au barreau, l'envoya jeune encore à Rome où pendant son séjour il parvint à perfectionner ses talents. Desirant de bien connaître la langue et la littérature grecque, il se rendit à Athènes, la patrie du goût et des arts. Là il ne s'occupa que de poésie; pour lui, la poésie seule avait des attraits. Son père craignant que cette passion pour les vers ne l'éloignât de la fortune que lui faisaient espérer, non sans raison, les talents qu'il avait déja manifestés, insista pour qu'il se consacrât à l'éloquence. Ne voulant point s'opposer aux conseils et à la volonté de son père, il retourna à Rome où il étudia l'art oratoire, sous Arellius Fusco et Porcius Latro qui y donnaient des le-

(1) *Voyez*, pour tous les noms de pays qui se trouvent dans l'Histoire littéraire ancienne de Naples, la carte placée au commencement du 1[er] volume de ces Mémoires.

çons de rhétorique. Ce fut alors qu'il composa quelques *déclamations* dont parlent plusieurs auteurs, mais qu'on ne connaît que sur leur témoignage. Ovide était né poète, il fit de vains efforts pour se détacher des muses; et, malgré son père, cette fois, il se voua tout entier à leur culte.

Ayant fixé sa demeure à Rome il s'y fit un grand nombre d'amis, qui tous jouissaient d'une grande considération par leur noblesse et par leur mérite, et parvint même à se faire connaître et estimer à la cour d'Auguste. Ovide était encore fort jeune quand il se maria pour la première fois, avec une femme qu'il répudia peu de temps après, pour en épouser une autre qu'il quitta encore pour en prendre une troisième, à laquelle cependant il resta fidèlement et constamment attaché. C'est de cette dernière qu'il eut une fille qui bientôt le rendit aïeul. Ovide aurait donc pu rester et vivre long-temps heureux à Rome, au milieu des siens, s'il n'eût été exilé par Auguste, lorsqu'il n'avait pas encore atteint l'âge de cinquante ans, pour un délit qui est resté jusqu'à ce jour inconnu, mais qui ne cesse d'exciter la curiosité des érudits. Quelques-uns ont prétendu que la cause de son exil était la licence de plusieurs tableaux de son poëme sur l'*Art*

d'aimer. Mais l'obscénité de ses vers aurait-elle pu le rendre coupable aux yeux d'Auguste qui aimait et protégeait Horace dont les poésies sont souillées de tous les mots de la prostitution la plus infâme? d'autres écrivains, et de ce nombre Voltaire, ont cru voir dans le soin qu'Ovide met à cacher sa faute et dans la manière dont il en parle dans son livre des *Tristes*, la preuve la plus convaincante qu'il avait été spectateur involontaire d'un inceste dans la famille impériale. Bayle rejette ces suppositions presque sans fondement, par plusieurs raisons dont la plus forte est sans doute que si c'eût été là le vrai motif de l'indignation d'Auguste, Ovide n'aurait pas, en écrivant à ce prince, fait usage d'expressions qui devaient sans cesse lui rappeler son infamie.

On a encore supposé qu'Ovide soupirait en secret pour Livie, chaste épouse d'Auguste, et que ce poète commit une indiscrétion pareille à celle d'Actéon en surprenant dans le bain cette nouvelle Diane. C'est sans doute là l'hypothèse la moins invraisemblable. Et cependant Tiraboschi a cherché à prouver que la principale raison de l'exil d'Ovide fut d'avoir surpris, à l'improviste, Julie petite-nièce d'Auguste, dans un de ces actes d'une incroyable obscénité, qui forcèrent son aïeul à la reléguer dans l'île de *Tremiti*.

Quels qu'aient été, au reste, les motifs d'un exil devenu célèbre par les vers du poète, ces vers même prouvent qu'il ne sut pas supporter son malheur avec dignité et résignation. Il ne cessa de demander sa grace à Auguste et à Tibère, en leur prodiguant les plus basses adulations, et des éloges qui auraient été même exagérés si ces princes eussent été ses bienfaiteurs. Mais rien ne put les fléchir; il n'obtint point son rappel, n'eut plus la consolation de revoir cette Rome qu'il chérissait, et mourut, âgé de 57 ans, à Tomes, en Scythie, lieu de son exil. Il y avait passé près de dix années, dans l'ennui et les regrets.

Il n'y a peut-être point de poète que l'on puisse comparer à Ovide pour la vivacité et la facilité de la verve. Son poëme des *Métamorphoses* est une des plus belles productions de l'esprit humain.

Les *Fastes* sont un ouvrage plein d'érudition; tous les faits et documents qu'il contient ont été puisés dans les annales de l'antiquité la plus reculée.

On trouve dans les *Héroïdes* beaucoup de sensibilité, d'abondance, d'esprit sur-tout. La poésie, qui en est toujours brillante, fait pardonner la monotonie du sujet, monotonie que devait nécessairement produire une longue et

continuelle série de tableaux douloureux, de reproches et de regrets.

Ovide dans son exil écrivit ses élégies, qu'il intitula *les Tristes*, et des lettres datées de *Ponto*. Ces deux ouvrages se ressentent de l'abattement dans lequel son esprit était tombé. Il y cherche à relever par un style pompeux, des idées communes, et sacrifie à des ornements brillantés, le langage de la nature.

Il fit aussi un poëme satirique intitulé *Ibis*, dans lequel il n'y a que peu de finesse et point d'intérêt, et où les pensées (c'était le défaut du poete) sont délayées jusqu'à satiété. Il avait, de plus, composé une tragédie de *Médée*, qui ne nous est point parvenue.

Les poëmes où le génie d'Ovide brilla le plus, après les Métamorphoses, sont les *Héroides* et sur-tout les *Amours*, ouvrage fait pendant sa jeunesse, et qui a toute la vivacité et la fraîcheur de l'âge de son auteur. Quoiqu'on ne puisse pas en dire autant de l'*Art d'aimer* et des *Remèdes d'amour*, cependant on ne peut s'empêcher de reconnaître en Ovide, l'enfant gâté des Graces, et le peintre le plus élégant et le plus voluptueux de l'amour.

L'édition la plus estimée des ouvrages d'Ovide, est celle d'Amsterdam de 1727 avec les notes de Burmann. Les Italiens peuvent à juste titre

se glorifier de posséder une belle traduction, en octaves, des Métamorphoses, par *Giovanni Andrea dell' Anguillara;* elle ne le cède en rien à l'original.

En abusant de la vivacité de son esprit et de la richesse de son imagination, Ovide corrompit le goût des Romains: il prodiguait les fleurs et les antithèses, et noyait ses pensées dans un océan de paroles harmonieuses; ce défaut plut à son siècle, et n'eut que trop d'imitateurs. De ce moment, la belle nature fut abandonnée, on courut après les pensées brillantes, sans s'embarrasser de leur plus ou moins de justesse; on ne songeait plus à plaire, on ne voulait qu'éblouir.

Les féroces et stupides successeurs d'Auguste n'accordant plus de protection aux lettres, elles déchurent rapidement, et le goût s'en serait entièrement perdu s'il n'avait été ranimé de loin en loin par quelques empereurs tels que Titus, Trajan et Antonin, qui étaient amis des lettres et des littérateurs.

On trouve pourtant sous le règne de l'empereur Néron, et plus tard sous celui de Domitien, quelques hommes qui ont cultivé les Muses, et qui, s'ils n'ont pas été assez heureux pour atteindre le degré de perfection auquel étaient montés les poètes du beau siècle

d'Auguste, n'en méritent pas moins des éloges pour avoir cherché, au milieu de la dépravation générale du goût et des mœurs, et malgré les persécutions des gouvernements ou bizarres ou cruels qui se succédaient si rapidement, à soutenir la gloire de la littérature latine, et montré quelquefois de la verve et du génie.

Déja Lucain avait chanté en vers ampoulés les succès de César dans les champs de Pharsale, et C. Valerius Flaccus avait remonté aux temps héroïques de la Grèce pour célébrer l'expédition audacieuse des Argonautes, quand parut *C. Silius Italicus*, poète, dont Pline le jeune a illustré la mémoire par les renseignements pleins d'intérêt qu'il nous a transmis sur sa vie(1); mais sa naissance n'en a pas moins été un sujet de discussion entre les érudits qui n'ont point encore décidé s'il était né en Espagne ou en Italie. Ces deux pays qui, tous deux, s'attribuent l'honneur d'avoir donné le jour à ce poète, appuient leurs prétentions sur le surnom d'*Italicus*, qu'il reçut sans doute de la ville qui le vit naître : or, il y a dans chacun une ville qui porte le nom d'*Italica*. Si l'on avait à prononcer sur une question aussi douteuse, ce serait plutôt en faveur de l'Italie

(1) Voyez liv. III, épître VII, à Caninius Rufus.

qu'on se déciderait, car non-seulement Silius vécut à Naples, mais il y possédait des biens: et des deux villes qui, l'une en Espagne, et l'autre en Italie, portent le nom d'*Italica*, la plus célèbre dans l'histoire latine fut sans doute *Corfinium*, dans le pays des Peligni, qui prit le surnom d'*Italia*, parce qu'elle avait eu la gloire de servir de point de réunion aux Italiens dans la fameuse guerre marsique ou sociale contre les Romains.

Silius reçut une éducation soignée à Rome où il fut élevé au consulat, l'année même de la mort de Néron. Aimant l'étude avec passion, il n'était jamais si heureux que lorsqu'il pouvait passer ses journées en discussions savantes avec des amis qui venaient de toutes parts pour le voir, et profiter d'une société aussi instructive.

Pénétré d'une profonde vénération pour Virgile et Cicéron, il acquit la maison où était la tombe de ce grand poète, et une terre qui avait appartenu au prince des orateurs. Chaque année il célébrait l'anniversaire de la naissance de Virgile, avec plus de pompe et de gaieté qu'il n'en mettait pour la célébration de son propre anniversaire. Dans les dernières années de sa vie, il se retira à une campagne près de Naples où il se laissa mourir de faim, n'ayant eu assez

de force pour supporter les douleurs d'une maladie incurable. Il mourut âgé de soixante-quinze ans, dans les premières années du règne de Trajan, ou l'an 99 de J. C.

Un poëme latin sur la *seconde guerre punique*, est une production de Silius que, d'après Pline, il écrivit avec plus de soin que de génie. Le mérite que l'on peut y découvrir, est une grande pureté de langage ; il y a aussi quelques détails intéressants. Mais ce mérite est bien atténué par la faiblesse de la versification et le manque absolu d'imagination. Ce poëme, condamné à l'oubli et jeté dans un coin du couvent de St. Gal, y fut découvert par le Pogge à l'époque du concile de Constance. *Drakenborch* en a donné une excellente édition en 1717, à Utrecht, et l'a enrichie de notes savantes, qui font reconnaître en lui un critique aussi sensé qu'il était un érudit profond.

Publius Papinius Statius, né à Naples pendant le règne de Domitien, apporta des dispositions plus heureuses pour la poésie. Son père avait établi, dans sa patrie, une école publique, qui jouissait d'une grande réputation; et lui-même y fut, plusieurs fois, couronné dans les combats poétiques que l'on y célébrait. Quoique jeune encore, son fils aspirait déja à l'illustration que son père devait à des talents

distingués, et il ne tarda pas à l'obtenir. Non-seulement il fut vainqueur dans les jeux quinquennaux de Naples, mais il eut même la gloire du triomphe dans les jeux albaniens; il fut aussi couronné dans les jeux que Néron avait institués à Rome, et qui furent renouvelés par Domitien. Cet empereur, flatté des éloges que le jeune poète lui prodiguait, et surpris de la facilité avec laquelle il faisait des vers impromptu, le prit tellement en affection, qu'il l'admit même à sa table. Malgré ces faveurs, Stace était pauvre, et fut contraint de faire des pièces de théâtre, qu'il vendait aux histrions de Rome pour subvenir à ses besoins.

Cet auteur a laissé cinq livres, dits *Sylvæ*, c'est-à-dire *poésies mêlées*, dont une grande partie a été faite impromptu. Elles sont remplies d'érudition et de notions intéressantes sur les antiquités de sa patrie. Stace n'a que rarement le défaut d'être obscur et recherché dans ses expressions : ses tableaux sont en général d'un style simple et élégant ; quelquefois il y mêle un ton pathétique et beaucoup d'aménité.

Et cependant Stace a montré toute la bassesse de son caractère en écrivant à la gloire de Domitien, du plus odieux des tyrans, deux poëmes

héroïques, dont l'un est intitulé la *Thébaïde*, et l'autre l'*Achilleïde*. Les savants ne s'accordent point sur le mérite du premier, qui est en douze chants, et qui a coûté à son auteur douze années de travail. Il lui valut les suffrages les plus flatteurs du peuple romain, qui accourait en si grande foule pour en entendre la lecture, que les siéges des théâtres étaient mis en pièces (1). Stace voulut imiter l'Énéide; mais, imbu lui-même du mauvais goût qui régnait dans ce siècle, il employa un style aussi faux qu'ampoulé, toutes les fois qu'il voulut s'élever au sublime; et plus il cherchait à monter, plus sa chûte était précipitée. La mort l'empêcha de terminer son autre poëme, l'*Achilleïde*; il n'en laissa que les deux premiers chants.

Son projet, dans ce dernier poëme, était d'étendre le plan de l'Iliade; il ne se proposait pas de chanter seulement les mémorables effets de la colère d'Achille, mais de célébrer toutes ses héroïques entreprises. Il aurait pu être plus prolixe qu'Homère, mais pas plus judicieux; car l'étendue qu'il donnait à ce tableau, devait nécessairement nuire à l'unité

(1) *Voyez* la septième satire du Juvénal.

du sujet, par conséquent à la conduite même du poëme.

Stace mourut l'année 96 de l'ère chrétienne, âgé seulement de trente-cinq ans, étant né en 61 de J. C., d'après le témoignage de Dodwell, dans les *Annales* qu'il a publiées.

On a donné une belle édition des ouvrages de cet auteur en 1664, avec des notes de Barthius.

Decimus Junius Juvenalis doit être nommé en même temps que Silius et Stace, non à cause du genre de poésie qu'il a cultivé, mais comme leur contemporain. Il naquit à Aquinium, et non en Espagne, comme quelques auteurs l'ont prétendu.

Il se rendit à Rome où il s'exerça d'abord à la déclamation, mais pour son seul amusement, et sans avoir jamais eu l'intention de se vouer au barreau. Son esprit satirique devança ses années, et ce fut à l'âge de dix ans qu'il composa sa première satire, dont un certain Paris, pantomime, fut le sujet. Plusieurs auteurs ont prétendu que ce Paris vivait dans le commencement du règne de Domitien, et qu'il ne doit pas être confondu avec un autre Paris, qui fut le favori et le bouffon de Néron. Juvénal tint long-temps cachées ses poésies; mais elles durent beaucoup déplaire à Rome, quand

elles y furent connues. Il leur dut son renvoi de la capitale du monde, et son exil à Pentapolis, ville frontière entre l'Égypte et la Lybie, où on le relégua, sous le prétexte spécieux que l'on avait besoin de lui pour y commander une cohorte. Juvénal n'y vécut pas long-temps : aux maux de la vieillesse, se joignirent des maladies occasionnées par un nouveau climat, et par le chagrin d'être éloigné de ses amis. On croit qu'il mourut vers l'an 128 de J. C.

On a conservé seize satires de cet auteur, que quelques critiques modernes, au nombre desquels Scaliger et Juste-Lipse, préféraient à celles d'Horace. Mais en général on est bien loin de partager cette opinion. Les graces et la délicatesse de style du satirique de la cour d'Auguste, offrent un contraste frappant avec les déclamations violentes et démesurées de l'inflexible censeur du siècle de Domitien. D'après l'opinion d'un illustre littérateur napolitain (1), on peut dire qu'entre *Horace et Juvénal il y a exactement la même différence qu'entre un grave philosophe et un accusateur acerbe.*

Une bonne édition des satires de Juvénal est celle qui a paru, avec les Commentaires d'Henninius, à Leyde, en 1695.

---

(1) **Gravina**, ***ragion poetica***, **lib. 1, n°. 29.**

Au nombre des écrivains napolitains qui vécurent dans ce temps, nous ne pouvons nous dispenser de ranger *T. Petronius Arbiter,* malgré la divergence des opinions des savants, qui ne s'accordent ni sur le lieu de sa naissance, ni sur l'époque à laquelle il vécut. Les uns assurent qu'il était d'origine française, d'autres que Rome fut sa patrie : d'après certaines versions, il a vécu du temps de Néron ; d'après d'autres, du temps de Claude : quelques-uns soutiennent qu'il était contemporain des Antonins ; enfin il y a eu même quelques auteurs qui ont prétendu qu'il n'a existé que du temps de Constantin.

Burmann, le Clerc, Tiraboschi, sans en nommer plusieurs autres, ont traité profondément ce sujet, et de tout ce qu'ils ont écrit, on peut conclure, avec vraisemblance, que l'auteur du *Festin de Trimalcion* n'était pas le Pétrone dont parle Tacite dans ses annales, qui fut proconsul en Bithynie, ensuite consul, et enfin surintendant des plaisirs de Néron. On doit rejeter par conséquent l'opinion de ceux qui ont cru trouver dans cet écrit des allusions fréquentes aux dissolutions de cet empereur. Les aventures triviales d'une société de débauchés de la dernière classe, comme l'a bien observé M. de la Harpe, ne peuvent avoir au-

cune ressemblance avec les nuits dissolues de Néron, quelle que soit l'idée désavantageuse que nous puissions nous en faire. Un prince jeune, vigoureux et doué de beaucoup d'esprit, ne peut être représenté dans le personnage de Trimalcion, vieux, cassé, difforme et imbécille, pas plus que sa femme *Fortunata* ne peut réveiller le souvenir de l'impératrice *Poppea*, une des femmes les plus belles et les plus séduisantes de son temps.

Ignarra, écrivain napolitain, dans son ouvrage *de Palestrâ Neapolitanâ*, qui est estimé à si juste titre, prouve par de très-bons arguments que l'ouvrage de Pétrone a été composé dans le temps des Antonins, à l'époque où Naples, dont il y parle sans le moindre doute, était déja tombée sous la domination latine; et, d'après la quantité d'idiotismes napolitains qui s'y trouvent répandus, il croit, non sans raison, que son auteur était napolitain lui-même, ou pour le moins avait été élevé et avait vécu parmi les napolitains.

Dans le grand nombre des ouvrages qui passent pour être de Pétrone, le *Festin de Trimalcion* est celui qui a le plus exercé la critique des savants, et le blâme des rigides moralistes : ces derniers ont témoigné toute leur indignation du tableau scandaleux que

l'auteur y a tracé d'une société corrompue, et les premiers persistent fortement à soutenir leurs doutes sur l'authenticité des fragments découverts à Traw et à Belgrade dans le dix-septième siècle.

Ceux qui seraient curieux de connaître les différentes dissertations publiées sur la découverte de ces fragments, peuvent les lire dans les œuvres de Burmann qui les a réunies dans l'excellente édition qu'il a donnée de Pétrone, laquelle est bien préférable à toutes celles qui ont paru jusqu'à ce jour.

Mais, en parlant de Pétrone, nous avons déja sans le vouloir indiqué une des causes principales de la décadence des lettres chez les latins.

Dans le troisième siècle de l'ère chrétienne le libertinage, la dissolution générale des mœurs, avait attiédi le goût exalté que l'on montrait pour les lettres, dans les beaux temps de la littérature romaine. Les vices et les tyrans asservissaient le grand peuple; chaque génération était remplacée par une génération plus vile et plus corrompue. On se dédommageait par la mollesse et l'inertie de la honte et du malheur de l'esclavage. Comment les lettres auraient-elles pu prospérer, quand les esprits étaient et dégradés et dépravés? Comme cer-

taines plantes, elles ont besoin d'un sol vigoureux pour croître et se développer.

Les discordes civiles et le tumulte des armes, concouraient aussi à détacher les esprits des études. On ne songe guères aux arts qui font la douceur et l'ornement de la vie, lorsqu'on est inquiet sur sa propre existence.

Dans l'espace d'un peu plus d'un siècle, depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'au commencement du règne de Dioclétien, on vit plus de soixante tyrans occuper le trône impérial. Après un règne aussi court qu'orageux ils tombaient tour-à-tour sous les coups de leurs rivaux ou des soldats mêmes qui les avaient élevés à la dignité suprême. Tous, dans leur continuelle inquiétude, se montraient cruels et féroces; ils sévissaient non-seulement contre leurs ennemis mais même contre ceux qu'ils soupçonnaient de l'être.

Dans le chapitre suivant, nous verrons le sort qui était réservé aux lettres après une si funeste période, et de quelles ténèbres épaisses devait se couvrir ce même ciel qui, sous les Grecs et les Romains, avait resplendi de tant de lumière (1).

---

(1) Voyez les notes sur ce chapitre, à la fin de cette III[e] partie de nos Mémoires.

CHAPITRE III.

Moyen age. — *État des lettres sous les Goths, les Lombards, les Sarrasins, les Normands et les Suabes. — Cassiodore; Paul Diacre; Erchembert, etc. — Jean le Diacre; Pierre, sous-diacre; l'Anonyme de Salerne; Jean de Capoue; Arnolphe; Thadée de Sessa; Roffredo; Pietro de Morra; Andrea Bonello; — Pierre Musantin; Giordano Ruffo; — S. Thomas d'Aquin; l'abbé Joachim; — Richard de Saint-Germain; Mathieu Spinelli; Jamsillas Malaspina; Constantin de Carthage; — L'école de Salerne; — Nicolo; Plateario, etc. — Roger de Bénévent; Charles de Tocco; — Goffredo Malaterra; Alessandro; — Guglielmo; Lupo Protospata; Falcone; Hugo Falcandus; Leone Marsicano; Pierre Diacre; Pandulphe de Capoue; Albéric; autre Albéric; l'empereur Frédéric II; Pierre Desvignes.*

Constantin transféra le siége de l'empire à Byzance, et, à la suite du trône, désertèrent de Rome tous les personnages qui brillaient alors de quelque éclat en Italie. Ainsi il ne

resta plus à la capitale du monde abandonnée, que la magnificence de ses édifices, et une ombre de majesté et de gloire. Voilà comme elle descendit de cette suprématie, de cette grandeur colossale à laquelle elle s'était élevée dans le cours des siècles passés, et que la présence des Césars, même au milieu du tumulte et des désordres de l'empire, lui avaient cependant conservée.

Parmi les successeurs de Constantin, celui qui montra quelque intention et même le desir de favoriser les lettres, fut le célèbre *Julien l'apostat.* Mais la courte durée de son règne, et le nouveau genre de persécution employé contre les chrétiens qu'il se proposait d'anéantir en les condamnant, non pas à des supplices, mais à une honteuse ignorance, ne permirent pas long-temps de croire que les belles espérances que l'on avait conçues à son avènement au trône, pussent jamais se réaliser.

Valentinien Ier, qui, avec quelques défauts, possédait des vertus particulières, fut certainement, d'après le portrait que nous en ont laissé des auteurs anciens, un prince d'un esprit cultivé, aimant avec excès les beaux-arts, et surtout la poésie dont il s'occupait lui-même, non sans quelque succès. Mais tous ses efforts pour rappeler à Rome l'amour des lettres, ne furent

pas suffisants pour la tirer du léthargique état d'ignorance où elle était déja ensevelie, et dont Ammien Marcellin (1) a laissé à la postérité une si triste description.

Gratien, son successeur, élevé et instruit dans les lettres par le célèbre Ausone, que, par reconnaissance, il fit nommer consul, aurait continué peut-être avec plus de succès l'ouvrage de son père, s'il n'eût péri misérablement sous les coups de Maxime, un de ses généraux, qui s'était révolté contre lui pour usurper l'empire.

Le grand Théodose, auquel il était réservé de venger la mort de ce jeune prince, étant lui-même richement doué des vertus les plus éminentes, aurait peut-être réussi à relever Rome et sa fortune languissante, s'il eût survécu plus long-temps à la réunion des deux sceptres, qui fut son ouvrage. Mais ces sceptres furent un poids trop lourd pour les débiles mains de ses deux fils, quoiqu'ils les eussent de nouveau divisés.

L'empire d'Occident éprouva sur-tout une chûte terrible sous Honorius, prince faible, sans vertus et sans vices, et qui avait pour ministre et général Stilicon, dont les grands vices

(1) L. 28, c. 4.

égalaient les grandes vertus. Ces deux hommes entraînèrent l'empire dans le précipice, l'un par sa lâcheté, l'autre par l'abus qu'il fit de ses talents. Les Goths, les Vandales, les Alains, et d'autres peuples barbares du Nord, commencèrent leurs incursions dans l'Italie, et dans quelques provinces. Stilicon les combattit avec un bonheur égal à sa valeur, et eut la gloire de les repousser plusieurs fois. Mais l'ambition, source de tant de maux et de tant de crimes, lui ayant inspiré le desir de s'emparer de la couronne de Constantin, pour la faire passer à ses descendants, cet indigne général osa inviter les hordes barbares à venir tomber sur l'Italie, afin de se servir de leurs bras contre son souverain et son bienfaiteur, et d'accomplir ainsi ses coupables projets. Ses trames perfides ayant été découvertes, il perdit la vie, sans pouvoir jouir du fruit de son crime. Mais sa patrie fut la victime de son ambition. Alaric, à la tête d'une multitude de Goths, porta ses armes victorieuses jusqu'à Rome, qu'il abandonna à la licence et au pillage de ses soldats. La mort de ce conquérant féroce, qui arriva peu de temps après en Calabre, ne rendit pas à l'empire la paix qui lui était si nécessaire pour cicatriser ses plaies et réparer ses pertes.

Sous le règne de Valentinien III, Attila, à la tête des Huns, invité par Honoria, sœur de l'empereur, qui lui avait promis, avec sa main, la possession de la moitié de l'empire, se précipita avec fureur sur l'Italie, et en parcourut la plus grande partie, laissant sur son passage les traces funestes de sa barbarie. Trois ans s'étaient à peine écoulés depuis l'invasion des Huns, que le malheureux Valentinien périt victime d'une conjuration. Après sa mort, dans le court espace de vingt ans, neuf empereurs montèrent successivement sur ce trône ensanglanté, d'où ils furent précipités aussi vite qu'ils s'y étaient élevés.

Eudoxie, veuve de Valentinien, avait accepté la main de Maxime, ignorant qu'il avait été un des principaux fauteurs de la conjuration. Instruite de ce secret fatal, dans sa haine et son implacable fureur, elle appela Genseric, roi des Vandales, en Italie, pour venger la mort de son premier époux. Le prince barbare n'obéit que trop bien à la voix d'Eudoxie. A la tête d'une puissante armée, il vint saccager Rome, et emmena captive en Afrique cette même impératrice qui croyait avoir trouvé en lui un défenseur.

L'empire d'Occident n'avait jamais été si près de sa ruine. Le trône sans cesse occupé par des

princes aussi lâches qu'efféminés, s'écroula enfin sous Augustule; et Rome, qui pendant tant de siècles imposait par son nom seul aux barbares et leur inspirait la terreur, devint leur proie, et dut plier son front superbe sous le joug d'Odoacre, roi des Hérules, peuple féroce, venu des plus lointaines côtes du Pont-Euxin.

Mais sa domination, comme nous l'avons vu dans la partie historique de ces Mémoires, ne fut que passagère: il avait profité de la faiblesse des empereurs pour détruire l'empire; mais les Hérules, à leur tour, furent bientôt expulsés par Théodoric, roi des Goths, fondateur d'un nouveau royaume en Italie, mémorable dans les fastes de la littérature, puisqu'on y vit fleurir et Boëce et Cassiodore, ces deux grands hommes qui osèrent parler le langage de la philosophie à la cour d'un prince ignorant et belliqueux.

Cassiodore, celui qui, plus que tous les autres, inspira à Théodoric l'amour des lettres, naquit à Squillace en Calabre, environ l'an 480, d'une famille patricienne. Jeune encore, il sut gagner les bonnes graces de Théodoric, qui le nomma questeur, et ensuite maître des offices (1) du palais sacré.

(1) Cette charge correspond à-peu-près à celle de grand-chambellan dans les cours modernes.

Cassiodore fit le plus noble usage de la faveur dont il jouissait auprès de ce prince; car il chercha à lui inspirer le goût des études, et du respect pour les sciences, dont l'avait toujours tenu éloigné une éducation barbare. Profitant de l'accès facile qu'il avait auprès du roi, il l'entretenait d'objets importants, littéraires ou scientifiques, cherchait à étendre ses connaissances, relevait le mérite des hommes savants de son temps, et leur faisait accorder des emplois honorables. Cassiodore parvint ainsi à rendre favorable aux lettres un prince que l'on craignait comme devant en être le fléau.

Après la mort du grand Théodoric, Cassiodore continua d'être le protecteur le plus zélé et le plus infatigable des lettres, sous les règnes de ses successeurs. Un d'eux (Athalaric) le revêtit de la dignité de préfet du prétoire, une des plus importantes charges de ce temps.

Indépendamment de quelques discours qu'il fit en l'honneur de différents princes, et d'une *Histoire des Goths*, en douze livres, qui ne nous est pas parvenue (1), il écrivit encore une *Chronique abrégée*, qui date de l'ère primitive

(1) On croit que l'ouvrage de Jornandès, intitulé *de Rebus Gothicis*, n'est qu'un abrégé très-exact de l'histoire des Goths de Cassiodore.

du monde jusqu'à l'année 519 de celle des chrétiens ; un livre sur *la Nature de l'ame*, et douze livres de *Lettres diverses*, écrites et publiées par lui pendant son ministère. Les cinq premiers livres de ce recueil contiennent les lettres écrites au nom de Théodoric ; le sixième et le septième, les formules qui étaient en usage quand on conférait les charges du palais et de la république ; les huitième, neuvième et dixième, sont une collection de lettres faites au nom d'Athalaric, d'Amalasonte, de Théodat et de Vitigès; les deux derniers réunissent les minutes de celles qu'il avait écrites lui-même et en son nom, en qualité de préfet du prétoire. Toutes en général sont du plus grand intérêt; toutes sont remplies d'érudition, et d'ailleurs très-importantes par les renseignements qu'elles offrent sur l'histoire de ces temps. Chaque page porte l'empreinte de son amour pour les lettres, et du desir ardent qu'il avait de faire renaître la culture des sciences en Italie, desir dont il fut constamment animé pendant tout le cours de sa longue vie.

Lorsque Bélisaire fut envoyé par Justinien pour arracher la péninsule à la domination des Goths, origine funeste d'une guerre qui, pendant dix-sept ans, désola ce beau pays, Cassiodore, déja affaibli par le poids des ans, dés-

espérant de pouvoir arrêter le torrent dévastateur qui menaçait sa patrie, crut devoir céder au temps et aux circonstances, et alla se renfermer dans un couvent dont il était le fondateur, et situé près du lieu de sa naissance. Là, il acheva, dans une paix profonde, le reste de ses jours, si précieux aux sciences comme à l'humanité. C'est dans cette retraite que, ne cessant de se livrer à de studieuses occupations, et se vouant avec prédilection à celles que semblait lui commander son nouvel état, il composa : 1° *un Commentaire sur les Psaumes*, recueilli en partie dans les ouvrages des pères de l'église latine; 2° *les Institutions des lettres divines et humaines*, dans lesquelles il traite des principes qu'on doit suivre dans l'étude des Écritures saintes, et donne un abrégé des sciences que, selon lui, les moines doivent connaître. On a encore de lui un *Commentaire sur les Épîtres de saint Paul*, et un autre *sur Donat*; un abrégé de l'Écriture sainte, qu'il a intitulé *Mémoriale*; et enfin ses méditations célèbres *sur les Actes et les Épîtres des Apôtres et sur l'Apocalypse*, que le savant marquis Maffei a publiées, pour la première fois, à Florence, en 1721.

Ce qui sur-tout doit à jamais rendre chère et respectable la mémoire de Cassiodore, c'est qu'aucun de ses ouvrages ne lui fut inspiré par

un esprit de vanité, par ce desir si ordinaire aux auteurs d'illustrer leur nom. Il avait, en les composant, un plus noble but, celui d'instruire ses moines, et de les rendre capables de sentir les beautés des anciens, et de transcrire leurs ouvrages. C'est par les soins de ce grand homme; c'est par le travail et l'assiduité de ses moines, qu'un grand nombre de manuscrits ont été sauvés du naufrage qui les menaçait. Sans eux, ces ouvrages auraient certainement péri comme tant d'autres, dont nous regretterons à jamais la perte.

On ne sait pas précisément dans quelle année il termina des jours si utilement employés; mais l'opinion la plus probable est qu'il cessa de vivre l'an 575, âgé d'environ quatre-vingt-seize ans. Ses ouvrages ont été recueillis par les pères Nourry et Garet, qui en ont donné une très-bonne édition, en 1679, à Rouen, en deux volumes in-folio.

L'époque de la retraite de Cassiodore fut celle de la ruine complète de la littérature. Dès-lors l'Italie n'eut plus qu'à pleurer sur ses malheurs. Les Grecs et les Goths, continuant de combattre avec fureur, la dévastèrent tour-à-tour. A peine eût-on pu trouver une ville qui n'eut pas été plusieurs fois assiégée, saccagée ou détruite par l'un ou l'autre des deux partis.

Les efforts de Totila et de Teïas, pour soutenir le trône chancelant des Goths contre les attaques de Justinien, ne retardèrent que de quelques années sa chûte. Ces princes périrent courageusement sur le champ de bataille en défendant leurs droits contre les armées de Bélisaire et de Narsès, à la fortune desquels ils s'opposèrent en vain. Avec ces rois finit aussi le règne des Goths en Italie, qui n'avait duré que soixante-quatre ans.

Toutefois la destruction du gouvernement des Goths ne termina pas les maux dont l'Italie était accablée. Narsès fut encore obligé, pendant plusieurs années, de poursuivre et d'anéantir des essaims armés de Germains et de Francs, que l'espoir d'un riche butin attirait de leurs pays encore sauvages. De tels services, comme nous l'avons vu, ne furent récompensés que par la disgrace de ce héros. Rappelé par l'empereur Justin, aussi ingrat envers ce grand homme que Justinien l'avait été envers Bélisaire, il finit ses jours dans l'obscurité. C'est à cette époque même que les Lombards, comme s'ils avaient été chargés par la Providence de venger ce guerrier, descendirent en Italie, dévastèrent et envahirent le pays qu'il avait sauvé, et fondèrent un nouveau royaume et une nouvelle dynastie.

Alboin, leur chef et leur roi, ayant à sa suite non une armée seulement, mais une nation entière, vint établir le siége de son gouvernement à Pavie, en étendant ses conquêtes depuis les Alpes jusqu'aux portes de Rome.

Le règne des Lombards fut, pour l'Italie, un règne de fer qui commença à la fin du sixième siècle, et qui continua pendant le septième et la plus grande partie du huitième. Les guerres sanglantes, et sans interruption, auxquelles ces barbares furent contraints pour s'opposer aux Grecs, aux exarques de Ravenne et aux Francs, firent de la belle et malheureuse Italie un théâtre de désolation, de massacres, et un amas de ruines.

Dans un tel état de désastres et de deuil, les couvents étaient le seul asyle ouvert aux hommes qui conservaient encore quelque goût pour les études. Pendant que les barbares étaient occupés à incendier et saccager des provinces entières, détruisant par-tout les monuments des lettres et des arts, les solitaires studieux et laborieux recueillaient les précieux restes qui échappaient au feu destructeur, dans leurs asyles silencieux et paisibles; et, par leurs travaux et leur zèle, ils empêchèrent que les dernières lueurs des connaissances humaines s'éteignissent entièrement. Nous avons déja vu Cassiodore

passer les derniers jours de sa vie au milieu de doctes occupations, et encourager par son exemple les autres moines à l'imiter, en multipliant les copies des anciens manuscrits soustraits aux fureurs des barbares.

Les successeurs de saint Benoît, jaloux d'imiter le zèle de Cassiodore, poursuivirent ses nobles dessins, quoique le couvent de ces pieux cénobites, au Mont-Cassin, eût été entièrement saccagé et ruiné par les Lombards (en 580). *Faustus*, un des premiers disciples de ce pieux fondateur, écrivit la vie de saint Maure, qui se trouve insérée dans l'ouvrage de Mabillon, intitulé : *des Actes des Saints* de cet ordre; après lui, Ambroise Autpert, établi dans un couvent, près de Bénévent, où il vécut long-temps, s'appliqua à donner quelques ouvrages dont Mabillon et Muratori font mention.

Cependant les veilles studieuses des paisibles habitants des cloîtres n'eurent aucune influence sur la cùlture générale de l'Italie: la férocité de Clephis et des autres successeurs d'Alboin, ainsi que leur gouvernement despotique, en avaient fait un séjour de deuil et de terreur. Les guerres continuelles dont ce beau pays devint le théâtre, l'anarchie, suite nécessaire d'un système cruel et sanguinaire, avaient brisé tous les rapports sociaux, et placé chaque citoyen dans la triste

nécessité de penser moins à acquérir des lumières qu'à conserver sa vie.

Astolphe, l'avant-dernier des rois des Lombards, voulant étendre les limites de son empire comme tant d'autres souverains, en accéléra la ruine. Ses conquêtes attirèrent sur l'Italie les armes de Pépin, et ensuite celles de Charlemagne, tous deux appelés par les pontifes de Rome qui implorèrent le secours de ces princes, plus animés du desir d'agrandir leur puissance que de servir les intérêts des papes. Ni Astolphe lui-même, ni Didier qui lui succéda, ne purent résister aux progrès des Francs, successivement commandés par ces deux princes, et le règne des Lombards finit; ils avaient retenu l'Italie sous leur joug de fer pendant plus de deux siècles.

Charlemagne, restaurateur de l'empire d'Occident, s'occupa à rétablir l'ordre public. Digne des grandes destinées auxquelles le sort l'avait appelé, ce prince chercha à faire refleurir les lettres, les arts et les mœurs. Voulant donner un exemple utile, il étudia, s'instruisit, et sut employer utilement les talents de Pierre de Pise, d'Alcuin et de Paul Diacre, qu'il chargea de dissiper les ténèbres profondes qui couvraient ses vastes états.

Le duché de Bénévent dont le territoire, dans

ce temps, comprenait la plus grande partie du royaume de Naples, et qui avait conservé son indépendance sous les princes lombards qui l'avaient gouverné, eut encore le bonheur de trouver, dans Arechis et Grimoald, deux souverains aussi braves dans la guerre que sages dans la paix. Ils disputèrent, les armes à la main, à Charlemagne le droit de la souveraineté de leurs états, que ce prince s'efforçait de leur ravir. Ils y firent fleurir les études, et les amis des lettres furent comblés par eux d'honneurs et de biens.

Paul Diacre fut accueilli par ces deux princes avec une grande distinction, avant qu'il se retirât pour toujours dans le couvent du Mont-Cassin, après son voyage en France (1). Cédant aux instances de l'épouse d'Arechis, il écrivit *l'Histoire miscellanée* qui contient celle d'Eutrope, augmentée et continuée jusqu'à l'époque du règne de Justinien. Il composa, à cette cour, une grande partie de ses poésies, et y conçut peut-être le plan de son *Histoire des Lom-*

(1) Quoique Paul Diacre, dont le nom de famille était *Warnefride*, ne soit pas un auteur napolitain, ni même italien, nous le mentionnons ici, parce que ce fut à Bénévent qu'il composa une grande partie de ses ouvrages, et au Mont-Cassin où il s'était retiré, qu'il mourut vers l'an 801.

bards (1), qui, plus que tout autre ouvrage, a contribué à illustrer sa mémoire : elle a le mérite d'être la seule histoire que l'on ait de ces peuples, dont, sans elle, on aurait ignoré beaucoup de faits et de détails importants. Elle comprend leurs *Annales*, depuis l'époque où ils sortirent de la Scandinavie, jusqu'à celle de la mort de Luitprand. Cette histoire fut continuée dans le même siècle par Erchembert, autre religieux du Mont-Cassin, qui écrivit aussi *les Faits des Princes lombards de Bénévent* (2), à dater de l'époque à laquelle Paul avait fini son histoire jusqu'à l'année 888. Enfin, dans le dixième siècle, deux écrivains anonymes, l'un de Salerne et l'autre de Bénévent y ajoutèrent des mémoires sur les petites principautés qui s'étaient formées à l'extrémité de l'Italie, et offrirent le tableau des évènements qui s'y étaient passés; le premier jusqu'en 980, et l'autre jusqu'en 996. Toutes ces histoires ont été recueillies et publiées par Muratori, dans son grand ouvrage : *Scriptores rerum italicarum*, vol. I et II.

Les savants se sont long-temps disputé sur l'époque précise où chacun des ouvrages de

(1) *De gestis Longobardorum libri sex.*

(2) *De gestis principum Beneventanorum epitome chronologica.*

Paul Diacre avait été écrit. Cette extrême exactitude dans les dates nous a paru peu nécessaire, inutile même dans un ouvrage du genre du nôtre, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un *essai* sur l'histoire littéraire. Nous avons donc cru devoir épargner au lecteur la peine de prendre part à cette controverse. Dans le fait, ce qu'il y a de plus important à connaître sur cet écrivain infatigable, est qu'il a vécu sous cinq princes de dynasties différentes, qu'il fut également estimé par tous, et qu'il consacra ses veilles à des études et à des recherches utiles, qui ont fait passer son nom à la postérité (1).

(1) Indépendamment des ouvrages que nous avons cités, il a écrit la vie *des évêques de Metz*, cédant aux instances d'Agelram, évêque de cette ville; il recueillit aussi *les homélies des saints-pères*, sur les différentes fêtes de l'année, ouvrage auquel Charlemagne lui-même ajouta une préface. Il fit un abrégé de l'ouvrage grammatical de *Festus*, quelques *vies de saints*, parmi lesquelles on a distingué celle de saint Grégoire-le-Grand, insérée par les bénédictins de S. Maur, dans l'édition qu'ils ont donnée des œuvres de ce pontife; enfin beancoup de vers, d'épitaphes et d'hymnes, composés dans différentes occasions. On ne peut se dispenser de citer parmi ces dernières, l'hymne pour saint Jean-Baptiste : *Ut queant laxis resonare fibris*, moins pour la beauté de la poésie, que parce que l'inventeur des notes de la musique, Gui d'Arezzo, y prit les noms qu'il donna à ces notes.

Pendant que Paul Diacre, Erchembert et d'autres écrivains protégés par les souverains de Bénévent, s'occupaient de recueillir *les Fastes* des Lombards, dont ils célébraient les entreprises guerrières, *Jean* Diacre de Saint-Janvier à Naples écrivait *la Chronique des évêques de l'église napolitaine*, que Muratori rapporte dans son grand ouvrage des *Écrivains* de l'Italie. On lui doit aussi beaucoup d'autres productions, mais dont il serait inutile de citer les titres, parce que le sujet en serait aujourd'hui sans intérêt pour nous. C'est par le même motif que nous passerons légèrement sur les travaux et les noms de quelques autres auteurs de ce siècle aussi peu fécond, quant aux ouvrages littéraires, en Italie, que dans tout le reste de l'Europe. Cette époque peu remarquable dans les fastes de l'esprit humain, ne l'est guères dans les fastes de la politique, que par des crimes et des désastres (1).

---

(1) Nous desirons sincèrement ne pas ennuyer nos lecteurs : mais comme notre plan est de ne passer sous silence aucun ouvrage littéraire dont puisse se glorifier la nation napolitaine; comme c'est là l'objet principal de l'*essai* que nous offrons au public, il nous faudra quelquefois signaler des productions qui méritent bien peu de fixer l'attention. Pour concilier avec les devoirs d'historien, la première loi que doit s'imposer tout écrivain, celle de ne point fatiguer ni rebuter son lecteur, nous

Ces maux ne firent qu'augmenter dans le siècle suivant. Les dissensions qui eurent lieu entre les

---

transporterons quelquefois dans les notes, les titres des ouvrages que nous regarderons comme peu importants ; et dès-à-présent nous allons faire ici une rapide énumération de plusieurs ouvrages qui appartiennent à des auteurs napolitains des IXe et Xe siècles.

On doit à *Jean le Diacre*, indépendamment de la *Chronique des évêques*, une histoire de la *Translation de saint Sévère*, une autre de *la Passion de saint Josie* et de *saint Janvier*, de plus l'histoire du *Martyre de saint Procope*, et la vie de *saint Athanase*. Cet ecclésiastique s'est aussi occupé de traductions du grec en latin, et nommément des *Actes de saint Eustrace* et de ses compagnons, ainsi que de l'histoire de la passion des quarante martyrs de Sebaste, écrite par Évode, évêque de Césarée.

Un autre auteur, nommé *Pierre*, sous-diacre napolitain, vivait vers la fin du IXe siècle : il continua la chronique de Jean jusqu'à l'année 880, et a écrit très-au-long la vie de *saint Athanase*, premier évêque de Naples.

A la liste des productions d'Erchembert, on doit ajouter un poëme sur *la vie de Landulphe*, évêque de Capoue ; les *Actes de la translation du corps de l'apôtre saint Mathieu ;* un ouvrage sur la *destruction et le rétablissement du couvent du Mont-Cassin*, et un autre sur l'*expédition des Ismaëlites.*

L'auteur *anonyme de Salerne*, dont nous avons déja fait mention comme historien, cultivait aussi la poésie, et fit un poëme, intitulé : *Carmen ad Pandulphum principem Capuæ, Beneventi et Salerni.*

Parmi les écrivains de Mémoires sur les Lombards, on ne doit pas omettre *Jean, abbé de Capoue*, et depuis du cou-

petits états, et qui furent produites par le démembrement du duché de Bénévent, attirèrent sur le royaume de Naples les Sarrasins de la Sicile, les armées des empereurs d'Orient et d'Occident, et leurs irruptions fréquentes ne laissèrent pas au pays un moment de calme et de bonheur. L'anarchie et un état de langueur en furent les suites nécessaires, et préparèrent le triomphe d'une poignée d'aventuriers normands qui jetèrent les bases d'une monarchie éclatante, laquelle, sous les règnes de plusieurs de ses princes, a puissamment influé sur les destinées de toute l'Italie.

Robert Guiscard, précurseur heureux du fondateur de cette monarchie, vint établir sa résidence à Salerne qu'il déclara la capitale de ses états. Cette cité devint une des plus célèbres de son temps par la fameuse école de médecine qui y fleurissait depuis le dixième siècle, et qui, sous

---

vent du Mont-Cassin, auteur d'une *Chronique des derniers comtes de Capoue*, ainsi que d'une autre des *persécuteurs du couvent du Mont-Cassin*; écrits qui n'existent plus, mais dont s'est servi l'*Ostiensis* pour la compilation de son ouvrage.

Enfin, dans le Xe siècle, un certain *Arnolphe*, calabrais, écrivit une *Chronique*, dans laquelle il fait le récit des dévastations, commises par les Sarrasins, de son pays, depuis l'année 903 jusqu'en 985.

ce prince, acquit un nouveau lustre et une nouvelle activité par les soins de *Constantin de Carthage.* Ce savant, persécuté par ses ignorants compatriotes, s'était vu obligé de chercher un asyle à la cour de Guiscard, à la suite de longs voyages qu'il avait entrepris en Orient, où l'amour des sciences l'avait attiré. Moins séduit par les prestiges de la grandeur qu'attaché par un goût inné aux études, il chercha un refuge au Mont-Cassin pour y satisfaire, dans cette paisible retraite, sa passion dominante. C'est là qu'il passa le reste de ses jours, en les consacrant à l'étude. Il s'occupa à traduire de l'arabe et du grec (1), des livres de médecine, et en composa lui-même. Ses travaux littéraires lui acquirent une grande célébrité, et servirent à répandre de plus en plus le goût de l'étude de la médecine, et les moyens de perfectionner cette science. Après tant de siècles où l'on avait cherché à détruire les hommes, succéda, dans le onzième siècle, un desir général de les conserver. Les ouvrages du savant Africain (2) firent

(1) M. Ginguené se trompe, lorsqu'il croit que Constantin l'Africain a traduit des ouvrages de médecine du latin. Ses traductions du grec et de l'arabe ont été faites en langue latine, la seule dont on faisait usage dans ces temps. Voyez l'histoire littéraire d'Italie, vol. I, p. 119.

(2) Il en fut publié une édition à Bâle, en 1536, in-fol.

de nombreux prosélites par-tout où il vécut, et sur-tout dans le couvent du Mont-Cassin, où le célèbre abbé Didier, qui, depuis, obtint la tiare et prit le nom de Victor III, ralluma dans son cloître le flambeau des sciences. Deux disciples de Constantin, moines comme lui, se distinguèrent également : *Attone*, qui traduisit des ouvrages latins en langue romane, et l'auteur d'un livre d'aphorismes dont fait mention Pierre Diacre dans sa *Chronique des hommes illustres* du Mont-Cassin.

Mais l'ouvrage le plus célèbre de ces temps, qui renferme les meilleurs aphorismes de l'art de guérir, et qui figure avec honneur même dans l'hygiène moderne, est celui que l'école salernitaine a dédié à un roi d'Angleterre (1). Il fut composé en vers *léonins* dont le nombre, à ce que

(1) Muratori suppose que ce roi était Édouard, lequel, en l'an 1066, aurait consulté l'école de Salerne sur sa santé, et aurait reçu en réponse ce petit livre. Mais l'opinion de Giannone, de Freind et de Tiraboschi est plus vraisemblable. Ces auteurs croient que l'ouvrage a été dédié à Robert, duc de Normandie, fils de Guillaume-le-Conquérant, et frère de Guillaume II. Ce Robert se trouvait en Pouille vers l'an 1100. Le duc Roger, qui en était alors souverain, l'y avait honorablement accueilli à son retour de la première croisade; et c'est là qu'il apprit la mort de son frère Guillaume II, tué à la chasse.

l'on prétend, surpassait mille; mais il n'en a été conservé que trois cent soixante-treize: c'est tout ce que nous en possédons aujourd'hui.

Il est probable qu'un des professeurs fut chargé de ce travail, et que les autres se bornèrent à l'examiner et à l'approuver. Mais doit-on admettre que ce rédacteur fut Jean de Milan, parce que son nom s'est trouvé inscrit au commencement d'un manuscrit de ce poëme? C'est ainsi que le nom de Charlemagne, qui, par l'impéritie ou le caprice d'un copiste se lit aussi sur un autre manuscrit du même ouvrage, a fait croire à quelques auteurs qu'il avait été dédié à ce prince. On ne songeait pas qu'il y avait déja trois siècles que cet empereur n'existait plus, quand les médecins de Salerne réunirent en peu de pages les fruits de leurs importantes observations (1). Ce poëme, dont on a

(1) On ne peut s'empêcher d'être un peu surpris que cet argument, contre la possibilité de la dédicace du poëme de l'école de Salerne à Charlemagne, n'ait encore été présenté par aucun critique. Tiraboschi se contente de poser la question sans l'approfondir; et le judicieux Ginguené, qui s'est occupé à la discuter, se contente d'observer que les conquêtes de Charlemagne ne s'étant pas étendues jusqu'à Salerne, ce prince n'eut jamais la moindre influence sur ce pays. (*Voyez* l'Histoire littéraire d'Italie, t. I, note 2, p. 138.) Ne pourrait-on pas répondre qu'un roi d'Angleterre, pour

publié des éditions sans nombre, a eu pour titre, tantôt celui de *Medicina salernitana* ou de *Flos Medicinæ*, tantôt celui de *Regimen sanitatis Salerni*, ou *de conservandâ bonâ valetudine*. Plusieurs de ces éditions sont enrichies de notes, parmi lesquelles celles de René Moreau (Paris, 1525, in-8°) passent pour être les meilleures.

Le suffrage général qu'obtint cet ouvrage de l'école salernitaine, contribua à multiplier dans cette ville, ainsi que dans quelques autres encore, le nombre de ceux qui s'appliquèrent à l'étude de la médecine.

En effet, on trouve, à cette époque, un certain *Nicolo*, salernitain, auteur d'un *Antidotaire*, et Mathieu *Plateario*, médecin, aussi de Salerne, qui a donné des commentaires sur cet ouvrage. Fabricius, dans sa Bibliothèque latine (1), fait mention d'un nommé *Saladin d'Ascoli* qui vivait vers l'année 1163, et qui fit un

---

lequel on suppose qu'avait été composé l'ouvrage, devait beaucoup moins encore imposer à l'école de Salerne qu'un conquérant heureux dont les armes victorieuses étaient parvenues jusqu'à Bénévent, et dont le nom seul était la terreur de toute l'Italie. Ni l'un ni l'autre n'ont fait usage de la plus simple et de la plus convaincante démonstration contre la possibilité de la dédicace à Charlemagne.

(1) *Bibl. lat. med. et infim. latinit.*, t. VI, p. 142.

abrégé des *Choses aromatiques*. Plusieurs écrivains citent aussi parmi les anciens médecins de Salerne, *Erote*, dont on a conservé un Traité sur les maladies des femmes; *Garione Ponto* ou *Gario Ponto*, ainsi que d'autres l'appellent, dont on a huit livres sur différentes maladies. Toutefois les notions que l'on possède sur ces auteurs sont aussi incertaines qu'obscures, et les écrivains modernes ne s'accordent ni sur leur patrie, ni sur le temps où ils ont vécu. Il nous semble inutile de suivre ces auteurs dans de telles discussions, et de nous arrêter plus longtemps sur des noms et des ouvrages qui sont également condamnés à l'oubli.

Le onzième siècle vit s'élever à son apogée l'école de médecine de Salerne; et graces aux Amalfitains, le siècle suivant fut témoin d'une révolution dans l'étude des lois, en Italie. Il est vrai que depuis Muratori, on a cherché à mettre en doute que les *Pandectes* aient été découvertes à Amalfi, et même que les Pisans aient fait la conquête de cette ville; on ne convient pas non plus de l'authenticité de l'édit de l'empereur Lothaire II, qui remit en vigueur les lois romaines. Mais, il en faut convenir, on s'appuie sur de faibles raisonnements. Il est très-sûr que les Amalfitains avaient, dans ce temps, la réputation d'aimer les lettres, et

sur-tout de s'adonner de préférence à l'étude des lois. Qu'y a-t-il d'étonnant qu'un manuscrit ait été trouvé, au milieu du pillage de cette ville, par les troupes qui défendaient la cause du pape Innocent II, qu'avait embrassée Lothaire? Que Lothaire ait donné ce manuscrit aux Pisans qui lui avaient accordé des secours; qu'ensuite il ait voulu que les lois contenues dans ce livre précieux, devinssent les lois de son empire? Le savant Terrasson, qui a publié *l'Histoire de la Jurisprudence romaine*, n'élève, lui, sur tout cela aucun doute.

Quoi qu'il en soit, les Pandectes furent enlevées de nouveau aux Pisans, par les Florentins, à-peu-près de la même manière qu'elles l'avaient été aux habitants d'Amalfi. Elles furent reçues à Florence avec tous les témoignages d'un respect presque superstitieux. On leur rendit long-temps une espèce de culte. Aussi prirent-elles le nom de *Pandectes florentines;* et l'on oublia presque qu'une autre ville du pays de Naples les avait eues d'abord en sa possession.

Mais toujours est-il vrai que ce fut après le sac d'Amalfi, et après la découverte que l'on dit y avoir été faite du manuscrit le plus ancien des Pandectes, que l'étude des lois commença à devenir de nouveau, en Italie, une des études les plus importantes. Bologne sur-tout s'éleva à

une grande illustration par son école de droit, et par les jurisconsultes célèbres qui y brillèrent.

Milan, Mantoue, Padoue, Modène, en virent aussi paraître de très-distingués; et le royaume de Naples qui s'applaudissait en secret d'avoir répandu ce germe bienfaisant sur le sol de l'Italie, donna lui-même, à cette époque, en *Roger de Bénévent*, un professeur de droit aux gymnases de Bologne et de Modène; et les lois lombardes trouvèrent en *Charles de Tocco*, son concitoyen, un dernier soutien de leur règne chancelant (1).

On ne doit pas croire cependant que dans les XIe et XIIe siècles, les études de la médecine et de la jurisprudence absorbaient tous les esprits. Celle de l'histoire fut aussi généralement cultivée. Il n'y avait pas de petit couvent, de petite cité qui n'eût son historien et ses biographes. Les princes normands contribuèrent sur-tout à en augmenter le nombre, par leurs actions brillantes : ils réveillèrent le génie, en

(1) Roger se distingua dans l'école du fameux *Bulgaro*, et fit différents commentaires sur les lois de Justinien, et un abrégé de son code. Charles de Tocco entreprit d'illustrer les lois lombardes, et d'en faire le parallèle avec les lois romaines, voulant prouver que les premières ne méritaient pas tout le mépris qu'on affectait pour elles depuis l'établissement de la nouvelle jurisprudence.

excitant l'enthousiasme et la reconnaissance. On sentit le desir, pour ne pas dire le besoin de transmettre à la postérité le souvenir des actions éclatantes, dont on était témoin ; et l'esprit humain fit des efforts prodigieux pour s'arracher de l'apathie dans laquelle la barbarie l'avait plongé.

Si, comme quelques-uns ont prétendu, ce fut dès cette époque si reculée, que les lettres, comme le phénix, renaquirent de leur cendre, on ne peut, sans injustice, disputer au royaume de Naples la gloire d'en avoir préparé le berceau, et d'avoir recueilli pour ainsi dire le premier souffle de vie qui devait ranimer le reste de l'Europe. Ce pays semblait être destiné à faire renaître et briller, pour la seconde fois, les lumières ; et c'est ainsi qu'il payait par des bienfaits tous les maux qu'il avait reçus des peuples du nord.

Parmi le grand nombre d'ouvrages historiques de ce temps, on doit distinguer *l'Histoire des princes normands*, écrite par Godefroi *Malaterra*, par ordre du comte Roger, divisée en quatre livres, dans lesquels on célèbre les exploits des fils de Tancrède jusqu'à l'année 1099. Cette histoire fut continuée par *Alessandro*, abbé de San Salvador (1), qui cédant aux in-

(1) Nom d'un couvent à Telese, village dans la Terre de Labour.

stances de Mathilde, sœur de Roger, retraça les évènements arrivés depuis l'année 1127 jusques en 1135, époque à jamais mémorable, dans les fastes de la Sicile, puisque ce fut celle de l'établissement de sa monarchie.

Les expéditions et les exploits des premiers Normands avaient déja été célébrés par *Guillelmo* de Pouille, dans un poëme en cinq chants, qui s'étend jusqu'en 1085, année de la mort de Robert Guiscard, et qui fut écrit par son ordre. Cet ouvrage, dans lequel on aurait tort de vouloir trouver l'élégance du siècle d'Auguste, est cependant précieux, comme monument historique, et intéresse tant par la naïveté du style que par la confiance qu'inspire son auteur, qui fut témoin oculaire des faits qu'il a chantés.

Lupo Protospata, pareillement né en Pouille, écrivit, dans le commencement du siècle suivant, en latin, une *Chronique* des évènements dont le royaume de Naples fut le théâtre depuis l'année 860, jusqu'en 1102, pendant que ce pays se trouvait sous la domination des Lombards, des Sarrasins et des Normands. Cette compilation a le mérite d'être aussi rapide qu'exacte. *Falcone* de Bénévent la continua jusqu'en 1140; mais cet écrivain était animé de sentiments bien différents de ceux qui avaient guidé la plume de Protospata; il haïssait Roger

parce que ce prince était l'ennemi du pape dont il avait embrassé le parti; aussi en a-t-il tracé un portrait peu avantageux.

L'infatigable Muratori a réuni tous les ouvrages de ces historiens, dans sa volumineuse collection de *Scriptores rerum italicarum*, de même que l'histoire de *Sicile* de *Hugo Falcandus*, qui vécut pendant nombre d'années, dans cette île, sous les rois normands (1). Cet écrivain rend compte des exploits de ces princes, et donne sur-tout beaucoup de détails sur les évènements funestes qui eurent lieu pendant le règne des deux rois Guillaume. Son histoire est écrite d'un style si élégant que maintenant même on la lit avec le plus grand intérêt (2).

Nous terminerons la nomenclature des anciens historiens et chroniqueurs du royaume

---

(1) Voyez dans le I[er] volume de ces Mémoires, note VII, page 354, les motifs qui portent à croire que *Hugo Falcandus*, n'était autre que *Hugues Foucaut*, abbé de Saint-Denis, en France.

(2) Falcandus y fait une mention très-honorable de Romuald, archevêque de Salerne, personnage important de ce siècle, auteur d'une chronique qui commence à l'ère primitive du monde, et descend jusqu'à l'année 1178. Les faits et gestes des Normands furent aussi rapportés, à la fin du XII[e] siècle par un nommé *Alexandre*, dans la chronique qu'il écrivit dans le couvent de *Carpineto*, en Abruzze, publiée par Ughelli dans le VI[e] vol. de l'*Italia sacra*.

de Naples, en faisant connaître encore *Leone Marsicano*, auteur de la *Chronique du Mont-Cassin*, qui naquit vers la fin du XIe siècle et, jeune encore, entra dans ce couvent où il eut pour instituteur le fameux abbé Didier. S'étant fait particulièrement connaître à Bari en 1098, par sa doctrine, il fut décoré du chapeau par le pontife Urbain II, et fut créé évêque d'Ostie, d'où il prit le surnom d'*Ostiensis*. Fidèle à ses principes, il termina sa carrière comme il l'avait commencée, en soutenant la cause de Pascal II contre l'empereur Henri V, dans plusieurs conciles. Il mourut vers l'an 1115, peu d'années après le célèbre concile de Latran, le dernier auquel il assista. Moine dès sa plus tendre jeunesse, il voulut, guidé par un sentiment de reconnaissance, écrire la vie de son instituteur Didier; mais les matériaux qu'il avait réunis s'étant considérablement accumulés, il conçut le plan d'un ouvrage plus étendu, et composa l'histoire générale de son couvent. Cet ouvrage est divisé en trois parties; dans la première, il parle de la fondation du couvent qui eut lieu dans le VIe siècle, de ses progrès, de sa destruction par les Lombards et les Sarrasins, et de l'asyle que cherchèrent ses religieux dans Teano et Capoue : la seconde partie contient le récit de l'heureuse restauration du couvent

sous la direction de l'abbé Petronace et continue jusqu'au temps de l'abbé Didier. La troisième partie devait contenir les fastes de ce célèbre monastère durant la vie de ce saint religieux; mais l'auteur ayant été promu au cardinalat, les soins qu'exigeait de lui sa nouvelle et éminente dignité ne lui permirent plus de continuer son ouvrage, qu'il laissa au 34[e] chapitre.

Pierre Diacre, bibliothécaire du Mont-Cassin, qui jouissait des faveurs particulières de l'empereur Lothaire II, et qui, d'après Mabillon, a vécu jusqu'au règne d'Alexandre III, reprit le travail de l'*Ostiensis*, et non-seulement acheva la troisième partie, mais y ajouta encore une quatrième qui le conduit jusqu'à l'année 1138, la huitième du règne de Roger. Muratori a enrichi sa collection de ces deux chroniques qu'il a tirées de l'édition de Paris de 1668, que l'abbé *delle Noci*, napolitain, avait enrichie de notes savantes et judicieuses. Pierre Diacre fit connaître son érudition dans un autre ouvrage, plus encore que dans la continuation de la *Chronique du Mont-Cassin*. Ce second ouvrage qui a pour objet de faire connaître *les hommes illustres de ce couvent*, en est comme l'histoire littéraire. Il faut convenir que ses jugements ne sont pas toujours sûrs, ou plutôt qu'ils dénotent beaucoup de partialité. Il y parle aussi

très-souvent de lui-même ainsi que de ses travaux littéraires; mais c'est une vanité qu'il faut lui pardonner en faveur des renseignements qu'il donne sur un grand nombre d'ouvrages dont, sans lui, on eût ignoré l'existence et même jusqu'aux titres.

Pierre n'était pas moins versé dans les sciences que dans les lettres. Il a composé un traité d'*astronomie* et un autre sur les *pierres précieuses*: il fit un abrégé du *Polyhistor* de Solin; il en fit un aussi de *l'Architecture de Vitruve*, et s'occupa de plus de la traduction d'un ouvrage sur *les pierres*, composé par Evax, prince arabe (1).

---

(1) Parmi les ouvrages qui appartiennent à des auteurs napolitains, il faut encore indiquer : *Vie de S. Secondino et de sancta Lucia*, par Benoît de Salerne, moine du Mont-Cassin; *Vie de S. Nicolas*, et l'histoire de la découverte du corps de S. Sabin, par Jean, archidiacre de Bari;

Vie et mort de S. Nicolas Peregrino, par *Adelferio de Trani*;

Histoire d'une image miraculeuse en cire, par *Ottone*, évêque de *Chieti*;

Dialogues sacrés, par l'abbé Didier, depuis Victor III;

Le Martyre de sainte Christine, écrit en vers latins, par *Alfano*, archevêque de Salerne.

Plusieurs de ces ouvrages ont été publiés par *Ughelli*, dans l'*Italie sacrée*; dans les annales ecclésiastiques, par *Baronius*; dans celles des bénédictins, par *Mabillon*, et par d'autres auteurs encore.

Il avait eu un prédécesseur dans ses travaux scientifiques : c'était Paudulphe de Capoue, autre moine du Mont-Cassin, qui vécut en 1061 et fit un livre *sur les calculs*, un autre de *Canoni mathematici*, et, de plus, un troisième sur *la lune*, pour fixer la célébration de la pâque, la division des saisons, et la chronologie de la vie et de la mort de notre Sauveur.

Ce même couvent vit fleurir le fameux Albéric, vigoureux antagoniste de Bérenger dans un des conciles tenus contre lui, sous Grégoire VII. Sans nous arrêter sur ses écrits ascétiques, mentionnés par le savant auteur de la chronique des illustres cénobites du Mont-Cassin (1), nous ne nommerons que trois de ses ouvrages, qui sont d'un autre genre : un livre *de Dialecticâ*, un dialogue *de Musicâ* et un *traité d'astronomie*.

L'Albéric dont nous venons de parler, ne doit pas être confondu avec un moine du Mont-Cassin du même nom, son contemporain, dont il a été beaucoup question de nos jours. On

(1) Les titres de ces ouvrages sont *de Virginitate sanctæ Mariæ ; de Die judicii et pœnis inferni ; de Die mortis ;* une vie de *sainte Scolastique ;* une autre de *S. Dominique ;* le *Martyre de S. Modeste* et *S. Césarée ;* deux *écrits polémiques*, dont l'un est contre Berenger, et l'autre en faveur de Grégoire II. Il faut ajouter diverses homélies et hymnes.

a cru assez récemment, mais, nous osons le dire, sans réflexion et sans preuves authentiques, qu'une des *visions* de cet Albéric, qui fut déterrée dans les archives du Mont-Cassin, avait donné au Dante l'idée de sa divine comédie. A l'appui de cette assertion, on cite deux voyages que le poète a dû faire à Naples, et dont il semble qu'il soit fait mention dans un manuscrit de son poëme conservé dans la bibliothèque Laurentiana à Florence, manuscrit qui a été enrichi de notes par le savant Bandini. Mais peut-on enlever si légèrement au Dante le mérite de l'originalité et de l'invention, caractères essentiels de son génie, de ce génie qui est si profondément empreint dans chacune des pages de la *divine comédie?* Nous regrettons que la *vision* du *frère Albéric* n'ait été connue à l'illustre Ginguené, que par des journaux, quand il analysait le poëme du chantre de Béatrice. Son érudition, son goût et la profonde connaissance qu'il avait acquise des ouvrages du Dante, lui donnaient le droit de prononcer un jugement qui, respecté par tout le monde, aurait fait cesser, à sa naissance même, l'injurieux soupçon formé contre le premier poète de l'Italie, dans le siècle même où l'on sent le mieux tout son mérite.

Mais déja avancé dans la carrière que nous parcourons, nous allons bientôt saluer les premiers rayons du beau jour, qui dissipera les ténèbres dont l'esprit humain a été si longtemps enveloppé.

Le royaume de Naples, ce monument des exploits et des talents des chevaliers français, tomba, sous les derniers rejetons de Roger, dans les mains de la maison de Suabe. Ce fut sous l'empire de cette dynastie que l'on vit les études encouragées, fleurir majestueusement, malgré la lutte sanglante qui s'établit entre le sacerdoce et la royauté, et qui finit par la destruction de cette illustre famille.

Le grand Frédéric, qui d'une main se servait de l'épée pour soutenir les droits de son trône, comme nous l'avons vu dans la première partie de cet ouvrage, et de l'autre, jetait les bases de l'université de Naples, ouvrit des écoles publiques sur plusieurs points de son royaume, donna un nouveau lustre à l'école de médecine de Salerne, et appela de toutes parts les plus-célèbres professeurs pour l'instruction de la jeunesse, que souvent il entretenait généreusement aux frais du trésor de l'état.

Ce prince offrit l'exemple peu commun d'un souverain, philosophe, qui ne protégeait pas seulement les lettres, mais les cultivait lui-

même (1). Un livre intitulé *de Naturâ et curâ avium* ainsi qu'un autre *de la Chasse au faucon,* attestent le goût que Frédéric avait pour les arts, et l'histoire naturelle. Il aimait l'astronomie, et ce fut par son ordre que l'Almageste de Ptolomée fut traduit, et commença à répandre en Europe quelques idées exactes sur les principes et les lois de l'univers.

Il fit faire des recherches pour retrouver les livres d'Aristote, de Gallien et d'autres philosophes qu'il fit également traduire du grec et de l'arabe pour éclairer, dans leurs recherches, les hommes qui se livraient à l'étude de la philosophie et de la médecine.

Affligé de l'incertitude des lois par lesquelles ses états étaient gouvernés, il en ordonna une nouvelle compilation qu'exécuta son grand chancelier, l'illustre Pierre de Vignes. Son but était d'établir un droit certain, et de diminuer en même temps, autant que l'ignorance de cette époque le permettait, le pouvoir despotique des barons sur leurs vassaux.

Versé dans plusieurs langues, il favorisa particulièrement l'idiôme naissant de l'Italie, et

(1) *Voyez* dans le premier volume, page 355, une note sur ce prince et sur ses ouvrages.

fit lui-même, dans cette langue, des poésies qui ne furent pas sans mérite (1).

Sa cour était comme un théâtre où se réunissaient les plus beaux-esprits de l'Italie. C'est dans le sein de cette cour que se forma une société littéraire à laquelle lui-même et ses fils se faisaient une honneur d'appartenir. C'est dans cette illustre assemblée que la lyre italienne préluda ses premiers sons; là que les muses modernes de la Sicile vinrent disputer et souvent remporter la palme qui décorait alors le front des troubadours provençaux.

Un prince tel que Frédéric, devait naturellement donner une puissante impulsion au génie des Italiens; c'est aussi ce qui arriva. Il fut utilement assisté, dans cette grande entreprise, par Pierre Desvignes, homme d'un vaste savoir, profond dans les affaires, philosophe, jurisconsulte, orateur et poète (2). Né à Capoue, dans un état obscur, malgré la médiocrité de sa fortune, il se rendit à Bologne pour y cultiver les sciences. Sa fortune et le hasard l'y

(1) Quelques-unes de ses poésies ont été publiées par *Alacci*, dans le recueil qu'il a fait des poètes antiques, et par *Crescimbeni*, dans la vie des poètes provençaux.

(2) *Voyez* encore sur Pierre Desvignes, ce qui en a été dit dans notre 1er vol., *loco cit.*

firent rencontrer par Frédéric, qui lui accorda son estime et bientôt son amitié. Admis à la cour de ce prince, il ne tarda pas à s'élever aux plus grandes dignités; les commissions les plus difficiles, les ambassades les plus importantes, les secrets même de l'état lui furent confiés; et chaque jour il se rendait plus digne des faveurs dont il jouissait. Il traita plus d'une fois avec les souverains pontifes, ainsi qu'avec d'autres princes de l'Italie, et les détermina presque toujours, par son habileté, à épouser les intérêts de son maître. Mais, enfin, la fortune se lassa de répandre sur lui ses bienfaits. Envoyé au concile de Lyon, il ne réussit point à arrêter les foudres que le superbe Innocent IV lança contre Frédéric et son trône.

Dès ce moment tout changea pour Pierre: la haine et l'envie des courtisans se manifestèrent sans retenue; profitant de l'insuccès de la négociation, ils le perdirent dans l'esprit du prince par de fausses délations et des suggestions perfides. La calomnie trouve si facilement accès chez les grands, et l'on sait combien les changements de fortune sont instantanés et fréquents dans les cours.

Tout-à-coup le chancelier Desvignes se vit dépouillé de ses dignités, de ses honneurs, de ses emplois; et, pour comble d'infortune, privé

de la lumière, par les mains des bourreaux. Jeté dans un cachot, il attenta lui-même à ses jours pour mettre un terme à ses souffrances, et mourut sans accuser de cruauté ni d'ingratitude le souverain dont jadis il avait été l'ami.

Les *lettres* qu'il écrivit, en grande partie au nom de Frédéric, sont des monuments historiques du XIIIe siècle, aussi précieux qu'intéressants. On y trouve plutôt les récits des évènements de la vie de ce prince que l'élégance du style et la pureté de la langue. Les éditions que l'on en a publiées à Bâle, sont incomplettes et incorrectes, au point que beaucoup de passages en sont devenus tout-à-fait inintelligibles.

Pierre Desvignes fut, comme nous l'avons dit, chargé de la compilation des *constitutions du royaume*, et réussit si bien dans ce travail important, qu'il acquit la réputation du plus fameux jurisconsulte de son temps.

Quelques auteurs lui ont attribué un livre sur la *Puissance impériale*, et un autre intitulé, *de Consolatione*, ce dernier écrit à l'imitation du livre de Boëce sur le même sujet; de ce Boëce avec lequel la vie du chancelier napolitain avait eu d'autres rapports. Il s'occupa aussi de poésie. Allacci et Crescimbeni ont conservé quelques-unes de ses productions en ce

genre (1). Elles prouvent du moins la flexibilité de son génie, et sont des monuments des premières tentatives de l'Italie dans l'art poétique. Une de ses compositions mérite, surtout par sa forme ou contexture (2), quelque attention. On y trouve le mécanisme du sonnet dont elle a pu être le type, mécanisme encore ignoré, dans ce temps, des poètes provençaux. M. Ginguené n'a pu se dispenser de faire cette observation, malgré le zèle et l'admiration qu'il a toujours témoignés pour la gloire des troubadours (3).

La calomnie à laquelle l'infortuné Pierre Desvignes fut exposé pendant sa vie, ne l'épargna pas même après sa mort. Elle le signala comme l'auteur du livre *de tribus Impostoribus*, célèbre autant par son impiété que par les disputes auxquelles son existence même a donné lieu.

Ce qui particulièrement fit attribuer à Frédéric, ou plutôt à son chancelier Desvignes, ce livre impie, ce fut l'accusation que porta Grégoire IX contre Frédéric, d'avoir publique-

---

(1) Le premier, dans son recueil *des Poètes antiques*, et le second, dans son *Histoire de la poésie vulgaire*, t. I.

(2) Elle a été rapportée par Allacci, et commence ainsi : « *Peroch' amore no se povedere*, etc. »

(3) *Histoire litt. d'Italie*, tom. I, p. 350.

ment dit que le monde a été trompé par trois imposteurs, Moïse, Jésus-Christ, et Mahomet. Mais cette odieuse accusation que l'empereur s'empressa de démentir par des circulaires qu'il adressa à tous les princes et aux évêques, ne resta pas sans effet : elle acquit au contraire une si grande publicité, et s'accrédita tellement que d'un simple propos on fit bientôt un livre.

Il a paru, dans le dix-huitième siècle, un livre *de tribus Impostoribus*, avec la fausse date de 1598 ; mais il a été reconnu que cette production était tout-à-fait indigne d'un grand prince et d'un grand homme. C'est donc une imposture, un faux littéraire à ajouter à tant d'autres. L'ouvrage paraît avoir été imprimé à Vienne, en 1753, par les soins de Straubius, que l'on en regarde comme l'auteur.

Le chancelier Desvignes, dans l'ouvrage des Constitutions, eut un digne collaborateur en *Thadée de Sessa*, autre personnage distingué du règne de Frédéric, qui se chargea de différentes missions près de la cour de Rome ; il fut aussi envoyé au concile de Lyon pour soutenir les droits de son souverain. Thadée termina glorieusement ses jours, ayant été tué à la défense d'une petite place près de Parme. Il montra sur le champ de bataille la même intrépidité que celle qu'il avait déployée devant le

pontife lui-même, en repoussant les calomnies qu'on avait osé imaginer contre son souverain.

Non moins illustres furent, dans la science des lois, Roffredo de Bénévent, qui fit plusieurs traités de droit; *Pietro de Morra*, son concitoyen, compilateur des *décrétales*, publiées sous le nom d'Innocent III, à qui il devait le chapeau, et *Andrea Bonello* de Barlette, auteur de quelques commentaires sur la *Différence des lois lombardes des lois romaines*, dans lesquels il démontre la nécessité de connaître à fond autant les unes que les autres.

Pendant que Naples brillait par les talents de ces habiles jurisconsultes, Salerne conservait la suprématie dans les études de la médecine, qu'un grand nombre de Napolitains cultivaient avec succès.

Pierre Musantin, dont Gilles de Corbeil, médecin de Philippe-Auguste, parle avec beaucoup d'éloges (1), apprit la médecine à Salerne, et composa une *Summula de præparatione ciborum et potuum infirmorum*, dont on trouve le titre dans le catalogue des manuscrits de la bibliothèque Royale de France.

(1) Dans son poëme *de Virtutibus et laudibus compositorum medicaminum*, publié par Leiser, dans *l'Hist. poët. med. ævi.*

Le docteur *Maure*, qui survécut au Musantin, a laissé quelques traités *de Febribus et urinis*, pareillement conservés dans la même bibliothèque, ainsi que dans celles de Londres et de Dublin. *Giordano-Ruffo* de Calabre est auteur d'un ouvrage vétérinaire, probablement de celui qui est connu sous le titre *de Curâ equorum*, et doit être au nombre des manuscrits de la bibliothèque Royale de Paris.

Mais voici des titres encore plus glorieux peut-être pour le royaume de Naples : il a donné le jour à saint *Thomas d'Aquin*, docteur célèbre dans la théologie et dans les sciences morales. Né, en 1227, de Landulphe, comte d'Aquin, dans un château (1), qui appartenait à sa famille, il fut d'abord envoyé au Mont-Cassin, et de là à l'université de Naples, pour y recevoir une éducation conforme à sa naissance, et s'instruire dans la religion et dans les lettres. Animé du desir ardent de s'y consacrer entièrement à la religion, il entra dans l'ordre des prédicateurs, dont il prit l'habit, dans le couvent de Saint-Dominique, à Naples. Ses parents s'opposèrent à sa vocation; mais ni les larmes d'une mère adorée, ni les violences de ses frères, ni les instances de ses sœurs, ni les prières de

(1) *Rocca Secca*, dans la Terre-de-Labour.

ses amis ne purent le dissuader de son grand dessein, ni l'enlever à l'ordre dont il devint la gloire et l'ornement. Conduit à Paris par le général de son ordre, la célébrité d'Albert-le-Grand l'attira à Cologne, et il y étudia la théologie à l'école de ce grand maître. Il le suivit à Paris, où il termina ses études, et retourna ensuite à Cologne partager avec son professeur les soins de l'enseignement, expliquant avec le même succès la philosophie, les saintes écritures et les Sentences.

Son savoir et la célébrité qu'il avait acquise, l'appelèrent à jouir d'une espèce de triomphe à Paris, où l'université lui avait destiné une chaire et un diplôme. Mais les controverses opiniâtres qui s'y élevèrent sur le droit d'enseignement, retardèrent ces honneurs qui ne lui furent conférés qu'après quelques années. L'université de Paris eut lieu de s'applaudir de l'avoir accueilli dans son sein, et de le compter au nombre de ses docteurs.

Le souverain pontife l'ayant invité à se rendre auprès de lui, il alla dans la capitale du monde chrétien, où il établit une école de théologie; il la transporta ensuite à Naples, cédant à la voix plus impérieuse de sa patrie qui lui avait ouvert les portes de son université. Il y aurait fini paisiblement ses jours, s'il n'eût été appelé par Gré-

goire X au concile de Lyon, en 1274. Mais, en s'y rendant, il fut surpris, à Terracine, par une maladie qui, en peu de jours, le conduisit au tombeau, à l'âge de quarante-huit ans.

Ce docteur illustre, dans une vie aussi courte, a écrit un si grand nombre d'ouvrages que la vie ordinaire d'un homme suffirait à peine pour en faire une lecture approfondie (1), et pour les méditer. Nous n'en ferons point une analyse particulière, et n'en parlerons qu'autant qu'il sera nécessaire pour donner une idée générale des immenses travaux de cet écrivain laborieux.

Son principal mérite est d'avoir, par ses écrits, jeté de grandes lumières sur la philosophie d'Aristote, en consultant les commentateurs grecs, et en recherchant le véritable sens du texte, avec l'aide de saint Augustin, de Boëce et des péripatéticiens arabes. Ses ouvrages furent considérés comme si importants par ses contemporains, que l'auteur fut généralement proclamé fondateur de la secte célèbre parmi les scolastiques, qui de son nom fut appelée *Thomiste*, et qui s'est conservée jusqu'à nos jours dans les pays

(1) Les ouvrages de S. Thomas-d'Aquin ont été imprimés plusieurs fois. Indépendamment de l'édition de Rome de 1570, en 18 vol. in-fol., il y en a une en 12 vol., publiée à Anvers, et une autre en 19, sous la direction du P. Nicolaï.

où l'on a continué à cultiver la scolastique Aristotélicienne. Saint Thomas, avec plus de sagacité qu'Albert-le-Grand, fit par une méthode plus originale, l'exposition du péripatétisme, et ce fut ce qui le rendit classique dans les écoles. Sa *Théologie rationelle* servit de base à la théologie philosophique des scolastiques postérieurs, et, jusqu'à ce moment, jouit encore d'une grande autorité dans l'église catholique romaine. Il se montra moins le sectateur que l'antagoniste et le confutateur de la doctrine d'Aristote, et s'attacha de préférence aux philosophes d'Alexandrie, Procle, S. Augustin, Denys l'Aréopagite, aux Arabes, et à Anselme de Cantorbery son prédécesseur.

Les ouvrages du philosophe de Stagyre ne furent pas les seuls sur lesquels il exerça son génie. Il avait commencé un commentaire sur Simplicius, un autre sur le Timée de Platon, et il est fait mention de ces deux ouvrages dans une lettre écrite de l'université de Paris en 1274, et de plus, d'un traité à peine ébauché, sur les *Aquéducs et sur les machines* pour élever et conduire les eaux. Il ne s'appliqua pas avec moins de zèle aux études sacrées qu'exigeaient les devoirs de son état, et qu'il ne sépara point de celles de la philosophie. Il écrivit un commentaire sur les sentences de

Pierre Lombard, divers ouvrages contre les *Gentils et les Hébreux*, expliqua et commenta plusieurs livres de l'écriture sainte, composa un nombre immense de traités et d'opuscules sur différentes questions religieuses. Mais le plus grand, le plus important de ses travaux, fut sa célèbre *Somme théologique*, ouvrage dans lequel il développe et son vaste savoir et toute la profondeur de ses principes religieux. Solide dans ses raisonnements, exact dans ses idées, S. Thomas aurait pu être le modèle des théologiens s'il eût évité de s'occuper d'une foule de questions oiseuses, inutiles, et s'il eût employé moins de subtilités dans la défense de ses arguments. Ses preuves ne sont pas toujours convaincantes; et ses idées sur les droits de la souveraineté et sur le pouvoir des papes auraient eu grand besoin d'être rectifiées et modifiées.

Malgré ces défauts et ceux de son style souvent peu élégant et incorrect, on ne peut se soumettre au jugement prononcé par Voltaire, et plus légèrement encore répété par les auteurs modernes, qui ont parlé avec dédain de ce champion de la théologie.

Les titres *d'Ange de l'école*, de *Docteur angélique*, de *l'Aigle des théologiens*, qu'on lui prodigua pendant plusieurs siècles, attestent la longue admiration qu'il a inspirée, au moins

dans les écoles; et ces éloges ne paraîtront pas même exagérés, si on considère et le temps où il vécut et le nombre incroyable de ses écrits. En portant un jugement sur les grands hommes, on ne peut sans injustice, faire abstraction du siècle dans lequel ils ont vécu : dans celui de S. Thomas, les formes de la doctrine d'Aristote se répandaient de tous côtés pour arrêter l'essor du génie, et les raisonnements restaient embarrassés dans le dédale ténébreux des distinctions scolastiques dont il ne paraissait pas permis de s'éloigner. A peine, après tant de siècles de méditation et d'expérience, est-on parvenu à abattre le trône qu'Aristote avait élevé dans les écoles, et contre lequel les philosophes les plus illustres avaient vainement combattu. Oserait-on faire des reproches à S. Thomas de ce qu'il s'est courbé, pendant le XIIIe siècle, sous un joug qui n'était pas encore entièrement brisé, même dans le XVIIIe!

L'abbé *Joachim* fut le prédécesseur de S. Thomas dans les études sacrées, mais son mérite était très-inférieur au sien. Un village près de Cosenza le vit naître, peu avant la moitié du XIIe siècle. Jeune encore, il entreprit de visiter les lieux saints et se rendit dans l'Orient : de retour en Calabre, il prit l'habit de l'ordre religieux de Cîteaux, fonda l'abbaye de Fiore,

à une petite distance du lieu de sa naissance, et devint le chef de ce monastère. Il eut aussi sous sa direction un grand nombre d'autres couvents auxquels il donna des constitutions particulières qui méritèrent l'approbation du pape Célestin III. Il maintenait son ordre dans la piété et la paix, lorsqu'il mourut, âgé de soixante-douze ans, laissant à ses religieux l'exemple de ses vertus et le desir de l'imiter.

Il avait fait plusieurs ouvrages (1), dont les plus connus sont : *Les commentaires sur Isaie, sur Jérémie et sur l'Apocalypse.* Ses idées sur la trinité, furent condamnées dans les conciles de Latran et d'Arles, et celles qu'il émettait sur la pratique de la morale donnèrent naissance à une secte d'enthousiastes, surnommée les *Joachimistes*, dont les principes développés dans un livre intitulé *l'Évangile éternel* furent également proscrits sous le pontificat d'Alexandre IV.

Nous ne parlerons point de ses *prophéties*, bien qu'elles lui donnèrent, plus que ses autres ouvrages, une espèce de célébrité que l'on voit revivre même de nos jours, à chaque élection ou mort de quelque souverain pontife. C'est avec des prédictions que l'on a long-temps

(1) Ils ont été imprimés à Venise en 1576, in-fol.

abusé de la crédulité des hommes, à qui l'on imposait, pour ainsi dire, l'étonnement et l'admiration. Aujourd'hui les prophètes sont rarement écoutés : l'ignorance seule peut attribuer à des mortels le don d'annoncer avec certitude l'avenir.

Les grands évènements qui eurent lieu en Sicile, après la chûte des princes normands, occupèrent un assez grand nombre d'hommes lettrés, qui voulurent en transmettre la mémoire à la postérité. Les histoires de cette époque se font remarquer par l'exactitude, et quelquefois aussi par l'élégance avec laquelle elles sont écrites.

Richard de Saint-Germain, né dans un village de ce nom, au pied du Mont-Cassin, y exerça l'office de notaire pendant le règne de l'empereur Frédéric. Il entreprit de signaler les *malheurs de la Sicile* dans une *chronique*, qui commençait en 1189, et finissait à l'année 1243. Il s'était saintement promis de ne rapporter que les évènements qu'il avait vus lui-même, ou qu'il avait recueillis de témoins dignes de foi, et il tint parole. Muratori, Giannone, ainsi que d'autres écrivains illustres, affirment que dans l'*Histoire de Frédéric*, il n'y a pas d'auteur que l'on puisse suivre avec au-

tant de confiance. Muratori a donné de sa chronique l'édition la plus correcte, et l'a insérée dans le 7e volume de sa collection, *Scriptores Rer. Italiç.*

Mathieu Spinelli, autre notaire de Giovenazzo, dans la province de Bari, a fait un *journal*, dans lequel sont décrits les évènements qui se passèrent depuis 1247 jusqu'à l'année 1268. Quelques auteurs (1) ont prétendu (mais c'est une erreur), qu'il l'avait continué jusque au règne de Charles II d'Anjou. Il fut le premier qui écrivit une histoire en idiôme italien, c'est-à-dire dans la langue vulgaire qui était alors en usage en Italie, jargon mêlé de mots et de phrases du dialecte de la Pouille. Ainsi que son prédécesseur Richard, il eut soin de ne rapporter que les faits seuls dont il avait été témoin; mais il ne fut pas aussi exact dans la fixation des dates des évènements.

Ce journal a été aussi publié par cet infatigable Muratori, dont on ne saurait trop louer la patience et le courage, et auquel nous avons déja offert notre tribut d'éloges. Il fait partie du volume que nous avons déja cité. Le savant éditeur a eu l'attention d'y corriger quelques

---

(1) *Angelo de Costanzo*, dans l'avant-propos de son Histoire du royaume de Naples.

erreurs chronologiques qui en diminuaient le mérite. La traduction de ce journal, faite par *Papebroche*, en très-bonne langue moderne, est à la suite du texte.

Deux autres écrivains latins, *Nicolas Jamsillas* et *Saba*, autrement nommé *Saba Malaspina*, se sont occupés, dans le XIIIe siècle, de l'histoire des *Faits et Gestes des princes de la maison de Suabe*. Le premier commença sa narration à l'année 1210, et la continua jusqu'à 1258. Le second recueillit les faits depuis 1250 jusqu'à l'année 1276. Ces deux ouvrages portent le cachet de leur siècle; et de plus leurs auteurs ne surent pas conserver, au milieu des factions qui désolaient alors l'Italie, cette impartialité, vertu principale d'un historien. Jamsillas, du parti des gibelins, exalte et élève Frédéric, ainsi que ses fils Conrad et Mainfroi; Malaspine, au contraire, qui nourrissait dans son cœur la passion haineuse d'un guelphe, fait de cet empereur le portrait le plus odieux. Le style du premier est agréable et clair; celui du second, diffus et plein d'affectation. Muratori a inséré, dans le VIIIe volume de son ouvrage (*Script. Rer. Italic.*), ces deux histoires qu'Ughelli (1) et Echard (2) avaient crues anonymes.

(1) *Italia sacra*, tom. IX.

(2) *Corpus historicum medii ævi*, tom. I.

Non-seulement Muratori nous a donné des éditions plus correctes des ouvrages de nos deux historiens, mais on lui doit aussi la découverte de leurs noms.

C'est par ces auteurs que nous terminerons le tableau littéraire du XIII[e] siècle ; de ce siècle qui vit aussi finir les temps funestes de la littérature. Ici nous croyons devoir nous arrêter un moment pour résumer, en peu de mots, tout ce que contient ce chapitre. C'est un dernier regard que nous jetterons sur cette longue période, dont le commencement fut triste, mais la fin plus heureuse.

Le voile obscur qui couvrait l'Italie tombée sous un joug étranger, fut, pour un moment, déchiré par le grand Cassiodore : comme un astre lumineux, il parut, sous le règne de Théodoric, pour dissiper les ténèbres rassemblées autour de son trône. Mais bientôt ces ténèbres se réunirent de nouveau sous les Lombards; et, sous cette fatale domination, le Mont-Cassin s'éleva, seul, comme un phare lumineux, autour duquel tous les objets restaient dans une profonde obscurité. Il brilla d'une plus éclatante lumière lorsqu'il accueillit l'instituteur de Charlemagne, Paul Diacre, dont les leçons ne furent point inutiles à l'Italie. Ce

fut encore dans cet asyle religieux que Léon Marsican et Pierre Diacre écrivirent les fastes de leur ordre. On dut à ce Pierre Diacre, le premier modèle d'une histoire littéraire, dans les mémoires qu'il recueillit sur les illustres cénobites de son couvent.

Salerne devint, sous les princes Lombards, la grande école de l'utile science de la médecine : là, une foule de savants, en réunissant en commun le résultat de leurs méditations, renouvelèrent, après tant de siècles, le spectacle du portique et du pœcile.

Mais ce fut d'Amalfi que jaillit la première étincelle qui devait ranimer, en Italie, les études de la jurisprudence, de cette science qui assure et garantit la fortune, les droits, le bien-être des citoyens. A cette ville aussi était réservé l'honneur de produire Flavius Gioja, cet homme d'un esprit inventif, qui, en découvrant la boussole, changea les destinées des nations, et procura à l'entreprenant Christophe Colomb le seul moyen possible de guider ses voiles vers les rives d'un nouveau monde.

Nous avons vu enfin un assez grand nombre d'auteurs s'occuper du soin de transmettre à la postérité les faits et gestes des princes normands et suabes : la protection que ces derniers accordaient aux lettres propagèrent le

goût des études, rendirent plus générale la culture de l'esprit.

Frédéric II, un des plus grands hommes du moyen âge, très-lettré lui-même, prépara, secondé par l'infortuné Pierre Desvignes, une espèce de révolution littéraire. Il accorda des encouragements à la jeunesse studieuse, attira les hommes les plus distingués, tant à sa cour que dans l'université dont il était le fondateur. D'après ses ordres, comme nous l'avons remarqué, Aristote, Ptolémée, et d'autres philosophes, semblèrent renaître au monde; et, dans le même temps, les échos de la Sicile répétaient les nouveaux chants des descendants de Théocrite.

Ce fut alors, et quand cette aurore de gloire brillait déja sur les lettres, que l'*ange de l'école* prit son essor parmi ses contemporains, et illustra la fin d'un siècle, pendant lequel la nation napolitaine se montra avec avantage en Europe. Ses travaux eurent la plus grande influence sur la renaissance des sciences et des arts. C'est une gloire que trop de monuments attestent, pour qu'on veuille chercher à la lui contester.

CHAPITRE IV.

TEMPS MODERNES. — *État des lettres sous les Angevins et les Aragonais. — Robert d'Anjou; Jean Barili; — Barbato; — Buccio di Rinaldo; Antonio di Buccio; — Barlaam; Léonce Pilate; André Rampini; — Nicolas Spinelli; Bartolomeo de Capoue; Sebastien Hapodano; Luc de Penna; Blaise Paccone; — Scotello del l'Aquila; Télesphore; — Nicolas de Reggio; Gravina; Bernardi; — Antoine Beccadelli ou Panormita; Pontanus; Sannazar; Alessandro d'Alessandri; André et Bélisaire Aquaviva; — Borgia; Summonte; Majo; Angeriano, etc.; — Galateo, Eliseo; Ambroise de Léone; Jean d'Aquila; Jérôme Tagliavia; le roi Ferdinand Ier; Paris de Puteo; Caraffa; d'Afflitto; — Bartolomeo Fazzio; Laurent Valla; Collenuccio; Campano; Tristan Caracciolo; Albino; Cantaliccio; Riccio; Leti.*

LE bruit des armes retentissait dans toute l'Italie; des factions y combattaient, tantôt pour la liberté de la patrie, le plus souvent pour des intérêts particuliers, lorsque le XIVe siècle commença.

L'esprit humain, qui, pendant une longue série de siècles, avait lutté contre la barbarie, se sentait fatigué de tant d'efforts, mais non pas abattu. Il recueillit ses forces prêtes à s'éteindre, et relevant ses enseignes à la voix de l'indépendance, il se prépara à une dernière tentative, à une victoire décisive. Les obstacles que la superstition, la scolastique et l'ambition sacerdotale avaient toujours opposés aux progrès des lumières, devinrent le but contre lequel se réunirent et se dirigèrent toutes ses forces. Le résultat, quoique lent et incomplet, n'en imprima pas moins à toute la nation un mouvement heureux qui développa les talents, les fit sortir de l'obscurité, les poussa sur la scène du monde.

Nous ne ferons pas l'exposé de toutes les causes qui préparèrent la renaissance des lettres, ni de celles qui, pendant un siècle encore, retardèrent leur développement. Les limites que nous nous sommes prescrites ne nous permettent pas de nous occuper, dans tous leurs détails, de recherches aussi vastes que difficiles. D'ailleurs nous ne pourrions que répéter ce qu'ont déja écrit sur ce sujet les écrivains nos devanciers.

C'est assurément à la protection d'un prince sage, qui présidait alors aux destinées de Na-

ples, qu'est due la gloire d'avoir ranimé les études dans cette heureuse contrée. *Robert d'Anjou* qui, par son savoir, mérita le titre du *Salomon du siècle*, succéda, comme nous l'avons vu ailleurs, à Charles II, au commencement du quatorzième siècle. Sans avoir toutes les qualités qui constituent un héros, il possédait celles qui font un bon prince : il était religieux, affable, bienfaisant et prudent. Jaloux de propager dans ses états l'amour des lettres, des sciences et des arts, il y attira les plus grands hommes de son temps, et excita plusieurs de ses sujets à devenir leurs émules. Pétrarque, Boccace, Barlaam, Denys de Robertis, du Bourg-Saint-Sépulchre, Paul de Pérouse, son bibliothécaire, et beaucoup d'autres encore, furent accueillis avec honneur dans son royaume, devenu l'asyle des sciences, qu'il encourageait autant par son exemple que par les récompenses qu'il leur accordait. Robert acquit la réputation de philosophe, de théologien et même de médecin; mais il n'avait aucun goût pour la poésie, qu'il dédaignait. Il répara ce tort, excusable à une époque où les sciences n'étaient point encore associées aux lettres, après qu'il eut eu avec Pétrarque des entretiens, dans lesquels ce dernier réussit, non-seulement à le détromper, mais même à

en faire un vrai prosélyte. Quoi qu'en dise Tiraboschi, il paraît certain que c'est lui qui fit le traité sur les *Vertus morales*, en vers italiens, que le comte Ubaldini fit imprimer à Rome en 1642, avec les *Rimes* de Pétrarque.

A la cour de Robert florissaient encore d'autres poètes: Jean *Barrili*, par exemple, né à Capoue, et qui fut élevé aux plus grandes dignités de l'état; *Barbato* de Sulmone, chancelier du roi, qui fut l'ami de sa patrie et le Mécène des savants de son siècle. Pétrarque a sans doute fait un portrait trop flatté de l'un et de l'autre, en les comparant à Virgile et à Ovide; mais le sentiment qui lui fit prononcer cet éloge, est toujours un préjugé en faveur de leurs talents et de leur mérite.

Boezio ou *Buccio di Rinaldo*, reçut de ce grand poète des éloges non moins flatteurs. Boezio écrivit, en vers alexandrins, l'*Histoire d'Aquila* sa patrie, depuis 1252 jusqu'à l'année 1352; cette histoire fut ensuite continuée jusqu'en 1382, en vers du même mètre, dans deux autres poëmes, par *Antonio Boezio* ou *di Buccio* de S. Vittorino. L'un ne contient que l'histoire d'Aquila; dans l'autre, il chante *l'arrivée de Charles de Duras dans le royaume de Naples.* Ces deux poëmes, enrichis de notes de monsignor *Antinori*, furent donnés à Muratori, qui

les a insérés dans le VIe tome des Antiquités italiennes du moyen âge.

L'étude de la langue grecque prospéra plus que la poésie sous Robert. Il aimait cette langue avec prédilection; et beaucoup de savants furent occupés, par ses ordres, à traduire des ouvrages grecs, du nombre de ceux qu'il avait rassemblés, à grands frais, dans son immense bibliothèque. Parmi les hellénistes de ce temps, celui qui se distingua particulièrement fut *Barlaam*, moine de l'ordre de Saint-Basile, savant en théologie, en astronomie, en mathématiques, et dans tous les genres de littérature.

Né en Calabre, dans la ville de Seminara, il alla, jeune encore, dans l'Orient, et s'établit dans la capitale de l'empire grec, où il jouit de la faveur d'Andronicus le jeune, qui l'élut abbé du Saint-Esprit. Fier de son savoir et de la fortune qui lui souriait, il se montra l'antagoniste de la doctrine de l'église grecque, et s'attira de puissants ennemis, avec lesquels il eut à soutenir les plus violents débats. Il était occupé à combattre, avec les armes de la scolastique, Grégoire Palama, chef de la secte des quiétistes, et célèbre moine du Mont-Athos, lorsque l'empereur Andronic l'expédia en Occident, pour proposer la réunion des églises grecque et latine, et pour obtenir, par ce moyen,

le secours des princes chrétiens contre les Turcs qui menaçaient son trône. Barlaam n'ayant pu réussir dans sa mission, retourna en Grèce, et recommença avec Palama ses controverses sur la lumière du Thabor. Un synode fut convoqué à Constantinople pour décider sur cette trop singulière question. Barlaam vit sa doctrine condamnée, sans toutefois que celle de son compétiteur fût approuvée. Plein d'indignation, il s'éloigna de cette métropole, et se rendit à Avignon, alors le siége du saint-père. C'est là qu'il se lia d'amitié avec Pétrarque, auquel il enseigna le grec, et qu'il lui fit connaître les beautés d'Homère et de Platon.

Peu de temps après, appelé à Naples, à la cour de Robert, il y devint aussi l'instituteur de Paul de Pérouse, qui profita de ses lumières pour enrichir la bibliothèque du roi de beaucoup d'ouvrages grecs qui, dans ce temps, étaient encore inconnus en Europe.

Élevé au siége épiscopal de Gerace, en Calabre, il y termina ses jours vers l'an 1348.

A l'époque de sa première résidence à Constantinople, il adopta les principes de l'église grecque, et écrivit contre les Latins; mais, rendu à son ancienne église, il fit, contre les Grecs, un traité sur la *Suprématie du pape*, et différents ouvrages polémiques contre Palama.

Il fit encore deux livres de *Philosophie morale*, quelques *Lettres*, des *Harangues*, six livres d'*Arithmétique*, un *Traité sur le calcul sexagénaire*, dont parle Montucla (1), et une démonstration de quelques propositions d'Euclide, dont il commenta aussi les premiers livres.

Un des élèves les plus distingués de Barlaam, ainsi que lui natif de Calabre, fut *Leontius* ou *Léonce Pilate*, qui, par originalité, se faisait appeler *Tessalus* (2). On ignore l'époque à laquelle il alla en Grèce, et les motifs qui l'y appelèrent. Mais ce fut là qu'il rencontra Barlaam, qui l'instruisit dans les lettres grecques. Il y devint éminemment habile; et, à son retour en Italie, il fut chargé de leur enseignement. Pétrarque, qui l'avait vu à Padoue, le recommanda à Boccace, et lui inspira un vif desir de le connaître. S'étant rendu à Venise où Léonce se trouvait alors, Boccace fut tellement enchanté de son mérite, qu'il lui persuada de le suivre à Florence pour y expliquer Homère. C'est ainsi que l'Italie, grace à ce sa-

(1) Histoire des Math., *lib. V.*

(2) *Leo noster verò Calaber; sed, ut ipse vult Tessalus, quasi nobilior sit Græcum esse quam Italum. Petrarca in epist. Lib.* 3, *ep.* 6.

vant Calabrais, fut la première à se livrer à l'étude du grec, qui depuis se répandit dans tout l'occident de l'Europe, et réveilla cette louable émulation, qui portait même les anciens Romains à recueillir les trésors littéraires d'un peuple justement célèbre par son savoir, son exquise sensibilité et son génie. C'est à cette école que se formèrent les philosophes les plus fameux de ce temps, et Boccace lui-même, sur l'invitation duquel Léonce entreprit la traduction des poëmes d'Homère.

L'instabilité de son caractère ne lui permit pas de rester long-temps à Florence. Il retourna à Venise, et de là à Constantinople, qu'il quitta encore pour revenir en Italie. Mais il ne revit plus cette terre, ayant péri d'un coup de foudre sur le vaisseau qui le portait dans sa patrie.

Pendant la période du règne des Angevins, les Napolitains s'appliquèrent avec beaucoup de zèle à la jurisprudence, une de leurs études favorites; avec trop de zèle peut-être, puisque, sous le gouvernement des vice-rois, leur goût pour cette science les détourna, comme nous le verrons, de presque toute autre étude, et les fit employer tous leurs moyens et toute la sagacité de leur esprit dans les interminables combats du barreau.

André Rampini, surnommé d'*Isernia*, ville

où il naquit, vécut sous les règnes de Charles II et de Robert, et fut conseiller sous celui de Jeanne I[re]. Il avait la réputation d'un très-habile jurisconsulte, et il écrivit avec profondeur sur les *matières féodales* et sur les *constitutions* et *capitulaires du royaume*. Ses ouvrages attestent l'excellence de sa doctrine; et, si l'on y trouve des erreurs historiques, ainsi que des imperfections de style, il faut attribuer ces défauts à son siècle. Les autres écrivains, ses contemporains, n'en furent point exempts.

Nicolas Spinello de Giovenazzo se distingua aussi sous le règne de Jeanne. Il fut son grand chancelier, et son envoyé près du pape Urbain VI. Il avait été professeur de droit dans les universités de Bologne et de Padoue, où il se rendit si célèbre, que Galeas Visconti voulut l'avoir pour son chancelier à Milan.

Il fit quelques *notes sur les constitutions et les capitulaires* du royaume, et des *commentaires sur le code*. Mais il se rendit plus célèbre encore par la part qu'il eut dans l'élection de l'anti-pape Clément VII, élection qui devint ensuite la cause du grand schisme d'Occident, par lequel l'église fut si long-temps troublée.

Bartholomeo de Capoue fut contemporain de Rampini. Grand homme d'état, il fut chargé, par Charles II, de faire une compilation du

droit coutumier napolitain, lequel fut ensuite illustré et commenté par Sebastien *Hapodano*, autre jurisconsulte fameux de ces temps.

Luc *de Penna* et Blaise *Paccone* ne sont pas moins recommandables. Le premier commenta quelques livres du code, et Blaise fit un ouvrage sur la différence qui existe entre *les lois romaines et les lois lombardes*. Tous deux fleurirent sous les premiers Angevins, et tous deux se firent remarquer par leur doctrine dans une époque si féconde en jurisconsultes auteurs.

La théologie et la médecine ne furent point cultivées avec les mêmes succès à cette époque. La théologie qui, dans le XIII[e] siècle, avait brillé d'un si grand éclat, graces aux travaux de S. Thomas d'Aquin, n'eut de prosélytes remarquables dans le XIV[e], que *Scotello de l'Aquila*, auteur des *Quœstiones in quatuor libros sententiarum* (1), et *Telesphore*, hermite de Cosence, qui fit un *Abrégé historique sur les Schismes*, et un livre de *Prophéties*, relatives aux pontifes et aux malheurs futurs ou *Tribulations de l'église*, comme il les appelle (2).

---

(1) Elles parurent, pour la première fois, en 1480, et ont été ensuite plusieurs fois imprimées.

(2) Le premier de ces ouvrages a été imprimé à Venise,

La médecine, au milieu d'un nombre de noms obscurs, nous offre à peine celui de *Nicolas* de Beggio, en Calabre, qui se distingua sous Robert et sous Jeanne Ire. Il fit des traités qu'il intitula *de Anatomiâ oculorum*, *de Passionibus mulierum*, *de Uso partium corporis humani*, et une traduction du grec d'un ouvrage de Nicolas d'Alexandrie, portant pour titre *de Compositione medicamentorum*.

L'histoire ne fut pas cultivée avec plus de succès. A peine trouve-t-on dans quelques chroniques, d'informes récits de tant d'évènements arrivés pendant cette période, et qui, s'ils eussent été bien décrits, auraient servi à composer des ouvrages non moins intéressants qu'utiles.

La chronique de *Dominique Gravina*, commencée en 1333, et dans l'année même qui vit s'unir Jeanne au malheureux André, ne va pas au-delà de la moitié du même siècle.

L'auteur fut non-seulement témoin oculaire des faits qu'il rapporte, mais il en fut un des principaux acteurs. En effet, il fut envoyé auprès du vaivode de Transylvanie, pour traiter

---

en 1576. L'autre n'a jamais été imprimé; mais Muratori en a publié une partie dans le IIIe volume des *Antiquités italiennes*.

avec lui des moyens de venger la mort d'André. Quoiqu'il fût l'homme d'un parti, il se montre assez équitable dans son ouvrage. Son style, sans être élégant, a cette simplicité qui plaît dans les narrations, inspire l'intérêt et commande la confiance des lecteurs.

La chronique de Gravina a été publiée par Muratori, dans le XIIe tome des *Script. Rer. Italic.* Mais il y manque le commencement et la fin; ces lacunes existaient dans le manuscrit de la bibliothèque impériale de Vienne, dont on a fait usage pour l'impression.

Parmi les autres écrivains moins distingués à qui l'on doit la connaissance de l'histoire de ces temps, on compte le dominicain *Bernard*, du château de Saint-Vincent, qui écrivit une *Chronique* sur son ordre, quelques *Vies de ses moines*; et des *Annales des empereurs d'Occident et des pontifes romains.*

Étienne *Benoît*, abbé de Sainte-Marie del-l'Alto, est aussi auteur du *Chronicon neritinum* ou de l'*Histoire du couvent de Nardò*, qui a été insérée par Muratori dans le XXIVe volume de son recueil, ainsi que d'autres chroniques dont il paraît inutile de faire mention.

On peut juger combien sont faibles et informes de tels matériaux historiques.

Mais le XVe siècle commence; époque la plus

heureuse pour les lettres, tant dans le royaume de Naples que dans le reste de l'Italie. Telles que ces plantes dont le souffle de l'hiver retarde la croissance, mais auxquelles le retour du printemps redonne toute leur vigueur et leur éclat, elles furent comprimées par l'orage qui grondait pendant le règne des Angevins, mais n'en furent que plus brillantes sous Alphonse, qui partagea, avec le grand Cosme de Médicis, la gloire de les protéger. Effrayées des malheurs du règne de Jeanne Ire, de ceux qu'amenèrent les prétentions à l'héritage du trône, des troubles excités par le génie belliqueux de Ladislas, détournant leurs regards affligés de la cour corrompue de Jeanne II, les lettres restèrent muettes, se résignèrent à l'exil et presque à l'oubli, jusqu'à ce qu'un génie bienfaisant, un roi, élevât sa voix en leur faveur et les rappelât auprès du trône qu'elles n'abandonnèrent plus sous ses successeurs.

Naples devint, sous la domination des princes aragonais, le siége du savoir et du goût. Alphonse aimait avec transport les lettres ; il réunit autour de lui les plus beaux génies de l'Italie, parmi lesquels brillèrent éminemment *Panormita* et *Pontanus* : l'un et l'autre se rendirent dignes des faveurs d'Alphonse, et, ce qui vaut mieux encore, de la reconnaissance de la nation qu'il gouvernait.

Ils devinrent les fondateurs d'une académie, qui, si elle n'eut pas le mérite d'être la première en Italie, fut certainement la plus fameuse, tant par les hommes célèbres qui y fleurirent, que par l'étendue de ses travaux (1).

Antoine Beccadelli en fut le promoteur. Ce savant était né d'une famille distinguée de Palerme : du nom de la ville qui fut son berceau, il reçut le surnom de *Panormita*. Après avoir passé sa jeunesse dans sa patrie, entièrement adonné à l'étude, il alla à l'université de Bologne pour y prendre les grades accoutumés dans les écoles de jurisprudence. De là il se rendit à Pavie où il occupa une chaire de rhétorique, et où il ceignit la couronne poétique, ce qui lui valut un diplôme honorable de l'empereur Sigismond. Précédé de la plus brillante réputation, il se présenta à la cour d'Alphonse, qui le prit en amitié, et lui confia diverses ambassades auprès de plusieurs puissances. De tels honneurs l'attachèrent de plus en plus à la culture des lettres : il ne cessa

(1) L'académie instituée à Rimini par Allegretti, se bornait à cultiver la seule poésie. Celle de Médicis, à Florence, et celle de Bessarion, à Rome, ne s'adonnaient qu'aux disputes philosophiques, et particulièrement au développement de la doctrine de Platon.

d'en faire ses délices. En voyant le grand nombre de savants rassemblés alors dans Naples, il conçut l'idée de les réunir en un seul corps, à l'instar des anciennes académies, pour discuter les questions scientifiques les plus difficiles, et traiter les plus obscurs sujets d'antiquité et d'érudition. La sécheresse des recherches archæologiques y était tempérée par les charmes de la belle littérature; et à côté *d'Alessandro d'Alessandri* et de *Galateo*, on voyait assis, avec Pontanus, *Sannazar*, le *Bembo*, *Seripando* et *Sadolet*. Panormita ne brillait pas moins par ses connaissances que par le goût exquis de son style. On en trouve les preuves dans ses *Épîtres*, dans ses *Harangues*, dans ses *Poésies latines*, et dans l'ouvrage sur les *Exploits d'Alphonse* (1), qui lui fut inspiré par la reconnaissance, mais où cependant il ne s'écarte pas de la vérité.

Par un effet de cette manie qu'on a de publier tous les écrits qui proviennent d'une plume distinguée, et du peu d'égards qu'on témoigne, de nos jours, pour la mémoire des grands hommes et pour les mœurs publiques, on s'est

---

(1) *De dictis et factis Alphonsi*, ouvrage en quatre livres, commenté par Æneas Silvius *Piccolomini*, élevé ensuite au pontificat, sous le nom de Pie II.

permis de livrer aux presses de Paris et de tirer de l'oubli l'*Hermaphrodite*, ouvrage obscène de Panormita, qui fut publiquement condamné, brûlé dans les places publiques, et pour lequel l'auteur eut à soutenir les plus vifs reproches de *Filelfo*, Laurent *Valla*, et autres littérateurs de ce temps (1).

Au reste, dans les querelles littéraires de toute espèce, on viola souvent, à cette époque, les lois de l'urbanité et de la modération. Ce tort, qui fut celui du siècle, n'est pas resté sans exemple dans des temps postérieurs, quoiqu'il soit presque toujours sans excuse.

Panormita finit ses jours en 1471, dans un âge très-avancé, laissant Pontanus chargé d'une tâche difficile, puisqu'il devait lui succéder dans ses emplois littéraires.

Giovanni, ou comme il aimait plutôt à se faire nommer lui-même, *Jovianus Pontanus*, vit le jour à Cereto, petit village de l'Ombrie au pied des Appennins. Les discordes civiles, dans lesquelles se trouva enveloppée sa famille, lui

---

(1) Cet ouvrage a été publié par Molini, dans le recueil, intitulé *Quinque illustrium poetarum*, *Ant. Panormitæ; Ramusii Ariminensis; pacifici maximi Asculani; Joviani Pontani; Joannis Secundi*, *Lusus in venerem*, etc., in-8°. Paris, 1791.

enlevèrent tout ce qu'il possédait; et sa mère fut le seul bien qui lui resta. Adolescent, elle le conduisit à Perouse pour y apprendre les lettres. De retour dans sa patrie, Pontanus, la trouvant encore en proie aux factions, résolut de l'abandonner, et se présenta à Alphonse qui était alors en Toscane, et qui le conduisit dans son royaume. A peine y fut-il arrivé qu'il se lia avec Panormita, qui devint son protecteur et son ami, et il le suivit dans les ambassades dont il fut chargé auprès de la république de Venise, et d'autres puissances de l'Italie. Ce fut son premier pas dans la carrière brillante qu'il était destiné à parcourir. A son retour, il fut nommé précepteur du prince Charles, neveu du roi; et lorsque Ferdinand succéda à Alphonse, il le devint du duc de Calabre héritier présomptif du trône. Il accompagna ce prince dans ses expéditions, dont il a décrit les évènements dans un ouvrage, en six livres, intitulé *de Bello Neapoletano*, ouvrage également recommandable par l'élégance du style, et par l'authenticité des faits qui y sont consignés.

Le calme ayant été rendu au royaume, Pontanus eut part aux affaires les plus importantes, et jouit de toute la faveur du roi, dont il devint le secrétaire. Dès-lors il se laissa prendre aux amorces de l'ambition. Il aspira aux grandes

places qu'avait occupées Antoine Pétrucci, mort sur un échafaud par l'effet des vengeances de son souverain. Ses prétentions n'ayant obtenu que des refus, il s'en irrita ; et se croyant mal récompensé des services qu'il avait rendus, il osa faire contre le prince son élève une satire qu'il intitula : *Asinus, seu de ingratitudine.* Cette extrême susceptibilité de son caractère, et les faveurs dont la fortune l'avait comblé, lui attirèrent beaucoup d'ennemis. L'envie et la haine le poursuivirent jusqu'au tombeau.

Il faut avouer qu'en plusieurs circonstances il parut prêter des armes à la calomnie. Par exemple, lorsque Charles VIII se présenta aux portes de Naples, à la tête de son armée victorieuse, Pontanus, oubliant tous les anciens bienfaits de ses souverains détrônés, lui présenta les clefs de la ville, et lui adressa, dans la cathédrale, une harangue apologétique, en présence des grands de l'état et des chefs de l'armée. Cet hommage rendu à la force, et qu'il lui était peut-être difficile de ne pas offrir, dans le poste qu'il occupait, fut considéré, à la restauration de Ferdinand, comme un acte de félonie que l'on chercha à rendre plus odieux en faisant ressortir les phrases adulatrices que contenait le discours prononcé devant le nouveau monarque.

Guichardin, et beaucoup d'autres après lui, ont répété cette accusation de félonie contre Pontanus, sans tenir compte des circonstances où il s'était trouvé, sans examiner si sa faute n'avait pas été exagérée par des contemporains qu'irritaient et sa fortune et son caractère.

Ces considérations, qui suffiraient peut-être aujourd'hui pour réhabiliter la mémoire de Pontanus, ne parurent point assez puissantes, de son temps, pour qu'il conservât les faveurs du roi. Il perdit ses emplois, ses dignités. Dès-lors il ne vécut plus que pour l'amitié et les muses, et termina sa carrière en paix, dans le commencement du XVIe siècle, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Indépendamment des ouvrages dont nous avons déja fait mention, il écrivit un grand nombre de traités en vers et en prose, qui ont été recueillis par les Aldes, dans l'excellente édition qu'ils ont publiée des ouvrages de cet écrivain (1). Les seuls titres suffisent pour faire

(1) A Venise en 1518 et 1519, en trois volumes in-4°, lesquels contiennent seulement ses écrits en prose. Il faut donc y ajouter deux autres volumes, imprimés aussi à Venise en 1505 et 1518, où sont réunies ses poésies. Mais une édition complète des œuvres de Pontanus est celle qui a paru à Bâle, en quatre volumes in-8°, en 1538.

connaître l'étendue de son savoir. Il n'est aucune des branches des connaissances humaines qu'il n'ait explorée, cultivée. La philosophie, la morale, la politique, l'histoire, la critique, l'astronomie, tout fut également l'objet des méditations de ce génie flexible et universel.

Nous ne citerons point ici les noms très-nombreux des membres qui composaient l'académie de Pontanus. Ce travail a déja été fait par Giannone dans son *Histoire civile* (1); par *Sarno*, dans la vie de cet homme illustre; par *Signorelli*, dans son 3e volume, où il traite des changements arrivés aux lettres dans les Deux-Siciles, et antérieurement par *Bernard de Cristofaro*, jurisconsulte napolitain du XVIIe siècle, dans un de ses ouvrages, intitulé *Academia Pontani, sive vitæ illustrium virorum qui cum Joanne Joviano Pontano Neapoli floruere.*

Ne pouvant donner à un simple essai l'étendue d'un ouvrage, nous renvoyons à la lecture de ces auteurs ceux qui desireraient avoir une connaissance détaillée des écrits de tous ces académiciens plus ou moins célèbres. Nous nous bornerons à parler des plus marquants, de ceux dont la réputation s'est répandue en Europe.

L'écrivain qui par son mérite s'offre le premier

(1) Histoire civile de Naples, liv. XXVIII, chap. 3.

à la pensée, est le célèbre *Sannazar*, né à Naples en 1458, d'une famille illustre. Il passa son enfance occupé d'études agréables, et il y fit les plus grands progrès. Ses premiers essais poétiques obtinrent l'admiration de Pontanus, qui, en lui accordant son estime, lui fit un don plus précieux, celui de son amitié. Cette liaison lui ouvrit un accès facile à la cour; il y fut bien accueilli par le roi Ferdinand Ier, et par ses deux fils, qui lui succédèrent au trône.

Sannazar s'attacha particulièrement à Frédéric le cadet, avec lequel il fit la guerre en Toscane, et qu'il suivit ensuite en France lorsqu'il fut dépouillé de ses états. Associé à son bonheur lorsque la fortune lui souriait, il voulut partager ses disgraces, et vendit une partie de son héritage pour le secourir (1). Après avoir recueilli le dernier soupir d'un malheureux monarque, il revint de son exil volontaire, et ne cessa de manifester sa haine envers ses nouveaux maîtres, auteurs de la ruine des Aragonais.

Les muses et l'amitié d'une femme illustre le consolèrent dans sa douleur, et il finit sa vie au sein de la paix et du bonheur, à Naples, en 1530, et non à Rome, comme le dit, par

(1) *Voyez* la note XX du 1er vol. de ces Mémoires, p. 415.

erreur, Giannone. Il fut enterré dans une église qu'il avait fait construire lui-même, sur les ruines de sa belle maison de Mergellina, dans un magnifique mausolée, placé derrière l'autel. Le cardinal Bembo l'orna de l'épitaphe suivante:

Da sacro cineri flores : hìc ille Maroni
Sincerus (1) *musâ proximus et tumulo.*

Il fait allusion, dans ces vers, à la tombe de Virgile, située non loin de *Mergellina*, sur le riant coteau du Pausilippe.

Sannazar cultiva à-la-fois la poésie latine et italienne, brilla également dans l'une et l'autre, par la beauté des images, et la pureté du style. Son *Arcadie* est un modèle de ce goût dont Virgile seul avait hérité des Grecs, et que malheureusement il n'avait point jusqu'alors transmis à d'autres. Sannazar ne fut pas le premier qui mêla dans ses écrits des vers et de la prose, et qui employa les vers que les Italiens appellent *sdruccioli :* ce genre de compositions et de vers était connu avant lui; mais nul auteur de son temps n'a mis plus de sentiments et d'images dans ses poésies. Il n'est donc pas étonnant que son *Arcadie* se soit reproduite,

(1) C'était son nom d'académicien.

dès sa première apparition, dans plus de soixante éditions, et qu'elle ait été imitée par le célèbre Garcilasso de la Vega, le poète le plus brillant de la langue castillane.

S'élevant du genre pastoral jusqu'à l'épopée, Sannazar chanta les *Mystères de l'Incarnation*, avec autant de pompe que Virgile en mit à peindre l'origine de Rome. Le poëme *de Partu Virginis* est réputé l'ouvrage le plus beau d'un siècle, qui cependant fut embelli par plus d'un trophée littéraire, et vit briller sur-tout d'un nouvel éclat les muses latines. Il est vrai que les rêves du paganisme s'y trouvent associés aux mystères de la religion chrétienne ; mais dans les temps où Sannazar vivait, on ne se doutait pas que l'on pût composer un poëme sans l'aide de la mythologie, dont les prestiges semblaient devoir relever la simplicité des sujets. Plus tard, ce mélange du sacré et du profane fut justement repoussé; mais alors ce défaut était encore loin d'être senti, et n'empêcha pas que deux souverains pontifes n'envoyassent en récompense à Sannazar des brefs où ils exprimaient leur satisfaction à l'auteur du poëme de l'*Enfantement de la Vierge*.

Si, dans ce poëme, Sannazar s'est quelquefois approché des beautés épiques de Virgile; si, dans son *Arcadie*, il avait aussi quelquefois

rappelé les admirables bucoliques du poète latin, dans ses *Eclogæ piscatoriæ*, il montra un génie aussi fécond qu'original, et ouvrit une carrière inconnue aux Latins et aux Grecs. La peinture qu'il fait des mœurs de ces hommes qui consacrent leur vie aux travaux de la pêche, est aussi neuve et aussi touchante que celle que Théocrite et Virgile ont tracée des mœurs des bergers.

Sannazar a laissé aussi trois livres d'*Élégies*, et un *Hymne* ou *Lamentation sur la mort de Jésus-Christ*, qui se trouve insérée dans la belle édition *Cominiana*, préférable à toutes celles des œuvres de ce poète qui ont paru jusqu'à ce jour.

Alessandro d'Alessandri, autre membre de l'académie de Pontanus, naquit à Naples vers l'année 1461, passa ses premières années à Rome où il suivit les leçons du célèbre *Filelfo*, et acquit dans son intimité avec *Pomponius Leto* un goût passionné pour la philologie et les antiquités, qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours. Les premiers essais de ses connaissances furent quatre *Dissertations* en latin sur les *rêves, les spectres et les apparitions nocturnes*, dans lesquelles il faut avouer que l'érudition n'est pas toujours unie à cette philosophie sceptique si nécessaire dans la recherche de la vé-

rité, sur-tout quand on traite des phénomènes extraordinaires de la nature, et d'objets qui sont du domaine de la superstition.

Alessandro montra plus de savoir, et non moins de crédulité, dans son grand ouvrage *Genialium dierum*, fait à l'imitation des nuits attiques, modèle auquel il n'a peut-être rien à envier. Outre quelques questions grammaticales et d'antiquité, il y a reproduit les sujets qu'il avait déja traités dans ses premières dissertations. Trois érudits profonds(1) ont consacré leurs veilles à illustrer ce travail, et les savants ont beaucoup applaudi à leur entreprise.

Deux frères, *André* et *Bélisaire Acquaviva*, nés d'une illustre famille qui existe encore à Naples, furent inscrits honorablement dans l'académie de Pontanus, et leurs éloges se trouvent dans les écrits de presque tous leurs contemporains. Ils surent manier également la plume et l'épée, et tous deux laissèrent des preuves éclatantes de leurs connaissances et de leur valeur. Le premier composa un commentaire sur l'opuscule de Plutarque *de Virtute morali*, qui fut imprimé à Naples en 1526, et

(1) L'édition de 1673 de cet ouvrage fait partie de la collection des classiques dits *Variorum*, et on y a recueilli les illustrations de Tiraqueau, de Godefroi et de Colère.

une espèce d'encyclopédie très-imparfaite dont parle *Jove*, et qui n'existe plus.

L'autre publia un traité sur la chasse, intitulé *de Venatione et aucupio*, une périphrase de l'*OEconomicon* d'Aristote, des opuscules sur l'*Éducation des princes* et sur l'*Art militaire*, et quelques ouvrages ascétiques qui l'occupèrent pendant les dernières années de sa vie. Il mourut de la contagion qui se développa à Naples, après le siége que Lautrec fit de cette ville, en 1528.

D'autres membres de l'académie de Pontanus acquirent de la célébrité : *Borgia*, son élève, auteur d'une histoire inédite de *Bellis Italiæ*, citée par Zeno dans une dissertation sur Vossius; *Summonte*, grand oncle de l'historien de ce nom, qui composa des *Épitres latines*, pleines d'élégance et de savoir; le *Maggio* ou *Majo*, qui joint au mérite d'avoir été un des instituteurs de Sannazar, celui d'avoir donné le premier en Europe, par son ouvrage *de Priscorum proprietate verborum*, l'idée d'un vocabulaire latin (1).

Angeriano, *Aniso*, *Cariteo*, *Altilio*, *Eliseo*, et d'autres encore se distinguèrent en cultivant

---

(1) Imprimé à Naples par Morave, en 1475, in-folio.

la poésie latine, et sur-tout la poésie épigrammatique.

La culture des arts agréables n'empêcha point de suivre avec le même zèle celle des sciences et de la philosophie. L'institution de Pontanus n'eut pas à se reprocher, comme tant d'autres, de s'occuper exclusivement d'un seul objet. Ses portiques accueillaient indistinctement tous les talents qui fleurissaient alors. La médecine pouvait se glorifier de compter, à cette époque, dans le nombre de ses savants docteurs, un membre célèbre de l'académie de Pontanus, plus connu sous le nom de *Galateo*, que sous celui d'*Antoine de Ferrariis*, qu'il portait dans son enfance. Sa famille était d'origine grecque, et établie depuis quelque temps dans un petit village de la province d'Otrante, nommée Galatone. C'est là qu'Antoine naquit, et d'où il prit son second nom. Après avoir fait ses premières études à Nardo, il alla à Ferrare où il apprit la médecine et reçut le brevet de docteur. S'étant rendu ensuite à Naples, il y devint le médecin du roi et l'ami de Pontanus, de Sannazar et d'autres hommes illustres.

La faveur du prince et l'estime des savants ne purent le soustraire à la détresse qu'il eut à supporter pendant les dernières années de sa vie. De retour d'un voyage qu'il avait en-

trepris en France pour revoir le roi Frédéric d'Aragon, qui y avait été conduit après la perte de son trône, il se retira à Lecce, en 1517, où il finit ses jours dans l'infortune, et dans un âge très-avancé.

Non-seulement il fut savant en médecine, mais il cultiva, avec beaucoup de succès, la philosophie, la physique, l'histoire et la géographie. Nous ne donnerons pas la nomenclature de ses nombreuses productions : quiconque desirera les connaître, peut consulter les notices qu'ont données, sur leur auteur, l'abbé *de Angelis* (1), et divers autres écrivains napolitains.

L'ouvrage qui lui acquit le plus de célébrité fut la description latine de la Japigie (*De situ Japigiæ*), modèle d'élégance et d'érudition, dont *Tafuri*, littérateur napolitain, savant infatigable, a donné une bonne édition en 1727, augmentée de plusieurs autres opuscules du même auteur.

Galateo avait fait un autre ouvrage historique *de Bello hydruntino*, dont on n'a conservé que la traduction italienne. Il fut un des premiers qui fit des cartes géographiques, et qui agita d'importantes questions sur la phy-

(1) Dans les *Vies des littérateurs salentins*, part. 1re, p. 34.

sique et la nature. Si l'on examine avec un esprit attentif ses immenses travaux, on se convaincra que son génie investigateur a puissamment coopéré à la résurrection des sciences et des lettres, et qu'il prépara les progrès rapides qu'elles devaient faire dans ce siècle.

Eliseo, autre médecin napolitain, collègue de Galateo à la cour des Aragonais et à l'académie pontanienne, écrivit plusieurs opuscules latins sur les *Bains de la Campanie* et de l'*île d'Ischia,* et prouva ainsi qu'il méritait les honneurs qu'il avait obtenus.

Nous regrettons que les limites que nous nous sommes imposées, ne nous permettent pas de parler de tous les médecins qui fleurirent sous les Aragonais.

Comme le voyageur qui court au but de son voyage, au travers de champs abondants, dans lesquels il a à peine le temps de glaner, nous nous empressons de terminer cette période en choisissant quelques noms célèbres au milieu du grand nombre de Napolitains qui l'illustrèrent. Nous ne ferons donc que mentionner seulement *Ambroise de Léone*, originaire de Nola, qui fit un ouvrage contre Averroës, auquel Gesnerus donne la qualification de *Magnum totius philosophiæ thesaurum ;* un autre de *Questions médicales et philosophiques*, et un

dialogue *de Nobilitate rerum*, tous imprimés à Venise en différentes années.

Nous citerons encore *Jean d'Aquila*, qui occupa des chaires de médecine dans les écoles de Pise et de Padoue, et composa un traité *de Sanguinis emissione in pleuritide;* et *Jean Abiose*, né dans un petit village de la principauté ultérieure, qui fut médecin de profession, mais qui, versé dans l'astronomie et la littérature, se montra imbu des erreurs de l'astrologie (1).

Jérôme *Tagliavia* s'adonna, en Calabre, à l'astronomie d'une manière plus avantageuse aux progrès de la science. Il disputa à Copernic le mérite d'avoir rétabli le système de Philolaüs, en annonçant *le mouvement de la terre autour du soleil.* Nous ne prétendons point pourtant disputer à l'astronome de Thorn la palme que lui a décernée la postérité : c'est en général une chose épineuse que de rechercher la vérité dans des questions de ce genre : personne n'ignore combien on a inutilement disputé pour découvrir lequel était le véritable

(1) Ses ouvrages sont : *In astronomiæ divinatricis defensionem, et Cometæ vaticinium, quæ anno* 1506 *apparuit*, etc.; *Commentarium de raptu Proserpinæ; Compendium rhetoricæ.*

inventeur du calcul infinitésimal, de Newton ou de Leibnitz, qui tous deux s'en attribuaient l'invention. En annonçant la prétention du savant italien, nous n'avons voulu qu'apprendre à nos lecteurs qu'il s'est trouvé dans la Calabre un rival de Copernic, qui aurait pu lui contester le premier de ses titres aux hommages du monde savant.

Parmi les études qui refleurirent sous le sceptre des Arragonais, il faut à peine compter celle de la jurisprudence. On ne fit que de faibles efforts pour replacer cette science au rang qu'elle devrait occuper dans l'échelle des connaissances humaines. Elle resta où l'avait placée la barbarie des siècles précédents. Au lieu de profiter des lumières que la philosophie et les lettres faisaient réfléchir sur les monuments de la grandeur romaine, les légistes méprisaient les travaux des savants, et dédaignaient de s'assujettir aux règles de la bonne critique, dans l'interprétation et l'application des lois. Séparés des érudits à qui, par mépris, ils donnaient le nom d'*humanistes*, ils composèrent une classe d'hommes uniquement occupés à commenter, gloser, abréger, à jeter la confusion plutôt que l'ordre dans les anciens trésors de la jurisprudence. Et c'est ainsi qu'ils

rendirent la science des lois aussi incertaine que captieuse.

Alphonse et Ferdinand son fils firent plusieurs tentatives pour ranimer dans leurs états les études du barreau. Le premier, en montant sur le trône, jeta les bases du *conseil sacré de Sainte-Claire*, tribunal institué à l'imitation de celui de Valence en Espagne, et qui devint ensuite l'école d'où sortirent les plus savants magistrats de l'Italie. Le second, suivant les traces de son père, honora les jurisconsultes, en appela de l'étranger, et fit de l'étude des lois une de ses occupations favorites. Ce prince, qui apprit les lettres sous la direction de Valla, de Panormita, de Borgia et d'Altilio (1), acquit les connaissances du droit à l'école de *Paris de Puteo*, conseiller d'Alphonse, et un des plus fameux docteurs en droit de Naples.

Quelques auteurs ont cru que ce jurisconsulte était originaire d'Alexandrie, dans l'ancien duché de Milan; mais des recherches plus exactes ont fait découvrir qu'il était de Piemonte, petit village situé dans les montagnes

(1) On a conservé, des productions de Ferdinand, un recueil d'Épîtres et de Harangues latines, publiées à Vico Equense en 1486, sous le sitre suivant : *Regis Ferdinandi et aliorum epistolæ ac orationes utriusque militiæ.*

de Castellamare, à une petite distance de Naples.

C'est dans cette capitale qu'il commença ses études dans le droit; il chercha ensuite à les perfectionner en visitant d'autres universités italiennes, où il profita des leçons des plus habiles professeurs de cette époque. Riche de savoir et de célébrité, il retourna à Naples où il se vit bientôt élevé aux plus grandes dignités de l'état. Ce qui peut faire connaître les mœurs de ce temps, c'est que Paris acquit une grande célébrité par les connaissances qu'il déployait en discutant les questions de chevalerie qu'il s'agissait de vider en champ-clos. Il était continuellement consulté comme un oracle par la noblesse, qui se soumettait sans appel à ses décisions. Le livre *de Re militari* ou *des Combats singuliers*, qu'il composa sur ce sujet, devint le bréviaire de la chevalerie. Personne n'osa révoquer en doute ses principes.

Il sut se défendre, malgré son élévation, des prestiges de la grandeur; jamais il ne s'abstint de fréquenter le barreau et d'y plaider. Outre les ouvrages que nous avons cités, on a encore de lui, les traités *de Syndicatu officialium; de Reintegratione feudorum; de Reassumptione instrumentorum*, etc.

Comblé de tous les dons de la fortune, il

mourut à Naples vers l'année 1493, âgé d'environ quatre-vingts ans.

Jean Antoine *Carafa*, autre conseiller d'Alphonse, composa un traité *de Simonia*, un autre *de Ambitu*, un *de Jubileo*, et quelques dissertations sur le code, qui suffirent pour lui faire obtenir le titre de prince des jurisconsultes que lui donna Valla ; et Valla n'était pas habitué à prodiguer ses éloges.

Mathieu d'*Afflitto* vivait aussi à cette époque, et eut la réputation d'un savant et profond jurisconsulte. Il était né à Naples en 1448, d'une illustre famille. Pendant plus de vingt ans, il y fréquenta le barreau, et occupa plusieurs chaires de droit. Sous les rois aragonais, il fut promu aux postes les plus importants dans la magistrature et dans le conseil, et s'y maintint jusqu'à l'arrivée de Ferdinand-le-Catholique. Dépouillé alors de tous ses emplois, il fut réduit à passer le reste de ses jours dans la retraite. Parmi les ouvrages qu'il publia, les *Commentaires sur les fiefs* méritèrent les plus grands éloges, tant à cause de l'immense savoir que l'ouvrage avait exigé, que par la lumière qu'il jeta sur les questions les plus épineuses des matières féodales.

Il acquit aussi de grands titres à la reconnaissance de sa patrie, en commentant les

Constitutions du royaume, et en recueillant *les décisions des tribunaux* où il avait siégé. Ce fut lui qui donna la première idée des recueils de ce genre; recueils qui, par la suite, se sont si prodigieusement multipliés.

Il écrivit encore d'autres ouvrages, qui furent perdus pendant la peste qui affligea Naples en 1527. Plusieurs auteurs en ont parlé, et particulièrement le P. d'Afflitto et Giustiniani, qui en ont donné des notices très-étendues (1).

Les études de l'antiquité qui avaient été si utiles aux lettres et à la poésie, ne produisirent pas un effet moins heureux sur la culture de la science de l'histoire, que nous avons vue au dernier degré d'imperfection dans la période précédente.

Les ouvrages des Grecs et des Romains, dont l'impression commençait à rendre plus facile l'acquisition, étaient autant de modèles de composition et de style. L'histoire reprit son antique dignité, et ne se borna pas à présenter simplement la vérité; elle chercha à l'embellir des charmes de l'élocution.

---

(1) Le premier, dans les *Mémoires des écrivains napolitains*, t. I, p. 114; et le second, dans ceux *des Jurisconsultes* du même pays, t. I, p. 5.

En essayant de rendre compte des travaux dus aux membres de l'académie pontanienne, nous avons fait mention des histoires écrites par Panormita et Pontanus, les deux fondateurs de cette illustre société. Nous allons reprendre ce sujet, et nous occuper de quelques autres historiens napolitains; mais auparavant nous croyons devoir dire un mot de quelques étrangers qui, bien qu'ils appartiennent à d'autres contrées de l'Italie, ont acquis le droit d'être mentionnés dans l'histoire littéraire de Naples, parce qu'on les voit figurer souvent dans les annales de ce pays.

Bartolommeo Fazio, né à la Spezia sur les côtes de Gênes, fut secrétaire d'Alphonse Ier, dont il célébra les actions mémorables dans un ouvrage latin (1), divisé en dix livres, qui contiennent les évènements de ce règne. Il fit d'autres ouvrages dont nous ne parlerons point; car cet auteur n'appartient, sous aucun rapport, à la littérature napolitaine.

Laurent *Valla* fut, comme son prédécesseur,

---

(1) Cet ouvrage fut imprimé, pour la première fois, par Griphius, à Lyon, en 1560; et Gravier l'a inséré dans *le Recueil des écrivains napolitains*, sous le titre *de Rebus gestis ab Alphonso* I° *Neapolitanorum rege commentariorum, libri X.*

attiré à la cour d'Alphonse, où se réunissaient alors tous les hommes de mérite. Son extrême causticité, qui l'avait d'abord obligé de quitter Rome, fut aussi la cause de son éloignement de Naples, où, si l'on doit ajouter foi au Pogge, peu s'en fallut qu'il ne fût condamné à périr par le feu. De retour à Rome, il eut le bonheur d'être favorablement accueilli par le pape Nicolas V; et il y mourut peu de temps après, à peine âgé de cinquante ans.

Valla fut considéré comme un des hommes les plus savants de son siècle, et comme celui qui contribua le plus à rendre son ancien lustre à la langue latine. Ses ouvrages ont été recueillis à Bâle en 1540. On y trouve l'*Histoire de Ferdinand* Ier *d'Aragon*, qu'il avait composée par reconnaissance de tous les bienfaits qu'il avait reçus de l'auguste famille de ce roi.

Pandolphe *Collenuccio*, autre historien de Naples, était étranger à ce pays, puisqu'il était né à Pesaro, où l'on croit qu'il finit ses jours, étranglé par ordre de Jean Sforza, au commencement du XVIe siècle.

Établi à Ferrare, près du duc Hercule Ier, qui avait été élevé à la cour d'Alphonse, Collenuccio entreprit de faire un abrégé de l'histoire de Naples (*Storia di Napoli*). Il commença son ouvrage à la naissance de J. C., et finit à l'année 1476.

Si les traductions nombreuses d'un ouvrage en prouvaient le mérite, nul autre sans doute ne devrait l'emporter sur celui de Collenuccio. Dans le même siècle, il fut traduit en français, en latin et en espagnol.

Retournons aux auteurs nationaux.

Jean Antoine *Campano*, né à Cavello, petit village près de Capoue, d'un gardien de troupeaux, étant devenu le valet d'un curé, apprit le latin et les premiers éléments de la grammaire. Ce petit fonds de connaissances s'augmenta par les leçons qu'il reçut de Valla, et par les études qu'il suivit dans les universités de Pérouse et de Sienne. C'est là que sa destinée lui procura le bonheur de se trouver en relation avec Pie II et Sixte IV, qui le comblèrent d'honneurs et de richesses. Elevé au gouvernement et à l'épiscopat de différentes églises, expédié en qualité de légat à la diète de Ratisbonne, dans le but d'encourager les souverains à une nouvelle expédition dans l'Orient, il s'y fit remarquer par son savoir et son éloquence. La liberté excessive avec laquelle il représenta à la cour de Rome les excès commis par les troupes papales, dans le territoire de la cité de Castello (1), lui firent encourir la dis-

(1) Voici une phrase de sa lettre : « Qu'est-ce que tout

grace du souverain pontife, qui l'exila de ses états. Il se rendit d'abord à Naples, ensuite à Teramo, et enfin à Sienne où il termina ses jours en 1477, âgé de cinquante ans.

Dans le grand nombre de ses ouvrages qui ont été conservés, nous ne citerons que l'*Histoire d'Urbin; la Vie d'André Braccio et de Pie II;* neuf livres d'*Épîtres*, et huit livres de *Poésies latines;* enfin ses *Observations critiques sur les ouvrages de Cicéron, Quintilien et Tite-Live* (1).

Tristan *Caracciolo*, un des élèves les plus distingués de Pontanus, tirait son origine d'une illustre famille napolitaine, la même à laquelle appartenait le trop célèbre Sergiano Caracciolo, ministre et favori de Jeanne II. S'étant appliqué, dans un âge assez avancé, à l'étude de la langue latine, il y fit cependant des progrès si

ceci, sinon une barbarie digne des Turcs, et non une conduite chrétienne et sacerdotale ?»

(1) Dans les poésies latines de Campano, on trouve, comme dans celles des poètes du temps d'Auguste, qu'il prenait toujours pour modèles, quelquefois de la licence, souvent de l'esprit et de la politesse. Aussi Politien lui a-t-il fait cette épitaphe :

Ml joca dictarunt Charites; nigro sale Momus
Mercurius niveo, tinxit utroque Venus.

rapides, qu'il fut mis au nombre des écrivains latins les plus élégants de son siècle.

Il a laissé un grand nombre d'*Opuscules historiques et philosophiques*, dont quelques-uns sont restés inédits; d'autres ont été publiés par Muratori, à qui ils furent donnés par un littérateur napolitain. Parmi ces derniers, on remarque sur-tout l'écrit qui a pour titre : *De la variété de la Fortune*, et une *Epitre sur l'Inquisition*, qu'on voulait introduire sous le gouvernement du grand capitaine Gonsalve de Cordoue.

Jean *Albino*, autre membre de l'académie pontanienne, employé honorablement à la cour des Arragonais, dont il partagea la fortune et les malheurs, avait fait un ouvrage en six livres: *De Gestis regum Neapolitanorum ab Aragonia*, dont il ne reste plus que quatre. Tout ce qu'il y dit porte le caractère de la vérité, et l'auteur s'y montre à-la-fois impartial, grave et élégant.

Jean-Baptiste *Cantalicio*, né dans un petit village des Abruzzes, chanta, en vers héroïques, les exploits du grand capitaine dont il embrassa lâchement le parti après la chûte de la dynastie arragonaise. Son poëme, intitulé *de bis receptâ Parthenope Gonsalvio*, est un panégyrique continuel du héros qui en est le sujet.

Un illustre jurisconsulte de ce temps, Mi-

chel *Riccio*, s'appliqua avec ardeur à l'histoire qu'il enrichit de ses recherches. Il fut, pour ainsi dire, l'historiographe universel de presque toutes les dynasties régnantes. En effet, il recueillit des mémoires sur les rois de Naples, de Sicile, de France, d'Espagne, de Hongrie, et de Jérusalem.

On trouve aussi, dans le recueil de Muratori, *la Description historique* des excursions des Vénitiens dans la terre d'Otrante, par Angelo *Tafuri* (1); un poëme, en vers alexandrins, sur le siége soutenu par la ville d'Aquila, contre Braccio (2); et une chronique de la même ville, écrite par Nicolas *Borbone*, son concitoyen (3).

Jules Pomponius Leto, mérite plus d'intérêt, non-seulement par son génie, mais aussi par les évènements de sa vie. Il vit le jour dans un village des Calabres, et fut le fruit des amours clandestins d'un prince de Sanseverino. La flétrissure attachée à sa naissance, et le desir de s'instruire, le portèrent à s'éloigner de sa patrie. Il se rendit à Rome où il fut le disciple, et ensuite le successeur de Valla, dans la chaire où ce dernier avait acquis tant de célébrité.

(1) *Antiquit. Ital. med. ævi*, tom. XXIV.
(2) *Idem*, tom. VI.
(3) *Idem*, tom. VI.

A l'imitation de Panormita, il institua à Rome une académie, dans laquelle les plus savants archæologues se réunissaient pour s'occuper des monuments d'antiquité qui couvrent cette terre classique, et pour traiter différents sujets d'érudition, quelquefois même de philosophie.

Ces nouveaux académiciens s'enflammèrent d'un tel zèle pour les Anciens, qu'ils méprisaient tout ce qui n'avait pas l'empreinte de l'antiquité, et qu'ils arrivèrent même au point de se dégoûter de leurs noms : ils les transformèrent en d'autres noms pris dans l'histoire ancienne, et qui conséquemment leur parurent plus nobles et plus convenables. C'est ainsi que leur fondateur prit celui de *Julius Pomponius Lætus*; un autre celui de *Callimachus Experiens*, etc.

Cette extravagance, ainsi que d'autres qui attaquaient plus directement la religion et l'église, firent croire au soupçonneux Paul II, qu'il se tramait une conjuration contre lui. Ce seul doute suffit pour le déterminer aux plus violentes persécutions contre l'académie de Rome, dont les membres furent arrêtés, et soumis aux plus horribles tortures.

Leto, retiré à Venise où, d'après les lois de l'hospitalité et du droit des gens, il aurait dû être en toute sûreté, n'en fut pas moins

arrêté, et conduit, enchaîné, à Rome : il y partagea le malheur commun. Après une année entière de perplexité et de souffrances, il fut enfin déclaré innocent, et rendu à la liberté et aux lettres, ainsi que ses compagnons d'infortune. Sixte IV, successeur de Paul, lui accorda la permission de reprendre ses leçons publiques, et sa voix se fit entendre de nouveau aux acclamations d'une assemblée nombreuse.

Généralement estimé, quoique pauvre, il mourut à Rome, dans la misère (1), à la fin du XV[e] siècle, après avoir passé sa vie dans l'étude, et au milieu des monuments d'antiquité qu'il visitait constamment avec une espèce de vénération.

---

(1) Mais non pas à l'hôpital, comme le disent quelques écrivains. La preuve, suivant M. Ginguené, s'en tire des regrets qui éclatèrent à sa mort, et de la pompe extraordinaire de ses funérailles. D'ailleurs il avait toujours vécu environné de l'estime et de la considération publique.

Dans la plupart des biographies, on représente Leto comme un savant d'un esprit singulier, et d'une humeur bizarre; mais rien ne le prouve, si ce n'est peut-être la lettre qu'il répondit à l'illustre famille dans laquelle il était né. Elle l'avait sollicité de venir vivre dans la maison paternelle où, à la vérité, il ne pouvait paraître que comme *bâtard.* Soit par fierté d'ame, soit par toute autre raison, il répondit laconiquement : *Pomponius Lætus cognatis et propinguis suis salutem. Quod petitis fieri non potest. Valete.*

Ses traités sur *les Sacerdoces*, sur les *Magistratures* et sur les *Lois des Romains*, sont remplis de l'érudition la plus profonde et la plus variée. Ses *Commentaires* sur plusieurs auteurs anciens, et le zèle avec lequel il dirigea la publication des premières éditions de leurs ouvrages, le rendirent plus cher encore aux lettres, et ajoutèrent à sa célébrité. Salluste, Columelle, Varron, Festus, Nonius Marcellus, Pline le jeune, Quintilien, et Virgile, furent successivement l'objet de ses travaux et de ses recherches savantes (1).

L'étude de l'antiquité, dans le XV[e] siècle, était la passion dominante des savants. L'ardeur qu'ils y apportèrent, fut très-nuisible à la langue et à la littérature moderne. Pendant que Lascari, invité par les princes arragonais, se rendait dans leurs états, afin d'y étendre de plus en plus ce goût des lettres grecques, auquel l'académie de Pontanus avait donné la première impulsion, l'éloquence et la poésie italienne tombaient rapidement de ce point élevé où les avaient portées, dans le siècle

(1) Ces commentaires sont imprimés avec les auteurs. Ses autres ouvrages sont recueillis dans une édition très-rare, sous le titre : *Opera Pomponii læti varia.* Moguntiæ, 1521, in-8°.

précédent, le Dante, Pétrarque et Boccace. Leur décadence se révélait, et dans les ouvrages poétiques du *Notturno* et de l'*Aquilano*, et dans les sermons de Robert *Caracciolo*, qui suffirent néanmoins pour lui faire accorder le titre de premier orateur sacré de son temps.

Mais un jour éclatant pour l'Italie devait enfin briller. Notre imagination devance cette période de gloire ; déja la voix du chantre d'Armide et de Renaud se fait entendre, et enivre à-la-fois notre oreille et nos cœurs (1).

---

(1) Voyez les notes sur ce chapitre, à la fin de la IIIe partie de l'ouvrage.

CHAPITRE V.

État de la littérature dans le seizième siècle.— Diverses académies fondées tant à Naples que dans le royaume. — Jurisconsultes : *Roberto Maranta ; Parisio ; Papio ; Antonio et Scipione Capece ; Camerario ; Freccia ; Sorgente.* — Théologiens : *Merenda ; Negri ; Gentile ; Galeazzo Caracciolo ; de Bagnoli ; Teofilo ; le cardinal Gaetano ; le cardinal Carafa ou Paul IV ; Bovio ; Seripando ; Scupoli.* — Philosophes et moralistes : *Fiandino ; d'Aquara ; Russiliano ; Buongiovanni ; Florimonte ; Vernia ; Nifo ; Porzio ; Telesio ; Quattromani ; Bruno.*— Mathématiciens : *Marco ; Lapazzaja ; d'Amico ; Auria ; Gaurico, etc.* — Physiciens, naturalistes et médecins : *Porta ; Ferrante Imperato ; Bartolommeo Maranta ; Odoni ; Ottato ; Alamagna ; Brancaleone ; Lombardi ; Giovanni ; Basile ; Altomare ; Vianco ; Alfonso Ferrante ; Gatto ; Santo ; Ferro ; Eustachio ; Jasolino.* — Grammairiens, érudits, antiquaires : *le cardinal Sirleto ; Guidacerio ; Galatiho ; Ciofani ; Persio ; Falco ; Luna ; d'Alessandri ; Pinelli ; Pirro Ligorio ; Loffredo ; Tetti.* — Historiens : *Guarino ; Coniger ; Passaro ; Mazzella ; Rosso ;*

Castaldo ; Vitignano ; Cirillo ; Barrio; San-Felice; Camillo Porzio ; d'Andrea ; Costanzo; Gian-Battista Carafa ; Muzio ; Costo ; Casella; Equicola; Ammirato ; le cardinal Baronius ; Campana ; Tarcagnota. — Poètes latins et italiens : *Ciofani ; Laureo; Vopisco ; d'Amiterno ; Rainaldo ; Fonticulano ; Arcucci, etc.; Querno ; Baraballo ; le cardinal Antoniano ; Pomponio Gaurico ; Minturno ; Accursio ; Antonio Telesio ; Martirano ;* — *Costanza d'Avalos ; Dianora et Violante Sanseverina; Dorotea Acquaviva; Caterina Pellegrina ; Violante Cardona ; Giulia Cavalcanti; Tullia d'Arragona; Isabella de Morra ; Vittoria Colonna ; Laura Terracina;* — *Ferrante Carafa ; Terminio , etc.; Longo ; Alois ; Franco ; Galeazzo di Tarsia ; Angelo di Costanzo ; Rota ; Epicuro ; Tansillo ; Torquato Tasso.*

Nous sommes arrivés à cette époque à jamais célèbre où la littérature italienne, lasse de sa trop longue enfance, parvint enfin à son plus bel âge, à celui de sa maturité. Dès le quatorzième ziècle, le génie de la nation avait annoncé ce qu'il pourrait produire : il parut vouloir se reposer dans le siècle suivant, semblable à ces athlètes qui ne cessent de combattre que pour reprendre des forces nouvelles.

Ce repos, en effet, ne fut qu'apparent; et loin d'être stérile, il donna aux esprits une plus grande activité, une nouvelle vie. Les chefs-d'œuvre de l'antiquité que l'on exhumait chaque jour de la tombe des siècles, étaient pour la nation des modèles qu'elle s'efforça d'imiter et même de surpasser. Il fallait sans doute ce concours de circonstances pour rattacher le siècle de Léon à celui d'Auguste; et ce dernier n'avait été qu'une continuation, qu'un développement du siècle de Périclès et d'Alexandre.

Cette révolution de l'esprit humain, une des plus intéressantes dont l'histoire fasse mention, ne devait pas se borner à changer les mœurs de l'Italie; elle influa, comme on sait, sur celles de l'Europe entière. Dès qu'elle éclata, toutes les provinces, toutes les villes de la péninsule voulurent y prendre une part active; il n'y a dans la littérature aucun genre qui n'ait été, à cette époque, cultivé avec succès et gloire.

Il faut en convenir, dans cette brillante période, une ville parut l'emporter sur toutes les autres; devint, pour ainsi dire, le centre lumineux où venaient se réunir toutes les gloires littéraires de l'Italie. Rome moderne, au commencement du seizième siècle, s'éleva comme Rome antique sous Octave, au-dessus de toutes ses rivales dans la noble lutte du savoir et du

génie. La cause de ses succès s'explique facilement, lorsqu'on se rappelle que, si elle n'était plus la cité du peuple-roi, elle était encore, par ses dogmes, la maîtresse du monde, et que dès-lors les pontifes qui la gouvernaient, pouvaient, plus facilement que tous les autres souverains, encourager par des récompenses, favoriser par leur protection, les hommes doués de grands talents. Léon X mérita d'attacher son nom à l'un des plus grands siècles littéraires; mais il est cependant juste de faire aux autres états, aux autres princes de l'Italie, la part de gloire qui leur revient dans ce concours unanime vers le plus noble but, celui de la perfection de l'esprit humain.

Le royaume de Naples, quelles que fussent les circonstances difficiles dans lesquelles des guerres continuelles et l'ambition de divers souverains l'avaient placé, ne laissa pas de se sentir animé du même zèle, de partager l'ardeur commune; mais il ne put d'abord prétendre au même succès : nous allons en développer la cause.

Nous avons vu combien la protection des princes contribua au succès des lettres. Elles fleurirent, bien plutôt parce qu'ils le voulaient ainsi, que parce que la nation se sentait poussée vers un meilleur état de civilisation.

Leur systême était, sans doute, de laisser leurs sujets s'éclairer, mais non de relâcher les chaînes de la dépendance dans lesquelles ils prétendaient toujours les retenir : aussi la nation était-elle plus lettrée, plus civilisée; elle n'était pas plus libre. La culture des lettres était permise, non celle des sciences politiques. Mais le joug du moins paraissait plus léger; il était paré de fleurs. A l'exemple de Léon X à Rome, on vit par-tout les princes italiens prendre un vif intérêt aux lettres : les Médicis à Florence, les princes d'Este à Ferrare, les Guidobaldi à Urbin, les Gonzague à Mantoue, etc.

Mais les Napolitains semblèrent condamnés, pour quelque temps, à ne pas jouir de cette espèce de bonheur réservé aux autres peuples de la péninsule. En effet, dès que Naples eut perdu Frédéric d'Arragon, elle ne resta pas seulement privée de son indépendance politique, mais elle perdit encore les lettres et les hommes de mérite qui les cultivaient. Ils se virent éloignés des honneurs dont les avaient comblés la race illustre des Suabes, la dynastie des Angevins, et celle d'Arragon; ils furent, ainsi que l'état, opprimés par l'Espagne, qui méprisait leur savoir, dédaignait leur nation, qu'elle dépouillait sans relâche, la traitant en nation conquise. Tous les talents s'enfuirent

devant la verge des vice-rois. Mais ces tyrans firent plus que de négliger la culture des lettres; craignant, non sans raison, que leur gouvernement ne fût l'objet de la haine publique, et que les gens de lettres ne fortifiassent cette haine de toute la puissance du talent, ils cherchèrent à introduire l'inquisition dans Naples où elle n'avait encore osé paraître; l'inquisition qui, ne marchant qu'escortée de bourreaux et de torches incendiaires, aurait bientôt étouffé, par la terreur des supplices, toutes les voix libérales, et comprimé les plus nobles élans. On sait quels moyens employèrent pour parvenir à ce funeste résultat, Ferdinand, Charles-Quint, et sur-tout Philippe II. Leurs efforts furent vains; la nation napolitaine sortit victorieuse de cette lutte. Cependant le gouvernement, comme nous l'avons vu dans une autre partie de cet ouvrage, fidèle à son système de persécution, prétendit avoir découvert des Albigeois jusqu'au fond de la Calabre, des disciples de Valdès aux portes de Naples. Le sang coula; nombre de victimes périrent sur les échafauds.

Ce n'est pas dans des temps aussi déplorables, et sous un système aussi tyrannique que les lettres peuvent prospérer. Les universités furent désertées, les chaires abandonnées, les

écrivains ou réduits au silence par la crainte, ou punis par la prison ou l'exil, s'ils osaient braver la tyrannie.

Dans le nombre des vice-rois envoyés par l'Espagne, il y en eut cependant quelques-uns qui apportèrent moins d'obstacles à la culture des lettres. Mais la crainte que leur inspirait à eux-mêmes la cour de Madrid, empêcha qu'ils pussent leur tendre une main protectrice. Empressés qu'ils étaient de rassasier, par des tributs immenses, l'avidité de cette cour et de ses principaux ministres, il ne leur restait que de chétives ressources pour encourager l'instruction générale.

Ferdinand-le-Catholique, paraissant enfin céder aux demandes réitérées de la nation napolitaine, rétablit les écoles publiques de la capitale, et assigna à chacun de leurs professeurs 2,000 écus de traitement. Il accorda la même faveur à Cosence, ville de la Calabre citérieure, qui jouissait alors d'une splendeur qu'elle a depuis entièrement perdue.

Carles-Quint et Philippe II, excités par les vice-rois don Raimond de Cordone, et le cardinal de Granville, confirmèrent ces sages dispositions; et ceux-ci laissèrent au marquis de Montejar et au comte de Miranda leurs successeurs, le soin de rendre un nouveau lustre

et d'accorder quelques utiles priviléges à l'université de Naples et à l'école de Salerne déja si célèbre par son ancienneté et les hommes de mérite qu'elle avait donnés au monde savant.

Mais ce que la puissance ne sut ou ne voulut pas faire, le zèle de quelques citoyens osa le tenter; et le succès couronna leur espoir et celui de la patrie. Les deux frères Acquaviva (Mathieu et Bélisaire), non-seulement cultivèrent avec gloire les lettres, eux-mêmes, dans ces temps de stupeur et d'inertie, mais ils protégèrent aussi très-efficacement ceux qui, comme eux, les chérissaient et s'en occupaient. Le fameux *Davalos*, marquis de Pescaire, le vainqueur de François Ier à la bataille de Pavie où ce roi chevalier fut fait prisonnier, et Alphonse, marquis *del Vasto*, uni à l'illustre victoire *Colonna*, qui n'aimait pas moins les lettres que son épouse, ne furent point distraits de leurs travaux littéraires par le tumulte des armes. Ils furent tous deux constamment les Mécènes des savants de leur siècle; et la gloire de del Vasto serait restée sans tache, s'il n'eût fait assassiner, par ordre de son maître, deux ambassadeurs que François Ier envoyait à Constantinople.

Mais un homme, à la mémoire duquel les Napolitains ne doivent pas moins de recon-

naissance et d'hommages, fut *Ferrante*, prince de Salerne, qui, en appelant dans le royaume *Bernardo Tasso*, père de l'immortel *Torquato*, sembla ranimer la cendre de Virgile, rendre le cygne de Mantoue au pays qui possède sa tombe, et auquel son beau génie dut peut-être quelques heureuses inspirations. Ferrante fit plus encore : lorsque le vice-roi Pierre de Tolède, flétrissant les palmes civiques que jusques-là il avait méritées, voulut introduire dans Naples le sanglant tribunal du saint-office; on le vit, bravant tous les dangers, se déclarer pour ses concitoyens, et se rendre auprès de Philippe II pour plaider leur cause. Mais, persécuté, n'ignorant pas qu'il était exposé à périr par le fer d'un assassin, il fut contraint de se refugier en France. Par cet exil, les savants perdirent un protecteur qui prodiguait noblement ses trésors pour l'encouragement des arts et des sciences.

Le royaume de Naples eut, ainsi que les autres états de l'Italie, plusieurs académies, qui furent fondées par la noblesse. Dans la capitale il en fut établi plusieurs, qui prirent, suivant l'usage de ces temps, des noms assez bizarres; par exemple, celles des *Sireni*, des *Ardenti*, des *Incogniti*. Toutes s'occupaient de poésie et d'érudition, et quelquefois même de philosophie.

Elles méritèrent, sur-tout à ce dernier titre, d'être persécutées par Pierre de Tolède, dont nous venons de parler, qui, ne pouvant établir l'inquisition, sembla vouloir se venger en comprimant les lettres et détruisant les académies. Cependant l'académie des *Secreti*, la plus utile de toutes, résista, et sut se conserver malgré les atteintes et les persécutions qu'elle eut à éprouver. S. B. Porta, un des plus célèbres physiciens qu'eut alors l'Italie, en fut le fondateur; il l'avait instituée pour faire goûter et continuer, par ses concitoyens, ses recherches savantes et ses précieuses expériences dans les sciences physiques. Nul n'était admis dans le nombre des académiciens, s'il ne présentait, pour titre à cet honneur, quelque utile essai dans le genre des études des autres académiciens. C'est ce qui fit qu'une grande partie des explications que Porta donne dans ses ouvrages, des phénomènes de la nature, furent le résultat des travaux de son académie.

Bélisaire *Acquaviva,* dont nous avons déja parlé, fonda à Nardò, dans la province d'Otrante, l'académie *del Lauro* ou du Laurier, à l'exemple de celle de Pontanus à Naples, dont lui-même était membre. Celle des *Fortunati* fut fondée par l'illustre historien *Scipione Ammirato* à Aquila, dans les Abruzzes; celle des

Naviganti, qui s'appella successivement des noms de *Spensierati* et *Incuriosi*, fut établie à Rossano, ainsi que celles des *Accordati* et des *Rudi* à Salerne.

Mais de toutes les académies fondées en province, la première, tant par le nombre et le mérite de ses membres, que par l'importance de ses travaux, fut l'académie *Cosentine*, du nom de la ville où elle fut fondée ; elle prit ensuite celui des *Costanti*, et servit de modèle à l'académie de J. B. Porta. Ce fut à *Giano Parrasio* qu'elle dut son institution sur de premières bases qui furent ensuite abandonnées : *Bernardino Telesio* et *Quattromani*, son élève et son ami, en tournèrent l'esprit exclusivement vers la philosophie; et de là vint cette école célèbre à plus d'un titre, qui, à l'instar de celles de l'antiquité, se répandit, sous le nom d'*École Télésienne*, dans toute l'Italie.

Des cabinets d'histoire naturelle furent fondés succesivement dans le royaume. Celui de *Gian-Vincenzo Pinelli* se fit remarquer par ses richesses et sa variété : parmi les autres, ceux de *Fabrizio Santafede* et de *Pirro Ligorio*, contenaient le premier, un très-grand nombre d'antiquités, le second, une belle collection de médailles impériales. *Porta*, l'*Imperato*,

Adriano, *Spadafora*, et d'autres savants ou philosophes avaient aussi des collections précieuses, et procuraient aux amateurs des sciences tous les moyens et les matériaux nécessaires pour commencer, continuer et achever des études aussi laborieuses qu'utiles.

Tels furent les avantages que les sciences et les lettres obtinrent de la faveur des particuliers, et quelquefois de celle du gouvernement de Naples. Examinons maintenant quelle fut la part qu'eurent dans leurs progrès ceux qui les professèrent. Mais comme ce siècle et les siècles suivants sont très-riches en savants, en littérateurs dans tous les genres, même dans le royaume de Naples qui est l'objet de nos recherches, nous croyons qu'il vaut mieux abandoner l'ordre chronologique pour placer, à l'exemple de Tiraboschi et de plusieurs autres, les auteurs en différentes classes, suivant le genre des travaux auxquels ils se sont adonnés. Cette classification a des avantages qui ont été assez généralement appréciés.

JURISPRUDENCE.

Nous commencerons par la jurisprudence. Elle éprouva, plus que toute autre science, l'influence du gouvernement, qui y chercha

des moyens d'humilier les barons qu'il craignait, et de les dépouiller en même temps des priviléges à l'aide desquels ils protégeaient quelquefois contre la puissance, et plus souvent opprimaient leurs vassaux. C'étaient les vice-rois qui ordinairement excitaient les vassaux à réclamer leurs droits contre les usurpations ou prétentions des barons. Protégés par les vice-rois, ces vassaux l'étaient nécessairement des magistrats qui en dépendaient, et des avocats qui étaient leurs organes. Ce fut ainsi que la profession de jurisconsulte prit un grand crédit, et que ceux qui l'embrassèrent acquirent de grandes richesses. Aussi le nombre s'en augmenta rapidement, et dès-lors tout le royaume, et sur-tout la capitale, furent surchargés d'une foule de soi-disant docteurs en lois. Ce système, pour le malheur tant du pays que de la profession elle-même, a continué d'être suivi jusques à nos jours.

Que pouvait être la jurisprudence dans cet état des choses? On vit paraître d'immenses volumes d'allégations, de consultations, d'interprétations où l'on accumulait des autorités, des citations étranges ou mal appliquées, et présentées dans un style barbare et fatigant. Si, comme le dit Tiraboschi (t. VII, part. II), tel était le caractère de la jurisprudence de ce

siècle dans toute l'Italie ; tel il était, et pis encore, dans le royaume de Naples.

Malgré ce tableau affligeant, on peut tirer de la foule quelques noms qui doivent échapper à l'oubli. Tiraboschi fait mention des trois jurisconsultes, *Roberto Maranta*, *Pier-Paolo Parisio* et *Giannangelo Papio*, qui éclairèrent de quelques lumières philosophiques le dédale de la féodalité.

Maranta était né à Venose, la patrie d'Horace. Il enseigna la jurisprudence à Salerne, en Sicile, et à l'université de Naples. Parmi les traités les plus intéressants qu'on lui doit, on remarque celui qui a pour titre : *Speculum aureum, lumen advocatorum praxis civilis novissimè recognitum*, et qui fut imprimé à Venise et à Cologne, ce qui prouve du moins qu'on accordait quelque mérite à l'ouvrage.

Pier-Paolo Parisio était calabrois, de la même famille que Giano Parrasio. Il professa la jurisprudence à Padoue et à Bologne, et nommé depuis cardinal, il alla figurer, comme théologien, au fameux concile de Trente.

Giannangelo Papio, de Salerne, professa successivement à Bologne, à Avignon et à Rome, où il exerça des emplois honorables. Un mot fait l'éloge de ce savant jurisconsulte, c'est qu'Annibal Caro lui confia l'éducation d'un de ses neveux.

Antonio Capece et *Scipione* son fils, auraient dû, tous deux, être placés par Tiraboschi auprès des précédents, qu'ils égalèrent par leur rare mérite, s'ils ne les surpassèrent. Le premier fut un des conseillers de Ferdinand-le-Catholique, et professeur très-distingué des droits civil et féodal. Il s'illustra par plusieurs ouvrages qui, quoique abandonnés aujourd'hui, furent très-estimés dans son temps. Scipione surpassa son père, parce qu'il ne brilla pas moins dans la jurisprudence que dans la littérature. Professeur de droit à l'université de Naples, il eut l'emploi important de conseiller du tribunal de Sainte-Claire, qu'il obtint pour avoir harangué Charles-Quint à son arrivée à Naples. Il fit quelques commentaires sur divers titres des Pandectes, et un traité dans lequel il s'applique à chercher les rapports qui existaient entre les magistrats de son temps et ceux des anciens Romains. Ce petit traité contient des recherches savantes et utiles, et peut encore intéresser ceux qui desireraient connaître le caractère de l'administration de son temps. Mais il brilla sur-tout par ses poésies latines, dont nous parlerons ailleurs.

Bartolommeo Camerario de Bénévent, *Marino Freccia*, seigneur de quelques fiefs dans la province de Salerne, et *Marcantonio Sorgente*, pa-

trice napolitain, méritent aussi, tous trois, une mention honorable.

Le premier, après avoir enseigné, avec un succès éclatant, la jurisprudence dans l'université de Naples, fut persécuté par le vice-roi Tolède, pour avoir pris les intérêts du peuple napolitain. Il éprouva, pour récompense de ses longs et honorables services, le même sort que le prince Ferrante San-Severino, et fut obligé de se refugier en France; mais plus heureux que son compagnon d'infortune, il obtint la confiance du pape Paul IV, qui le nomma commissaire-général de l'armée qu'il opposait à Philippe II, et ensuite préfet de l'annone de la ville de Rome, ce qui peut faire croire qu'il ne partageait pas entièrement les opinions du prince San-Severino. Il se distingua comme théologien et controversiste, et fit plusieurs traités de droit, d'autres contre Calvin, sur la prédestination, sur la grace et la liberté de l'homme, enfin même sur le feu du purgatoire.

Marino Freccia fut à-la-fois un des plus grands jurisconsultes, un des meilleurs historiens, et un des plus savants archæologues de son temps. On assure qu'il n'avait que vingt ans quand il composa son traité *de Presentatione instrumentorum*. Il fut nommé par Charles-

Quint, professeur de droit féodal à l'université de Naples, conseiller et vice-président du sacré conseil. Ce fut un des premiers qui porta dans le chaos de la jurisprudence, le flambeau de l'histoire, sur-tout de celle du moyen âge, comme le prouve son ouvrage *de Subfeudis Baronum et investituris feudorum*, imprimé à Naples en 1554, et à Francfort en 1571. On y trouve un précis, on ne peut pas plus intéressant, de l'histoire de Naples avant et depuis la conquête de ce royaume par les Normands, et des recherches utiles sur l'origine si obscure des fiefs. On lui doit aussi des fragments très-précieux sur l'histoire d'Eschembert, dont s'est depuis utilement servi Camille Pellegrino. On croit que cet auteur avait de plus recueilli un grand nombre de manuscrits précieux qui malheureusement ont été dispersés.

Il nous reste à parler, en terminant cet article, de *Marc-Antonio Sorgente* et de *Muzio* son frère. Le premier ne fit, pendant toute sa vie, que des notices, des citations, des recherches sur les magistrats, les lois et les antiquités de Naples, chaos que son frère chercha en vain à débrouiller. Menkenius, Burman, et d'autres, n'ayant connu son ouvrage que par son titre *de Neapoli illustrata liber unicus, cum adnotationibus*, etc., l'ont placé dans le nombre des

histoires de Naples ; mais il appartient à plus d'un genre, par l'étrange variété des objets qu'il contient. On y trouve, par exemple, que la ville de Naples fut bâtie par Énée, parent de la Sirène Leucosie ; c'en est assez pour faire juger de tout le reste.

THÉOLOGIE.

L'influence que le gouvernement exerçait sur la jurisprudence, il l'exerça de même sur la théologie. La lutte entre la royauté et le sacerdoce avait déja éclaté, et s'engageait de plus en plus. L'on vit se former deux classes d'écrivains qui, prenant, les uns le parti des Guelphes, les autres celui des Gibelins, soutenaient, les premiers, les prétentions des papes, les autres, l'indépendance des rois. Les théologiens s'érigeaient en *canonistes* ou *décrétalistes*, parce qu'ils trouvaient dans les *canons* ou *décrétales*, qui n'auraient dû que régler les mœurs de l'église, des appuis et des arguments propres à légitimer et multiplier les usurpations du saint-siége.

Quoique le sacerdoce et la royauté se disputassent ce qu'ils appelaient chacun leurs droits, ils s'alliaient cependant quand il s'agissait de la direction des études proprement sa-

crées, ou de la *théologie dogmatique*. L'Espagne, maîtresse alors du royaume de Naples, suivit particulièrement dans ce pays les intentions de la cour de Rome, dont elle se plaisait en ce cas à augmenter plutôt qu'affaiblir la puissance, différente en cela de beaucoup d'autres souverains. Si elle ne put établir l'inquisition, elle ne cessa jamais cependant de persécuter, par d'autres moyens, les hommes qui annonçaient quelque génie, qui laissaient échapper des maximes dont la hardiesse l'effrayait; et aussi, sous ce prétexte, de sévir contre les sujets dont elle suspectait les intentions.

Une censure aussi sévère, qui comprimait tous les écrits dans lesquels on traitait de matières ecclésiastiques, fit des martyrs de quelques-uns des légistes qui osèrent attaquer ce qu'on voulait faire regarder comme infaillible, et des apostats des esprits plus faibles qui craignirent les vengeances. Mais le zèle s'anima par les obstacles. On continua par-tout de disputer; et, ce qu'il avait d'abord été impossible de prévoir, quelque lumière philosophique se glissa au milieu de ces ténébreuses arguties. Les théologiens, tant orthodoxes qu'hétérodoxes, se montrèrent souvent bien plus éclairés que les jurisconsultes. La cour de Rome, battue

dans beaucoup d'écrits, et sentant le danger auquel elle était exposée, vit la nécessité de se défendre des atteintes de nouveaux assaillants. Jusques-là dans les siècles précédents, et sur-tout au commencement du seizième, elle avait encouragé toute autre science que celle de la théologie ; de ce moment, elle fit un appel à toutes les plumes pour s'opposer aux doctrines des réformateurs qui menaçaient d'envahir l'église catholique. Ceux-ci, après avoir été plus d'une fois vaincus dans cette polémique, vainquirent à leur tour. Dans l'une comme dans l'autre armée, on vit briller aux premiers rangs plusieurs savants et illustres napolitains.

L'hérésie cependant s'était glissée en Italie; elle avait pénétré jusques dans la Calabre. Calvin y avait envoyé un de ses apôtres, Louis Pasquale, du Piémont; là il fit un ardent sectateur de la nouvelle doctrine, d'*Apollonio Merenda*, de Paterno, village près de Cosence. Accusé à Rome, Apollonio avoua lui-même, non-seulement d'avoir propagé les opinions de Calvin en Calabre, mais aussi d'avoir publié ses *Institutions* à Vérone, Mantoue et ailleurs. Comme il avait été, ainsi que beaucoup d'autres savants, accueilli par le cardinal Polus à Rome, on soupçonna ce prince de l'église d'être,

malgré son éminente dignité, un secret sectateur des nouvelles doctrines.

Giuseppe Venanzio Negri de Cosence, est auteur de deux *Épitres* (1) qu'on trouve dans la *Bibliothèque des anti-trinitaires*, et qui prouvent qu'il écrivait assez purement en latin. Il fut un de ces Italiens qui, refugiés d'abord à Genève, furent obligés de passer ensuite en Pologne et en Transilvanie, pour éviter la persécution des calvinistes. On le croit un des disciples de *Valentino Gentile*, son concitoyen, qui mérite une attention plus particulière par ses talents et sur-tout par ses malheurs.

Gentile ayant passé de Cosence où il était né, à Naples, abondonna des études plus agréables et moins dangereuses, pour se consacrer uniquement à celles de la théologie. Jean Valdès, Espagnol, avait dans cette ville des réunions secrètes où il enseignait la doctrine des novateurs. Gentile y fut introduit, et conçut le dessein de connaître personnellement Calvin. Il alla le trouver à Genève; mais son caractère ne lui permit pas de se soumettre à l'autorité impérieuse de ce fameux réformateur; il voulut, ainsi que Calvin lui-même, être indépen-

(1) *Josephi Venantii Nigri, consentini, ad Lymaninum epistolæ.*

dant dans ses opinions, se brouilla avec lui, et fut obligé de quitter l'asyle où il s'était retiré. Ce savant, après avoir éprouvé un grand nombre de vicissitudes, fut arrêté et décapité à Berne en 1566. « Je me réjouis, disait-il en mourant, de périr le premier pour Dieu le Père, tandis que tant d'autres sont morts pour Dieu le Fils. » Quoique ses adversaires aient prétendu que d'anti-trinitaire qu'il était, il s'était fait mahométan, il n'en est pas moins vrai qu'il fut toujours d'une probité exemplaire, et qu'en toute occasion il donna des preuves d'esprit et de savoir. Il est déplorable de voir, dans un siècle déja éclairé, le fanatisme continuer d'immoler des victimes.

Un réformateur plus remarquable, et par sa fortune et par le nom qu'il portait, fut *Galeazzo Caracciolo*, marquis de *Vico*, et neveu de Paul IV, du côté de sa mère. Ainsi que Gentile, il connut Jean Valdès, Pierre-Martyr Vermigli, le savant Marc-Antonio Flaminio, et peut-être aussi *Lorenzo Romano*, Sicilien, qui avait quitté l'ordre des augustins pour enseigner la doctrine de Zuingle à Caserte, et la logique de Melancton à Naples. Il serait superflu d'ajouter qu'il adopta leurs opinions. Quoique profondément instruit dans la doctrine de Luther, il devint l'ami de Calvin, qui l'es-

timait tellement, qu'il lui dédia, en 1556, une seconde édition de ses Commentaires sur la première lettre de saint Paul aux Corinthiens. Il mourut à Genève en 1586, âgé de soixante-neuf ans. On publia sa vie en français. Giannone en a donné un extrait dans son histoire de Naples (Liv. XXXII.). On y voit que les mœurs de Caracciolo étaient si pures et si austères, qu'elles forcèrent à révérer sa mémoire les catholiques mêmes, qui pourtant croyaient ou du moins répétaient sans cesse que les réformés, comme les païens, ne pouvaient être ni probes ni vertueux.

Mais si le royaume de Naples compte beaucoup de théologiens hétérodoxes, il en eut aussi beaucoup d'orthodoxes, qui, s'ils n'égalèrent pas leurs adversaires en talents, les surpassèrent en audace.

Ambroise de Bagnoli, dominicain, après avoir tonné contre les hérésies, fut chargé de brûler, devant la cathédrale de Naples, divers ouvrages du temps, signalés comme hérétiques. Mais il savait beaucoup mieux détruire les livres qu'en composer de bons. On ne lui en éleva pas moins une statue de marbre dans l'église de *Santo Spirito*. Ce fut la récompense de sa docilité et de son zèle, non de son mérite.

Frère *Teofilo* de Naples, théologien et prédicateur, se fit aussi remarquer en combattant les opinions d'un autre religieux, frère *Giovantio Montalcino*, qui, ne voulant point céder aux argumentations de son adversaire, alla, quelques années après, succomber sous la logique bien autrement puissante des inquisiteurs de Rome; ils le firent périr sur un échafaud.

Thomas de Vio, de Gaëte, plus connu sous le nom de cardinal *Gaetano*, éclipsa tous ses rivaux dans la carrière théologique. A peine âgé de vingt-cinq ans, il soutint avec éclat, dans Ferrare, une thèse contre le célèbre Pic de la Mirandole. Après avoir professé dans plusieurs universités d'Italie, il fut nommé cardinal par Léon X, en 1517. La même année, il publia l'ouvrage des *Indulgences*, dirigé contre Luther. Il fit plus, il voulut convertir Luther lui-même, et le ramener dans le sein de l'église catholique; mais n'ayant pu réussir dans son entreprise, il se borna à composer plusieurs ouvrages de théologie et même de philosophie. Il entreprit d'éclaircir la *somme de S. Thomas;* laquelle, dit-on, n'en est pas devenue plus claire depuis ses explications. Mais, ce qui fut pour lui sans doute un sujet de regrets amers, c'est que, malgré toute l'orthodoxie de son

zèle, Ambrosio Catarino, revêtu comme lui de la pourpre romaine, trouva dans ses commentaires de la Bible, je ne sais quelles erreurs qui lui valurent, en 1544, une sentence de condamnation par l'université de Paris. Mais Gaetano se justifia dans un nouveau livre, qu'il s'empressa de publier. Tiraboschi observe, avec raison, que plusieurs des opinions qui alors parurent des nouveautés scandaleuses, sont loin d'être regardées aujourd'hui du même œil; elles passent, au contraire, pour être les plus probables de toutes : et telle est la destinée ordinaire des opinions. Quant au caractère de ce célèbre cardinal, Érasme l'a représenté tantôt comme un théologien modéré, tantôt comme un théologien furieux. Cette contradiction dans le jugement qu'en a porté Érasme, lui a été favorable; les théologiens romains se sont beaucoup plus attachés à relever l'opinion versatile d'Érasme, qu'à examiner scrupuleusement la conduite et les ouvrages du cardinal, qui, au reste, avait toujours été un des plus chauds panégyristes de leurs dogmes.

Les Napolitains ayant été appelés à prendre part à la congrégation formée en 1536 par Paul III, et que l'on nomma *préparatoire*, parce qu'elle précéda le concile de Trente, le

cardinal napolitain *Carafa*, fondateur de l'ordre des théatins, en fut un des membres. Savant dans la théologie et profond canoniste, ce prélat était à-la-fois helléniste, orientaliste et habile latiniste. Son mérite l'éleva au siége pontifical, sous le nom de Paul IV. Peut-être s'aperçut-il que, malgré toute sa science, il n'avait pu convaincre les adversaires de la catholicité; il crut mieux réussir par la force; et il les persécuta avec un zèle qui, certes, n'avait rien d'évangélique. Son caractère sévère et soupçonneux, l'établissement à Rome du saint-office, de ses prisons, de ses formes inquisitoriales et sanguinaires, les cruautés qu'il exerça même envers plusieurs cardinaux, les impôts enfin dont il accabla le peuple, le rendirent tellement odieux, qu'à sa mort les Romains se soulevèrent. Ils brisèrent sa statue, et brûlèrent la maison de l'inquisiteur. Les talents et les qualités littéraires de ce pape sont loin d'atténuer, dans la mémoire des hommes, les torts qu'il eut envers l'humanité; et son nom réveille toujours l'indignation, non-seulement du philosophe, mais de tout vrai chrétien.

Gian-Carlo Bovio, de Brindes, fut un des théologiens qui figurèrent au concile de Trente. Il a traduit du grec en latin, avec assez d'élégance, les *Constitutions apostoliques* du pape

S. Clément, ainsi que les œuvres de S. Grégoire de Nicée. Il mérita, par son mérite, d'être nommé évêque d'Oria, et ensuite archevêque de Brindes, sa patrie.

Girolamo Seripando, né en 1493 à Troja, dans le royaume de Naples, se montra avec plus d'éclat encore dans le concile de Trente. Aussi savant que ceux qui l'avaient précédé dans la carrière des sciences théologiques, il brilla dans la philologie, savait beaucoup de langues, et fut un des membres de l'académie de Pontanus. Zélé admirateur de Cicéron, il chercha à imiter, dans ses écrits, la clarté et l'élégance de son style. Ce fut lui qui, le premier, porta, dans les discussions théologiques, les lumières de la philosophie et les recherches de l'érudition. Il fut successivement général de l'ordre des augustins, archevêque de Salerne, et enfin revêtu de la pourpre romaine. Parmi ses ouvrages, on remarque quelques sermons en italien, un *Commentaire* en latin sur l'épître de S. Paul aux Galates, un opuscule sur *l'Art oratoire*, l'*Oraison funèbre de Charles-Quint* et plusieurs lettres. Quelques *traités* polémiques et théologiques dont il est auteur, existent encore manuscrits, dans une des bibliothèques de Naples, au couvent de *San-Giovani a Carbonara*. Ce prélat fut un de ceux que le saint-

siége chargea de la rédaction des décrets du concile de Trente; mais il mourut dans cette ville, en 1563, âgé de soixante-dix ans, avant que l'ouvrage fût terminé.

On peut encore mentionner ici *Lorenzo Scupoli*, d'Otrante, qui fut de l'ordre des théatins. Il écrivit un opuscule, intitulé *Combattimenti spirituali*, moins ascétique peut-être que le titre ne l'annonce, et moins futile que beaucoup d'autres ouvrages de ce genre.

Mais il est temps de quitter ces docteurs de la Sorbonne ultramontaine, dont les biographies, comme les ouvrages, très-peu intéressantes aujourd'hui, nous ont peut-être trop arrêtés. On ne peut se dissimuler qu'au lieu de faciliter les progrès des véritables sciences, ils en ont plutôt retardé le développement et les progrès. Cherchons donc à rejoindre les savants qui ont cultivé des études plus utiles et plus raisonnables.

PHILOSOPHIE.

Appelée improprement de ce nom, la philosophie n'était alors que la scolastique, et n'était pas moins imparfaite que la jurisprudence et la théologie, dont nous venons de tracer les vains et stériles efforts. Cette science

prit donc, comme ses compagnes, une fausse direction, sous des professeurs qui admiraient leur maître Aristote, sans trop le connaître, et qui sur-tout l'interprétaient de manière à ne pas moins défigurer les principes du philosophe de Stagyre, qu'à ne tirer que des fruits dangereux de son immense et inappréciable savoir. Cependant, malgré la pédanterie de l'école, à cette époque, et la fausse direction des idées en général, il serait injuste de ne pas distinguer quelques hommes dont les efforts et les talents, s'ils les eussent plus judicieusement employés, auraient pu rendre aux sciences et aux lettres d'importants services, et à qui les circonstances seules ont manqué pour être véritablement utiles à la société.

Ambrosio Fiandino de Naples, de la congrégation des augustins, et frère Mathieu *Ivone d'Acquara*, plus connu sous le nom d'*Aquario*, ont laissé, le premier, un traité *de Fato contra Petrum Pomponatium;* l'autre, des leçons de physique, et sur-tout un livre justement estimé *de Concordia idearum, de mixtione elementorum.* Tiraboschi fait l'éloge de quelques traités inédits faits par Fiandino; mais qui avaient pour objet des questions théologiques. Nous aimons mieux nous en rapporter à l'opinion

d'un tel juge, que de la vérifier par nous-mêmes. D'Acquara a aussi commenté la doctrine de S. Thomas; mais ce n'est point, nous le répétons, pour de tels écrits, que nous plaçons les noms de l'un et de l'autre dans cette section de notre ouvrage.

Mais en voici plusieurs autres qui nous paraissent mériter d'être mentionnés avec plus de dictinction : *Tiberio Russiliano*, par exemple, et *Quinto Buongiovanni*, tous deux Calabrois, et professeurs en différentes universités, ainsi qu'en celle de Naples. Ce dernier y publia, en 1571, un traité *de Principiis naturæ*, dont le titre annonce beaucoup plus qu'il ne tient, comme on peut facilement le croire. *Galeazzo Florimonte* de Sessa, près de Naples, commenta mieux qu'aucun de ses devanciers la morale d'Aristote; mais son plus grand mérite sans doute fut d'avoir donné l'idée au savant prélat, connu sous le nom de monsignor *della Casa*, de composer son charmant ouvrage du *Galateo*.

Niccolò Vernia, connu aussi sous le nom de *Nicoletto*, de Chieti, tenta, avec quelques succès, de mettre en honneur, dans l'université de Padoue, la philosophie de Platon, à la place de celle du précepteur d'Alexandre. Il soutint, avec une énergie digne du sujet, la grande

question de l'*ame de l'univers*, et eut, à ce sujet, de vives discussions avec *Pier-Pomponazzi.*

Mais Vernia eut dans *Agostino Nifo* de Sessa un adversaire plus puissant. On prétend que ce dernier professait, dès l'âge de vingt ans, la philosophie à Padoue, et qu'alors il publia son ouvrage *de Intellectu et demonibus*, ouvrage qui paraîtrait aussi bizarre dans notre temps qu'il l'était peu dans celui où il vivait. Il soutint aussi, comme l'avait fait Vernia, l'opinion d'Averroës sur l'*ame de l'univers*, où il n'admettait d'autres substances spirituelles que celles qui président au mouvement des cieux. Pour détourner sans doute les soupçons que de telles opinions pouvaient faire naître dans l'esprit des théologiens, il entreprit de soutenir l'immortalité de l'ame contre le fameux Pier-Pomponazzi, dans un traité imprimé à Venise en 1518. Ce moyen eut tout le succès qu'il pouvait desirer, car il continua de professer, et brilla successivement dans les universités de Salerne, de Naples, de Rome, de Florence et de Pise, qui se le disputaient à l'envi. L'amitié qui l'unissait à Ferrante Sanseverino, le décida à se fixer dans la première de ces cités. Il ne fut pas moins estimé des savants que des princes, ce qui prouve qu'il sut enchaîner l'envie.

Léon X; non-seulement le nomma comte palatin, mais il eut pour lui tant d'amitié et d'estime, qu'il lui donna et voulut qu'il prît les armes et le nom de sa propre famille; ce nom de *Médicis*, devenu si illustre dans ce siècle.

Les principaux ouvrages d'un savant qui jeta un si grand éclat sur son nom et son pays, sont des *Commentaires* et *Versions*, des *Traités d'Aristote et d'Averroës*, mais sur-tout son traité intitulé *du Roi* et *du Tyran*. Admirateur de la nature, Nifo aima avec transport ce qu'en effet la nature fit de plus beau, les femmes; et prouva son attachement pour elles par ses deux traités: *de Pulchro et amore*, et *de re Aulicâ*. Paul Jove, un des plus illustres savants de l'Italie, atteste que Nifo avait une éloquence entraînante; malheureusement ce talent ne brille pas dans les écrits qui nous restent de lui. Il mourut en 1538.

Simone Porzio de Naples, fut le disciple et le défenseur de Pomponace. Il surpassa son maître, non-seulement par la vigueur de son esprit, mais par des connaissances dans la littérature et la langue grecque, dont Pomponace était entièrement dépourvu. Il occupa dignement la chaire de philosophie dans l'université de Pise, une des plus célèbres de ce temps, et publia un grand nombre d'ouvrages sur différents

sujets de morale, de physique, d'histoire naturelle, de médecine, etc. On croyait alors pouvoir raisonner et écrire sur toute espèce de matières, même sur ce qu'on ne connaissait pas. Un vain ergotisme et des citations sans nombre tenaient lieu de faits bien constatés et d'expériences. En un mot, dans ce siècle, il y avait beaucoup de raisonneurs, très-peu ou point de vrais philosophes. Les ouvrages de Porzio qui l'ont fait le plus remarquer, sont ses traités *de Conflagratione agri Puteolani*, et *de Dolore Simonis Portii*, et l'opuscule *de Puella Germana*, dans lequel il parle d'une jeune fille qui vécut deux ans sans prendre la moindre nourriture. Tous les écrits de Porzio furent goûtés par ses contemporains, hors, toutefois, celui qui a pour titre : *de Mente humana*, contenant la doctrine de son maître sur l'immortalité de l'ame. Gessner le qualifie d'*Opus impium et porco non homine dignum*. Cependant la réputation honorable dont Porzio jouissait, le mit à l'abri des dangereuses imputations de ses détracteurs. Il mourut paisiblement à Naples en 1554.

Mais il est temps de parler de l'homme qui, le premier, s'efforça de remettre la philosophie dans ses véritables voies, d'où la superstition

et le pédantisme l'avaient si long-tems et si étrangement écartée, et qui tenta de briser les chaînes dans lesquelles le despotisme de l'école retenait la pensée. Cet homme fut *Bernardino Telesio*, sur lequel on trouve une notice très-détaillée dans l'histoire littéraire du savant Ginguené. Nous ne nous permettons d'en parler après lui, que parce qu'il appartient au pays dont nous nous occupons exclusivement dans cet ouvrage.

Télesio était né en 1509 à Cosence, en Calabre ; il fit ses études à Milan, Padoue et Rome ; se trouvant dans cette dernière ville, en 1527, lorsquelle fut prise et saccagée, il en partagea les malheurs, et fut, comme tant d'autres, pillé et emprisonné.

Jusques à Télesio, on avait quelquefois changé de maître dans les écoles de philosophie, mais jamais de méthode; et c'était la méthode qui en était le plus grand vice, et s'opposait invinciblement à tout retour vers la vérité. Ardent par tempérament, ferme par caractère, et n'accédant, dans aucune controverse, à l'opinion de ses adversaires, Télesio était, comme on voit, l'homme qu'il fallait pour amener une espèce de révolution dans les études et dans les sciences. Et, en effet, dès son entrée dans la carrière, il déclara la guerre aux philosophes

anciens, et sur-tout à Aristote. Encouragé dans son entreprise par Ubaldino Bandinella, et monsignor della Casa, il refusa l'archevêché de Cosence, sa patrie, pour ne pas être distrait de ses importants travaux; et étant retourné dans le lieu de sa naissance, il y composa, dans la retraite, son grand ouvrage sur *la Nature des choses*, et plusieurs autres traités sur divers phénomènes de l'univers. Lucrèce fut son modèle, mais seulement pour le style, non pour les idées.

Les ouvrages de Télesio sont, en général, prolixes, défaut essentiel sans doute, mais qui est peut-être moins le sien que celui du temps où il écrivait : on y trouve aussi un certain embarras dans l'exposition des idées; mais, malgré ces défauts, une foule de traits y décèlent l'homme de génie. Télesio y montre, avec succès, le ridicule de la scholastique, et sur-tout des aristotéliciens et de leur méthode. Il ne propose, lui, ne veut d'autre guide que la nature, que les sens. Malheureusement pour élever un nouvel édifice sur les ruines de plusieurs autres, il manqua de temps ou de patience, et ne recueillit point tous les matériaux propres à l'exécution de son vaste dessein. Il néglige ordinairement les détails et les observations particulières pour généraliser, et

il ne donne, au lieu de faits qu'il aurait dû auparavant constater, que les rêves de son imagination. Dans ses ouvrages, ce savant semble avoir voulu reproduire le système de Parménide, qui n'admettait que deux principes ou agents de la nature; mais il est certain que Télesio y joint un troisième principe passif qui se prête à l'action et à la réaction des deux autres.

Au milieu de ses rêveries philosophiques, Télesio présente souvent des aperçus ingénieux et hardis sur la sensibilité des animaux et des plantes, sur la nature et la combinaison de l'homme physique et moral, sur l'analyse et la formation des idées abstraites et générales, sur l'immutabilité des lois de l'univers, et sur la nécessité de leurs effets, sur la lumière et le feu dont il croit l'univers rempli, et qui anime tous les êtres. Tout ce qu'avait imaginé, créé son ardente imagination, il le soumit à la censure de l'Église; ce qui n'empêcha pas que ses ouvrages ne fussent ensuite prohibés, et qu'il ne fût considéré lui-même comme un novateur suspect et dangereux. Ce fut pour lui un chagrin réel, et qui, joint à des malheurs domestiques, parut avancer le terme de sa carrière. Il mourut presque octogénaire en 1588, après avoir pleuré une épouse chérie qui l'avait de-

vancé dans la tombe, et un fils qu'il avait perdu par un lâche assassinat.

Les Napolitains, et sur-tout les Calabrois ses concitoyens, défendirent et propagèrent sa doctrine avec tant d'ardeur, qu'elle acquit bientôt un grand crédit dans toute l'Italie. Lui-même avait d'avance communiqué l'esprit de sa philosophie à l'académie de Cosence; aussi l'un de ses membres les plus savants, *Sertorio Quattromani*, en publia-t-il un précis en italien, qui est très-estimé, tant pour la clarté des idées que pour la correction du style. Sa philosophie eut des partisans, même dans les pays étrangers où elle ne tarda pas à se répandre. L'immortel Bacon, en Angleterre, et le savant Gassendi, en France, commentèrent, approuvèrent et répandirent ses principes : et dès-lors on regarda Télesio comme le premier des Italiens qui eût secoué le joug de l'autorité, et donné à l'Europe l'exemple de la liberté des opinions dans les matières philosophiques.

Giordano Bruno, de Nola, suivit les traces de Télesio. Mais, plus entreprenant que lui, le disciple alla plus loin que n'avait été le maître. C'est dans ses écrits que des observateurs judicieux ont découvert plusieurs des principes et des hypothèses qui eurent le plus grand succès

dans le siècle suivant; mais ses contemporains, loin de lui en savoir gré, l'en punirent par la persécution et l'exil. Ses premiers malheurs eurent pour cause les opinions qu'il ne dissimula point sur *la Mère de Dieu*, et sur la *Transubstantiation de son Fils*. Les controverses sur ces matières affligeaient, à cette époque déja rapprochée de nous, les lettres, la raison et l'humanité. Bruno se refugia à Genève; mais, ne pouvant s'accorder avec Calvin, l'intolérant apôtre d'une réforme qui admet la tolérance, il se rendit à Paris. Ce fut là que, nommé professeur extraordinaire de philosophie, il publia, en 1582, son ouvrage *de Umbris idearum implicantibus artem quærendi, inveniendi, judicandi, ordinandi et applicandi*, qu'il dédia à Henri III. Ce livre a devancé d'un siècle un autre ouvrage estimé, qui a été composé sur le même sujet, dans la capitale de la France. Bruno passa aussi quelque temps à Londres où il publia divers autres écrits en 1584 et 1585.

Mais d'autres vicissitudes et des malheurs plus grands que tous ceux qu'avait jusques alors éprouvés Bruno, l'attendaient pour en faire une des plus déplorables victimes de la superstition. La doctrine d'Aristote régnait encore avec plus de puissance à Paris que dans l'Italie. Bruno, qui osa traiter, sans égards, ce maître à qui

l'on rendait, en France, un culte presque superstitieux, ne put rester long-temps dans la capitale où il était revenu; et il fut obligé de se retirer à Wittemberg. Ce fut là qu'il développa, dans ses discours et dans ses écrits, sa haine implacable, non-seulement contre Aristote, mais contre le pape, qu'il désignait sous le nom de *Loup romain*, ce qui fit débiter et croire en Italie qu'il avait prononcé le panégyrique du diable. Enfin il adopta la religion luthérienne. Après avoir fait une abjuration solennelle du catholicisme, Bruno eut l'imprudence de retourner en Italie. C'est à Venise qu'il fut arrêté, traîné à Rome et livré au saint-office où, pendant deux ans, il languit dans ses prisons. On l'y fit subir interrogatoires sur interrogatoires. Enfin, après les longues procédures d'usage, il fut condamné à être brûlé vif, ce qui fut exécuté le 17 février de l'an 1600. Bernard Scioppius a fait un tableau effrayant, dans une de ses lettres, de cet affreux supplice dont il fut témoin. Il y assure que Bruno, lorsqu'on lui présenta un crucifix, au moment de monter sur le bûcher, en détourna les yeux; mais qui pourrait dire si ce fut par mépris pour le Christ, et si ce ne fut pas plutôt pour exprimer l'horreur qu'il ressentait de ce que la religion la plus humaine avait pour ministres

et interprètes les hommes les plus injustes et les plus inhumains. Ce qu'il y a de vrai, au reste, c'est qu'il mourut avec une fermeté extraordinaire.

L'ouvrage intitulé *Spaccio della Bestia triomphante*, dans lequel Bruno avait laissé éclater son mépris pour les moines, qu'il regardait comme une secte oisive de pédants inutiles et dangereux, fut, dit-on, la cause de sa mort cruelle, bien plus que les accusations d'athéisme et de luthéranisme, qui servirent sinon de motif, du moins de prétexte à sa condamnation. Enfin, ni les talents, ni les connaissances, ni l'estime de ses contemporains, ne purent sauver Bruno du bûcher. Tel était encore l'esprit du siècle, et celui qui dirigeait les serviteurs des autels.

Les ouvrages les plus estimés de ce savant sont les traités : *della Causa principio e uno ; dell' Infinito universo e mondi ; de Triplici minimo et mensurâ ; de Monade, numero et figurâ*, etc. C'est dans ce dernier ouvrage que l'on trouve le septicisme universel de Spinosa, l'idée des tourbillons de Descartes, la rotation des globes autour de leur centre, les atômes de Gassendi, l'optimisme de Leibnitz, le système de Copernic, qui, quoique connu déja, n'avait pas acquis l'autorité que lui donna depuis Galilée par la

supériorité de sa raison, de ses lumières, et de son génie. Brucker et Bulh se sont appliqués à exposer et développer les aperçus et les théories de l'infortuné Bruno.

MATHÉMATIQUES.

Tandis que les philosophes du royaume de Naples, dont nous venons de nous occuper, s'efforçaient à l'envi de réformer l'enseignement, de lui donner une meilleure direction, et de préparer ainsi le retour des vraies lumières, une autre science, celle des *mathématiques*, non moins importante sans doute aux progrès de l'esprit humain, s'avança à pas plus assurés et plus rapides peut-être. On ne dut pas voir, sans intérêt, dès les premiers moments, de hardis mathématiciens s'élever de la terre vers l'immensité des cieux, en mesurer l'espace, soumettre les mouvements des astres à leurs rigoureux calculs.

Marco, de Bénévent, enseigna avec succès dans l'université de Naples, la logique et la géométrie, et obtint, par ses *Commentaires sur les tables de Ptolémée*, le surnom de *Phénix des mathématiciens* de son siècle.

Gregorio Lapazzaja, de Monopoli dans la Pouille, et *Antonio Scazio*, de Naples, ne se

firent pas moins remarquer, l'un par son traité *de Familiaritate Arithmeticæ et Geometriæ*, et l'autre par celui *de Sectione cylindri et de potissimâ demonstratione.*

Giambattista d'Amico, de Cosence, publia, à l'âge de dix-huit ans, à Venise, un ouvrage intitulé *de Motibus corporum cœlestium sine excentricis et epicyclis*. Mais ce savant, d'un talent si précoce, fut assassiné à Padoue; et l'on croit que l'envie, éternellement jalouse du génie, fut l'auteur de ce crime. Tout annonçait que ce jeune mathématicien aurait fait faire un grand pas à la science.

Giuseppe Auria et *Antonio Gongorino*, qui traduisirent du grec divers anciens traités de mathématiques; mais sur-tout *Liberato Nicodemi* et *Gian Bernardino Longo*, auteurs, l'un, de quelques *Tables lunaires;* le second, d'un traité *de Cometis*, et quelques autres savants mathématiciens encore, mériteraient d'être mentionnés ici avec intérêt, si d'autres écrivains, d'un mérite supérieur, n'appelaient plus particulièrement notre attention.

Il faut placer dans ce nombre, et au premier rang, *Luca Gaurico*, né en 1474 à Gefuni, dans la principauté citérieure. Il enseigna les mathématiques et l'astronomie à Salerne, à Ferrare et à Naples, et donna les *Éphémérides* de

l'an 1534 et des années suivantes jusqu'en 1551. Mais, mêlant l'astrologie à l'astronomie, il s'avisa de vouloir prédire les évènements futurs, et osa annoncer à Jean Bentivoglio, seigneur de Bologne, la perte de son état. Cette prédiction lui valut pour récompense une détention étroite. S'étant sauvé de sa prison, il se rendit à Rome, où Paul III le nomma évêque; mais, préférant la tranquillité à la grandeur, il se démit, peu d'années après, de ses dignités ecclésiastiques pour se livrer entièrement à ses études favorites. Dans la collection de ses œuvres, imprimées à Bâle en 1575, en trois volumes in-folio, on distingue: *la Descrizione della Sfera celeste*, et les traités *del Moto delle Sfere*, *e dei cinque pianeti e due Luminari ; le Longitudini et le Latitudini delle Stelle fisse;* enfin ses prédictions astrologiques pour les années 1503 et suivantes, jusqu'à 1533, tant ce savant, d'ailleurs respectable, sacrifiait aux erreurs de son siècle. Il avait non-seulement écrit en maître dans sa science, mais aussi sur la morale, la poésie, la grammaire, etc. Il mourut en 1558, âgé de quatre-vingt-quatre ans, infatué de l'erreur la plus grossière, celle de croire que les destinées humaines sont écrites dans les astres, et dépendent de leur rotation, de leur position et de leur mouvement. Mais, malgré ses rêveries

astrologiques, on ne peut lui refuser le mérite d'avoir publié quelques écrits plus ou moins importants et utiles en astronomie, et d'y avoir employé un style correct et adapté au sujet, qualité assez rare de son temps dans les mathématiciens.

Le Gaurico avait aussi composé un nouveau calendrier ecclésiastique, tiré de la bible et des saints pères, et combiné avec celui de Jules-César; mais la gloire de réformer l'un et l'autre était réservée au célèbre *Luigi Lilio*, Calabrois de naissance. On s'était aperçu depuis long-temps des irrégularités que présentait le calendrier de l'Église, adopté, dès l'an 325, par le premier concile de Nicée. L'équinoxe du printemps au seizième siècle était en retard de dix jours sur ce calendrier; et chaque nouvelle lune anticipait de quatre jours sur la lunaison effective. Lilio seul, parmi la foule des astronomes qui s'étaient efforcés de détruire ces erreurs, en trouva les moyens et la véritable méthode. Ce calendrier ainsi réformé, et qu'on aurait dû nommer *Lilien*, du nom de son auteur, fut appelé *Grégorien*, du nom du pape Grégoire XIII, qui, après avoir fait examiner le travail par un conseil formé de cinq astronomes, dans le nombre dequels on remarquait Vincent *Laureo* et le cardinal *Sirlet*, tous deux Calabrois, ne balança

point à l'adopter et à le sanctionner. Ce fut *Antoine Lilio*, frère de Louis, qui, après sa mort, présenta le travail sur le calendrier au saint-père, et qui en quelque sorte en partagea l'honneur.

PHYSIQUE ET HISTOIRE NATURELLE.

Jean-Baptiste *Porta*, né également dans ce pays, l'emporta sur Lilio et ses prédécesseurs, tant par l'étendue de ses connaissances dans les mathématiques, que par ses découvertes dans la physique. Ne se bornant pas à ces sciences seulement, il s'adonna aussi à la statique, à l'optique, à la mécanique, à l'histoire naturelle, à la médecine, et même à la littérature. Né en 1540, il consacra sa vie, qui ne finit qu'en 1615, à s'instruire par de fréquents voyages, et à éclairer son esprit par d'utiles méditations et expériences, à consulter les savants les plus célèbres. Cherchant à répandre les lumières à mesure qu'il les recueillait, il fonda, sur le plan de l'académie des *Lincei* de Rome, une académie qu'il appela *dei Secreti*, qui brilla tant qu'elle fut dirigée par son génie, et par les lumières de beaucoup de savants auxquels il avait su inspirer la même ardeur pour l'instruction. On dit qu'il n'avait que quinze ans

lorsqu'il composa les quatre premiers livres de *la Magie naturelle;* il en porta, dans la suite, le nombre jusqu'à vingt. Il n'étonna pas moins l'Europe que sa patrie, par la variété et l'étendue de ses connaissances, par ses découvertes dans les sciences physiques et dans celle des calculs.

C'est dans cet ouvrage qu'on trouve la construction du *miroir parabolique*, dont le foyer peut s'étendre à l'infini; l'invention de la *chambre obscure*, qui a servi si heureusement à expliquer le phénomène de la vision; et quoi qu'en aient dit Tiraboschi et divers autres écrivains, on ne peut lui disputer la découverte de l'usage de la combinaison des verres concaves et convexes (1). Or, c'est la combinaison de ces deux espèces de verres, et non le tuyau par lequel ils sont joints, qui constitue essentiellement le télescope.

Les neuf livres, intitulés *de Refractione optices parte*, contiennent des recherches dans le même genre; Porta essaya d'y donner l'explication de l'arc-en-ciel et des couleurs du prisme. Dans le traité *de Elementis curvilineis*, il résout habilement plusieurs problèmes sur le cercle,

---

(1) *Si utrumque rectè componere noveris, et longinqua et proxima, majora et clara videbis.* Lib. XVII, c. 10.

l'ellipse, et d'autres figures curvilignes; dans ses traités *pneumatiques et sur la transformation de l'air*, il pose divers théorêmes sur l'équilibre et le mouvement des fluides, et se livre à d'utiles et savantes recherches sur les météores, sur l'air fixe, et sur l'influence que le soleil et la lune exercent sur les marées; enfin son traité de la *Physiognomonie* a devancé de plus d'un siècle les théories de Lavater et de ses émules, et leur a sûrement été d'un grand secours.

Non content des titres qu'il avait déja acquis à la reconnaissance de son pays, disons du siècle et de la postérité, Porta voulut encore appliquer ses connaissances physiques aux progrès de l'agriculture; et ce fut dans cette intention qu'il publia son ouvrage, intitulé *Fitognomonici*, destiné à faire connaître les qualités respectives des plantes. Son traité *de Villa*, plus utile encore, est bien moins connu.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que, réunissant les talents d'un poète comique à tant de connaissances qui sont étrangères à l'art du théâtre, il fit plusieurs comédies, qui eurent beaucoup de succès de son temps.

Mais il était presque impossible qu'un philosophe, d'un génie aussi vaste, brillât impunément dans un siècle encore empreint de la rouille des préjugés et de la superstition; qu'il

vît s'écouler sa vie sans danger, sans ennemis, et sans avoir à redouter les traits de l'envie. Pierre *Bodin*, le premier, jugea son livre de la Magie naturelle *digne du feu*, et qualifia Porta de *magicien vénéfique*. Il fut obligé d'aller à Rome pour se défendre de ces fausses imputations, et de s'en justifier dans les éditions postérieures qu'il en fit(1). Ce même ouvrage, qui avait failli le perdre au tribunal de l'erreur et du fanatisme, fut hautement absous par la philosophie. Par-tout accueilli, réimprimé plusieurs fois, il fut traduit en français, en espagnol, en arabe même; et c'est ainsi que la raison triomphe quelquefois, mais trop rarement, de l'ignorance. Notre auteur fut admiré par tous les savants de son temps, sur-tout par l'érudit Leclerc, par l'éloquent Sarpi, et par le célèbre Peiresc. Ce dernier même desira de connaître personnellement un des naturalistes qui a le plus contribué aux progrès des sciences physiques et mathématiques. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les ouvrages de Porta, malgré les pas immenses qu'ont faits ces sciences, ne sont point oubliés, et sont encore

(1) *Voyez* la préface de la *Magie naturelle*, édition de Naples, 1589.

aujourd'hui consultés, souvent avec avantage, par les physiciens et les naturalistes.

L'étude de la physique dut nécessairement développer celle de l'histoire naturelle et de la médecine, qui en sont comme des branches. Nous avons déja parlé de différents cabinets ou musées qui avaient été fondés pour l'avancement de ces sciences. Celui de *Ferrante Imperato*, pharmacien de Naples, était l'objet de la curiosité des nationaux comme des étrangers. Malheureusement tombé, à sa mort, dans les mains de ses héritiers, ce monument de ses connaissances et de son amour pour les sciences fut détruit. Il est resté de l'Imperato vingt-huit livres de recherches sur l'histoire naturelle, qui furent imprimés à Naples en 1559. Cet ouvrage eut un très-grand succès, quoiqu'il parût à l'époque où vivait l'illustre Aldrovandi, le Pline moderne de l'Italie. L'envie cependant s'efforça aussi de ternir le modeste éclat qu'obtint notre auteur; elle prétendit que Nicolas Stelliola avait vendu cet ouvrage à l'Imperato, avec le droit de le publier sous son nom. Tiraboschi a ajouté foi à cette calomnie; mais le judicieux et savant Signorelli, notre contemporain, en a démontré la fausseté, en s'appuyant du témoignage de *Fabio Colonna*, le successeur et l'ami de l'Imperato, juge très-compétent, et

qui regardait cette anecdote comme controuvée, et tout-à-fait invraisemblable. (Voyez la préface de l'ouvrage de Colonna, sur *les plantes rares de son pays.*)

Bartolommeo Maranta, de Venose, fut le plus illustre élève de Luca Ghini, un des plus grands botanistes du seizième siècle. Il profita beaucoup, dans ses études, du jardin botanique de *Gianvincenzo Pinelli*, et lui dédia, par reconnaissance, son ouvrage, intitulé *Methodus cognoscendorum simplicium*, publié à Venise en 1559.

Maranta fit ensuite un traité sur *la Thériaque* et *le Mithridate;* mais dégoûté, sur la fin de ses jours, de la botanique, il voulut s'exercer sur des sujets de littérature, et déclara même la guerre aux pédants qui infestaient, dans ces temps, le temple du savoir et des muses. Il mérita, comme botaniste, les éloges de Pierre Vettori, de Faloppe, et enfin de l'illustre Haller; mais, comme littérateur, il n'en mérita de personne.

L'Aldrovandi, dont la réputation et la gloire toujours croissantes s'élevaient à proportion de ses utiles et nombreux travaux, ne tarda pas à trouver dans *Cesare Odoni*, des Abruzzes, un digne compétiteur, qui disputa à ce grand naturaliste, dans Bologne même sa patrie, la

chaire de botanique et la direction du jardin des plantes.

Il fit un savant commentaire du traité d'Aristote, sur *les Animaux et les Plantes*, et d'un autre de Théophraste sur le même sujet. En 1561, il publia un nouveau traité sur la *Rhubarbe*. C'est en vain que le Mattioli voulut, dans sa vie d'Aldrovandi, déprécier les talents d'Odoni. Si ce dernier ne put s'élever à la hauteur de l'autre, il n'en devait pas moins être considéré, après lui, comme un des meilleurs botanistes de son temps.

Le nombre des médecins fut encore plus considérable dans le royaume de Naples, que celui des autres savants. Mais leur célébrité ne fut pas toujours la preuve de leur mérite. On distingue dans la foule *Cesare Ottato*, qui, en 1517, publia à Venise l'ouvrage intitulé *de Crisi, de Diebus criticis, et de Causis criticorum*, etc.;

Giambatista Alamagna, Calabrois, auteur d'un traité intitulé *de Febribus ;*

Gian-Francesco Brancaleone, qui nous a laissé deux ouvrages, ayant pour titre, l'un *de Balneorum utilitate ;* l'autre *de Immortalitate animorum ;*

Gian-Francesco Lombardo, qui corrigea les

fameux vers de l'école de Salerne, et composa le traité *de Balneis puteolanis;*

Et enfin un certain *Giovanni*, Calabrois, qui fixa l'attention d'Érasme, et mérita, selon lui, d'être le rival du savant Rutzer Rescius, son ami.

On pourrait citer aussi *Giovanni-Andrea Basile*, auteur de vingt-trois volumes de *Matière médicale*, si le nombre des volumes était une preuve du mérite des auteurs.

Mais *Donato Antonio Altomare* mérita, à plus juste titre, les éloges de ses contemporains. Défenseur d'Hyppocrate et de Gallien, il les vengea des attaques de l'ignorance présomptueuse. Il publia divers ouvrages à Naples, Venise et Lyon. Les plus estimés sont ceux qu'il écrivit sur la *Manna* et sur *le Vinace*, et sur leur usage dans la médecine. Altomare éprouva non-seulement quelques contradictions de la part de *Salvo Selano*, son compatriote et médecin comme lui, mais aussi des persécutions de la part des théologiens, qui eurent des doutes sur son orthodoxie. Il fut obligé, pour s'en laver, d'aller à Rome où il eut le bonheur de se justifier, de faire reconnaître son mérite et son innocence.

L'anatomie et la chirurgie, sciences aussi positives que la médecine est conjecturale, firent

des progrès plus éclatants. Divers ouvrages des professeurs de ce temps sont encore estimés dans le nôtre, contiennent des découvertes et des méthodes utiles même de nos jours.

Déja dans le siècle précédent, *Vincenzio Vianco*, de Maida en Calabre, avait réussi à refaire des parties de visage perdues, suppléant ainsi la nature humaine dans ce qu'elle a formé de plus délicat. Quoique les procédés de cette opération chirurgicale n'aient été décrits qu'en 1597 par *Tagliacozzi*, ils avaient été pratiqués, un siècle auparavant, par les deux Siciliens Branca, père et fils, qui probablement les avaient appris du chirurgien calabrois (1).

Alfonso Ferrante et *Antonio Gatto*, l'un professeur d'anatomie à Naples, et l'autre auteur d'un ouvrage intitulé *Isagoge anatomica*, se distinguèrent aussi dans ce siècle. Mais ceux dont la postérité admire encore les découvertes, sont : *Mariano Santo*, *Alfonso Ferro*, *Bartolommeo Eustachio* et le *Jasolino*, anatomistes très-distingués, et dont le savant Portal a constaté le mérite.

Mariano Santo était de Barlette; il fut élève du célèbre chirurgien Giovanni da Vigo, de Gênes. Il avait à peine atteint l'âge de vingt-

(1) *Voyez* Tiraboschi.

cinq ans, qu'il publia sa pratique chirurgicale. Mais ses traités, qu'on lit encore, sont intitulés *de Lapide Renum* et *de Vesicæ lapide excidendo.* Ce fut lui qui, le premier, décrivit le *grand appareil*, ou le procédé d'extraire la pierre avec une telle précision, qu'on peut le regarder avec raison comme l'inventeur d'une des plus utiles opérations. Cependant il n'a pas hésité de déclarer qu'il l'avait apprise d'un certain Giovanni di Romani, dont on ignore la patrie, et qui peut-être est celui dont Faloppe a fait mention, comme d'un empirique.

Alfonso Ferro mérita, par ses talents, d'être nommé médecin de Paul III. Il dut moins la considération dont il jouissait à cette place, qu'à son ouvrage : *de Sclopetorum sive archibusorum vulneribus*, imprimé en 1554, et que M. Portal, qu'on ne se lasse point de citer, recommande d'étudier attentivement à tous ceux qui pratiquent l'art de la chirurgie ou qui s'y destinent. Ferro publia aussi un mémoire sur une maladie que les Italiens persistent, ainsi que d'autres nations, à appeler une maladie française, et que les Français appellent mal italien, ou plutôt encore *mal de Naples ;* et enfin un autre ouvrage sur les *Caroncules.*

Eustachio, qui vecut après ces deux lumières de la chirurgie dont nous venons de parler,

les surpassa de beaucoup en habileté. Né à San-Severino, dans la Calabre, il enseigna d'abord la médecine dans le collége de la Sapienza à Rome. Partisan de Gallien, il suivit toujours ses principes. Il dut sa célébrité à ses opuscules anatomiques, et sur-tout à ses traités sur l'*Organe de l'ouie et sur les reins*. Il connut mieux ces organes qu'aucun de ses devanciers, et contesta au Sicilien Ingrassia la découverte de l'os de l'oreille, qu'on appelle *étrier*, à cause de sa forme. Mais, ce qui n'admet aucune contestation à son égard, ce sont les découvertes qu'il fit de la veine *azigos*, du canal thoracique, et de la valvule placée entre les veines caves, supérieure et inférieure. Les dents lui fournirent aussi le sujet d'un traité le plus parfait qu'on ait eu sur cette matière. Nous avons enfin de ce savant laborieux quarante-six tableaux anatomiques, qui, restés inédits et presque oubliés jusqu'en 1714, furent retrouvés et publiés à Rome par les soins de monsignor Lancesi, médecin du pape Clément XI. Les observations d'Eustachio sur son art ont été admirées par les meilleurs anatomistes de nos jours, et entre autres par Morgagni. On assure même qu'il a devancé les plus belles découvertes des modernes dans l'anatomie.

Il nous reste à parler, mais briévement, de

Giulio Jasolino, qui, né à Sainte-Euphémie, en Calabre, fut le disciple de l'illustre Ingrassia, auquel il succéda dans la chaire anatomique, fondée à l'université de Naples. Ce fut lui qui préconisa, dans un de ses ouvrages, les vertus des eaux d'Ischia, île que les anciens appelaient *Pithécuse;* mais ses traités sur l'anatomie sont encore plus estimés, et M. Portal en a fait connaître, par des extraits, les observations les plus remarquables. Enfin c'est à lui qu'on doit la découverte des racines du *poro epatico.*

PHILOLOGIE. — ÉRUDITION.

L'érudition fit plus de progrès dans ce siècle que la philosophie. Déja, dans le siècle précédent, on s'était adonné, avec quelque succès, à la critique, aux langues savantes, à l'étude des manuscrits, à tout ce qui constitue la science philologique : dans celui-ci, ce genre de connaissances eut des résultats encore plus rapides et plus brillants. On les dut principalement à la protection qu'accordaient les princes italiens aux recherches des érudits. Ils croyaient, et peut-être se trompaient-ils, qu'il était de leur intérêt d'encourager plutôt ce genre d'études, que celles de la philosophie, et sur-tout de la politique.

Les Napolitains avaient été les premiers à cultiver les langues savantes, particulièrement la langue grecque. Ils avaient trouvé, plus que tout autre peuple, de grandes facilités dans cette étude. En effet, les habitants de plusieurs contrées de la Calabre et de la province de Lecce, qui suivaient les dogmes et les rits de l'église grecque, parlaient un grec, à la vérité, très-corrompu; mais le grec n'en était pas moins pour eux comme une langue maternelle. Aussi quelques-uns des jurisconsultes, des théologiens et des philosophes, dont nous avons fait mention, la possédaient-ils à un très-haut degré. Ici, nous nous bornons à faire connaître ceux qui s'en firent une occupation particulière, et obtinrent de la célébrité dans ce genre de connaissances.

Commençons par le cardinal *Guglielmo Sirleto*. Il était né à Stilo, en Calabre, en 1514; et il mourut à Rome en 1585. Ce savant savait si bien le latin, le grec et l'hébreu, qu'il parlait ces trois langues, avec la même facilité, la même abondance, que celle de son pays. Nommé bibliothécaire du Vatican, il connut et apprécia les immenses trésors dont il était entouré, et sut les mettre à profit. Doué de la plus heureuse mémoire, il retenait tout ce qu'il avait lu, et citait, au besoin, les maximes des principaux

écrivains, les pensées, et jusqu'aux expressions des auteurs les plus anciens. Mais comme il se plaisait plutôt à étudier qu'à écrire, il ne nous est resté de lui que des traductions de *quelques vies des saints*, écrites en grec par Simon Théophraste; le *Ménologe* des Grecs; les traductions de *deux discours* de Grégoire de Nazianze, les mêmes que traduisit depuis Annibal Caro; quelques *variantes* sur le Psautier; enfin beaucoup de *lettres* écrites en grec, en latin et en italien, dont quelques-unes se trouvent manuscrites dans la bibliothèque de Saint-Jean *a Carbonara* à Naples.

Agazio Guidacerio, Calabrois comme Sirletto, enseigna l'hébreu à Rome sous Léon X et Clément VII. Ayant eu la douleur de perdre la riche bibliothèque qu'il s'était formée, dans le sac de Rome, par les soldats du fameux connétable de Bourbon, il se refugia à Avignon, et mourut à Paris en 1542, après avoir professé dans cette ville la langue hébraïque. C'est là qu'il améliora et publia de nouveau, en 1539, sa grammaire de cette langue, qui avait d'abord paru à Rome. On a aussi de lui une version du Cantique des Cantiques, et des vingt-quatre premiers Psaumes de David avec des commentaires.

Pietro Galatino, cordelier, était un des grands théologiens de son temps. Il écrivit plusieurs

ouvrages théologiques, et, entre autres, un traité *de Arcanis catholicæ veritatis*. Quoiqu'on l'ait accusé de plagiat dans ses ouvrages, on ne lui conteste point le mérite d'avoir été très-versé dans le latin, le grec, l'hébreu, et même dans le chaldéen. C'est ce qui nous décide à le placer dans la catégorie des philologues et grammairiens.

Mais un des savants qui parvinrent à écrire la langue de Cicéron et de Virgile avec le plus de goût et de pureté, fut *Mario Corrado*, de Leccé. Il avait étudié les belles-lettres à Bologne sous Romolo Amaseo, et il les professa ensuite dans cette même ville et dans celle de Salerne. Il fut aussi un des secrétaires du concile de Trente. On a de lui douze livres *de Linguâ latinâ*, et cinq *de Copiâ latini sermonis*. Très-estimé des savants de son temps, il le fut sur-tout de Paul Manuce et de Charles Sigonius.

Ercole Ciofano, de Sulmone, se fit remarquer comme grammairien, mais sur-tout par son esprit hargneux et querelleur. Il se brouilla avec Alde Manuce, autrefois son ami, parce que ce dernier voulait publier des commentaires sur les ouvrages de Cicéron, dont, lui Ciofano, avait autrefois commenté le traité *de Officiis*. Il lui paraissait que c'était dans Alde Manuce une impertinence de commenter, après lui, un

ouvrage. Aussi lui adressa-t-il une lettre pleine de grossières invectives. Les ouvrages qui lui font le plus d'honneur sont : *les Locutions vulgaires et latines de Cicéron*, et ses *Commentaires sur Ovide*, son compatriote.

On vit aussi, à l'époque dont nous parlons, des savants ingénieux qui, laissant les routes battues, s'occupèrent d'une espèce de *Philologie comparée*, en opposant la langue italienne aux langues savantes, dont ils avaient fait une étude laborieuse. *Ascanio Persio*, de Mattera, publia un discours très-curieux sur *la conformité de la langue italienne avec les langues anciennes les plus nobles, et sur-tout avec la langue grecque*, imprimé à Venise en 1592. Apostolo Zeno nous apprend aussi que Persio s'occupait de composer un vocabulaire comparatif des langues italienne, latine et grecque (*note al Fontanini*, tom. 1er.) lorsque la mort le surprit. Cet érudit se flattait d'avoir trouvé dans le grec et le latin l'origine de beaucoup de mots, mal-à-propos attribués par d'autres à la langue des Vandales, des Ostrogoths, et à celle des Hébreux et des Arméniens. On voit quelques exemples de ses recherches en ce genre dans le discours que nous avons cité.

Benedetto Falco et *Fabricio Luna* s'occupèrent aussi du dictionnaire italien. Le premier

fut très-estimé du Bembo, de Paul Manuce, de Bernardo Tasso et de Scipion Capece. Son ouvrage *de Origine hebraïcarum, græcarum, latinarumque vocum, deque numeris omnibus*, prouve qu'il possédait à un haut degré les langues savantes. Le traité intitulé *Syllabæ poeticæ*, et ses *Institutiones grammaticæ*, suivies d'un vocabulaire de mots réputés barbares, ne firent qu'ajouter à sa réputation. Mais ce qui vint y mettre le sceau, fut le *Vocabulario italiano*, qu'il mit en tête du *Rimario*, qui fut imprimé en 1535. Quoique ce vocabulaire soit loin d'être aussi abondant, aussi exact qu'il eût été à desirer, il prépara du moins celui de Fabricio Luna, qui ne fut publié à Naples qu'en 1536. Ambrogio de Calepio avait publié, vers la fin du XVe siècle, un *dictionnaire latin*, et Varino Favorino, en 1523, son *dictionnaire grec*. Mais Falco et Luna sont évidemment les seuls qui, les premiers, aient entrepris un dictionnaire italien; et, si l'on alléguait les essais de Lucilius Minerbi, qui ne les publia qu'à la même époque (1535), on répondrait qu'il ne recueillit que les seuls mots employés par Boccace.

ARCHÆOLOGIE.

Passons actuellement à l'archæologie, ou science des antiquités, qu'on pourrait appeler,

selon nous, science des monuments; science sans laquelle on ne peut se flatter de savoir ce que furent les mœurs, les lois et les usages des peuples dans tout le cours des âges qui ont devancé le nôtre.

Les philologues furent nécessairement conduits à cultiver cette branche des sciences humaines par la lecture des manuscrits, des inscriptions; par le spectacle continuel des ruines des anciens édifices et monuments; par cette curiosité si naturelle à l'homme, qui le porte à connaître les mœurs, les usages, les goûts de ceux qui l'ont devancé sur le théâtre du monde. Mais, comme nous venons de l'observer, c'est de l'étude des langues savantes que sortit la science des antiquités; si l'on fût resté dans l'oubli, dans l'ignorance de ces langues, jamais on n'eût songé à étudier les monuments antiques; et, même quand on en aurait éprouvé le desir ou le besoin, comment aurait-on pu parvenir à les bien connaître? Au moyen de traductions, de recherches, de comparaisons, on parvint à découvrir des vérités, non-seulement d'un grand intérêt, mais en même-temps aussi instructives qu'utiles. Nous avons déja cité quelques-uns des traducteurs qui ont rendu de si grands services aux sciences archæologiques; nous en nommerons d'autres dans l'oc-

casion ; mais ici nous devons nous borner à ceux qui se sont voués plus particulièrement à la science de l'archæologie.

Le premier des archæologues de ce siècle fut, sans contredit, *Alessandro d'Alessandri*, dont nous avons déja parlé dans le siècle précédent, parce qu'en effet il fleurit dans l'un et l'autre siècle. Nous nous contenterons donc de citer encore une fois son ouvrage le plus remarquable, ses *Dies geniales;* nous en avons dit et le mérite et les défauts. Ajoutons, parce que c'en est ici la place, que son auteur ouvrit brillamment la carrière aux savants qui sentaient le besoin de se livrer à des recherches, à des études de même genre.

Nous avons aussi parlé ailleurs du musée fondé dans Naples par *Gianvincenzo Pinelli*, dont la plus grande partie était composée d'objets d'antiquités. Pinelli, dont la famille était originaire de Gênes, naquit à Naples en 1535, et se livra de bonne heure à des études profondes dans la littérature et les arts. Il voulut tout apprendre ; la philosophie, la jurisprudence, la médecine, et les mathématiques ; la musique et les langues latine, grecque, hébraïque, espagnole, italienne, et française. Il n'avait que vingt-trois ans, lorsqu'il mérita, par ses connaissances aussi variées qu'étendues,

que Bartholommeo Maranta, son concitoyen, lui dédiât son livre *des Simples*. Les Napolitains perdirent, trop tôt pour leur pays, leur savant compatriote, qui choisit Padoue pour son séjour ordinaire. Il y mourut en 1601, généralement regretté par les Italiens et les étrangers, qui ne se lassaient point d'admirer son immense savoir. Il comptait parmi ses amis l'élite des savants : les cardinaux Baronius et Bellarmin ; Pignorio, qui le comparait, pour son mérite, à Pomponius Atticus, et le savant Peiresc, qui vint plusieurs fois visiter son musée. Gassendi a fait souvent, dans ses ouvrages, une mention de Pinelli, également honorable pour tous deux. Il est bon d'observer que, digne propriétaire du meilleur des musées alors connus, Pinelli aimait mieux employer son temps à s'instruire et à instruire les autres par l'examen et l'explication des monuments que renfermaient ses collections, qu'à composer et publier des livres. Il préférait d'étudier ceux qui déja existaient, de les méditer, à la vaine gloriole d'en augmenter le nombre. Il ne laissa à sa mort qu'une belle bibliothèque et son riche musée, qui eurent la plus triste destinée. Lorsqu'on transportait de Padoue, dans sa patrie, ces précieuses collections sur trois bâtiments, ils furent poursuivis par des corsaires;

et l'équipage crut devoir en jeter à la mer la plus grande partie, pour se dérober à la poursuite des pirates. L'évêque de Fermo parvint à recueillir quelques caisses que les flots poussèrent sur le rivage : le reste fut vendu 3,400 écus d'or au cardinal Frédéric Borromée, qui en enrichit la bibliothèque ambroisienne de Milan.

Nous avons encore mentionné les collections de divers genres formées dans le royaume de Naples, par J. B. Porta, l'Imperato, Alphonse Sanchez et Adriano Spadafora, qui tous cultivèrent plus ou moins l'étude des antiquités; mais celui qui les surpassa tous fut sans doute *Fabrizio Santafede*, qui exerçait en même temps l'art de la peinture. La collection de ce savant artiste, en médailles et en statues, ne fut pas moins considérable par le nombre, qu'elle était précieuse par le choix. Mais tel était le sort des monuments du génie que tout fut perdu et dispersé après sa mort. Il n'est resté de lui que ses tableaux.

Pirro Ligorio, noble Napolitain, est si connu parmi les érudits, que sa réputation est moins italienne qu'européenne. Il éclipsa Santafede, ainsi que beaucoup d'autres de ses prédécesseurs. On sait qu'il n'était pas seulement antiquaire,

mais littérateur, artiste et savant érudit. Giammateo Toscano l'appelait *Totius antiquitatis peritissimus, nulliusque artis ignarus.* Peintre, comme Santafede, Rome montre encore de ses tableaux. Ses talents dans les beaux-arts le firent nommer architecte surintendant de l'église de Saint-Pierre. Telle était la variété et l'étendue de ses connaissances qu'Alphonse II, duc de Ferrare, crut devoir l'appeler à la direction des travaux hydrauliques qu'il entreprit pour arrêter les inondations du Pô, et prévenir les désastres que ce fleuve cause dans les provinces les plus fertiles de l'Italie. Alphonse l'ayant reçu à son service comme ingénieur, le nomma aussi son antiquaire. Il mourut à Ferrare en 1593. La bibliothèque de Turin possédait de lui, et doit sans doute posséder encore, quarante volumes manuscrits, tant sur les antiquités, que sur divers objets des sciences et des beaux-arts; c'étaient le fruit, tant de ses voyages en Italie, et particulièrement dans le royaume de Naples, que des études auxquelles il lui avait fallu se livrer pour remplir les intentions des princes qui l'avaient chargé des plus difficiles travaux en tout genre. C'est dans cette immense collection d'écrits, qu'on trouve le livre *des Antiquités de Rome*, qu'il publia à Venise en 1553, et

celui *de Vehiculis*, publié par Jean Scheffer, en 1671; tous les deux également connus et estimés. On a en outre de lui un fragment de l'*Histoire de Ferrare*. Quoique ses ouvrages offrent d'assez grandes imperfections, et que l'on s'aperçoive trop souvent que le temps lui manquait pour les rédiger, ils n'en sont pas moins d'un grand secours à tous ceux qui se livrent au même genre d'études. Et c'est pour lui un assez beau titre de gloire d'avoir été loué et estimé des plus grands antiquaires, ses successeurs, tels que Panvinio, Caro, Maffei, Muratori, etc.

Francesco Lombardi, que nous avons rencontré parmi les médecins, figura aussi avec avantage parmi les antiquaires. Son traité *de Balneis Puteolanis* renferme tout ce que l'antiquité pouvait lui fournir de plus curieux sur ce sujet. Pour le traiter dans toute son étendue, il avait collationné et commenté un grand nombre de textes, tant imprimés que manuscrits; ce qui fut l'origine de l'ouvrage qu'il publia sous le titre de *Synopsis auctorum omnium qui hactenùs de balneis aliisque miraculis puteolanis scripserunt*. Dans ces ouvrages, outre ce qui concerne l'histoire naturelle, on trouve tout ce qui peut servir à illustrer les monu-

ments antiques d'Ischia, de Pouzzoles et de ses environs.

Lombardi publia de plus quelques opuscules sur des matières ecclésiastiques, et des poésies latines et grecques. Burman, Gesner, Paciaudi, et d'autres savants, ont fait l'éloge de divers ouvrages de cet auteur.

Nous avons à parler maintenant d'un guerrier illustre, qui s'occupa beaucoup de la science des antiquités, de *Ferdinand Loffredo*, marquis de *Trevico*. Il suivit Charles-Quint en Italie, en Allemagne, en Hongrie, à Tunis; gouverna la Pouille, et fut nommé, par Philippe II, conseiller intime de don Juan d'Autriche, pendant la guerre que firent plusieurs puissances alliées contre les Turcs. Il était vice-roi en Sicile, lorsqu'il mourut à Naples en 1585. Ce qui ne l'honore pas moins que ses exploits, c'est son *Histoire des antiquités de Pouzzoles et de ses environs*, publiée à Naples en 1580, traduite en latin, et insérée par Burman dans son trésor des *Antiquités italiennes.*

Nous placerons ici, pour terminer la section que nous avons consacrée à l'archæologie, la courte biographie du malheureux *Scipione Tetti*, Napolitain de naissance, l'un des premiers auteurs d'histoire littéraire, et qui cependant nous paraît mieux placé parmi les antiquaires. Tetti

parcourut l'Italie, et compulsa les plus riches bibliothèques pour découvrir et connaître leurs manuscrits les plus remarquables. Il renferma le fruit de ses recherches dans un *Catalogue* justement estimé, qui avait pour objet de guider et d'éclairer tous ceux qui pourraient desirer de se livrer à de semblables études, et à qui il évitait, par ce travail, d'immenses travaux. D'après les doutes avancés par le continuateur de l'Histoire littéraire d'Italie de M. Ginguené, nous n'osons pas attribuer à Tetti *la Bibliothèque scholastique*, imprimée à Londres en 1618, et citée par le P. Labbe. Mais on a de lui un mémoire très-savant, intitulé *de Apollodoris*, inséré par Benoît Egio, dans la bibliothèque d'Apollodore, publiée à Rome en 1555. Peut-être eût-il laissé quelques autres ouvrages non moins importants, si l'inquisition de Rome, méconnaissant ses talents, son savoir, et ses qualités morales, ne l'eût condamné au supplice des galères, sur les mêmes soupçons d'hérésie, qui lui faisaient persécuter tant d'autres savants, tant d'hommes de génie.

HISTOIRE.

Il est temps d'examiner comment fut cultivée, dans le siècle qui nous occupe, l'une des

branches de la littérature la plus utile et la plus féconde, l'Histoire.

L'étude des langues savantes et des antiquités devait nécessairement conduire à cet art sublime de décrire les actions des peuples et des rois. Là les anciens pouvaient encore servir de modèles. En quoi ne sont-ils pas nos maîtres?

Il était arrivé, dans le royaume de Naples, ce qui est arrivé par-tout ailleurs, que l'on n'avait eu d'abord que d'arides chroniques au lieu d'histoires; c'est dans ces écrits plus ou moins barbares, qu'il fallut de tout temps rechercher les faits, les dates, les matériaux enfin, des ouvrages qui ont pour but de faire connaître les mœurs, les évènements des siècles passés. Naples eut encore, au XVIe siècle, de ces chroniqueurs qui, s'ils manquent de critique, de raisonnement, dédommagent du moins par leur véracité. Tels sont *Silvestro Guarino*, d'Averse, auteur de quelques *journaux du royaume* (c'est le titre de ces chroniques); *Antonello Coniger*, de Lecce, qui employa en écrivant le dialecte de son pays; *Giuliano Passaro*, qui écrivit dans la manière de Matteo Spinelli; *Scipione Mazzella*, *Gregorio Rosso*, *Antonino Castaldo*, et *Cornelio Vitignano*, tous Napolitains. Malgré leurs imperfections, on ne peut se dispenser de les

consulter, si l'on veut connaître et sur-tout écrire l'histoire du temps où ils ont vécu.

Mais ceux qui méritèrent à plus ou moins juste titre le nom d'historiens, s'occupèrent, les uns de l'histoire de quelque province ou de quelque époque particulière; les autres, de l'histoire générale du royaume; d'autres enfin de celle de quelque nation étrangère. Rangeons-les donc ici dans ces quatre classes; mais prévenons d'avance que nous ne nous occuperons que de ceux qui nous ont paru les plus remarquables.

Dans la première catégorie, il faut placer *Bernardino Cirillo*, d'Aquila, qui écrivit en italien les mémoires de sa province et l'histoire de son temps; *Giovanni Giovane*, savant très-distingué en grec et en latin, qui publia, en 1589, l'histoire de Tarente, sous le titre *de Antiquitate et varia Tarentinorum fortuna*; *Gabriele Barrio*, né à Francica, dans la Calabre, qui, après avoir fait de longs voyages et de longues études, écrivit des *Mémoires* sur sa province, ainsi que les trois livres intitulés *Pro lingua latina*, et les opuscules *de Æternitate urbis et de laudibus Italiæ*: mais l'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur, est celui qui parut sous ce titre: *de Antiquitate et situ Calabriæ, libri V*. L'érudition choisie, et la pu-

reté et l'élégance du style qui distinguent cet ouvrage, firent pardonner quelques inexactitudes qui le déparent, mais que l'auteur s'efforça de corriger dans la suite. Sertorio Quattromani et le prélat Aceti, après avoir enrichi de notes le livre ainsi corrigé, le firent réimprimer à Rome en 1737. On débita dans le temps que Barrio s'était attribué les travaux ou du cardinal Sirletto, ou des cardinaux Santoro et Sadoleto; mais cette imputation, sans fondement, ne s'est pas long-temps répétée. On l'accusa avec plus de raison de trop de partialité envers son pays et ses concitoyens; ce qui ne l'empêcha pas d'être surnommé le Strabon de la Calabre. Un heureux imitateur de Barrio, qui, comme lui, s'occupa avec succès de l'histoire de la Campanie, sa patrie, fut le P. *Antonio Sanfelice.* Il sut aussi unir l'érudition à la pureté et l'élégance du style, et même à la culture de la poésie. On a de lui plusieurs livres de vers latins. Mais l'ouvrage intitulé *Descriptio Campaniæ*, publié à Naples en 1562, et réimprimé à Amsterdam, Francfort et Leyde, est suffisamment recommandé par les éloges que lui ont donné Mazzocchi et Montfaucon.

Camillo Porzio et *Alessandro d'Andrea*, se sont bornés à décrire deux époques ou évènements particuliers de l'histoire de Naples. Ca-

millo Porzio, qu'il ne faut pas confondre avec un autre littérateur romain du même nom, était très-versé dans la littérature grecque et romaine. Encouragé par le cardinal Seripando, il écrivit l'*Histoire de la Conjuration* que formèrent les barons du royaume de Naples contre Ferdinand Ier d'Arragon. Cette histoire, divisée en sept livres, s'étend de 1480 jusqu'en 1487. L'auteur l'avait commencée d'abord en latin; mais docile ensuite au conseil de Seripando, il la continua en italien. Elle offre de l'intérêt, une gravité de style remarquable, et sur-tout de l'exactitude dans le récit des faits. On a dit que Porzio avait aussi composé une *Histoire d'Italie;* elle est même citée par Nicodemo et Tafuri; mais il ne paraît pas qu'elle ait jamais été publiée.

Alessandro d'Andrea, né à Naples, suivant les uns, à Barletta, suivant d'autres, avait servi dans les armées de Philippe II. Également instruit dans la profession des armes et dans les lettres, il entreprit de décrire la guerre que Paul IV fit contre les Espagnols en 1556 et 1557. Cette histoire, qui parut d'abord à Venise en 1560, est écrite en italien, et sous la forme de dialogues, forme qui ne se prêtait guère à la dignité du genre. Pénétré probablement de cette vérité, l'auteur changea cette forme, prit la

marche accoutumée, et publia de nouveau son ouvrage à Madrid en 1589, mais en langue castillane; ce qui est une preuve de plus de la flexibilité de son talent. Il traduisit ensuite du grec l'*Art de la guerre*, de l'empereur Léon.

Les auteurs napolitains d'histoires plus ou moins générales, sont plus nombreux. Les premiers qui figurent dans cette classe sont *Angelo di Costanzo* et *Giambattista Carafa*, tous deux nobles Napolitains et contemporains. Carafa épousa Ippolita Rossi, sœur de la mère de Torquato Tasso. Il avait écrit l'histoire du royaume de Naples; mais ce ne fut que *Muzio* son fils qui, après sa mort, arrivée en 1572, publia la même année la première partie de cette histoire. Elle commençait avec l'ère chrétienne, et s'étendait jusqu'à la conquête d'Otrante en 1481. La seconde partie, qui ne finissait qu'en 1570, ne fut jamais publiée. C'est Collenuccio, que cet historien semble avoir pris pour modèle.

L'histoire de Costanzo, quoique moins étendue, lui est de beaucoup supérieure; elle commence à la mort de Frédéric II, et se termine en 1488. Collenuccio, qui avait précédé l'un et l'autre dans la même carrière, avait écrit d'une manière peu favorable aux Napolitains; Costanzo l'a réfuté; et ce fut là le vrai

motif qui lui fit entreprendre l'histoire de sa patrie. Il y fut encouragé par Sannazar et Puderico. Après la mort de ces deux savants, et de deux de ses enfants, malheurs qui furent suivis encore par d'autres vicissitudes, il suspendit ses travaux historiques, et ne les reprit qu'en 1572, où il fit paraître les huit premiers livres de son histoire : les autres, qui s'élèvent au nombre de vingt, ne furent publiés qu'en 1581, dix ans avant la mort de l'auteur. Dignité et élégance dans le style, assez de critique et de raison, exactitude et ordre dans les faits, tel est le mérite de l'ouvrage de Costanzo, qui ne laisse pas d'offrir aussi quelques défauts ; mais d'injustes censeurs les ont trop exagérés. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est sa trop grande animosité contre Collenuccio, son prédécesseur. Il lui prodigue les épithètes de méchant, de menteur, de sot, etc. ; expressions indignes d'un historien. Mais, malgré tout cela, le mérite de son ouvrage est tel, que Giannone lui a fait des emprunts considérables, et qu'il fait, en plusieurs endroits, l'éloge de l'auteur.

Costanzo est encore auteur de quelques autres productions. Mais ce qui lui fait le plus d'honneur, ce sont ses poésies, dont nous aurons occasion de parler ailleurs.

Tommaso Costo, Napolitain, s'occupa sans

cesse de l'histoire de son pays; il commenta et continua même celle de Collenuccio, déja continuée par *Mambrino Roseo* et *Colaniello Pacca :* en prenant son travail à plusieurs reprises, il la prolongea depuis 1563 jusqu'à 1610. On a encore de lui un catalogue *de rois*, *vice-rois*, *provinces*, *etc.*, *du royaume de Naples ;* un *Mémorial*, ou journal des évènements les plus remarquables arrivés dans ce pays, depuis 412 jusqu'en 1592; un *Abrégé de l'ouvrage de Platina* sur les papes, et d'autres productions du genre historique. On distingue parmi ses ouvrages celui qui a pour titre *Ragionamenti*, contre Scipione Mazzella, qui lui attira un procès criminel. Il ne traita guères mieux Collenuccio, Carafa, Summonte, et d'autres historiens. Il faut encore compter dans le nombre des écrits de Costo, des *discours* sur les *Trionfi* de Pétrarque et sur le poëme du Tansillo, *le Lagrime di S. Pietro ;* et enfin un livre d'un genre très-différent, intitulé *Piacevolissimo fuggi-l'ozio.* On a accusé cet auteur de plagiat, et on lui reproche quelques autres défauts ; mais ses ouvrages n'en sont pas moins très-utiles à ceux qui veulent étudier l'histoire de Naples.

D'autres auteurs napolitains s'essayèrent à rédiger l'histoire de tels ou tels autres états de l'Italie. De ce nombre est *Pier-Leone Casella*,

né à Aquilla. Il se fit d'abord connaître dans la carrière littéraire, par un *Recueil d'épigrammes et d'inscriptions*, dont le style élégant annonça ce qu'il devait être un jour. Mais les ouvrages qui le placent au rang des historiens sont ceux qui traitent tant de l'*origine des Toscans et de la république de Florence*, que des premiers habitants de l'Italie. Il serait à desirer qu'il eût rejeté de ses écrits quelques fables, avec le même jugement qui lui fit rejeter comme faux et supposés les ouvrages recueillis par l'inepte ou le faussaire Annius de Viterbe.

Mario Equicola, né en 1521 à Alvito, ville de l'ancienne nation des Équicoles, dont il portait le nom, publia des *Commentaires de l'histoire de Mantoue*, dans un style non moins élégant que celui de Casella, mais avec plus de critique. Il corrigea ce qu'en avaient écrit Aliprando, Platina, Corio, et sur-tout Biondo. C'est un des meilleurs ouvrages en ce genre. On a aussi de lui la relation d'un *voyage en France*, fait en 1523, et des *Instituzioni* sur l'art de composer toute espèce de *rimes*.

Mais *Scipione Ammirato* eut plus de célébrité que tous les historiens dont nous venons de parler, et se plaça même à côté des plus grands écrivains dans ce genre. Il était né à Lecce en 1531; son père, le destinant au barreau, l'en-

voya à Naples étudier le droit. Mais dès qu'il y eut connu Costanzo et Rota, poètes tous deux renommés à cette époque, il préféra les muses à la science des lois. Bientôt après, soit par caprice, soit pour chercher fortune, il voyagea en Italie. Souvent il se trouva exposé à des avantures bizarres, pénibles, et fut presque constamment malheureux, comme il le dit lui-même dans un *Capitolo* qu'il adressa à Costanzo. Enfin, de retour dans sa patrie, il profita de quelques moments de repos pour fonder à Lecce l'académie des *Trasformati*, dans laquelle il prit lui-même le nom de *Protée*. Les magistrats de la ville de Naples le chargèrent d'écrire l'histoire du royaume; et, ce qui est remarquable, et honore Costanzo, qui s'occupait lui-même de cet ouvrage, c'est que ce fut sur sa propre recommandation que l'on choisit Ammirato; mais celui-ci ne put ou ne voulut pas se livrer à ce travail. Il lui était réservé d'écrire l'*histoire de Florence;* et ce fut Cosme Ier, alors grand-duc, qui l'honora assez de sa confiance pour lui confier la rédaction de cette histoire. L'ayant appelé auprès de lui, il lui donna un canonicat et d'autres faveurs; ce qui pourrait inspirer aux lecteurs quelques doutes sur la véracité de quelques parties au moins de l'ouvrage. Quoi qu'il en soit, ce fut à Florence

qu'il continua ses travaux littéraires, jusqu'en 1601, qu'il mourut âgé de soixante-neuf ans.

On a de lui plusieurs productions de genres divers. Par exemple, 1° deux ouvrages généalogiques, *delle famiglie nobili fiorentine*, et *delle famiglie nobili napolitane*, et quelques autres semblables sur des familles particulières; 2° *des discours sur Tacite*, qui ne ressemblent nullement à ceux de Machiavel, qu'il voulait combattre; 3° ses *Opuscules*, en trois volumes. Mais l'ouvrage par lequel Tiraboschi prétend, avec raison, qu'il s'est élevé à la hauteur des meilleurs et des plus savants écrivains de son siècle, c'est son *histoire de Florence*, à laquelle il consacra la plus grande partie de sa vie, et qui lui fit donner, par la célèbre académie de la Crusca, le nom de nouveau Tite-Live. La première partie de cette histoire, divisée en vingt livres, parut en 1600; la seconde, divisée en quinze livres, resta malheureusement imparfaite, et ne fut publiée, avec divers autres écrits de l'auteur, qu'après sa mort, par *Cristofaro Bianco*, qu'il avait désigné pour son héritier, et qui prit même le nom d'*Ammirato le jeune*.

Cependant trois autres historiens devaient surpasser encore notre auteur, par l'étendue de leur savoir et la hardiesse de leur entre-

prise : le cardinal *Baronius*, *Cesare Campana* et *Giovanni Tarcagnota*. Le premier se proposa d'écrire l'histoire de l'Église, et les deux autres celle du monde connu.

Baronius, ou plutôt Baronio, naquit à Sora, en 1538, fit ses études à Naples, entra dans la congrégation de Saint-Philippe-Neri, fut bibliothécaire du saint-siége, et mourut cardinal en 1609. Il publia divers ouvrages, et entre autres le *Martyrologe romain;* mais aucun de plus important que les *Annales ecclésiastiques*. Quelques écrivains protestants du premier ordre avaient publié *les Centuries de Magdebourg*, ouvrage non moins profond que savant. Baronius entreprit de les réfuter, malgré l'essai malheureux qu'en avait fait Muzio. Il leur opposa ses volumineuses Annales ecclésiastiques, fruit de quarante ans de travail. Soit que l'on considère son ouvrage sous le simple rapport de son immense étendue, ou sous celui de la variété et de la critique, on ne peut refuser à l'auteur le mérite d'avoir été un des plus laborieux et des plus savants auteurs de l'Italie dans son genre. Il fut le premier des écrivains catholiques qui tira l'histoire ecclésiastique de l'obscur chaos où elle était plongée depuis tant de siècles; qui lui donna de l'ordre, de la vie, et ce qui est plus

encore, ce caractère de probabilité que lui avaient ôté jusqu'à lui l'ignorance et la superstition, mères de tant de fables et d'absurdités. Il est vrai que cette histoire, alors si importante, est loin d'avoir le même degré d'intérêt de nos jours; qu'elle n'est pour nous qu'un recueil immense de faits, souvent peu dignes des pénibles recherches auxquelles a dû se livrer le laborieux annaliste. Il s'arrête d'ailleurs beaucoup trop sur d'inutiles controverses qui interrompent fastidieusement le cours des récits; enfin son style n'est ni pur ni élégant. Mais le plus grand reproche qu'on ait à lui faire, c'est de s'être montré par-tout, et contre toute raison, le zélé défenseur des prétentions les plus abusives et les moins fondées de la puissance pontificale. Malgré la partialité de son auteur pour le saint-siége, on lui doit la découverte de beaucoup de faits et de circonstances ignorées jusqu'à lui, qui peuvent servir à l'histoire. Isaac Casaubon disait de lui, tout en relevant les nombreuses erreurs dont fourmille son ouvrage, qu'il avait coordonné et rédigé l'histoire du monde chrétien avec autant de facilité que s'il eût entrepris l'histoire d'une ville. C'est l'idée la plus juste qu'on puisse donner de l'auteur des *Annales ecclesiastici*, dont il publia douze volumes in-folio. On y trouve l'histoire

ecclésiastique depuis la naissance de J. C. jusqu'en 1198 seulement. Mais Odéric Rainaldi en a donné une continuation en neuf volumes in-folio. Cette suite est bien moins estimée que l'ouvrage de Baronius, tant l'auteur, d'ailleurs très-mauvais écrivain, s'y est montré exagérateur et crédule.

Cesare Campana mérita, par ses talents, l'éloge qu'en fait Denina, et ne méritait pas l'oubli que Signorelli et quelques autres ont fait de lui, dans l'histoire littéraire du royaume de Naples, sa patrie. Né à Aquila, il mourut en 1606, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages. On a de lui une *Vie de Philippe II*, et des *traités généalogiques* des maisons souveraines de Mantoue, de Bavière et d'Espagne. Il publia aussi un *Abrégé historique* des guerres des Chrétiens avec les Turcs et les Persans, et une *Histoire des guerres de Flandres*, de 1559 à 1600. Mais son plus remarquable ouvrage, sur-tout à cause de la hardiesse du plan, est son *Istoria del mondo*, imprimée à Venise en 1591 et 1599. On peut la regarder comme l'histoire de son temps, puisqu'elle ne s'étend que de 1570 à 1596.

Giovanni Tarcagnota, né à Gaëte, vers la fin du XVe siècle, entreprit une histoire dans le même genre, mais plus vaste encore. Il préluda à ce travail par divers écrits de genres

différents : il traduisit d'abord les ouvrages latins de Flavio Biondo, sous les titres de *Rome triomphante*, de *Rome restaurée*, et d'*Italie illustrée*, qui furent publiés à Venise en 1544; le traité de Plutarque sur la *morale*, et le livre de *Gallien* sur l'art *de connaître et de traiter les maladies de l'ame*, imprimé en 1549. Il donna aussi en 1566, l'ouvrage intitulé *del sito et delle lodi della citta di Napoli, et una breve istoria de suoi re*, etc.; mais l'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur, c'est son *Histoire du monde*, qui embrasse tous les temps, et s'étend depuis le commencement de notre ère jusqu'en 1513. Ses continuateurs furent *Mambrino Roseo*, *Bartolommeo Dionigi* et *Cesare Campana*, dont nous venons de faire mention. L'abbé Denina, en parlant de Campana et de Tarcagnota, s'étend principalement sur la propriété du style de ces deux historiens, et il en fait l'éloge; mais ce qui nous semble bien plus remarquable, c'est que ces deux auteurs sont les premiers, parmi les modernes, qui aient entrepris d'écrire des histoires universelles.

POÉSIE.

Nous passons de la partie la plus austère de la littérature à celle qui en fait tout l'agrément

et le charme. Nous y retrouverons encore, en première ligne, les Italiens en général, et plus particulièrement les Napolitains. On dirait que la destinée des Italiens était d'ouvrir toutes les carrières, d'y briller un moment, puis de laisser leurs rivaux se signaler à leur tour, et même quelquefois ensuite les devancer et atteindre le but avant eux. Ce phénomène s'explique facilement.

Doué d'une imagination vive, comme le sont tous les peuples nés dans un beau climat, d'une intelligence et d'un esprit aussi étendu que délié, d'une ame ardente, comment ce peuple a qui tout est poésie autour de lui, le ciel, les sites, les grands souvenirs, et jusqu'à la langue également propre à la mélodie musicale et à celle des vers; comment, dis-je, n'aurait-il pas eu des poètes aussi-tôt qu'il eut une littérature! Ajoutons que l'érudition, que l'étude des langues anciennes si propres à faire connaître les poëmes divins des Grecs et ceux des Romains, ayant été, comme nous l'avons remarqué, presque universellement cultivée en Italie, dès que parut l'aurore de la renaissance des lettres, le goût pour l'un des arts les plus agréables dut nécessairement s'en accroître, se fortifier de plus en plus.

Il est vrai que cette même connaissance des langues anciennes porta les Italiens, dans le

siècle précédent, à écrire d'abord leurs poésies en latin; mais vers la fin du même siècle, on vit déja la langue italienne marcher d'un pas égal avec sa mère, dans la carrière des muses.

Nous avons dit ce que l'Italie dut à Pontanus et à son académie, ce qu'elle dut aussi à Sannazar, qui florissait à la fin du XVe siècle; nous avons rendu compte des essais souvent heureux des poètes à cette époque. Nous parlerons maintenant de ceux de leurs compatriotes qui, suivant leurs pas sur le parnasse napolitain, y cueillirent plus ou moins abondamment des palmes poétiques.

Commençons par les poètes qui écrivirent en latin; on doit remarquer, dans la foule, *Ercole Ciofani*, qui, outre ses ouvrages philologiques, publia plusieurs poésies latines, justement estimées; *Vincenzo Laureo*, un des hommes les plus savants de son temps, qui composa des épigrammes; *Gian-Luigi Vopisco* de Naples, et *Antonio d'Amiterno*, surnommé l'*Amiternino*, tous deux cités par Arsilli, dans son poëme élégiaque, intitulé *de Poetis urbanis*; *Baccio Rinaldo*; *Angelo Fonticulano*, et surtout *Gian-Battista Arcucci*, auteur de beaucoup d'odes, d'élégies, églogues, etc. Mais ceux qui eurent le plus de réputation, au commencement de ce siècle, furent les trois improvisa-

teurs latins, Camillo Querno, Baraballo de Gaëte, et Silvio Antoniano.

Camillo Querno, dont le lieu de naissance, Monopoli, est une ville de la Pouille, fut surnommé l'*archi-poète* de son temps; mais il fut encore plus remarquable par sa singulière destinée et par ses malheurs, que par ses vers. On l'avait vu long-temps figurer à la cour de Léon X, dans le nombre de ces hommes qui, ne se bornant pas à être des courtisans, descendent, pour completter leur avilissement, jusqu'à se faire les jouets volontaires des puissants. Aux soupers du pontife, il jouait le rôle abject de bouffon. Bientôt Querno, méprisé et honteux lui-même de l'opprobre dans lequel il s'était jeté, ne put supporter la vie, et s'en délivra par un suicide.

Baraballo, né à Gaëte, eut à-peu-près le même mérite, les mêmes talents pour l'improvisation.

Mais il faut placer au-dessus de ces improvisateurs vulgaires *Silvio Antoniano*. Quoiqu'il eût annoncé de très-bonne heure une grande facilité pour improviser tant en latin qu'en italien, il eut le bon esprit de ne pas cultiver exclusivement un genre où l'on n'obtient qu'une gloire passagère. Il composa plusieurs poëmes, et entre autres celui *de Italiæ calamitate*. Ses qualités chrétiennes et ses talents furent récompensés par le chapeau de cardinal.

Plusieurs autres encore se distinguèrent dans la poésie latine. *Pomponio Gaurico*, frère de *Luca* l'astronome, dont nous avons parlé plus haut, mérita les éloges de *Lilio-Gregorio Giraldi*(1). Il était déja très-justement connu par divers ouvrages sur la physiognomonie, la perspective, la chimie, et même sur la sculpture. Comme il disparut tout-à-coup, sans qu'on sût ce qu'il était devenu, on crut qu'il avait été assassiné et jeté à la mer; ce qui l'a fait mettre, par Pierre Valeriano, au nombre des hommes de lettres infortunés dont cet auteur a écrit l'histoire.

Gaurico laissa un digne élève dans l'évêque *Onorato Fascitelli*, d'Isernia. Après avoir beaucoup voyagé en Italie, Fascitelli alla briller dans le concile de Trente, par son érudition grecque et latine. Il était regardé comme un des meilleurs poëtes de son temps; et les poésies qui nous restent de ce prélat savant, font vivement regretter celles qui sont perdues.

Minturno jouit aussi d'une assez grande réputation. A-la-fois savant helléniste et latiniste, il était encore érudit et théologien; mais il dut toute sa gloire aux muses latines et italiennes. Il publia à Venise, en 1559, un ouvrage latin en six livres, *de Poeta;* et, en

(1) Dans son ouvrage, *De poëtis suorum temporum*, dial. 1.

1563, un autre en italien, sous le titre d'*Arte Poetica*. Comme Fascitelli, il voyagea dans l'Italie, et assista au concile de Trente. De toutes ses productions littéraires, ses *poésies latines* sont les plus estimées. Le Tasse a immortalisé le nom de ce poète, en le mettant à la tête d'un de ses dialogues.

Ce serait ici le lieu de parler des poésies du même genre et du même mérite, que composa *Bernardino Rota*, si celles qu'il a écrites en italien ne faisaient oublier les latines, et ne lui assignaient ailleurs sa place.

Marcangelo Accursio, né à Aquila, fut plus célèbre encore. Il florissait à Rome au temps de Léon X, et ne fut pas un des membres les moins distingués de l'académie *Coriciana*. C'est dans le recueil imprimé en 1524, par ordre de cette réunion de savants, qu'on trouve plusieurs des poésies d'*Accursio*. Il avait aussi ajouté des *notes* aux poëmes de Stace, et des *éclaircissements* aux ouvrages de Pline; mais ces travaux ne sont point parvenus jusqu'à nous. Ce qu'on a de lui, ce sont *des Diatribes sur Ausone*, *Solinus et Ovide;* deux petits *contes*, sous le titre de *Testudo*, et un dialogue très-curieux contre l'abus, alors dominant, des *Archaïsmes*, et dont les interlocuteurs sont un habitant du pays des Osques, un Volsque et l'Éloquence romaine.

Il corrigea aussi et publia les lettres de Cassiodore, l'éloquent secrétaire du grand Théodoric, et enfin l'ouvrage d'Ammien-Marcellin. Mazzuchelli a donné le catalogue des autres productions de cet écrivain célèbre.

Mais de tous les poètes napolitains qui écrivirent en langue latine, aucun ne brilla plus qu'*Antonio Telesio*, et *Coriolano Martirano*, tous deux de Cosence, en Calabre. Né en 1482, le premier professa l'éloquence à Milan et à Rome, et les belles-lettres à Venise. De retour dans sa patrie, à Cosence, il y répandit le goût des sciences et de la poésie, et mourut en 1542. On a de lui deux traités, plusieurs fois imprimés, sous les titres *de Coronarum generibus* et *de coloribus*; mais les productions qui lui firent le plus d'honneur, furent ses *Idyllia et Carmina*, et sa tragédie, intitulée *Imber aureus sive Danae*. Le mérite de celle-ci fait regretter vivement la perte de ses trois autres poëmes, le *Phœnix*, l'*Uranos*, et sur-tout l'*Orpheus*.

Coriolano Martirano, évêque de Saint-Marc, dans la Calabre, exerça les fonctions de secrétaire du concile de Trente; il mourut en 1558. Ce prélat ne fut pas moins savant helléniste qu'élégant poète latin; et il ne fut pas moins habile théologien que ses confrères, qui ne connaissaient pas, aussi bien que lui, Homère,

Eschyle, Euripide, Aristophane, et tous les immortels classiques de la Grèce. Mais ce qui prouva ses connaissances dans la langue grecque, comme ses talents dans la poésie, ce fut principalement sa traduction en vers latins, de douze livres de l'Odissée. Il avait aussi traduit les sept premiers livres de l'Iliade; ils sont malheureusement perdus. Les grands éloges que Sertorio Quattromani fait de ce dernier ouvrage et de quelques autres écrits de Martirano, sont justifiés, quoiqu'ils paraissent exagérés, par ce qui nous reste de lui : et les amateurs du bon style latin ne cessent de lire ses huit tragédies et ses deux comédies, qui, bien qu'elles soient empruntées des Grecs, paraissent être plutôt des compositions originales que des traductions. Il n'eut pas un moindre succès dans sa tragédie de *Christus Patiens*, attribuée d'abord à S. Grégoire de Nazianze, et ensuite à Apollinaire. Toutes les autres productions de cet auteur sont également remarquables par l'élégance et la correction.

Poésie italienne.

Aucune contrée de l'Italie, de cette terre classique du savoir et du goût, ne peut compter, dans le XVIe siècle, autant de poètes qu'en

compte le Royaume de Naples; et l'on ne sait ce qui doit le plus étonner de leur nombre vraiment extraordinaire, ou de l'originalité et de la hardiesse de leurs productions. La poésie était, à cette époque, en si grand honneur à Naples, que les femmes aussi voulurent la cultiver, et s'y montrèrent avec éclat. Parmi ces muses napolitaines, on distingue : Costanza Davalos, Dianora et Violante Sanseverino, Dorotea Acquaviva, Caterina Pellegrina, Violante Cardona, Giulia Cavalcanti, et sur-tout Laura Terracina, remarquable par la fécondité de sa plume, et enfin Tullia d'Aragona, célèbre par le nombre de ses adorateurs et par ses avantures. Mais Isabella de Morra, d'une maison de Bénévent, fut encore plus célèbre par son savoir et ses malheurs; elle possédait le grec et le latin, et s'immortalisa par ses vers (*Rime*). Mais elle fut assassinée par ses propres frères, sur un soupçon dont on n'a jamais bien connu la vraie cause.

Celle-ci et beaucoup d'autres furent toutes surpassées par *Vittoria Colonna*, femme de Ferdinand-François d'Avalos, marquis de Pescaire. Elle connaissait parfaitement les langues latine et grecque, l'histoire, et sur-tout les belles-lettres. Toute sa vie fut consacrée au culte des muses. Les savants les plus distingués

lui rendaient leurs hommages. Long-temps elle pleura l'absence, les malheurs, et enfin la mort de son époux. Dès qu'elle eut perdu cet objet de toutes ses affections, elle ne cessa de se livrer aux exercices d'une rigoureuse dévotion, jusqu'en 1547, année de sa mort. Parmi ses poésies, d'un style ordinairement grave, on distingue ses *Rime sacre*. Personne, avant elle, n'avait osé chanter la religion en langue vulgaire. C'est à *Gabriel Fiamma*, qui, à son exemple, écrivit des poésies sacrées, que l'on doit la publication des ouvrages de cette femme célèbre. Ils ne parurent qu'en 1570. Elle eut aussi pour imitateurs *Antonio Minturno*, *G. B. Filauro*, et sur-tout *Benedetto dell' Uva*, qui nous a laissé plusieurs poëmes en *Ottave*, sur divers sujets de religion ou sur des vies de saints.

Si l'on pouvait seulement citer ici les noms des poètes napolitains qui tentèrent de gravir le Parnasse de leur belle patrie, peut-être leur nombre prodigieux préviendrait-il contre leur mérite. On trouve cependant dans la foule quelques noms vraiment recommandables, et qu'il serait injuste de laisser dans l'oubli. Tels sont Ferrante et Gian-Antonio Carafa, Gian-Girolamo Acquaviva, Marc-Antonio Terminio, Camillo Peregrino, Bernardino Martirano, frère de Coriolano, Gian-Battista Azzia,

Galeazzo degli Angeli, Ferrante Davalos, etc. Nous nous arrêterons quelques instants sur ceux qui se sont fait remarquer ou par les circonstances singulières de leur vie, ou par quelque mérite particulier.

Alberigo Longo, Salentin, avantageusement connu, dès son jeune âge, par ses vers imprimés, en 1563, à Ferrare, avait voyagé dans la Grèce, probablement pour mieux en apprendre le savant idiôme. De retour en Italie, il prit imprudemment parti dans la querelle qui s'était élevée entre Castelvetro et Annibal Caro, au sujet de la fameuse *canzone* que ce dernier avait composée en l'honneur de la maison royale de France. Longo soutenait vivement, à Modène, la cause de Caro, son ami, lorsqu'il y fut assassiné : ce qui fit soupçonner Castelvetro d'être lui-même l'auteur de ce crime.

Deux autres poètes eurent encore un destin plus malheureux : *Gian-Francesco Alois*, et *Niccolò Franco*. On trouve le nom et quelques sonnets du premier dans les recueils de Rota, de Dolce, etc. Mais, ne se bornant pas au culte tranquille des Muses, téméraire et sans expérience du danger des dissidences religieuses, Alois osa fréquenter les théologiens de son temps, et fut l'hôte et l'ami de Marc-Antonio Flaminio. Dès-lors on crut qu'il partageait les

opinions de Valdès, et de Galeazzo Caracciolo. C'en fut assez pour le faire condamner au supplice. Il fut décapité, et ensuite brûlé à Naples, en 1564.

Niccolò Franco était de Bénévent. Il fut très-savant dans le grec et le latin; et, entre autres genres dans lesquels il s'essaya, il réussit surtout dans la satire. Après avoir été quelque temps l'ami du fameux Aretin, il en devint l'ennemi le plus acharné, et ne cessa jusqu'à sa mort de le poursuivre d'épigrammes et de sonnets satiriques. On a de lui plusieurs ouvrages tant en prose qu'en vers, parmi lesquels on distingue le *Petrarchista*, les *Epistole vulgari*, quelques *dialogues*, ses *Rime*. Mais ceux de tous ses ouvrages qui firent le plus de bruit, furent d'abord sa *Priapea*, qui n'est autre chose qu'un recueil de sonnets obscènes contre l'Aretin; et sur-tout son *Commentaire* latin sur la Priapée attribuée à Virgile. Ce dernier ouvrage fut saisi par ordre du pape Paul IV, et jeté au feu. Après la mort de ce pontife, Franco voulut se venger sur sa mémoire, et ce fut là que l'attendait l'écueil où vint échouer sa verve satirique. Pie V, dont on a fait depuis un saint, fit arrêter Franco, et, pour le corriger, le fit pendre en 1569. On assure que ce malheureux poète avait traduit, en octaves,

l'Iliade d'Homère (Voyez *Giornale de' letter. d'Ital.*, t. VI, p. 532).

Les poètes napolitains dont il nous reste à parler ont mérité de prendre place auprès des plus grands poètes de l'Italie. Ils se sont principalement distingués dans les genres lyrique, pastoral, dramatique, et même dans l'épopée.

Dans le genre lyrique, le premier rang est dû à *Galeazzo di Tarsia*, et à *Angelo di Costanzo*. Tarsia, né à Cosence, en Calabre, d'une illustre famille, voyagea d'abord en Europe, et revint ensuite cultiver les muses dans sa patrie, où il mourut en 1535. On a de lui très-peu de vers. De ceux qui ont été conservés, les uns sont adressés à la célèbre Vittoria Colonna; les autres ont été faits à l'occasion de la mort de Camilla Carafa, son épouse. Mais Salvatore Spiriti, en les commentant, a montré toute l'originalité de ce poète. On peut dire que c'est le premier des Italiens qui, tout en admirant Pétrarque, se soit séparé de la tourbe de ses serviles imitateurs, et a mérité, par ses tours périodiques et sa verve, de servir de modèle à monsignor della Casa.

Angelo di Costanzo fut encore plus original par son style et sa manière. Il donna à ses sonnets une marche et une méthode qui n'appartiennent qu'à lui. Son style n'a pas ces

formes élégantes et souvent pathétiques de celui de Pétrarque; mais il est clair, noble et correct : et, ce qui intéresse bien plus, sa pensée, toujours neuve et ingénieuse, ramène sans cesse le lecteur vers le but qu'il s'est proposé. On croirait quelquefois qu'il cherche moins la gloire de séduire, que celle de convaincre; qu'il est plus logicien que poète. Avant cet auteur, le sonnet, genre de poésie d'un usage si général en Italie, ne s'était point encore élevé au degré de perfection auquel il le porta par la correction, l'ensemble et l'unité qu'il donna à toutes ses parties.

Bernardino Rota, noble napolitain, après d'heureux essais dans le genre lyrique, brilla encore plus dans celui de la pastorale, et c'est lui que les Italiens regardent comme l'inventeur des églogues, appelées dans cette langue *egloghe pescatorie.* Nous n'avons des Grecs en ce genre qu'une idylle de Théocrite, laquelle peut-être donna à Sannazaro l'idée de prendre dans la classe des pêcheurs les personnages de ses églogues latines. Ce fut donc, à l'exemple de ce poète, à-la-fois son modèle et son concitoyen, que Rota composa les quatorze églogues qui nous restent de lui, et que Scipione Ammirato publia en 1560; mais elles avaient été écrites (comme l'atteste Ammirato lui-même), 27 ans

auparavant; et l'on ne peut en douter, s'il est vrai que Vittoria Colonna les avait apprises par cœur, et se plaisait à les reciter souvent, lorsqu'elle n'avait point encore abandonné le culte des muses profanes. Ainsi les églogues de Rota étaient antérieures à celles du même genre que Bernardo Tasso publia en 1534, dans un volume de ses poésies diverses. Les églogues du comte San Martino ne parurent que sept ans plus tard; celles d'Andreo Calmo, en dialecte vénitien, ne furent imprimées qu'en 1553; et les *Rime marittime* de Niccolò Franco ne l'avaient été qu'en 1547. (*Voyez* Fontanini, Zeno, etc.) Quoi qu'il en soit de cette question d'antériorité que Signorelli s'est plu à discuter longuement, on ne peut contester du moins que B. Rota, par le nombre et le caractère de ses églogues, a éclipsé tous ses contemporains qui se sont exercés dans le même genre.

Un autre poète qu'il faut placer parmi ceux qui, les premiers, se sont essayé dans la *pastorale dramatique*, fut *Antonio Epicuro*. Né dans une contrée des Abruzzes, il vint étudier à Naples, où il se fit bientôt connaître et estimer de tous les savants. On dit que le nom d'Epicuro lui fut donné, parce qu'il avait dans son caractère et dans ses mœurs quelque ressemblance avec ce philosophe grec. Il débuta

dans la carrière poétique par des épigrammes et des *imprese*, genre de poésie qui était fort à la mode de son temps; mais son principal ouvrage fut *la Cecaria*, ou dialogue entre trois aveugles, dont la première édition parut sous ce dernier titre à Venise en 1528, et qui reparut en 1535, enrichie d'une seconde partie, intitulée *la Luminaria*, sous le nom de *Tragicomédie.* La nouveauté du sujet, la finesse des détails, la grace du style, l'harmonie des vers, la beauté des images, assurent à l'auteur de cet ouvrage un rang parmi les auteurs dramatiques du seizième siècle. Signorelli, qui en a fait l'analyse, y trouve une action complète : c'est donc un premier essai dramatique que les poètes postérieurs ont imité et perfectionné.

Epicuro, quoiqu'il ne parût pas avoir un caractère porté à la mélancolie, mourut pourtant en 1585, du regret d'avoir perdu un fils unique. Il est vrai qu'il était alors octogénaire. Rota, qui avait appris de lui la littérature grecque, a laissé un témoignage de sa reconnaissance dans le sonnet qu'il composa sur sa mort.

Luigi Tansillo, tout en cultivant divers autres genres de poésies, s'essaya aussi dans la pastorale-dramatique. Il naquit, les uns disent

à Nola, les autres à Venose, qui n'en est pas éloigné, en 1510. Comme plusieurs autres poètes de sa nation et de son temps, il suivit à-la-fois la carrière des armes et des lettres ; il fut guerrier et poète. Il suivit en Afrique don Garzia, fils de Pierre de Tolède, vice-roi de Naples. Ce général le nommait un Achille et un Homère, compliment qu'il ne faut pas prendre à la lettre, et qui ne prouve rien autre chose que l'amitié du jeune prince pour Tansillo. Ce poète n'avait pas encore vingt-quatre ans, lorsqu'il mit au jour son poëme, intitulé *il Vendemmiatore*, ouvrage un peu obscène, mais on ne peut pas plus élégamment écrit. Les *rime* qui suivirent cette publication ne se font pas moins remarquer par la hardiesse des images, la facilité et l'abondance du style, que par la propriété des épithètes, sur-tout de celles qu'il emploie pour désigner des objets terribles. Mais en général ses compositions péchent par trop de luxe : c'est le vice dominant de l'école napolitaine.

Parmi toutes ses poésies, il faut distinguer deux petits poëmes didactiques, intitulés *il Podere* ou la maison de campagne, et la *Balia* ou la nourrice. Dans le premier, il enseigne à bien choisir une maison de campagne, à la pourvoir, ainsi que le jardin et les champs

18.

qui l'entourent, de tout ce qui peut réunir l'utilité et l'agrément. Dans l'autre poëme, il exhorte, comme J. J. Rousseau le fit, plus de deux siècles après, les mères de famille à nourrir elles-mêmes leurs enfants. On observe avec plaisir que ces deux compositions sont à-peu-près exemptes de ces jeux de mots et *concetti*, de cet abus d'esprit qu'on ne rencontre que trop souvent dans les autres ouvrages de l'auteur.

Mais il est une pièce de Tansillo qui mérite une attention plus particulière ; ce fut peut-être la première pastorale dramatique du XVIe siècle, où bientôt on en vit paraître tant d'autres. Elle est intitulée *I due Pellegrini*, ou les deux voyageurs ; et elle fut composée et jouée en Sicile, sur le théâtre de Messine, en 1529, à l'occasion des fêtes données pour le mariage de don Garzia. Notre auteur avait à peine alors dix-neuf ans ; elle manque, il est vrai, d'action ; mais on y trouve de l'élégance et de la poésie. Elle a sur-tout le mérite d'avoir devancé l'*Églé* de Giam-Battista Giraldi, composée en 1545 ; *il Sacrificio*, d'Agostino Beccari, écrit en 1554 ; *l'Aretusa*, d'Alberto Lollio : et *lo Sfortunato*, d'Agostino Agenti, toutes postérieures à la pièce de Tansillo, précédèrent l'*Aminta* du Tasse, et le *Pastorfido* de Guarini. Cepen-

dant si l'on regarde comme une pastorale la *Cecaria* d'Epicuro, elle aura encore devancé de quelques années les *Deux Voyageurs* de Tansillo, et ce serait toujours à l'auteur de la première de ces pièces qu'appartiendrait l'invention du genre.

Disons encore un mot d'un poëme sacré de Tansillo, intitulé *les Larmes de S. Pierre*, et que le poète français Malherbe n'a pas dédaigné d'imiter. Tansillo le composa vers la fin de sa vie, espérant expier ainsi le scandale qu'avait pu occasionner la publication du *Vendemmiatore*, ouvrage de sa jeunesse, lequel avait été mis, à Rome, dans la liste des livres prohibés. Il mérita, en effet, par ses larmes qu'il mêla à celles de *S. Pierre*, d'être absous par Paul IV, qui fit rayer son nom dans l'*index*. La mort l'empêcha de mettre la dernière main à son poëme religieux ; mais, malgré ses imperfections, il offre encore assez de mérite pour se faire lire avec intérêt.

Terminons la galerie littéraire du XVIe siècle, par ce poète divin, qui, s'élevant au-dessus de tous ceux qui l'avaient précédé, n'eut point d'égal parmi ses contemporains; ce poète, qui fait la gloire de Naples ou plutôt de l'Italie; cet immortel Tasse enfin, à qui le monde entier a décerné depuis long-temps la plus brillante des palmes du génie.

Des toutes les destinées des hommes extraordinaires, la plus bizarre sans doute fut celle des poètes épiques. Homère et Milton, déja malheureux, puisqu'ils étaient privés de la vue, furent encore en butte dans leur vieillesse à la misère ou à d'injustes persécutions. Le Camoëns, blessé, larguissant, eut pour asyle un hôpital; et le Tasse aussi, humilié, dédaigné, fut jeté dans une prison de fous, quand son délire n'était peut-être que la fièvre du génie. Mais, après le trépas de ces poètes immortels, des cités, des royaumes, des empires, se disputèrent la gloire de leur avoir donné le jour. Justice tardive! On serait tenté de croire que les hommes envieux et ingrats ne savent apprécier le génie que lorsqu'ils n'est plus, qu'ils n'aiment à couronner que des cendres.

Torquato Tasso naquit à Sorrento, petite ville située, comme on le sait, dans le golfe de Naples. Sa famille était originaire de Bergame, ce qui fait que la dernière de ces villes dispute à l'autre l'honneur d'avoir produit ce grand poète; mais puisque Bernardo Tasso, son père, se maria à Naples et s'établit à Sorrento; qu'il y donna la première éducation à son fils, qui n'en sortit point dans son bas âge, comment Bergame peut-elle raisonnablement re-

vendiquer une gloire qui ne peut lui appartenir ?

Nous ne retracerons point ici les étranges et malheureuses vicissitudes qui ne cessèrent d'être le partage du Tasse dans tout le cours de sa vie et publique et domestique. Quel est celui de nos lecteurs qui pourrait y être étranger ? Fidèles à notre plan, nous ne dirons de lui que ce que nous avons dit de ses illustres compatriotes, dont nous nous sommes, pour ainsi dire, bornés à signaler les ouvrages.

Torquato Tasso n'avait que dix-neuf ans, lorsqu'il composa son poëme intitulé *Rinaldo*; et dès-lors on put prévoir qu'il tendait à se faire un nom dans l'épopée. Avant lui, Trissino avait fait en ce genre un malheureux essai : il était réservé au Tasse de produire un chef-d'œuvre.

Pareil à ces athlètes qui exercent long-temps leurs forces afin de s'assurer du triomphe, il s'essaya encore par des *sonetti*, des *canzoni*, et par une foule de poésies auxquelles il imprima le sceau de son admirable talent. Enfin la *Gierusalemme liberata* parut, et le seizième siècle apprit qu'il était né un Virgile nouveau.

Il composa ensuite la *Gierusalemme conquistata;* mais ce fut le fruit amer de ses malheurs. Obéissant trop servilement aux vaines et dan-

gereuses leçons des critiques qui avaient froidement examiné son premier poëme, il se chargea des chaînes inutiles des règles et de la méthode; et son génie sembla s'être éteint. Puisse cet exemple mémorable apprendre aux véritables poètes à ne pas trop respecter ces prétendus oracles du goût, qui, pour empêcher l'homme inspiré de s'égarer dans son vol sublime, voudraient lui arracher les ailes!

Le Tasse écrivit en outre une foule d'autres poëmes de différents genres et sur différents sujets. Il faut remarquer sur-tout celui des *Sette Giornate*, composé en vers, que les Italiens appellent *sciolti*. Les deux premières journées sur-tout renferment des beautés d'un ordre supérieur; mais on ne peut comparer rien de tout cela à la *Gierusalemme liberata*, qui les surpasse, les éclipse tous.

Ce ne fut point assez pour le Tasse d'avoir obtenu les palmes et les plus brillantes faveurs de Calliope; il voulut aussi courtiser Melpomène et même Thalie. Sa tragédie de *Torismondo*, quoiqu'elle n'ait ni l'intérêt, ni le mouvement qu'on remarque dans les pièces modernes, était cependant supérieure à toutes celles qui avaient paru sur les théâtres de l'Italie; et cependant leurs auteurs avaient aussi cherché à suivre la route tracée par les anciens. Il fit

de plus une comédie qui a pour titre *Gl'intrighi d'amore*, et dans laquelle il employa le dialecte napolitain. Mais de toutes ses pièces, la plus admirée, celle qui est le plus restée dans la mémoire, même des étrangers, est l'*Aminta*, composition aussi originale dans son genre que la Jérusalem dans le sien, et dont il n'avait pu trouver de modèle chez les anciens.

Le Tasse n'écrivit pas moins bien en prose qu'en vers. On a de lui divers ouvrages en prose, et sur-tout des *lettres*, et des dialogues sur des sujets de littérature, de philosophie, de morale, de politique, etc. Ils sont remarquables par l'élégance, et une certaine gravité de style qui n'en exclut point la vivacité. Mais ce qui doit le plus surprendre, c'est d'y trouver de la précision dans les idées et une grande force de raisonnement; qualités assez rares dans les poètes. Il n'a pas moins de logique dans ses écrits en prose, que de fécondité dans ses productions poétiques. Sa raison marche toujours de pair avec son imagination.

Le théâtre napolitain va nous occuper un instant à la fin de ce chapitre. Nous avons cité, en leur lieu, les tragédies latines d'Antonio Tilesio, de Giovanni Anisio et de Coriolano Martirano : les ouvrages scéniques, com-

posés en italien, furent plus nombreux, sans être plus recommandables. La *Morte di Cristo*, par *Gian-Dominico di Lega*, n'est pas à comparer avec le *Christus patiens* de Coriolano ; la *Penelope* seule de Gian-Battista Porta, qu'il publia en 1591, mérite quelque considération ; mais nous avons déja remarqué la diversité des talents que réunissait l'auteur.

On pourrait encore nommer quelques pastorales plus régulières, moins imparfaites que la *Cecaria* d'Epicuro, et les *due Pellegrini* de Tansillo. Telle est la *Siracusa* de *Paolo Regio*, auteur d'une tragédie intitulée *Lucrezia*.

Les comédies de ce temps l'emportèrent tant par le nombre que par un degré de plus d'originalité. Sannazaro et Caracciolo avaient déja donné des pièces du genre de celles que l'on appelle *farces*. Vers le milieu du siècle, on en vit sur la scène napolitaine d'un genre plus singulier et plus national. C'étaient les *Farse cavajole*, ainsi nommées parce qu'on y tournait en ridicule les habitants d'une petite ville nommée la Cava, auprès de Salerne. Ces malheureux provinciaux avaient été obligés de se refugier à Naples pour éviter les barbaresques, qui venaient faire des incursions sur leurs côtes. Afin de pouvoir vivre dans cette cité, ils se livraient à toutes espèces de spéculations.

Aussi les Napolitains les assimilaient-ils aux Juifs, et les taxaient, comme eux, d'usure et de mauvaise foi. On se plaisait à voir sur les théâtres leur caractère et leurs mœurs ridiculisés et bafoués. Ces espèces de satires dramatiques avaient, comme on voit, beaucoup de ressemblance avec la comédie ancienne des Grecs.

Mais la nouvelle comédie ne fut pas entièrement négligée. Le nom des auteurs, sinon le mérite des ouvrages, sous le rapport de l'art, nous fait un devoir de mentionner quelques-unes de ces pièces d'un genre plus relevé. *Angelo di Costanzo* fit *I due Marcelli*, imités en grande partie des Menechmes de Plaute. *Rota* fit deux comédies, malheureusement perdues; *Giordano Bruno*, une pièce intitulée *il Candelajo*, qui a été traduite en français, et jouée à Paris, sous le titre de *Boniface et le Pédant;* enfin Porta composa plusieurs comédies supérieures, sans contredit, à celles de tous les auteurs ses contemporains. Mais comme elles ne furent publiées que dans le siècle suivant, nous nous bornons à les indiquer ici, nous réservant d'en parler ailleurs avec un peu plus de détails. (1)

(1) Voyez les notes sur ce chapitre, à la fin de la III[e] partie.

CHAPITRE VI.

État de la littérature dans le dix-septième siècle. — Colléges; Bibliothèques publiques. — Jurisconsultes : *Francesco d'Andrea; Marta; Tappia; Paolo; Gennaro d'Andrea; Marciano; de Rosa; Biscardi; Caravita; d'Afflito; Brancaccio; de Luca; Aulisio; Gravina.* — Théologiens : *Pavone; d'Amico; Domenico Gravina; le cardinal Brancati.* — Philosophes : *Vanini; Campanella; Serra; Astorini.* — Mathématiciens et astronomes : *Stelliola; Trotta; Glorioso; Locatelli; Giordano; Monforte; Fontana; Borelli.* — Naturalistes et médecins : *Santorello; Zuccaro; Benedetti; Musitano; Donzelli; Severino; Bartoli; Oliva; Cornelio; Baglivi; Tozzi; Leonardo; Porzio.* — Grammairiens, philologues : *Mario da Calascio; Antonio d'Aquila; Spinola; de Angelis; d'Aragona; Arcamone; Sambiasi; — Capaccio; Colonna; Sofia; Arcudi; Lasena; Mauri.* — Antiquaires, historiens, voyageurs, biographes : *Capaccio; Antonio Caracciolo; Camillo Pellegrino; Ciarlanti; Feboni; Marafioti, Beatillo; Camarra; Tutini; Sarnelli; Cesare-*

Eugenio Caracciolo; Celano; Santoro; — Summonte; Capecelatro; — Beltrano; Bulifon; Parrini; — Tontoli; de Santis; Giraffi; Amatore; — Bombino; Gemelli-Carreri; — Manso; Crasso; Chioccarelli; Toppi. — Littérateurs et poètes : *Severino; le Noci; Caroprese; — Ridolfo Acquaviva; Strozzi; Giannettasio; — Marini; Stigliani; Bruno; Basile; delle Grottaglie; Mennini; Onofrio d'Andrea; Macedonio; Pasqualoni; Pascali; Buragna; Schettini; Salvator Rosa; — Rocco; Antonio Caraccio; — Morone; Pignatelli; Porta; Bregazzano; Cortese; Torelli; — Basso; Sorrentino; Paolella; Artale, etc. — Caterina Costanza; Margheritta Sarrochi; Marta Marchina.*

Au XVII[e] siècle, en Italie, et sur-tout dans le royaume de Naples, les sciences et les arts perdirent beaucoup de ce vif éclat dont nous les avons vu briller au siècle précédent. Il n'est pas difficile de trouver les causes de cette décadence.

Tous les états de l'Italie, pendant la période que nous venons de parcourir, avaient été distraits presque de toute idée politique, précisément peut-être par la culture des lettres, à laquelle ils s'étaient livrés avec ardeur, mais

bien plus encore par les controverses et querelles religieuses qui avaient absorbé toute leur attention. D'habiles gouvernements avaient su profiter de cette négligence; ils avaient, presque par-tout, fondé l'arbitraire. Plus les peuples se montraient soumis, plus ils leur arrachaient de prérogatives et de droits. Le joug s'aggrava encore dans le XVII[e] siècle; il devenait de jour en jour plus pénible et plus humiliant.

Mais aucun état n'eut plus à souffrir de l'arbitraire que le duché de Milan et le royaume de Naples; que ce dernier sur-tout où des maux d'une tout autre nature vinrent se joindre aux malheurs de sa situation politique: en effet, il fut accablé à-la-fois par le gouvernement des vice-rois, et affligé par des famines, par les incursions des barbaresques, les ravages des brigands qui parcouraient ses provinces; par des maladies contagieuses, de fréquents tremblements de terre, et par des éruptions du Vésuve. De si tristes circonstances, tant de maux réunis, durent exercer sur les lettres et ceux qui les cultivaient une fatale influence.

Pendant le cours de ce siècle, Philippe III, Philippe IV et Charles II, abandonnaient, soit par ignorance, soit par indifférence, le soin de gouverner les Napolitains à des ministres souvent intéressés à les laisser dans la stupeur,

afin de les dépouiller plus long-temps et plus facilement. La cour d'Espagne, comme nous l'avons vu dans notre partie historique, éprouvait toujours de nouveaux besoins d'argent; de-là les demandes réitérées qu'elle faisait à ses vice-rois, qui, pour satisfaire le cabinet de Madrid, établissaient sans cesse, sous ce prétexte, de nouvelles impositions dont ils partageaient souvent le produit avec ce cabinet. La nation napolitaine ne fut plus occupée qu'à trouver les moyens d'assouvir cette faim toujours renaissante de l'avarice et de l'ambition; son commerce dépérissait, ses priviléges s'anéantissaient, et l'industrie, les sciences, les arts ne brillaient plus que d'une pâle lueur.

Un tel état de choses produisait nécessairement de grands mécontentements dans le peuple; et, de leur côté, les vice-rois, témoins de cette irritation des esprits, conçurent de l'inquiétude et des soupçons. Ils ne voyaient plus autour d'eux que des rebelles et des hérétiques Quand ils ne pouvaient trouver de preuves d'un délit politique, contre tel ou tel homme en qui ils soupçonnaient de l'aversion pour leur gouvernement, ils l'accusaient d'hérésie.

Cependant l'inquisition religieuse n'avait pu, malgré tous leurs efforts, s'établir à Naples; mais de fait, elle existait. Les vice-rois se liguaient

avec les évêques, quoique leurs intérêts ne fussent pas les mêmes, pour persécuter la philosophie et les lettres. On voyait des évêques et des nonces poursuivre, emprisonner, juger et envoyer à Rome, pour y être punis, des coupables ou vrais ou prétendus, mais dont aucun n'était légalement justiciable de semblables tribunaux (1).

C'est à cette conduite du gouvernement qu'il faut attribuer divers troubles et rebellions qui, de temps à autre, éclataient dans ces contrées. Là, le peuple sait souffrir assez long-temps en silence; mais il ne faut aussi qu'une étincelle

(1) La fameuse sœur ou mère *Giulia*, religieuse de l'ordre de S. François, son confesseur le père *Agnello Arciero*, et le docteur *Giuseppe de Vicarii*, accusés de couvrir du voile du mysticisme leur libertinage, furent traduits devant ces évêques. En 1661, le prélat *Piazza* procéda, de son autorité et sans l'intervention du bras séculier, contre des prévenus d'hérésie, et plusieurs savants furent victimes de ce pouvoir singulier. Sous le règne de Charles II, les partisans de la philosophie de Gassendi et de Descartes furent soumis à la surveillance d'un inquisiteur particulier, et ce fut alors que l'académie des *Investiganti* fut dénoncée et persécutée. Enfin quiconque paraissait partisan de ce que l'on nommait *philosophie nouvelle*, était considéré comme dangereux aux intérêts du trône et de l'église. Les philosophes furent obligés de se cacher ou de désavouer leurs principes, pour échapper aux prisons et aux bûchers.

pour y produire de subits et violents incendies. Peu s'en fallut, par exemple, qu'un simple moine, Thomas Campanella, ne soulevât, lui seul, toutes les Calabres; et un peu plus tard, vers la moitié du siècle, un pêcheur, le fameux Masaniello, fit trembler un vice-roi, et fut quelque temps maître de la capitale, on pourrait dire du royaume. Ces essais de rebellions, plus ou moins partielles, et d'autres encore qui furent tentés à diverses époques, en mettant les vice-rois sur leurs gardes, leur fournirent des occasions de persécuter de plus en plus les savants et toutes les sociétés académiques.

Malgré tant de causes combinées contre la culture morale des Napolitains, ils ne laissèrent pas de se distinguer dans quelques genres, et quelquefois même de surpasser plusieurs autres peuples de l'Italie, qui se trouvaient pourtant dans des circonstances moins défavorables. Ce que le gouvernement espagnol ne voulait pas faire pour les progrès des sciences et des arts, de simples particuliers l'exécutaient; et par de louables efforts, et de tous leurs moyens, ils suppléaient à l'indolence de leurs maîtres, ou tâchaient de réparer les maux causés par d'injustes persécutions.

L'université de Naples était tombée dans un

état de langueur auquel cinq ou six vice-rois seulement, sur vingt-sept, voulurent remédier. Parmi les vice-rois bien intentionnés pour les études, il faut placer le comte de Lemos, qui consacra à l'université un vaste édifice, lequel prit et a porté long-temps le nom de *I studi*. Il fit aussi, en sa faveur, de nouveaux réglements, d'après ceux qui dirigeaient les écoles de Salamanque. Mais de nouveaux malheurs vinrent arrêter l'effet de ces institutions bienfaisantes. L'université fut abandonnée par ses écoliers et ses professeurs, tantôt à cause des révoltes qui éclataient, tantôt à cause de la peste qui affligeait Naples. L'enseignement n'exista plus que dans des écoles particulières, jusqu'au moment où, par les soins du comte d'Onate et du comte de Castille, l'université fut de nouveau ouverte. Le premier de ces vice-rois y fonda même une nouvelle chaire pour l'enseignement des mathématiques. Le marquis de Los Velez en créa une pour l'étude de la langue grecque; et le duc de Medina fit plus encore, en réunissant dans son palais, en 1698, une académie qui avait pour objet l'étude de l'astronomie, de la géographie et de l'histoire. Mais, quoique tous ces établissements fussent utiles à quelques sciences et sur-tout aux lettres, ils ne pou-

vaient guères encourager les sciences véritablement philosophiques. Celles-ci semblaient toujours être proscrites par des maîtres soupçonneux, et jaloux d'un pouvoir sans limites et sans contradiction.

Aussi permirent-ils aux jésuites d'étendre par-tout leur influence sur l'éducation et les études. Les barnabites, les sommasques, les *scolopii*, tenaient des écoles dont ces pères avaient donné le plan; elles différaient pourtant par l'esprit qui dirigeait les maîtres. Ainsi l'on peut toujours poser en fait que, malgré quelques améliorations que les jésuites apportèrent à quelques branches de l'instruction publique, comme l'a observé Bacon, ils lui furent d'un autre côté très-préjudiciables, en ce qu'ils eurent pour but de distraire l'attention de leurs élèves des saines études philosophiques, en les occupant uniquement de philologie, ou, ce qui est pire, d'une logique ergoteuse et frivole; en perpétuant enfin dans l'enseignement ces vices que le même Bacon avait découverts et indiqués.

C'est à cette époque que des particuliers, suivant l'exemple que leur avaient donné, dans le siècle passé, leurs concitoyens, fondèrent des académies à l'instar de celles des *Secreti*, des *Cosentini* et des *Lyncei*. Le chevalier *Manso*,

le digne ami du Tasse et de Marini, établit chez lui l'académie des *Otiosi*. Il fit plus, il fonda, à ses frais, un collége pour l'éducation de la noblesse. *Andrea Concubletto*, marquis d'Arena, fonda pareillement, en 1679, une autre académie plus utile encore, sous le titre des *Investiganti*, et d'après les statuts de celle du *Cimento*, où fleurirent les philosophes les plus célèbres de ce temps.

D'autres académies prirent naissance dans la capitale et dans les provinces : à Naples, les *Incogniti*, les *Discordanti*, les *Ravivati*, les *Oscuri* et plusieurs autres ; à Salerne, les *Concordi* et les *Irrequieti* ; à Amalphi, les *Umili* ; à Amantea, les *Arrischiati* ; à Rossano, les *Spensierati* et les *Incuriosi* ; à Bari, les *Incogniti* ; à Agnone dans les Abruzzes, les *Incolti* ; à Bitonto, les *Infiammati* ; à Lecce, les *Trasformati* et les *Spioni* ; à Tarente, les *Audaci* ; à Trani enfin, les *Pellegrini*. Quoique la plupart de ces académies ne s'occupassent que de choses futiles, elles attestent du moins le goût que la nation conservait toujours pour les lettres.

Le comte de Lemos, jaloux de signaler son gouvernement par des institutions utiles, voulut ériger pour l'université (*i studi*) une bibliothèque publique ; projet sage qui s'est réalisé plus tard. Mais des particuliers non moins

zélés, sentant le besoin de ces établissements si essentiels à l'instruction générale, supplèrent encore en cela le gouvernement, et plusieurs bibliothèques furent effectivement fondées à leurs frais, et par leurs soins. *Tommaso Niccolò*, d'Aquino, auteur de plusieurs ouvrages, accorda l'usage de la sienne à l'académie des *Audaci*, qu'il avait lui-même fondée à Tarente. *Giuseppe Valletta* ouvrit au public celle qu'il possédait dans Naples. On doit aussi à des bienfaiteurs particuliers les bibliothèques des pères Gerolomini, des Augustins de *San-Giovanni a Carbonara*, des Olivetains, de San-Severino, et de la Trinité de la Cava. *Brancaccio* fonda aussi à Naples la bibliothèque publique de *San-Angelo a Nido*; et le cardinal *Casanatta*, Napolitain, la *Casanattense*, bibliothèque publique de Rome, à l'entretien de laquelle il attacha un capital considérable.

Enfin, le cardinal *Cantelmo*, archevêque de Naples, eut aussi des droits à la reconnaissance nationale, par l'établissement d'un musée de statues et de médailles, qu'il consacra à l'instruction des élèves de son séminaire. Tels furent les efforts des citoyens les plus distingués de Naples, pour empêcher que les lumières ne s'éteignissent entièrement dans ces contrées. Ils méritaient d'être signalés. L'admiration de la

postérité s'attache souvent à des actions et à des hommes qui en sont bien moins dignes.

Examinons maintenant, d'après l'ordre que nous avons adopté, quels sont ceux qui, à cette époque, se sont le plus ou le moins distingués dans les divers genres des sciences, de la littérature et de la philosophie.

JURISPRUDENCE.

Les mêmes vices dont la jurisprudence fut entachée dans le siècle précédent, se maintinrent, si même ils ne se développèrent encore plus, dans le XVIIe siècle. Ce fut un résultat, tant de l'excessive multiplication des avocats, que des lois défectueuses que chaque jour promulguait l'Espagne, mais sur-tout de l'organisation politique du royaume de Naples. Les délits semblaient augmenter en raison de la multiplicité des lois et de celle des avocats. L'ignorance et l'immoralité de cette classe d'hommes qui se donna le nom de *paglietti*, obligèrent enfin le gouvernement à prendre quelques mesures contre un mal qui allait toujours croissant. Il soumit à un examen rigoureux quiconque voulut exercer cette profession. Mais les examinateurs, aussi bien que les juges et magistrats, appartenaient à cette classe qu'on

voulait réformer. Le remède fut donc sans succès. Pour réussir, il aurait fallu détruire la cause du mal qui avait ses racines dans la législation elle-même, et dans l'instruction publique.

Cependant on vit, au milieu de cette corruption, aussi déplorable qu'elle était générale, s'élever d'équitables et savants jurisconsultes, dont les uns professèrent le droit avec distinction dans les écoles, dont les autres siégèrent dignement dans les tribunaux, ou employèrent leurs talents à défendre l'opprimé.

Le célèbre *Francesco d'Andrea*, dont nous parlerons plus tard, avait tracé le caractère et les qualités du vrai jurisconsulte dans son ouvrage intitulé *Ragionamento a' suoi Nepoti*. A l'en croire, il y avait beaucoup d'avocats et de jurisconsultes de son temps qui brillaient également par le savoir et par l'éloquence. Mais quels pouvaient être le savoir et le genre de l'éloquence, dans un temps où l'instruction avait été nécessairement mal dirigée, et où la pensée était esclave? D'Andrea distingue cependant Antonio Caracciolo, Giovan-Camillo Cacace, et Ottavio Vitagliano. Il vantait, dans le premier, la douceur et l'abondance; dans le second, la force du raisonnement et la profondeur de la doctrine; enfin, dans le

dernier, quelque abondance, mais peu de douceur et de savoir.

Jacopo-Antonio Marta fut plus célèbre, comme professeur, non-seulement à Naples, mais dans toute l'Italie. Il alla professer la jurisprudence au collége de la Sapienza à Rome, et ensuite dans les universités de Pise, de Padoue, etc. Il faut croire que le titre de docteur n'était pas aussi honorable alors que de nos jours, puisqu'il dédaigna de prendre le doctorat, ne voulant sans doute devoir sa considération qu'à son mérite réel et à ses écrits.

Carlo Tappia, de Lanciano en Abruzze, fit un recueil des lois du royaume, qui a été encore consulté de nos jours; elles y sont classées en sept livres, et divisées comme celles de l'immortel code de Justinien : il y a joint des notes explicatives et les meilleures observations des jurisconsultes qui l'avaient devancé. Ce recueil, qu'il avait nommé *Code Philippin*, du nom du roi Philippe III, qui régnait en Espagne et à Naples, et à qui il l'avait dédié, a obtenu depuis le titre plus convenable de *Droit du royaume*. Tappia fut appelé aux fonctions des premières magistratures de l'état, qu'il exerça avec autant d'intégrité qu'il y montra de talents. Il mourut en 1646.

Nous ne pouvons nous dispenser de parler,

après Tappia, de *Scipione Rovito*, né à Tortorella, dans la Basilicata, et mort en 1638, qui fit un autre recueil, qu'il intitula les *Pragmatiques du royaume*. Comme son prédécesseur, il jouit de la réputation de magistrat probe et sévère.

Giulio Capone, Francesco San-Felice, Fabio Capece-Galeota, et sur-tout *Giannandrea di Paolo*, disciple d'*Alessandro Toramino*, qui avait professé à l'école de droit à Naples, acquirent parmi beaucoup d'autres jurisconsultes et professeurs, une juste célébrité. Paolo s'éleva même au-dessus de son maître dans l'art d'interpréter les lois, et eut à son tour dans *Francesco d'Andrea*, un disciple qui le surpassa, qui fut encore plus célèbre que lui.

Né en 1625 à Ravallo, sur la côte d'Amalfi, d'Andrea se fit d'abord remarquer par des mœurs pures, et ensuite par ses talents. Il joignit à l'étude de la jurisprudence celles de la philosophie et de la littérature ancienne et moderne; son desir était de marcher sur les traces de Cujas et de Duaren. Il possédait un des arts les plus difficiles sans doute, celui d'improviser au barreau des discours aussi lumineux et profonds de doctrine, qu'éclatants d'éloquence et de dialectique. Il ne défendit pas seulement les intérêts privés des familles,

il soutint les droits de son souverain. En effet, il écrivit pour appuyer les prétentions que Charles II avait sur le Brabant, comme le prouvent son mémoire *De successione ducatus Brabantiæ*, et ses *Réponses* aux objections de la partie adverse. Voyageant en Italie, il charmait, par ses harangues, dans les tribunaux des villes où il passait; et c'est ainsi qu'il mérita l'admiration de tous ses contemporains. Redi, cet illustre Florentin, qui brilla dans plusieurs carrières, le dépeint dans un dithyrambe, comme le plus grand orateur de son siècle; et le P. Mabillon disait de lui, après l'avoir entendu prononcer plusieurs harangues, qu'il parlait *magno cum eloquentiæ flumine et fulmine*. Il ne faut plus s'étonner si cet homme, qui réunissait le savoir du jurisconsulte aux talents de l'orateur, fut surnommé de son temps le *Cicéron napolitain*. Après avoir été élevé aux premières dignités de la magistrature, d'Andrea mourut en 1698. Ses écrits, tant imprimés qu'inédits, sont très-nombreux et estimés; mais l'ouvrage qu'il composa vers la fin de ses jours, sous le titre de *Ragionamento a' Nepoti*, paraît avoir été fait à l'imitation du traité de Cicéron, sur les orateurs les plus illustres de Rome. D'Andrea y caractérise aussi, par divers traits, les plus fameux jurisconsultes de son temps.

Ce jurisconsulte influa très-utilement sur les études du droit. Après lui, elles eurent une direction mieux ordonnée, plus convenable. *Gennaro d'Andrea*, son frère, mit le premier à profit ses sages leçons. Il ne fut pas moins considéré pour son savoir que par ses écrits et par les magistratures qu'il exerça. *Marcello Mariano* le suivit dans la même carrière, et publia divers ouvrages, parmi lesquels on remarque, sur-tout à cause de sa logique lumineuse, le traité *de Baliatu regni Neapolitani*, contre les prétentions si souvent renouvelées des papes sur le royaume de Naples. Son traité incomplet sur les *Indices du crime*, offre des raisonnements si justes, si philosophiques, qu'il mérite d'être encore consulté par les écrivains de nos jours qui s'occupent de cette importante partie de la jurisprudence. Mariano mourut à Madrid en 1670; et tous ses ouvrages y furent imprimés dix ans après sa mort, sous le titre d'*Otia Carpentana*.

C'est à la même école qu'appartiennent *Cesare Natale*, un des magistrats suprêmes de Naples; *Giuseppe de Rosa*, et *Serafino Biscardi*, professeur très-dintingué par son savoir et l'élégance de son style; et, enfin, parmi plusieurs autres encore, *Niccolò Caravita*, qui fut un des plus ardents défenseurs des préroga-

tives du trône et des droits de la juridiction royale, contre les prétentions du saint-siége.

Il y eut aussi, à cette époque, des jurisconsultes d'un vrai mérite parmi ceux qui suivaient la carrière ecclésiastique. Trois sur-tout se font particulièrement remarquer : l'évêque *Cèsare d'Afflitto*, et les cardinaux *Maria Brancaccio*, et *Gian-Battista de Luca*. Le premier, après avoir exercé la profession d'avocat, se fitt héatin, et prit le nom de Gaetano Andrea. Ce changement de nom et d'état ne lui fit point quitter son ancienne profession. Ses supérieurs l'obligèrent même de la continuer, et de défendre les causes de ceux qui venaient réclamer ses conseils. Le cardinal Brancaccio s'occupa beaucoup de jurisprudence, sur-tout du droit canon. Il publia, en 1672, à Rome, de savants *Mémoires*. Gian-Battista de Luca professa l'un et l'autre droit avec succès, et devint un des premiers avocats de Rome. Innocent XI, qui occupait alors la chaire de Saint-Pierre, ne crut pouvoir mieux récompenser ses talents, et lui donner une plus grande preuve de son estime qu'en le décorant de la pourpre romaine. Les œuvres de Luca furent recherchées même longtemps après sa mort, qui arriva en 1683.

Vers la fin du siècle dont nous parlons, la jurisprudence fit des progrès éclatants, sur-

tout par les talents et les soins de *Domenico Aulisio*, et de *Gian-Vincenzo Gravina;* noms qui éclipsent tous ceux que nous venons de signaler.

Aulisio naquit à Naples en 1639, et, suivant l'opinion d'autres biographes, en 1649. Il sut non-seulement le grec et le latin, mais aussi l'hébreu, l'arabe, le chaldéen, le syriaque, l'illyrien, même le français et l'espagnol. Non content d'avoir acquis tant de connaissances philologiques, il étudia de plus les mathématiques, la médecine, la jurisprudence; et c'est à cette dernière science qu'il se voua particulièrement.

Il enseigna d'abord, par ordre de Charles II, à l'université de Naples, *l'art des fortifications*, et ensuite le droit civil. Personne, avant lui, n'avait déployé autant d'esprit et de jugement dans l'art d'interpréter les lois; aussi voyait-on sans cesse à ses leçons un concours extraordinaire d'auditeurs. Profondément versé dans la philologie et dans la science des antiquités, il publia plusieurs opuscules dans ce genre, dont les plus remarquables sont *de Gymnasii constructione* et *de Mausolei architecturâ*, ainsi que plusieurs autres sur les *Écoles sacrées*, et sur *la philosophie et la théologie des Assyriens.* Mais, ce qui est assez singulier, quoique l'en-

seignement de la jurisprudence fût son occupation spéciale, il ne publia de son vivant aucun de ses travaux sur cette science; et la postérité n'aurait aucun témoignage de son rare savoir, si Pietro Giannone, un de ses disciples les plus chéris, n'avait pas, fidèle à la recommandation qu'il lui en avait faite, publié après sa mort, en 1719 et 1720, ses *Commentaires du droit civil et du droit canon*. On a aussi de lui beaucoup de manuscrits, parmi lesquels on distingue une histoire *de Ortu et progressu medicinæ*, un traité *de Polemicâ et civili architecturâ*, et un autre sur la *Tactique*, ainsi que quelques poésies.

Le nom, les études et les travaux de Gravina doivent exciter encore plus d'intérêt. Il était né à Rogiano, près de Cosence, en Calabre. Le savant Gregorio Caroprese, son parent, prépara, dès son bas âge, son esprit aux hautes sciences; il lui donna le goût des belles-lettres, et lui apprit la philosophie de Descartes. Gravina vint ensuite à Naples, où Serafino Biscardi l'engagea à se perfectionner dans la connaissance du grec. Peu après, il choisit la profession de jurisconsulte, de préférence à toute autre : et Cicéron ainsi que Platon devinrent ses auteurs favoris.

Après avoir acquis des connaissances aussi

étendues que profondes, Gravina préféra le séjour de Rome à celui de Naples. Il y fut bientôt connu et admiré par tous les savants de cette antique métropole. On doit sans doute le compter parmi les premiers fondateurs de l'académie des Arcades. Non-seulement, par ses préceptes et son exemple, il réforma son goût tant en poésie que dans la littérature en général; mais il lui donna des *lois*, dans lesquelles il imita le style de celles des XII tables. Ces lois ou plutôt ce réglement étaient dans un esprit tout démocratique. Mais les dissentiments d'opinion et l'esprit d'ambition et de discorde vinrent bientôt diviser l'académie. L'abbé Crescimbeni, célèbre parmi les savants de son siècle, s'opposa aux vues de Gravina; membre de l'académie, il eut l'habileté, en rangeant la majorité des académiciens de son côté, d'en faire exclure Gravina et ses partisans, qui vainement cherchèrent à soutenir leurs droits. Loin de se décourager, Gravina recueillit les débris du parti vaincu, et les ralliant sous son toit domestique, continua la réforme littéraire qu'il avait entreprise. Ce fut chez lui, en se nourrissant de son esprit, en assistant à ses leçons, que se perfectionnèrent Paolo Rolli, Domenico-Ottavio Petrosellini, Giuliano Piersanti, Lorenzo Gori,

Orazio Bianchi (tous noms très-célèbres en Italie), et sur-tout Pietro Metastasio, nom connu de l'Europe entière.

Malheureusement la franchise de Gravina, souvent trop austère, lui aliéna le cœur de quelques-uns de ses savants contemporains. De ce nombre fut le prélat Sergardi, qui, sous le nom de Settano, l'accabla de satires injurieuses. La tranquillité d'ame du philosophe n'en fut point altérée; cependant il répondit au poète calomniateur par quelques harangues, dans le goût des *Verrines* de Cicéron; mais il eut la modération de ne pas les publier.

La gloire littéraire de notre auteur ne souffrit aucune atteinte de toutes les calomnies de ses ennemis. Innocent XII lui confia d'abord la chaire du droit civil au collége de la Sapienza, ensuite celle du droit canon, enfin celle des décrets. Les connaissances philologiques et philosophiques que Gravina répandait dans ses leçons, ne sont pas perdues pour la postérité, qui peut apprendre à les apprécier dans ses ouvrages, et sur-tout dans celui qu'il a intitulé *de Originibus*, et qui le place au-dessus de Paul Manuce, Charles Sigonio, Cujas, Godefroy, et de tant d'autres. En effet, nul n'avait jusqu'à lui interprété les lois romaines, et sur-tout les fragments des XII tables, avec tant de péné-

tration et d'esprit philosophique; nul n'avait su mieux combiner ensemble la philosophie et la jurisprudence. Lois naturelles et positives, caractère des législateurs et de leurs codes, époques, écoles, vicissitudes, progrès de la science du droit, etc., tout y est examiné, comparé, apprécié avec justesse, et exposé dans un style clair et original sous plusieurs rapports. C'est dans ces écrits de Gravina que Montesquieu puisa les belles inspirations auxquelles son siècle dut l'esprit des lois (1); c'est dans ses théories que J. J. Rousseau trouva probablement la pensée du Contrat social. La plupart des publicistes et des jurisconsultes modernes ignorèrent long-temps l'existence d'un ouvrage qui dut leur paraître un phénomène de notre âge, tant par la grandeur des vues philosophiques, que par la nouveauté des systèmes ou au moins des aperçus politiques.

Parmi les autres ouvrages de Gravina, on distingue, comme entièrement neuf et original,

(1) Voyez l'avertissement de Requier, en tête de la traduction française de l'ouvrage de Gravina, sous le titre d'*Esprit des lois romaines* : « Le fameux auteur de l'Esprit « des lois s'est beaucoup enrichi de celui-ci (dit le traduc- « teur). Il l'a peu cité, et il eût pu le mettre beaucoup « mieux à profit qu'il n'a fait. »

un traité sur l'*Empire romain*, dont il compara le gouvernement avec celui de la république. Ses raisonnements sont tous en faveur de ce dernier; et il signale, peut-être sans mesure, sa prédilection pour les formes, ainsi que pour le système démocratique. La *Ragion poetica* est un chef-d'œuvre en littérature; mais ce n'est pas ici le lieu de nous étendre sur cet ouvrage. Il composa aussi des poésies, et sur-tout des tragédies dont nous parlerons ailleurs.

Ce qui nous reste à dire d'un des plus beaux génies napolitains, c'est que Métastase lui dut sa fortune et sa gloire. Après l'avoir élevé dans les lettres, et avoir dirigé son goût vers la poésie, il l'institua héritier de tous les biens qu'il possédait à Rome. Ce fut dans les bras de cet élève qui lui était si cher, qu'il mourut, en 1718, âgé de cinquante-quatre ans.

On a publié à Rome, en 1762, une vie très-intéressante de cet homme justement célèbre, sous ce titre: *de Vitâ et scriptis Vincentii Gravinæ commentarius*. L'abbé Panzini en a publié une autre à Naples.

THÉOLOGIE.

Quelle que soit la diversité des opinions sur cette partie des connaissances humaines nommée théologie, que les uns défendent, que

d'autres accusent d'avoir produit plus de maux que de biens sur la terre, parce qu'elle s'y montra presque toujours appuyée de la superstition, comme elle a exercé une grande puissance dans les temps et les pays dont nous nous occupons, nous devons signaler ici ses progrès ou du moins ses diverses phases, les hommes qui, par elle, brillèrent un moment sur la scène politique et religieuse, enfin les ouvrages qu'ils produisirent.

La théologie exerça plus d'influence qu'elle ne fit de progrès dans le royaume de Naples pendant le XVII[e] siècle, tandis que dans le XVI[e], le zèle et le talent des novateurs, et l'espèce d'agitation que produisaient les discussions du concile de Trente, lui donnèrent un ascendant, une vigueur, qu'à peine elle avait connus dans les temps où elle était la plus respectée et la plus florissante des sciences.

Mais, cette période finie, les hommes, d'ailleurs érudits, qui l'enseignaient, sentirent leur éloquence s'affaiblir, et leurs talents qui quelquefois s'élevèrent à une grande hauteur, dégénérer. Le pédantisme de l'école succéda; les théologiens ne firent plus que répéter ce qu'avaient dit leurs devanciers; enfin l'esprit même de la science sembla changer. Pour suppléer à son impuissance, la théologie chercha

dans ce siècle moins à convertir l'incrédulité qu'à la punir.

On rencontre cependant, dans la foule des théologiens de ce temps, quelques noms qui méritènt d'être au moins rappelés. Tels sont: *Francesco Pavone*, jésuite, auteur d'une *Introductio in sacram doctrinam; Francesco d'Amico*, de la même compagnie, connu par un *Cours de théologie scholastique; Agostino de Angelis*, de la congrégation de Saint-Thomas, qui professa au collége de la Sapienza à Rome, et publia divers ouvrages théologiques et philosophiques.

Nous ne devons pas sur-tout oublier *Domenico Gravina*, et le cardinal *Brancati*. Gravina, Napolitain, et professeur à l'université de Naples, publia l'ouvrage intitulé : *Catholicæ prescriptiones*, contre tous les hérétiques anciens et modernes. Il fit aussi une *Apologie du sacrement de l'ordre*, dont il voulut faire une arme contre *Marc-Antonio de Dominis*, qu'il appelait l'*Archiapostat de Spalatro*. On voit que la tolérance n'inspirait pas ce docteur de la sorbonne napolitaine. *Lorenzo Brancati*, de Lauria, dans la Basilicate, fut conservateur de la bibliothèque du Vatican, et nommé cardinal par Innocent XI. Il publia plusieurs volumes de théologie scho-

lastique et de droit canon ; mais, malgré la réputation dont ces ouvrages jouirent dans leur siècle, ils sont totalement oubliés dans le nôtre, même dans le pays qui les a vus naître.

La même observation serait applicable à plusieurs autres ouvrages de même genre qui parurent dans ce temps. Nous croyons qu'il serait très-superflu de les exhumer.

PHILOSOPHIE.

Cette science à laquelle les Grecs donnèrent le nom d'*amie de la sagesse*, qui n'a pour but que d'établir l'empire de la morale chez toutes les nations, et qui regarde la tolérance universelle comme un devoir, une loi émanée de Dieu même; cette science, à l'époque dont nous parlons, osa se montrer, malgré l'opprobre, la misère, les fers et les supplices auxquels ses sectateurs furent, les uns condamnés, tous indistinctement exposés. Et cependant que voulaient ces hommes que l'on proscrivait ainsi ? substituer dans la société les lumières à l'ignorance, la vérité à l'erreur, la religion à la superstition, et l'humanité qui console la terre au fanatisme qui l'ensanglante et la désole.

C'est de cette science et des hommes qui l'enseignèrent que nous allons nous occuper.

Dans le nombre des écrivains qui, depuis la renaissance des lettres, s'efforcèrent, poussés par leur conscience ou leur génie, de soulever le voile qui couvrait plus d'une erreur consacrée, afin d'achever la dispersion des ténèbres de la barbarie, il en est plus d'un qui furent considérés comme théologiens, parce qu'ils traitèrent, tant dans leurs discours que dans leurs écrits, des matières classées alors dans le formulaire de cette science. Mais la vérité est qu'ils appartiennent évidemment à la philosophie. Nous chercherons à réparer ce vice de classification. L'on ne doit pas moins éviter l'erreur au fond que dans la forme.

Le premier de ces hommes, que les partisans intéressés de l'intolérance qualifièrent du titre d'hérétiques et d'incrédules, tandis que leur siècle ne les regardait que comme des théologiens, fut l'infortuné *Giulio-Cesare Vanini*, né en 1585, à Taurisano, dans la terre d'Otrante. Il fit ses études à Naples, les continua à Padoue, et visita pour s'instruire les universités les plus célèbres de l'Europe. Marchant sur les traces de Pomponace, de Cardan, et de beaucoup d'autres savants, s'il ne les surpassa pas par les talents, il eut plus de hardiesse et d'énergie.

Il voyagea beaucoup ; et par-tout il s'attira des persécutions, parce qu'il émettait des doctrines toutes contraires à celles qui dominaient dans les divers pays qu'il parcourait. Il en faut convenir, ses systêmes n'avaient rien de fixe, de constant. Tantôt il se montrait religieux, même catholique fervent; quelquefois irréligieux jusqu'à l'athéisme. Ainsi, toujours professant, écrivant, dissertant, il parcourut successivement l'Espagne, la Hollande, l'Angleterre, l'Allemagne et la France. C'est dans ce dernier pays qu'il devait trouver la fin d'une vie orageuse. Le clergé catholique avait été souvent l'objet de ses traits et de sa sévère censure. C'en fut assez pour que ses principes parussent hétérodoxes, impies, aux moines et aux prêtres. Son ouvrage *de Admirandis naturæ reginæ, deæ mortalium arcanis*, imprimé en 1616 à Paris, fut brûlé par ordre de la Sorbonne. Vanini, affligé de cette injustice, quitta la capitale et se rendit à Toulouse où il espérait mener une vie tranquille ; mais à peine y fut-il arrivé qu'on l'accusa d'athéisme. Il fut traduit pour ses opinions devant le même tribunal qui, plus d'un siècle après, devait condamner Calas à la mort ; et il y fut condamné à avoir la langue coupée et à être brûlé vif. En vain le malheureux Vanini avait prononcé devant ses juges un

discours très-éloquent, dans lequel, en défendant ses principes, il démontrait, comme le sage d'Athènes, l'immortalité de l'ame et l'existence du Dieu créateur; le président Gramond, magistrat inflexible, porta la sentence de mort, et écrivit ensuite l'histoire de ce procès; c'est dire que, non content de l'avoir condamné sans preuves, cet indigne magistrat calomnia sa mémoire. Cependant tous les ouvrages de Vanini, quoiqu'ils ne puissent être approuvés dans toutes leurs parties, mais sur-tout son dernier discours, et encore plus, son histoire même par Gramond, prouvent bien plus la cruauté des juges, que l'hétérodoxie du philosophe. Telle était encore l'intolérance et la superstition des tribunaux, sur-tout de celui de Toulouse : ce dernier s'est signalé plus d'une fois par des condamnations de ce genre. Vanini fut brûlé le 19 février 1619, âgé seulement de trente-quatre ans.

Tommaso Campanella, dont nous avons déja fait mention (1), était né à Stilo en Calabre. Il se fit dominicain, état qui ne lui convenait pas plus qu'il ne convenait lui-même à cet état. Il s'attacha, pour la doctrine, à l'école et à la philosophie de Telesio. Il n'avait que vingt-cinq

(1) Voyez tome II, pages 66 et suivantes.

ans, lorsqu'il publia à Naples, en 1591, sa *Philosophia sensibus demonstrata;* ouvrage qui annonce la hardiesse de ses opinions et de son esprit. Il passa de là à Rome, à Padoue, à Florence, et à Bologne, où on s'empara des manuscrits des ouvrages qu'il avait composés, lesquels furent envoyés au tribunal du saint-office. Mais il retourna à Rome où, mieux accueilli, on lui rendit ses manuscrits. D'un esprit constamment inquiet, ne pouvant réprimer une imagination ardente et un caractère turbulent, ce moine aurait vainement cherché à dissimuler qu'il était occupé de quelque grand projet, de quelque entreprise audacieuse. En effet, dès qu'il eut pu retourner dans sa patrie, il se rendit en Calabre, où il se trouva bientôt à la tête d'une conspiration formée par des évêques, des moines, des barons et des brigands. Association étrange, dont le but était de renverser le gouvernement, de chasser les Espagnols de toute la Calabre, et d'en faire une république.

Campanella eut recours, pour réussir dans ses projets, à des prédictions astrologiques, à des visions apocalyptiques. Afin d'intéresser mieux la multitude, et d'obtenir sa confiance et son appui, il s'annonça comme un prophète envoyé par le ciel pour délivrer la Calabre de

l'esclavage. Mais, poursuivi par les Espagnols, il fut surpris et arrêté avant d'avoir pu réaliser ses espérances. Jeté dans un cachot où on lui fit subir d'affreuses tortures, il fut condamné ensuite à une prison perpétuelle dans le château de Saint-Elme. Après quelques années de détention, Campanella obtint la permission de lire, d'écrire et de correspondre même avec des savants. Ce fut alors qu'il composa divers ouvrages, parmi lesquels on distingue celui qui a pour titre : *Atheismus triomphatus*, dans lequel il raconte tout ce qu'il a souffert de cruel pendant la durée de son procès.

Après vingt-sept ans d'emprisonnement, il fut livré aux inquisiteurs de Rome, qui furent chargés d'examiner sa croyance religieuse. Il languit encore trois années dans les cachots du saint-office. Enfin son innocence fut reconnue; il fut déclaré orthodoxe, très-bon catholique, et remis en liberté. Le motif de sa délivrance fut attribué, dit-on, à la protection que lui accordaient les Français. L'ambassadeur de cette nation, ne croyant pas Campanella en sûreté dans Rome, l'en fit partir déguisé. Le célèbre Peirest, dont nous avons eu si souvent occasion de vanter le vaste savoir, l'accueillit à Aix; et le cardinal de Richelieu et Louis XIII, lui-même, le protégèrent à Paris, où il jouit

d'une pension depuis 1635 jusqu'à 1639, année où il mourut. On a de lui plusieurs ouvrages: sur la philosophie de son maître Telesio ; sur le système astronomique de Galilée ; sur la monarchie du Messie ; contre le système de Machiavel et de la tyrannie de l'Espagne. Enfin quelques traités sur la politique, tels que celui qui a pour titre : *Respublica solis*, *etc.* On a distingué encore un traité d'un autre genre, intitulé : *De recta ratione studendi.* Quelques-uns de ses ouvrages sont recherchés encore aujourd'hui, malgré la bizarrerie de ses idées. Campanella a été, après Telesio, un de ceux qui ont le plus répandu la liberté de penser.

Plaçons ici un auteur qui a d'autant plus de droit de marcher après celui qui le précède, qu'il fut Calabrois, comme lui, partagea les tourments du cachot, et probablement ses projets de conspiration, et sa haine contre le gouvernement espagnol. Cet homme est *Antonio Serra*, auteur du premier traité d'économie politique, peut-être, de notre âge. Il l'écrivit dans sa prison, et l'intitula : *Causes des richesses des états ; et leur application au royaume de Naples.* Tout ce que nous connaissons de cet auteur et de ses ouvrages, nous le devons à M. Salfi, littérateur aussi érudit qu'estimable par son caractère. Dans son *Elogio d'Antonio*

Serra, publié il y a quelques années à Milan, il a donné une intéressante analyse du singulier traité *sur les Causes des richesses des nations.*

Ce fut en vain que Serra dédia cet ouvrage au comte de Lemos, et que d'autres savants sollicitèrent sa liberté; leurs vœux furent repoussés, et il n'est que trop probable qu'il termina sa vie dans les fers. L'auteur qui a écrit son éloge, et qui nous a appris à le connaître, trouve, par les rapports que Serra eut avec Campanella, par ceux des lieux et du temps où tous deux ils vécurent, que leurs infortunes eurent une cause commune; que Serra fut aussi emprisonné pour avoir conspiré contre les Espagnols. Serra cite dans son traité, où il développe si bien la théorie de l'économie politique, un autre ouvrage qu'il avait pareillement composé, et qui s'est malheureusement perdu. Il avait pour titre *Sur les causes des opinions et des erreurs*; et certes l'auteur avait tout ce qu'il fallait pour traiter dignement un pareil sujet: il a prouvé, par son autre ouvrage, qu'il pouvait aborder sans crainte les plus graves questions de la métaphysique et de la politique.

Elia Astorini, né à Albidona en 1651, Calabrois, comme les deux précédents, s'est aussi

fait connaître par ses talents, sa philosophie, de savants ouvrages, et par les persécutions qu'il éprouva ; c'était alors le partage de tous ceux qui montraient des connaissances et du courage. Il se fit carme, acheva ses études à Naples et à Rome, et se distingua tellement par son savoir, que, dans ce siècle rempli de préjugés, peu s'en fallut qu'il ne passât pour sorcier; opinion qui pouvait lui devenir fatale, puisqu'elle l'exposait nécessairement aux persécutions réservées aux hérésiarques. Astorini, qui se trouvait en Calabre, sa patrie, ne fut ni épouvanté, ni détourné du dessein qu'il avait depuis long-temps conçu d'imiter Telesio dans sa doctrine sur la liberté de penser, et le courage qu'avait eu Campanella de la publier. Mais il fut aussi-tôt calomnié, et ne recueillit de ses efforts d'autres fruits que la persécution. En butte aux soupçons les plus dangereux, et regardé comme hétérodoxe, il lui fallut quitter la Calabre, et voyager en Europe. Il s'établit à Groningue, où, pendant quelque temps, il exerça la médecine, et enseigna les mathématiques. Il revint ensuite en Italie, et rentra dans son ordre. Pise et Florence le virent successivement remplir le double ministère de prédicateur chrétien et de professeur de belles-lettres. C'est pendant son séjour dans la Tos-

cane, qu'il s'unit des nœuds de l'amitié avec Marchetti, Magliabecchi, Viviani et Redi, qui formaient alors l'élite des savants de leur temps et de leur pays. Mais, malgré la réputation et la tranquillité dont jouissait Astorini en Toscane, oubliant les dangers qu'il avait courus dans sa patrie, il fut assez imprudent pour retourner en Calabre. A peine y fut-il arrivé, que sa présence réveillant les haines et le courroux de ses adversaires, il allait de nouveau succomber sous le poids de leurs accusations, lorsque Francesco Spinelli, prince de Tarsia, non-seulement le prit sous sa protection, le défendit contre ses ennemis, mais unissant la justice à la bienfaisance, le nomma conservateur de sa bibliothèque. Il y resta jusqu'à sa mort, qui arriva en 1702.

Les plus intéressants écrits de cet auteur, savant dans les mathématiques, la philosophie, la médecine, les études sacrées et les langues orientales, sont : *De vitali œconomiâ fœtus in utero; Apollonii Pergœi conica*, etc. Parmi plusieurs traités manuscrits qui restent de lui, on distingue, *Commentaria ad scientiam Galilœi; de Triplici motu;* un *Decamerone Pitagorico*, écrit en forme de satire, et en vers *sciolti* ou libres, lequel est cité par Gimma; et enfin une espèce de traité, qui a pour titre : *Il consenso*

e dissenso delle tre grammatiche, ebraica, arabica e siriaca, ed il modo facilissimo di apprenderle chiascheduno da se stesso in breve tempo. C'est un ouvrage aussi intéressant que curieux, et qui fait connaître l'étendue et la diversité de ses connaissances.

MATHÉMATIQUES.

Quittons un moment le spectacle affligeant des persécutions. Les sanglants arrêts du saint-office épargnèrent du moins les savants qui ne s'occupèrent que des mathématiques. Ils purent se livrer, sans crainte, à leurs paisibles calculs. Et, en effet, pourquoi les aurait-on persécutés? Si les savants de ce genre trouvent quelquefois des vérités qui paraissent contraires à certaines opinions religieuses, il est rare que ces vérités attaquent les intérêts temporels des prêtres. Aussi, Galilée excepté, voit-on dans ce siècle peu de physiciens et d'astronomes troublés dans leurs méditations et leurs travaux, par des accusations d'hérésie.

Niccolò-Antonio Stelliola, professeur de médecine à l'université de Naples, fut un des membres les plus célèbres de l'académie appelée *de' Lincei.* Il s'était fait connaître et apprécier dès la fin du siècle précédent, par un traité

sur *la composition et l'usage de la thériaque*. Il publia en 1616 son *encyclopédie pithagoricienne*, qu'il dédia à l'école de Salerne. Si l'on en croit Tommaso Cornelio, son contemporain, il composa un autre ouvrage, intitulé *Bibliothèque des sciences*, qui montrait à quel point son savoir était vaste (1). Mais l'ouvrage qui nous détermine à le placer parmi les mathématiciens, est celui qui a pour titre : *Il telescopio ovvero ispecillo celeste*, divisé en quatre livres, et publié après sa mort arrivée en 1627. Ce traité, quoiqu'il ne paraisse pas achevé, suffit pour nous convaincre de l'étendue de ses connaissances dans l'optique et la dioptrique.

Andrea Agoli, pareillement Napolitain, professa les mathématiques à Rome et à Padoue, et publia, comme le précédent, des ouvrages de médecine. Mais les écrits qui lui firent le plus d'honneur furent le traité intitulé *Problémes astronomiques*, et ses *Éphémérides*, qui s'étendent depuis 1604 jusqu'à 1652. Il mourut en 1657.

Gian-Baptiste Trotta, né en Abbruzze, de l'ordre des jésuites, se fit connaître par deux

---

(1) Voyez une des lettres de Tommaso Cornellio, sous le nom de Marc-Aurelio Severino, à Giovanni-Alfonso Borelli.

ouvrages, l'un intitulé : *Pratique aisée des horloges* ; l'autre, *La nouvelle horloge nocturne.*

Gian-Camillo Glorioso, professeur de mathématiques à Padoue, se distingua par l'ouvrage intitulé : *Trois décades d'exercices mathématiques*, et sur-tout par le *Mémoire sur les comètes.* Celles qui parurent en 1618 avaient fixé son attention ; et il démontra avant tout autre astronome, ou du moins en même temps que le jésuite Orazio Grassi de Savoie, que les comètes sont des globes ou corps semblables aux autres planètes, et soumis à des mouvements réguliers et périodiques, et qu'ils ne sont pas des météores vaporeux et sublunaires, produit des exhalaisons et matières gazeuses, qui s'élèvent de la terre, comme le pensait Galilée lui-même (1).

Girolamo Locatelli, professeur de mathématiques à l'université de Naples, détermina l'usage des *Leviers* du troisième genre, qui jusqu'alors avaient été regardés comme inutiles (2).

Vitale Giordano, de Bitonto, professeur de mathématiques à l'académie établie à Rome, pour les Français, par Louis XIV, publia un

(1) Voyez son *Saggiatore.*

(2) Voyez une de ses lettres adressées, en 1694, à l'abbé Gimma, consignée dans la *Galleria di Minerva.*

volume de son *cours*, qui lui a mérité les éloges de Maffei et de Tiraboschi.

Antonio Monforte, né dans la Basilicata en 1644, acquit encore plus de célébrité. Il se consacra tout entier à la géométrie, après avoir étudié en philosophie et en jurisprudence. Il publia en latin, en 1669, un traité très-estimé, sous le titre de *De Problematum determinatione*. Ce fut lui qui, un des premiers, appliquant l'analyse aux mathématiques, résolut par cette méthode nouvelle autant que sûre, des problêmes que Viviani n'avait résolus que par la méthode synthétique; aussi ce dernier, plein d'admiration pour son savoir, devint-il son ami. Un autre ouvrage intitulé *de Siderum intervallis et magnitudinibus*, lui valut les éloges de Leibnitz. Il ne put achever malheureusement le traité *de Stellarum motibus*, qui fut publié après sa mort. Monforte y laissa entrevoir, malgré les erreurs de la philosophie de Descartes, qui l'avait séduit par l'hypothèse de ses tourbillons, des indices de la sublime découverte que fit Newton sur la gravitation générale.

Notre auteur voyagea dans l'Italie, se rendit même à Constantinople, où il fut surpris de trouver le grand-visir assez instruit dans les

mathématiques. Il refusa, on ne sait pourquoi, de les enseigner au sultan, et revint à Naples où il mourut en 1717.

Franceso Fontana, né à Naples, fleurit vers la moitié de ce siècle, et fut du nombre de ces hommes appelés à faire dans les sciences d'importantes découvertes. Selon Signorelli, ce fut lui qui perfectionna le télescope inventé par Porta, son compatriote, et amélioré par Galilée. A l'aide de cet instrument, qui a ouvert les cieux à l'homme, Fontana découvrit des étoiles, non-seulement parmi celles qu'on appelle nébuleuses, mais parmi les groupes des pléyades et dans l'immense voie lactée. Il remarqua aussi des inégalités dans la lune et même les phases de Venus.

On ne saurait douter que ces découvertes et quelques autres lui appartiennent, lorsqu'on lit son ouvrage intitulé : *Novæ celestium terrestriumque rerum observationes, et fortasse hactenùs non vulgatæ specillis à se inventis et ad summam perfectionem perductis*, publié en 1646. Il est possible que lui-même ignorât tout ce qui avait été fait avant lui pour l'amélioration du télescope; mais un mérite qu'il serait injuste de lui refuser, c'est d'avoir puissamment concouru, avec ses plus illustres contemporains, à perfectionner cet instrument.

Mais le plus célèbre, sans contredit, des mathématiciens de son temps, fut *Alfonso Borelli*. C'est, après Galilée, le savant qui a le mieux réussi à soumettre au calcul les phénomènes de la nature. Né à Naples, en 1608, comme il le dit lui-même (1), et non à Messine, comme on l'a pretendu, il acheva ses études à Rome sous le célèbre abbé Castelli. Bientôt après, il fut appelé à professer les mathématiques à Messine. Ce fut aux dépens de cette ville qu'il entreprit un voyage scientifique en Italie. A Florence, il connut Galilée, et il serait difficile de dire lequel des deux eut le plus à profiter et à s'applaudir de leurs communications mutuelles, de la liaison que des goûts semblables durent former entre eux. De retour à Messine, il publia, en 1649, son premier ouvrage sur *les causes des fièvres malignes*, qui venaient de désoler la Sicile. Cet ouvrage fut d'une telle utilité, et la réputation de Borelli si grande et si bien établie, que la noblesse de Messine, malgré son orgueil, l'admit parmi ses membres, ce qui le fit comprendre parmi les citoyens de cette ville. En 1636, il obtint la permission de s'éloigner de sa patrie adoptive, pour aller occuper une des premières chaires de

(1) Voyez son ouvrage *De vi percussionis*.

l'Italie, celle de mathématiques à Pise ; et quoique la nature ne l'eût pas doué d'une grande facilité d'élocution, ni d'un style élégant, il se fit admirer par la clarté et la profondeur de ses idées. Aussi devint-il un des puissants soutiens de l'académie si connue sous le nom *del Cimento*, et qui, comme on sait, a été une des plus célèbres de l'Italie.

En 1658, il publia son *Euclide restituito ;* il rectifie, dans cet ouvrage, plusieurs théories de cet auteur. La même année, il découvrit, parmi les manuscrits arabes de la bibliothèque de Médicis, les *Livres coniques* d'Apollonius Pergée, qu'il fit traduire, commenta et mit au jour en 1661. Jusqu'alors on n'avait connu que les quatre premiers livres d'Apollonius; on dut à sa découverte les 5e, 6e et 7e livres. Mais ce qui dut paraître fort étonnant, c'est que par-là on acquit la preuve que Vincenzo Viviani, cet illustre mathématicien, avait deviné et même beaucoup perfectionné le système d'Apollonius Pergée. En 1666, Borelli publia l'ouvrage intitulé *Theoricæ medicæorum planetarum ex causis physicis deductæ*. C'est là que, joignant ses observations à celles de Kepler et de Galilée, il fait pressentir, si l'on peut parler ainsi, la découverte de la gravitation universelle qu'allait bientôt faire Newton. On trouve dans ses let-

tres, publiées par Fabroni, plusieurs observations astronomiques, qui auraient assuré la réputation de tout autre astronome, mais qui, pour Borelli, n'étaient que des découvertes peu importantes.

Fatigué et dégoûté du séjour de Pise et de Florence, il retourna à l'université de Messine. Il y publia, en 1667, un traité *De vi percussionis*, où il démontra la cause de ce phénomène, ce que n'avaient pu faire ni Galilée, ni Torricelli. Justement satisfait de ses travaux, et suivant toujours le même genre de recherches, il donna son second traité *de Motionibus naturalibus à gravitate pendentibus*. Ces deux ouvrages devaient en amener un troisième plus important encore, *de Motu animalium*, qui parut à Rome en 1680 et 1681, après la mort de l'auteur, arrivée en 1679. On a toujours regardé cet ouvrage comme classique; et il assure l'immortalité au nom de son auteur. Borelli a publié de plus une *Histoire météorologique de l'éruption de l'Etna*, qui éclata en 1669.

Ajoutons quelques mots aux détails que nous avons déja donnés sur sa vie. Après son dernier retour à Messine, il fut accusé d'avoir pris part à une révolte que les vexations des Espagnols occasionnèrent dans cette ville; et il fut banni,

non-seulement de la Sicile, mais aussi de tous les états qui étaient sous la domination de l'Espagne. Refugié à Rome, il y partagea, avec tant d'autres savants, les bienfaits de la reine Christine de Suède. Il y jouissait de quelque aisance, lorsqu'un domestique lui ayant volé tout ce qu'il possédait, il se vit obligé, pour subsister, de se retirer chez les pères *Scolopii*, et d'y enseigner, à de jeunes nobles, la philosophie et les mathématiques. Le génie survit à l'infortune comme la vertu. C'est dans cette obscure retraite qu'il acheva ses importantes recherches, et mit la dernière main à son grand ouvrage sur *le mouvement des animaux*, qui, comme nous l'avons dit, ne fut publié qu'après sa mort.

MÉDECINE.

La physique expérimentale vint, dans ce temps qui semblait appeler toutes les sciences à leur régénération, concourir aux progrès de la médecine.

Nous avons vu que Stelliola, Argoli et Borelli lui-même, furent médecins, et lorsque nous les avons classés parmi les mathématiciens, nos lecteurs ne s'attendaient guères assurément à voir Borelli commencer à se faire connaître par un *traité sur les fièvres*.

Mais nous nous bornerons, dans cette section, à faire connaître les savants qui se sont particulièrement consacrés à cette science dont on a peut-être dit et trop de bien et trop de mal, et qui, dans ses efforts, souvent aussi dangereux qu'ils sont inutiles, montre encore moins son impuissance et l'incertitude de ses principes, que l'obstination de la nature à ne pas laisser dérober ses secrets. Dans la foule des savants médecins de Naples, à cette époque, nous distinguerons d'abord:

Antonio Santorello, né à Nola, auteur d'un ouvrage intitulé *Antipraxis medica*, et de deux traités auxquels il donna le titre *De Sanitatis naturâ*, et *De Sanitate tuendâ*, tous deux justement estimés dans le temps;

Mario Zuccaro, né à Naples, qui publia une *méthode* pour secourir les personnes empoisonnées, ouvrage sans doute très-utile dans un temps où le crime d'empoisonnement était si commun en Italie;

Giulio Cesare Benedetti, d'Aquila, professeur dans le collége de la Sapienza à Rome, auteur de plusieurs ouvrages de médecine, qui furent estimés dans leur temps;

Carlo Musitano, de Castrovillari, en Calabre, qui se fit connaître par divers ouvrages de chimie, de chirurgie, etc., etc.

Mais nous devons accorder une attention particulière au médecin napolitain *Giuseppe Donzelli*, parce qu'il jouit d'une réputation encore plus grande. Il brilla dans l'académie des *Discordanti*, qui était alors renommée. Il acquit de la célébrité parmi les médecins ses confrères, par une espèce *d'eau de thériaque*, et un *elixir vital* de sa composition, et dont il fit un grand usage. Son traité, intitulé *Teatro farmaceutico, dogmatico e spargirico*, fut imprimé vingt-deux fois. Ce grand nombre d'éditions n'est pas toujours une preuve du mérite d'un ouvrage : peut-être aujourd'hui ce *théâtre pharmaceutique* paraîtrait-il indigne de la haute estime qu'on lui accordait alors. Donzelli publia aussi un *Antidotario Napoletano*. Mais un ouvrage d'un genre tout différent, et qui peut encore intéresser aujourd'hui, est celui qu'il publia en 1647, sous le titre de *Partenope liberata*. L'auteur y signala, avec autant de courage que de force, comme héroïques, les tentatives que fit le peuple napolitain, sous Masaniello et Gennaro Annese, pour secouer le joug étranger, et expulser les Espagnols du sol napolitain.

Tommaso Donzelli fut médecin comme son père, et enrichit son théâtre pharmaceutique de quelques additions.

Les médecins qui vinrent après Donzelli

furent encore plus célèbres. *Marco-Aurelio Severino*, né à Tarsia, dans la Calabre, en 1580, publia un nombre excessif d'ouvrages sur la médecine, la chirurgie, l'anatomie, la physique, l'histoire naturelle, la philologie, la logique et même la jurisprudence et la littérature. Il commenta Hippocrate, Dioscoride, Gallien, Avicène, Celse, et l'ouvrage de Harvey, sur la circulation du sang. Il écrivit la vie de Scribonius-Largus, et beaucoup de lettres latines, quelques traités sur les pandectes, sur la philosophie, ou le *Perchè degli scacchi*; sur *la Galleria del Casa*, etc. Il est très-vraisemblable que tant de compositions si variées n'offrent pas toutes de l'intérêt, que plusieurs même sont imparfaites; cependant M. Portal attribue à ce médecin plusieurs découvertes assez importantes dans l'anatomie et dans la chirurgie. On trouve aussi des observations utiles dans ses opuscules sur l'histoire naturelle et sur la physique; par exemple dans ses traités, *De Radio turturis marini* et *De Vipera pythia*: enfin Severino fut le premier qui démontra la respiration des poissons.

Ses connaissances en physique rendirent Severino suspect aux ministres de l'inquisition. Deux fois il fut cité devant ce tribunal redoutable, qui voulait étendre sa juridiction sur

les sciences, les comprimer, les étouffer. Défendu par l'illustre Francesco d'Andrea, qui fit briller son zèle et son éloquence pour soutenir les droits de la philosophie et ceux de l'innocence, Severino fut acquitté et triompha de ses ennemis. Il mourut en 1656 de la peste.

Sebastiano Bartoli, né à Montella, dans la principauté ultérieure, porta encore plus loin l'esprit d'investigation et de philosophie en médecine. Il débuta par se déclarer contre Galien et ses sectateurs. Ceux-ci ne l'épargnèrent point. C'est à cette dispute que deux académies, par la part qu'elles y prirent en sens contraire, durent leurs noms d'*investiganti* et de *discordanti*. Bartoli était chef de l'une, et Luca Tozzi chef de l'autre. Les ouvrages de Bartoli, qui sont relatifs à cette lutte, furent : son *Triumphus spargiricæ medicinæ*, et son examen *Artis medicæ*. Ce dernier fut mis à l'index à Rome, ce qui nous oblige à répéter ce que nous avons déja dit, que l'inquisition ne tolérait pas la liberté de penser dans les sciences, pas même dans la médecine. Le même auteur a publié un *Breve ragguaglio de' bagni di Pozzuoli dispersi e investigati per ordine del vice-re don Pietro-Antonio d'Aragona*. Mais son ouvrage le plus intéressant est sa *Thermologia Aragonia, sive historia naturalis thermarum in*

occidentali Campaniæ ora inter Pausilipum et Misenum scaturentium. N'ayant pu y mettre la dernière main, puisqu'il mourut en 1676, à l'âge de quarante-un ans, cette dernière production ne parut que trois ans après, en 1679. Il avait cherché à connaître la nature de ces eaux thermales par le moyen de la distillation, de l'odeur et de la saveur : il détermina les degrés de leur chaleur par un thermomètre dont lui-même décrit la construction ; ce qui porte à croire qu'il ne connaissait point encore le thermomètre inventé par Galilée, et amélioré par Gian Francesco Sagredo.

Bartoli rendit un autre service à sa patrie : il fit venir de Venise à Naples Antonio Manzoni, le plus célèbre anatomiste de l'Italie, pour y enseigner cette science, et y démontrer la dissection des cadavres.

Antonio Oliva fut professeur de médecine, et aurait conduit la physique expérimentale au résultat le plus heureux par ses vastes connaissances et ses découvertes, s'il avait pu contenir et diriger un esprit bizarre qui lui attira beaucoup de malheurs, et même une mort très-extraordinaire.

Oliva avait commencé sa carrière par occuper une place de théologien auprès du cardinal Francesco Barberino, dont il ne sut pas con-

server la faveur. Il retourna ensuite dans sa patrie où il fut emprisonné comme suspect de rebellion. Ayant recouvré sa liberté, il se rendit en Toscane où ses rares connaissances lui méritèrent la protection du grand-duc et du prince Léopold; il fut nommé professeur de médecine dans l'université de Pise. C'était un des membres les plus actifs et les plus utiles de l'académie du Cimento. Mais il quitta, après quelques années, Florence et l'université, à la suite de quelque dispute occasionnée par diversité d'opinions en matière de sciences; et il alla à Rome où il exerça la médecine, et obtint une protection honorable de plusieurs souverains pontifes. Accusé, sous le règne d'Alexandre VII, de faire partie d'on ne sait quelle société licencieuse, Oliva fut jeté en prison. En sortant un jour d'un interrogatoire dont on ne connaît point l'objet, il se précipita d'une fenêtre, et mourut quelques moments après.

La Calabre donna le jour à *Tommaso Cornelio*, médecin célèbre, tant par ses ouvrages que par ses découvertes. Il professa les mathématiques à l'université de Naples, voyagea dans l'Italie, résida quelque temps à Rome, Bologne et Florence, mérita l'estime et l'amitié des philosophes les plus distingués de son temps, sur-

tout d'Andrea, de Toricelli et de Cavalieri. Quoique prévenu pour la philosophie de Descartes, alors en grande réputation, il enrichit la physique et la médecine qui en est l'inséparable compagne, de beaucoup d'observations ingénieuses et de découvertes intéressantes. Tous ses ouvrages furent recueillis et imprimés à Naples en 1688. C'est là qu'on trouve l'hypothèse de la compression et de l'élasticité de l'air, qu'il paraît avoir devinée avant Pequet; la découverte du suc nutritif (*del succo nutritizio*), que Thomas Willis et François Glisson se sont attribuée, mais que Redi et la postérité équitable ont revendiquée en faveur de son véritable auteur. Cornelio a laissé aussi quelques poésies latines très-estimées. Il mourut en 1684, âgé de quatre-vingts ans.

Nous allons nous occuper maintenant d'un savant qui mérite peut-être encore plus l'estime et la reconnaissance des amis de l'humanité. Ce médecin, un des plus célèbres que, non-seulement Naples, mais l'Italie entière ait produits, est *Giorgio Baglivi*, que l'on croit né à Lecce, en Pouille, et où il passa du moins son adolescence. Il fit ses études à Salerne, à Naples, à Bologne, et acquit une si grande réputation, qu'il fut nommé professeur de chirurgie et d'anatomie à Rome, et aggrégé à la

société royale de Londres, ainsi qu'à d'autres. Il avait à peine atteint l'âge de vingt-six ans, qu'il publia, en 1696, un ouvrage *De praxi medicâ*, et s'y montra tellement supérieur, malgré son jeune âge, qu'on le soupçonna de plagiat. Mais les ouvrages postérieurs, qu'il ne tarda point de produire, le vengèrent bientôt de cet injuste soupçon, et firent taire ses ennemis. On ne doute plus aujourd'hui que ce ne fût lui qui découvrit, le premier, cette membrane fibreuse, qui, par-tout adhérente au crâne, enveloppe le cerveau. Il fit aussi un traité *De morborum successionibus*. C'était un des plus zélés défenseurs de la doctrine d'Hippocrate, qu'il regardait comme le plus fidèle interprète de la nature. Hecquet a donné un précis de son système, et M. Portal a fait un savant extrait de son *Essai sur la fibre motrice*, d'après lequel on peut le considérer comme le chef des *solidistes* modernes. Il essaya de faire revivre l'école médicale des méthodistes, et de réduire à trois classes les maladies, comme depuis l'ingénieux Brown a tenté de les réduire à deux. Ainsi Baglivi, comme tant d'autres savants, préféra les hypothèses aux oracles de la nature, que lui-même avait auparavant proclamés. Peut-être serait-il revenu à l'observation, et aurait-il rectifié ses théories hypothétiques, si une mort

prématurée ne l'eût enlevé en 1706, à l'âge de trente-huit ans.

Nous voici arrivés à *Luca Tozzi*, qui fut l'antagoniste de Bartoli, et président de l'académie des *Discordanti*, dont nous avons parlé plus haut. Il était né à Aversa, dans la Terre de Labour, en 1638; et à peine il eut fini ses études, qu'il se fit connaître par un savoir extraordinaire. Il n'avait que vingt-six ans, lorsqu'il publia, sur la comète qui apparut en 1664, un mémoire intitulé: *Recondita naturæ opera, jam detecta*. Il succéda à Tommaso Cornelio, dans la chaire de mathématiques de Naples, et fut ensuite nommé professeur de médecine théorique de cette université, et plus tard professeur de médecine pratique au collége de la Sapienza à Rome. Il fut médecin d'Innocent XII et de Charles II, à Madrid. Long-temps il parut prévenu contre la liberté de penser en matière de philosophie; mais quoique antagoniste des philosophes, il rendit justice à ceux qui, tant chez les anciens que chez les modernes, avaient professé dignement la médecine. Il mourut à Naples en 1717.

Nous terminerons l'article de la médecine par l'analyse rapide des travaux et des ouvrages de deux auteurs justement estimés dans cette science, et qui partagèrent la célébrité de ceux

dont nous avons parlé. Tous deux furent membres zélés de cette académie des *Investiganti*, qui, comme on sait, se distingua sur-tout par ses recherches constantes dans l'étude de la nature.

Le premier de ces savants est *Leonardo de Capua*, qui professa la philosophie et la médecine. Dans le nombre des mémoires qu'il lut à son académie, on distingue celui dans lequel il traite de *la Nature des. mophètes*, ou exhalaisons si fréquentes dans la Campanie, autour de Naples et du Vésuve. On a aussi de lui un traité, ou *Parere sopra l'origine e il progresso della medicina*, et des *Ragionamenti intorne all' incertezza della medicina*. Il était Cartésien, et ce qui le prouve le plus, c'est l'esprit de scepticisme que l'on trouve dans ses écrits, et qui ne l'abandonnait point même dans l'exercice de sa profession.

Il publia de plus la vie du cardinal Cantelmo, et il avait composé plusieurs comédies, qui lui furent volées.

L'autre philosophe et médecin, dont il nous reste à parler, est *Lucantonio Ponzio*, né à Pasitano, sur la côte d'Amalfi, en 1637. Il fit ses premières études à Naples, alla à Rome, où il fut reçu membre de l'académie physico-mathématique, fondée par le prélat Ciampini,

et professeur de médecine et d'anatomie au collége de la Sapienza. Il publia des traités sur la *génération des métaux*, sur *la saignée*, et sur *quelques eaux médicales* dont Pline a fait mention. De Rome il se rendit à Venise où il publia, en 1684, plusieurs mémoires, sur *les difficultés de la médecine*, sur *la nature des raréfactions*, sur *l'air factice*, et sur *les propriétés du froid et de la chaleur.* Il se rendit enfin en Allemagne, et fit imprimer à Vienne son traité *de Militis in castris sanitate tuendâ*, sujet qui n'avait pas encore été traité.

Nous devons faire observer à nos lecteurs que le discours que Ponzio fit imprimer à Venise, en 1667, sous le titre *Del sorgimento de' liquori nelle fistole aperte d'ambidue gli estremi, ed intorno a molti corpi che tocchino la loro superficie*, avait été prononcé, comme le dit l'auteur lui-même(1), quatre ans avant, dans l'académie des Investiganti. Ce discours le signale donc comme le premier qui conjectura la cause physique par laquelle les fluides montent au-dessus du niveau dans les tubes capillaires, et dès-lors aussi comme le premier qui ait indiqué l'attraction neutonienne.

Ponzio, de retour à Naples, professa l'ana-

(1) *Voyez* son Épître au lecteur.

tomie à l'université jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1715.

PHILOLOGIE.

On a trop dit et publié que les lettres avaient en Italie, au XVIIe siècle, perdu tout l'éclat dont elles brillèrent dans le siècle précédent. On ne niera point, et déja nous l'avons remarqué, en commençant ce chapitre, qu'elles rétrogradèrent à cette époque; mais la cause de cette décadence n'a pas été assignée aux vrais motifs qui l'ont amenée. L'esprit de liberté succédant à celui d'imitation, aussi nuisible au développement des facultés humaines que l'autre lui est propice, s'empara de toutes les sciences au XVIIe siècle, pour les vivifier, les régénérer et les conduire à leur perfectionnement. Mais autant cet esprit était favorable aux sciences philosophiques, autant fut-il dangereux à la littérature. Le goût eut à souffrir des hardiesses déplacées de l'imagination; on ne consulta plus les modèles. Ainsi les sciences agrandissaient tous les jours leur domaine, quand les lettres s'appauvrissaient. Et pourtant les unes comme les autres étaient dirigées par le même mobile.

Il faut remarquer toutefois que le bon goût ne disparut pas entièrement de l'Italie. La cor-

ruption qui avait gagné toutes les autres contrées de l'Europe, trouva parmi les Italiens nombre de littérateurs qui s'opposèrent à ses progrès, et qui, bien qu'ils fussent d'abord en minorité, finirent par remporter la victoire. Mettant à profit l'expérience, ils parvinrent à rallier sous leurs drapeaux la multitude égarée.

Tel est le tableau général que nous présente de sa littérature l'Italie au XVIIe siècle. Cherchons maintenant la part qu'y ont eue les Napolitains.

L'étude des langues grecque et latine avait cédé la place à celle des langues orientales. La congrégation *de la Propagande*, fondée par Grégoire XV, en 1622, sentit toute l'utilité qu'elle pouvait tirer des langues orientales, pour ces nombreuses expéditions de missionnaires destinés à conquérir à la foi chrétienne, non-seulement les peuples de l'Inde, mais ceux encore du Japon et de la Chine, et à balancer ainsi le déficit d'ames que lui enlevaient tous les jours les succès du calvinisme et du luthéranisme. Ainsi, d'une part, le zèle pour la propagation du christianisme, de l'autre, le desir de faire fortune auprès de la cour romaine, peuplèrent d'orientalistes Rome et l'Italie. On ne réussissait, on ne parvenait, à cette époque, qu'en étant ou feignant d'être savant

dans les langues orientales. L'Eritreo nous a laissé le portrait d'un certain Calabrois, nommé Antonio Maraffa, qui se donnait pour savoir toutes les langues, et les parlait toutes, sans en savoir un seul mot (1). Mais quelle est la profession, la science, le pays où il ne s'est pas rencontré, de temps à autre, des charlatans de cette espèce! Au reste, le royaume de Naples peut nous offrir un assez grand nombre de vrais savants, pour qu'on ne lui fasse pas un reproche d'avoir produit quelques-uns de ces hommes qui déshonorent la littérature.

Parmi les orientalistes de ce royaume, on a compté, peut-être à tort, les deux frères *Gian-Battista* et *Girolamo Vecchietti*, que l'Aceti a cru nés en Calabre, mais que Spiriti regarde comme Florentins (2). C'est ainsi que l'on a regardé comme originaire de Naples *Philippe* d'*Acquino*, professeur de la langue hébraïque à Paris, et qui était né à Carpentras. Observons encore ici que le royaume de Naples abonde tellement en littérateurs, qu'il n'a nul besoin de s'approprier ceux qui appartiennent à d'autres pays.

Voici des philologues qu'il peut réellement

(1) Voyez *Pinacothéca*, l. II.

(2) Voyez *Spiriti, Memoria degli scrittori Cosentini.*

revendiquer. Nous commencerons par *Mario da Calascio*, mineur observantin, né dans les Abruzzes, qui, en 1617, donna à Rome son dictionnaire *hébraïque-latin*, et, en 1621, son grand ouvrage en quatre volumes, des *Concordanze de' santi libri*.

Antonio d'Aquila, mineur réformé, s'occupa beaucoup de la version arabe de la Bible, et donna ses *Nuove metodiche instituzioni della lingua arabica*, imprimées en 1650, par ordre de la Propagande.

Andrea Spinola, de Naples, de l'ordre des théatins, qui demeura pendant huit ans à Goa, et pendant trente-deux à Lisbonne, publia quelques discours en portugais.

On pourrait encore placer ici le carme *Elia Astorini*, que nous avons rencontré parmi les philosophes.

Mais les jésuites furent, de tous les religieux, ceux qui se distinguèrent le plus dans la connaissance des langues orientales. Elles leur étaient plus utiles qu'aux autres, parce que c'était principalement dans leur ordre que l'on prenait les missionnaires. Aussi, au milieu de tant de savants dans ce genre, on doit noter de préférence les jésuites *Francesco-Antonio de Angelis*, de Sorrento; *Alfonso d'Arragona*, de Naples; *Ignazio Arcamone*, de Bari; et *Francesco Sambiasi*, de Cosence.

De Angelis alla aux Indes orientales, et de là en Éthiopie, où il vécut dix-huit ans, et mourut en 1623, après avoir traduit divers ouvrages de la langue éthiopienne. Le père Aragona alla au Paraguai, où il composa un vocabulaire et une grammaire de la langue du pays; il y finit ses jours. Le père Arcamone fit plusieurs sermons dans la langue de *Canara*, qu'il apprit à Goa, où il avait fixé sa résidence. Enfin Sambiasi, qui doit figurer ici en première ligne, se rendit à la Chine en 1613, prêcha avec tant de succès à Pekin, et acquit, à ce qu'on prétend, tant de considération pour avoir prédit quelques éclipses, que l'empereur Unquan, lui accordant sa confiance, l'envoya en ambassade auprès des Portugais. Il mourut à Nankin, en 1649, et laissa les traités suivants, écrits en chinois : *De animâ vegetabili, sensitivâ et rationali;* — *De somno et de picturâ* (1).

C'est ici peut-être le lieu de placer une réflexion que nous avons faite en formant ce catalogue d'orientalistes, et que nous pourrions excessivement étendre : c'est que l'étude des langues orientales, quoiqu'elle fût utile, surtout sous un rapport, celui de la propagation de la religion chrétienne, n'aurait pas dû faire

(1) Voyez *Spiriti*, *loc. cit.*

négliger celle d'une langue admirable (le grec), dans laquelle ont été composés des écrits qui seront éternellement des modèles dans tous les genres. C'est pourtant ce qui arriva. Le résultat des fouilles que l'on fit dans ces mines de l'orient, n'enrichit point l'esprit humain. On n'y trouva rien qui méritât d'être imité. Peut-être n'avait-on point encore les instruments nécessaires pour les exploiter avec fruit.

Quoi qu'il en soit, nous allons indiquer ici le petit nombre de Napolitains qui, résistant au torrent de la mode, s'obstinèrent à cultiver la langue des Grecs. D'abord on remarque, au commencement du XVII[e] siècle, plusieurs de ceux qui s'étaient distingués dans ces études dans le siècle précédent. Tels furent Giulio-Cesare Capaccio, et Fabio Colonna. Plusieurs autres, sans professer cette langue, se livraient à son étude avec zèle. *Francesco Arcudi*, né dans la terre d'Otrante, non-seulement traduisit du grec quelques ouvrages, mais, au dire de l'Eritreo et du Crasso, composa, dans cette langue, des vers fort élégants. *Pietro Lasena*, né et élevé à Naples, mais originaire de France, fut auteur de plusieurs ouvrages philologiques, et sur-tout de deux traités : l'un intitulé, *Cleombrotus*; l'autre, *dell' antico Ginnasio Napoletano*. Mais celui qui réussit le plus à rendre

à la langue grecque le crédit qu'elle avait perdu, fut *Gregorio Messeri*, de Brindes. Le savant *Giuseppe Valletta* lui fit confier la chaire grecque, qui fut rétablie à ses instances dans l'université de Naples. Messeri eut la gloire d'y faire un assez grand nombre d'élèves, parmi lesquels il faut compter au premier rang les deux fameux jurisconsultes Aulisio et Gravina, dont nous avons parlé ailleurs.

Ce serait ici sans doute le lieu de citer les philologues latins, puisqu'ils travaillèrent de concert avec les hellénistes à enrichir leur pays des plus précieux monuments des littératures anciennes; mais nous parlerons d'eux dans le tableau que nous nous proposons de présenter, dans la suite, des littérateurs et poètes latins.

ANTIQUITÉS. — *Histoires particulières.*

Ce fut, par tous les secours que leur fournit la culture des langues classiques, qu'une foule d'érudits parvinrent, dans le XVIIe siècle, comme ils l'avaient déja fait dans le siècle précédent, à fouiller avec succès dans les antiquités nationales.

Nous l'avons déja dit, mais on nous pardonnera de le répéter, quel pays plus que celui de Naples pouvait exciter l'ardeur de nouveaux

archæologues? Tout y parle aux yeux, tout inspire le desir de connaître l'antiquité. Ici des palais, des temples encore debout, malgré les efforts combinés du temps, des volcans et des barbares : là, des thermes, des amphithéâtres, des cryptes, ou des nymphées; ici encore des villes entières sorties de dessous terre, comme par enchantement, rappellent, non-seulement les arts de l'antiquité, mais aussi ses mœurs, ses lois et ses usages. Enfin, de toutes parts, des statues, des médailles, des vases, que la terre semblait s'empresser de restituer, pour montrer l'existence brillante de l'ancien âge, et engager le nouveau à marcher sur ses traces. Tel était le tableau qu'offrait le royaume de Naples aux yeux des archæologues. Dès ce moment aussi, il n'y eut pas une province, une ville, un bourg, une église, un couvent, qui n'eût son antiquaire et son historien; et c'est de cette période que datent une foule d'écrits qui ont illustré à-la-fois et le pays et leurs auteurs.

Giulio Capaccio fut le premier qui écrivit sur les ruines de Naples et de Pouzzoles. Il était né à Campagna, dans la province de Salerne, en 1550. Secrétaire de la ville de Naples, il abandonna cet emploi pour aller parcourir l'Italie, et puiser dans ses voyages de nouvelles

connaissances. Capaccio fit admirer son savoir à la cour des ducs d'Urbin, ainsi qu'à Rome. De retour à Naples, il y mourut en 1631. Ce savant cultiva plusieurs genres de littérature; et, si l'on consulte le nombre de ses écrits, il paraît mériter plus de considération que ne lui en accorde Tiraboschi. Son *histoire de Naples*, en deux volumes, et celle de *Puzzuoli*, qui parurent au commencement du XVIIe siècle, sont écrites avec élégance; et l'on y trouve beaucoup d'érudition. Il est vrai qu'on y desirerait aussi plus de critique; mais, malgré quelques défauts, leur auteur mérite un rang distingué parmi les écrivains ses contemporains; et c'est avec justice que Henri Bruckman et Pierre Burman regardent Capaccio comme un des auteurs les plus recommandables dans son genre. On débita, du vivant de l'auteur, que les écrits d'un certain Fabio Giordano, conservés dans la bibliothèque des SS. Apostoli, à Naples, lui avaient beaucoup servi pour la composition de ces deux ouvrages. Mais ce genre d'accusation est aussi commun qu'il est le plus souvent injuste. Il n'a pu nuire à la mémoire de Capaccio; et le docte Signorelli l'en a suffisamment absous et vengé.

Antonio Caracciolo, théatin, passa toute sa vie à compulser les chroniques, les archives,

les bibliothèques, et découvrit une foule de monuments et de faits historiques qu'on ne connaissait pas encore. En 1612, il donna plusieurs histoires ou vies d'hommes marquants, parmi lesquelles on distingue celle de Paul IV. Mais ce qui consacra son nom parmi les archæologues, fut la publication qu'il fit en 1626, des quatre anciens chroniqueurs, Eschembert, Lupo Protospata, l'anonime du Mont-Cassin, et Falcone de Bénévent, qu'il enrichit de plusieurs appendices historiques. Muratori a inséré cet intéressant recueil dans sa collection *de Rebus italicis*, en y corrigeant quelques fautes, ainsi qu'avaient fait avant lui Pratillo et Pellegrino, dont nous allons parler.

Camillo Pellegrino, de Capoue, dit *le jeune*, se consacra tout entier à l'histoire du moyen âge. Il visita les plus anciennes archives du royaume de Naples, et les plus riches bibliothèques de Rome. Le projet, d'abord tenté par Caracciolo, et exécuté depuis par Muratori, de recueillir et publier les anciennes chroniques d'Italie, Pellegrino se l'était d'abord proposé. Aussi commença-t-il par faire, comme nous l'avons vu, des annotations sur les quatre chroniques, que son prédécesseur avait publiées. Il donna de plus un ouvrage intitulé *Historia principum Longobardorum et series ab-*

batum cassinentium. On a dit qu'il avait rédigé une histoire de Capoue, en trois volumes; mais il ne nous est parvenu de lui; sur ce sujet intéressant, que l'écrit intitulé *Apparato alle antichità di Capua*, imprimé à Naples en 1651, et que Burman a depuis inséré dans son trésor d'antiquités. Pellegrino mourut en 1663, à l'âge de soixante-cinq ans; et Tiraboschi fait sur lui une réflexion qui seule vaut un éloge : c'est que les ouvrages de cet auteur, estimés de son vivant, le sont encore plus de la postérité.

Nous ne mentionnerons pas ici tous les Napolitains, auteurs d'histoires particulières, qui se signalèrent par leurs travaux à l'époque dont nous parlons. Le nombre en est trop considérable; nous citerons seulement :

Gian-Vicenzo Ciarlanti, d'Isernia, qui écrivit l'ouvrage intitulé : *Memorie istoriche del sannio*. Le Samnium compose aujourd'hui les provinces du royaume de Naples, appelées, la principauté ultérieure, le comté de Molise, et une partie de la Terre de Labour;

Muzio Feboni, auteur d'une *Histoire*, en latin, *des anciens Marses*, de ce peuple dont la valeur était si reconnue, que les Romains disaient de lui, qu'on ne pouvait vaincre les Marses, ni sans les Marses;

Le P. *Girolamo Marafioti*, auteur d'une *Histoire de la Calabre*

Le jésuite *Antonio Beatillo*, auteur d'une *Histoire de Bari*;

Et *Lucio Camarra*, auteur d'une *Histoire de Chieti.*

Camillo Tutini publia des mémoires sur *la vie et les miracles de S. Janvier*, et sur *la fondation des Sedili de Naples* : il fit aussi une *Histoire des Chartreux.*

Pompeo Sarnelli écrivit plusieurs ouvrages biographiques et chronologiques assez exacts sur plusieurs saints et évêques, ainsi que sur quelques couvents.

Cesare Eugenio Caracciolo écrivit sa *Napoli sacra*, qui fut enrichie d'un supplément par Carlo de Lellis.

Nous ne pouvons nous dispenser de citer encore *Carlo Celano* et *Paolo-Emilio Santoro:* le premier donna, en 1692, les *Notizie del bello e dell' antico della città di Napoli*, divisées en dix journées, ouvrage fort utile et agréable malgré quelques imperfections; le second publia l'ouvrage intitulé: *Historia Monasterii Carbonensis ordinis sancti Basilii*, qui lui mérita le nom de nouveau Tacite. On regrette que ce dernier n'ait pas consacré ses talents à un sujet plus intéressant, et qu'il n'ait pas achevé ou publié l'*histoire de son temps*, pour laquelle il perdit, comme on l'a prétendu, le chapeau de cardinal.

HISTOIRE GÉNÉRALE.

Après tant d'histoires particulières, publiées sur tous les points du royaume, il était assez naturel que l'on en vît paraître de générales. Les recherches étaient faites, les difficultés applanies, et les matériaux préparés par les mémoires que nous venons d'indiquer, en passant en revue les auteurs. Dès le siècle précédent, nous avons désigné parmi les auteurs d'histoires générales, Caraffa et Costanzo; dans le XVIIe siècle, il faut compter parmi leurs plus heureux imitateurs, Antonio Summonte et Francesco Capecelatro.

Antonio Summonte s'était fait avantageusement connaître dès la fin du XVIe siècle; mais son histoire appartient au siècle suivant, puisque les deux premiers volumes parurent en 1601, et les deux derniers en 1640 et 1643. Cet ouvrage n'a pas, il est vrai, l'élégance de celles de Costanzo et de Caraffa; mais Summonte l'emporte sur ces historiens, par l'étendue du plan, sa franchise et son impartialité. Notre auteur commence sa narration à la fondation de la ville de Naples, et la continue jusqu'en 1582. Il s'appesantit quelquefois trop sur des détails, et, crédule ou trop confiant, il rapporte des

faits qui sont du domaine des fables; mais l'obscurité qui enveloppe les premières époques historiques des anciens peuples, sert d'excuse aux historiens qui refusent d'y porter le flambeau de la critique. Aujourd'hui peut-être cette excuse ne serait point admise. Au reste, la candeur et la véracité que Summonte montre par-tout ailleurs, lui font aisément pardonner cette imperfection de son ouvrage. Disons plus, il mérita la reconnaissance du peuple napolitain, pour avoir courageusement fait connaître ses droits usurpés par la noblesse pendant le règne des Arragonais, et pour avoir indiqué l'origine véritable de certaines familles ambitieuses, qui voulaient fonder leurs priviléges sur une prétendue antiquité. Mais une telle conduite lui attira des ennemis, et une assez vive persécution. Il fut jeté en prison, et obligé même de retoucher les deux premiers volumes de son histoire. Ainsi, il lui fallut faire une rétractation publique de ses opinions, et une abjuration de ses principes : ce furent les conditions que l'on mit à sa délivrance. Summonte en mourut de chagrin peu de temps après.

Francesco Capecelatro, marquis de Lucito, se proposa de compléter l'histoire de Costanzo, qui ne l'avait commencée qu'à la mort de Frédéric II. Il fit remonter la sienne à la fondation

du royaume, et la continua jusques y compris le règne de l'immortel Frédéric. Moins prolixe, mais plus exact que Summonte, il n'est pas aussi élégant que Costanzo.

Naples eut encore, à cette époque, quelques historiens qui écrivirent l'histoire de leur temps. Ceux qui se distinguèrent dans ce genre, n'étaient que de simples libraires. On en compte trois, tous de cette profession : *Ottavio Beltrano*, *Antonio Bulifon*, et *Domenico-Antonio Parrini*. On doit au premier une *Brieve descrizione del regno di Napoli*. Mais on l'accusa d'avoir vendu sa plume, à l'occasion de quelques notices répandues dans son ouvrage, et qui ne parurent pas rédigées comme elles auraient dû l'être, si l'auteur n'eût écouté que sa conscience. Ce reproche de vénalité flétrit l'ouvrage et l'auteur.

Bulifon obtint plus de réputation par ses *Lettere memorabili, istoriche e critiche*, et par son *Compendio delle vite de' re di Napoli*, et sur-tout par un *Cronicamerone*, ou recueil des évènements les plus remarquables arrivés dans le royaume depuis l'ère vulgaire juqu'en 1690. Ce recueil formait treize volumes, dont il ne put faire paraître que le premier. Parrini, son rival, parvint, par ses calomnies, que le gouvernement accueillit, à faire défendre la publi-

cation des autres. Il accusait Bulifon, auprès de l'Autriche, d'être l'ami de la dynastie des Bourbons. Le peuple, qui n'est que trop souvent le jouet des plus injustes suggestions, pilla la maison de cette victime de la haine et de la jalousie; et Bulifon alla périr de chagrin à Madrid.

Parrini, après avoir triomphé ainsi de son rival, publia son *Teatro de' vicere' di Napoli.* Cet auteur a les défauts que nous avons signalés dans Beltrano, sans avoir les qualités de Bulifon. Cependant les faits historiques qu'il a consignés dans son ouvrage, tous relatifs aux XVI[e] et XVII[e] siècles, sont très-précieux, surtout en ce qu'on ne pourrait les trouver ailleurs.

La révolution opérée par Masaniello, ce Gracchus moderne, qui n'eut de son devancier que les malheurs, eut plusieurs historiens qui tentèrent à l'envi d'écrire un des évènements les plus singuliers de l'histoire moderne d'Italie. Ceux que l'on peut distinguer sont *Gabriele Tontoli*, *Tommaso de Santis*, *Alessandro Giraffi*, et *Diego Amatore.* L'ouvrage de de Santis est regardé comme le meilleur; mais celui de Giraffi, connu sous le nom de Nescipio Liponani ou de Scipione Napolini, fut le plus répandu. Au reste, tous ces historiens de la ré-

volution de Masaniello furent surpassés par un Français, Augustin Nicolaï, et par un Génois, Raffaello della Torre.

Plaçons encore ici *Paolo Bombino*, de Capoue, qui composa en latin plusieurs ouvrages historiques sur l'Espagne. Nous n'avons de son traité, intitulé *Breviarium de rebus hispanicis*, que la première partie, imprimée à Venise en 1634. Si l'on en croit Leone Allaci, il avait écrit une histoire en dix-sept livres, sous le titre d'*Hispania Austriaca*.

VOYAGES.

Les *voyages* peuvent être considérés comme des histoires de pays étrangers. Aussi les voyageurs et les historiens ne forment, pour ainsi dire, qu'une même classe dans la grande république des lettres.

Depuis la découverte, assez récente alors, d'un monde nouveau, le goût des voyages s'était répandu chez presque toutes les nations. L'Italie sur-tout qui s'honorait d'avoir donné le jour au plus hardi comme au plus justement célèbre des voyageurs, à Christophe Colomb, peut compter, dans le XVIIe siècle, un grand nombre de ces hommes qu'une louable curiosité, le goût des découvertes, et aussi le desir

de faire fortune, poussent à visiter, au milieu des dangers de toute espèce, des contrées lointaines et peu connues. Et cependant le royaume de Naples ne nous offre guère, à cette époque, qu'un seul voyageur qui jouisse de quelque célébrité.

Ce fut *Francesco-Gemelli Carreri*, qui avait été d'abord militaire, et ensuite avocat. Il fit le tour du monde, et décrivit les contrées ignorées, les pays alors inconnus qu'il avait parcourus : son voyage, qu'il publia en 1700, est divisé en plusieurs volumes, et porte le titre imposant de *Giro del mondo*. Il fut universellement accueilli, plusieurs fois réimprimé et traduit dans plus d'une langue (1). On y a découvert, depuis que plusieurs autres ouvrages du même genre ont été publiés, un assez grand nombre d'inexactitudes. Mais Carreri a du moins le mérite d'avoir été un des premiers qui ait fait connaître à l'Europe les nouveaux pays qu'il avait visités, et d'avoir entremêlé sa relation de faits intéressants (2). Robertson, il est vrai, accuse Gemelli Carreri d'imposture, et lui reproche d'avoir imaginé

(1) Il en parut une traduction française par le Noble, en 1726, six volumes in-12.

(2) Voyez *Giornale de' letterati d'Italia*, t. XXIV.



les faits qu'il raconte, même d'avoir écrit son voyage sans sortir de son pays. Mais est-il vraisemblable que Carreri ait pu abuser à ce point de la crédulité des princes qui l'honorèrent, à son retour, de leur protection; des savants, ses contemporains, qui n'élevèrent aucun doute sur la réalité de ses courses dans de nouvelles contrées; de toute l'Europe enfin qui le considéra comme le voyageur le plus distingué de son temps.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

L'histoire, divisée chez les modernes en diverses classes, ne l'était pas chez les anciens, qui se plaisaient à voir réunis dans un seul tableau, les actions des peuples, leurs mœurs, leurs gouvernements, les vies des grands hommes dans tous les genres. Cependant les uns, comme Hérodote, faisaient entrer dans leur cadre l'histoire d'un grand nombre de nations; les autres, comme Thucydide et Tite-Live, celle d'une seule. Nous autres, modernes, nous n'avons que trop distingué l'histoire littéraire d'une nation de son histoire civile; et c'est moins une preuve de l'esprit d'ordre et de la sagacité des historiens, que du peu de liberté dont ils pouvaient jouir. Ne pouvant dire tout ce qu'ils savaient et pensaient

de certaines époques, et de certains hommes, ils se dédommageaient de la sécheresse obligée de leurs histoires politiques, en s'occupant avec plus d'étendue et de détails, soit de la biographie des savants et des gens de lettres, soit de l'analyse et de la critique de leurs ouvrages. Cette observation est peut-être plus applicable au royaume de Naples qu'à tout autre pays. L'histoire littéraire y fut beaucoup mieux et plus cultivée que l'histoire civile.

Nous pourrions rappeler ici le *Discorso a Nepoti*, de Francesco d'Andrea, dans lequel il a pour objet de faire connaître à la postérité les principaux jurisconsultes, ses devanciers ou ses contemporains; l'ouvrage de Domenico Aulisio sur les *écoles sacrées*, où il expose l'origine et les progrès des écoles chez les Hébreux et les Chrétiens, et sur-tout encore son histoire *De Ortu et progressu medicinæ*, ainsi que la *Bibliothèque des sciences*, composée par Stelliola (ces deux derniers ouvrages sont malheureusement perdus); enfin l'ouvrage de Gravina lui-même *De origine juris*, puisqu'il y donne les vies des anciens jurisconsultes, et y retrace les vicissitudes et les progrès de la jurisprudence. Mais d'abord nous avons déja parlé de ces auteurs sous d'autres rapports, et ensuite, nous devons nous borner ici à signaler les écrivains

qui se sont spécialement occupés de l'histoire littéraire proprement dite.

Au premier rang se présente *Gian-Battista Manso*, un des plus généreux protecteurs des lettres et des savants à Naples. Il se fit connaître par ses *Paradossi*, son *Erocallia*, ou dialogues sur l'amour et la beauté, et par ses *Poesie nomiche*. Mais un ouvrage de lui qu'on lit encore est son *Compendio della vita di Tasso*. Manso avait été l'ami, le consolateur et l'appui de ce poète célèbre pendant les dernières années de sa vie. Dans l'ouvrage qu'il composa sur lui, et qui ne parut qu'en 1619, il assure qu'il tient de la bouche même du Tasse, la plupart des faits qu'il raconte. Cependant, soit esprit de partialité, soit défaut de mémoire, il y débite quelquefois des choses qui ne sont nullement vraisemblables. Quelles que soient ses imperfections, c'est la seule vie du Tasse qu'on ait sans cesse réimprimée jusqu'à l'époque toutefois où l'abbé Serassi a publié la sienne. Le nouveau biographe a souvent rectifié et même réfuté l'ouvrage de son devancier.

Giulio-Cesare Capaccio, dont nous avons déja parlé, publia, en 1608, *Illustrium mulierum et illustrium litteris virorum elogia*. Mais ces éloges, écrits d'un style emphatique, et qui

offrent peu de solidité dans les pensées, sont loin d'avoir le mérite des autres productions du même auteur.

Lorenzo Crasso imita Capaccio, même dans ses défauts. Il publia plusieurs *vies*, plusieurs *éloges* d'hommes de lettres, de même qu'une *Histoire des poètes grecs*, etc., ouvrage dans lequel on trouve beaucoup de louanges, mais peu de faits et de preuves. On ne peut cependant se dispenser de le consulter, lorsqu'on écrit sur la même matière.

Les biographes qui vont suivre eurent certainement plus de mérite. *Bartolommeo Chioccarelli*, naquit à Naples en 1575, et y mourut en 1647. Il fut long-temps conservateur des archives de la chambre royale de la Sommaria. Par ordre supérieur, il recueillit tous les mémoires, tous les documents qui concernaient la juridiction du royaume de Naples. Cette immense collection fut envoyée à Madrid, sans que le gouvernement napolitain en conservât un seul exemplaire (1). Cependant Chioccarelli, voulant réparer cette perte, tâcha d'en faire

(1) On en a trouvé, depuis, quelques exemplaires qui appartenaient à des particuliers, et il en existe un dans la bibliothèque de S. Angelo à Nido. Mais, d'après Rocchi, aucun n'est ni exact, ni complet.

un abrégé, qui n'a paru qu'assez long-temps après la mort de l'auteur, en 1721, sous le titre de *Archivio della regia juridizione del regno di Napoli, ristretto in indice compendioso*, etc. Mais un ouvrage, qu'il publia de son vivant, fut son *Antistitum præclarissimæ Neapolitanæ ecclesiæ catalogus, ab apostolorum temporibus ad hanc usque nostram ætatem et ad annum* 1643, ouvrage qui a mérité quelques critiques, mais beaucoup de louanges du célèbre Mazzocchi. Auteur laborieux, Chioccarelli s'était proposé d'écrire les vies de tous les auteurs napolitains qui ont fleuri depuis les temps les plus éloignés jusqu'en 1646. Mais il n'a paru que le premier volume de cet ouvrage, et seulement encore en 1780. Il n'a pas fait desirer la publication du reste. L'auteur semble n'avoir eu d'autre but que de donner un extrait de ce que d'autres avaient publié avant lui : il n'y joint ni critique, ni réflexions ; et le style n'y dédommage point de l'absence des pensées.

Niccolò Toppi, de Chieti, né en 1603, fut archiviste comme le précédent, et se livra au même genre d'études. On le soupçonna de s'être servi des manuscrits laissés par Chioccarelli, et l'on se fondait sur l'identité des titres de leurs ouvrages et des sujets qu'ils y ont

traités. Mais il aurait fallu prendre la peine de comparer ces ouvrages : on se serait facilement convaincu qu'il y a dans ceux de Toppi plus de méthode et de substance. Il en est un sur-tout que l'on consulte encore de nos jours avec fruit : il a pour titre *De origine omnium tribunalium*, etc., et est divisé en trois parties. L'auteur y expose l'origine des trois grandes cours ou tribunaux, connus alors sous le nom de *Sacro consiglio*, *della Vicaria*, *et della regia Camera :* il y joint l'histoire des plus illustres et des plus savants magistrats qui en ont été la gloire. Mais le principal ouvrage de Toppi est la *Biblioteca Napoletana*, publiée en 1678. Malgré l'analogie de son travail avec celui de Chioccarelli, malgré les imperfections qu'il présente, c'est encore le premier dans son genre et le plus utile. Toppi mourut en 1681.

Francesco Nicodemi, connu sous le nom de *Leonardo*, aidé des lumières d'Antonio Magliabecchi, s'efforça de corriger, dans quelques parties, la *Bibliothèque napolitaine* de Toppi, et l'enrichit de beaucoup d'annotations et d'additions. Il publia, en 1683, les *Addizioni copiose alla biblioteca di Toppi.* Malgré toutes ces additions et corrections, l'ouvrage de Toppi n'est encore ni complet, ni parfaitement exact.

Tels furent, dans le XVIIe siècle, les travaux

des écrivains napolitains, pour illustrer l'histoire civile et littéraire de leur pays. Plus nombreux et plus étendus que ceux du même genre entrepris dans le siècle précédent, ces travaux furent, comme nous le verrons, d'une grande utilité dans le siècle qui va suivre.

RHÉTORIQUE. — POÉSIE.

Rentrons maintenant dans le véritable domaine des muses, la poésie. Mais avant de pénétrer dans leur sanctuaire, nous nous arrêterons un moment sous le parvis, pour écouter les leçons des maîtres de l'art.

Dans cette période du XVIIe siècle, la poésie, dans le royaume de Naples comme dans toute l'Italie, échangea ses lauriers pour des fleurs factices, pour de faux brillants. On sait qu'à cette époque, le goût des subtilités métaphysiques ou plutôt platoniciennes, était dominant dans la littérature en général. C'est là l'origine de ce style alambiqué, de ces jeux de mots puérils auxquels on avait donné le nom de *Concetti*. Un jargon presque inintelligible, mais brillant, remplaça le langage simple, mais grave de l'éloquence. Au style mâle et terrible du Dante, aux vers doux et substantiels de Pétrarque, succéda une poésie dont les images

recherchées manquaient de justesse et de vérité, dont les couleurs étaient ou fausses ou exagérées; à la prose serrée de Machiavel, aux phrases arrondies de Boccace, un style léger, sautillant, plein d'afféterie. Enfin, de même qu'à une certaine époque du moyen âge, Horace et Virgile, Tite-Live et Tacite, avaient cessé d'être des modèles, de même en Italie, à l'époque dont nous parlons, on abandonna les anciens guides en littérature, pour suivre des fantômes, des lueurs infidèles et perfides.

Quelles furent les causes de cette décadence aussi imprévue que subite; et quels furent ceux qui les premiers abandonnèrent les traces du bon goût? C'est ce que nous essaierons de rechercher dans ce chapitre.

Les causes de cette décadence furent à-peu-près les mêmes que celles qui amenèrent la décadence des lettres latines : l'inconstance, le desir d'innover, le besoin de changement, l'ennui enfin, car on finit par s'ennuyer même de ce qui est beau. Voilà, avec ce goût pour les subtilités métaphysiques que nous avons signalé plus haut, ce qui paraît avoir le plus contribué à la dégénérescence des lettres. Quant à ceux des Italiens qui les premiers, en Italie, s'écartèrent des bons modèles, ce furent, il faut bien l'avouer, les Napolitains.

Avec la même impartialité dont nous avons fait preuve, en signalant cette foule vraiment extraordinaire de savants, d'érudits, de littérateurs, de poètes napolitains, justement célèbres dans leur patrie, et qui méritent de l'être par-tout ailleurs, nous mentionnerons ici les hommes du XVIIe siècle, que de fausses théories littéraires firent sortir des routes de la vérité et du bon goût.

Même au temps du Dante et de Pétrarque, dans l'adolescence de la poésie italienne, l'affectation osa se montrer; mais ce fut avec une espèce de timidité. Insensiblement on outra la manière du second de ces poètes, et l'on devint plus que *Pétrarquiste*. De là, à une révolution complète dans le goût, il n'y avait plus qu'un pas à faire. On franchit la borne, on s'ouvrit une nouvelle route; route éclairée de fausses lueurs, de trompeurs météores.

Ceux qui, parmi les Napolitains, les premiers y firent quelques pas, qui la reconnurent et l'indiquèrent pour ainsi dire aux autres poètes, furent Costanzo, Rota, Tansillo, et (il faut le dire) le Tasse lui-même. Tant de talents, tant de qualités supérieures brillent en eux, que la postérité leur eût pardonné ces écarts. Mais ils étaient suivis d'une foule empressée de poètes qui, à beaucoup moins de génie, joi-

gnaient plus d'audace. Ils ne s'arrêtèrent qu'après avoir fondé une nouvelle école; et celui qui eut l'avantage ou le malheur de lui donner son nom, fut, sans contredit, le Napolitain *Giam-Battista Marini*.

Il ne faudrait pas croire pourtant que cette école fût circonscrite dans le pays de Naples et en Italie, comme l'ont prétendu quelques écrivains. Elle existait déja dans presque toute l'Europe, peut-être avant de se montrer en Italie, où elle triompha, il est vrai, plus que par-tout ailleurs. Mais il est très-sûr, et l'abbé Tiraboschi en a fourni des preuves, que cette école, qu'on s'est plu à qualifier d'*italienne*, existait chez les Français, dès le XVI[e] siècle. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur les poésies de Guillaume du Bartas. Or, ce poète, qui est mort en 1590, avait précédé Marini, qui n'est mort qu'en 1625. Mais quiconque montre des talents extraordinaires, du génie même dans un genre détestable, en est souvent regardé comme l'inventeur : Marini eut ce triste avantage.

Les excès n'ont pas une longue existence. De même que les *Pétrarquistes*, trop serviles imitateurs d'un grand poète, avaient fini par inspirer le dégoût et l'ennui, les Marinistes, par l'extravagance de leurs idées et de leur

style, périrent de ridicule, après une trop lente agonie. Alors commença une troisième révolution dans la poésie italienne, et le XVIIIe siècle en fut témoin. On revint à la nature; on chercha à exprimer avec vérité, sans exagération, les sentiments, les passions de l'ame.

Au milieu de la corruption générale de la littérature, quelques écrivains napolitains s'étaient efforcés de faire revivre les anciennes théories, de faire adopter de nouveau les saines doctrines. C'est ici le lieu de les signaler.

A peine osons-nous citer *Marco-Aurelio Severino*, bien que ses principes en littérature fussent très-louables; mais il eut la faiblesse de prendre sérieusement part à la dispute qui s'éleva sur l'ET; et, parmi ses ouvrages, on trouve, en effet, *La Querela dell' ET accorciata.*

Le Noci publia un travail plus utile encore, le *Rimario della commedia di Dante*, qui a été mal-à-propos déprécié par Fontanini. Cet ouvrage a été défendu par Apostolo Zeno.

Vers la fin du XVIe siècle, Giulio Cesare Capaccio avait traité, à l'exemple du Tasse, mais plus amplement que lui, du style épistolaire, dans son ouvrage intitulé *il Segretario*. Mais, au commencement du XVIIe, *Tommaso Costo* publia un traité sur le même sujet et sous le même titre.

Filiberto Campanile analysa les principes de la rhétorique, suivant la doctrine d'Hermogène, dans un ouvrage intitulé *Le Idee, ovvero la forma dell' eloquenza*, imprimé à Naples en 1606. Tous ces ouvrages contiennent des principes plus ou moins sûrs pour écrire en prose; voyons quels sont les ouvrages qui traitèrent de l'art plus difficile d'écrire en vers.

Pietro Lasena ou *Laseina*, donna, en 1616, ses *Vergati*. C'est un mêlange d'observations sur l'art des vers, extrait d'un plus grand ouvrage sur le même sujet, intitulé *Avversari*. *Orazio Marta*, bien qu'il fût professeur de droit à Pise, publia, dans la même année, sa *Sposizione della poetica d'Aristotele*. Et *Scipione Ponzo* ou *Ponzio*, traduisit l'Art poétique d'Horace, en octaves, et par un commentaire, en expliqua les passages les plus difficiles.

Mais celui qui se distingua le plus en ce genre, vers la fin du XVIIe siècle, fut *Gregorio Caroprese*, cousin de G. V. Gravina, et qui concourut à l'éducation littéraire de Métastase. Caroprese était né à Scalea, près de Cosence, en 1620, et il y mourut en 1715. Dans tout le cours de cette longue carrière, il ne cessa de cultiver les lettres avec distinction, et d'enseigner aux autres l'art de s'y distinguer à leur tour. Philosophe en même temps que littéra-

teur, il brilla successivement, et dans plus d'un genre, à Naples et à Rome. On a de lui plusieurs ouvrages sur des sujets philosophiques et littéraires ; une *réfutation*, par exemple, *du prince de Machiavel*, et des remarques sur la logique de Régis, que lui-même avait traduite ; enfin des *leçons sur le discours de Marfisa à Charlemagne*, dans l'Arioste, et des commentaires sur les *Rime* de monsignor della Casa. Membre de l'académie des Arcades, il concourut plus qu'aucun autre à défendre le bon goût, à rétablir les saines doctrines qui, comme nous l'avons dit, étaient fort dédaignées dans ce siècle par les Italiens. C'est aussi par lui que nous terminerons notre petite revue des rhéteurs ou professeurs de littérature de cette époque, non peut-être de décadence, mais d'aberration dans les arts d'imagination et de goût.

Poésie latine.

Après avoir honoré la mémoire des conservateurs du bon goût, nous nous trouvons naturellement conduits vers les poetes latins, qui, obligés de chercher leurs modèles chez les anciens, s'égarèrent beaucoup moins que les autres dans les routes tortueuses de l'afféterie et du bel esprit. Ils furent donc plus sages, s'ils furent moins originaux. Déja nous avons

indiqué parmi ceux qui sacrifièrent aux muses latines, Campanella, Tommaso Cornelio et beaucoup d'autres. Il en fut aussi plusieurs, Pirro Schettini, par exemple, qui cultivèrent à-la-fois, avec succès, la poésie latine et italienne. Mais tenons-nous à ceux qui se sont fait particulièrement un nom dans la poésie latine, et citons de préférence à quelques autres, *Ridolfo Acquaviva*, *Tommaso Strozzi* et *Partenio Giannettasio*, tous trois jésuites.

Le poëme d'Acquaviva, intitulé *De sanguinis transfusione*, méritait d'être offert au célèbre Lorenzo Magalotti, à qui l'auteur le dédia. Strozzi, après avoir écrit diverses poésies latines, se distingua sur-tout par son poëme en trois livres sur le *chocolat*. Le Filicaja, juge très compétent, admirait tellement les vers de ces deux poetes, qu'il leur pardonnait d'être jésuites, et même se réconcilia avec leur ordre, dont il avait été jusques-là un ardent antagoniste. Partenio Giannettasio fut plus fécond encore. On a de lui un grand nombre de poëmes, dont les plus remarquables sont : *Piscatoria et nautica*; *Halieutica*, *Æstates surrentinæ*, et *Bellica*; *Autumnus surrentinus*; *Ver herculanum*, *Carmen sæculare*, etc. Tous sont écrits avec facilité et élégance. Cependant on y desirerait quelquefois plus de correction. La négligence est le défaut de ce poete.

Poésie italienne.

Dans cette revue des auteurs napolitains, nous avons à craindre que nos lecteurs ne nous accusent, les uns de ne pas assez nous appesantir sur les détails, de ne présenter pour ainsi dire qu'une aride nomenclature d'ouvrages et d'écrivains ; les autres, au contraire, de trop nous arrêter sur des productions et sur des auteurs peu connus, au lieu de présenter de simples *tableaux* de la littérature à diverses époques. C'étaient là les écueils de notre sujet et de notre plan. En ne donnant que des idées générales, des *tableaux*, nous n'eussions pas satisfait les véritables gens de lettres, ceux qui cherchent de l'instruction dans leurs lectures, qui demandent aux historiens des faits et des preuves; en offrant une liste exacte des écrivains, et l'analyse exacte et raisonnée de leurs ouvrages, il eût fallu entasser volumes sur volumes, et nous eussions couru le risque de paraître très-fastidieux à des lecteurs qui exigent, avant tout, qu'on les intéresse, qu'on les amuse. En entremêlant les recherches utiles aux réflexions générales, trouverons-nous moyen de nous concilier ces deux classes si différentes des lecteurs? Nous en doutons. Mais il n'est plus temps de changer de méthode.

Malgré la désastreuse influence que *Gian-Battista Marini* exerça sur le parnasse italien, nous ne pouvons nous dispenser de le placer à la tête des poètes de ce siècle. Tout lui assure ce droit, et le nombre étonnant de ses poëmes, et l'époque où il brilla, et, nous le disons sans crainte, la supériorité de son génie.

Il naquit à Naples en 1569 et la nature sembla vouloir, en le formant, donner à son imagination les brillantes couleurs du ciel sous lequel il avait vu le jour, à son esprit la vivacité de l'air qu'on y respire, à son ame la chaleur et la fécondité du sol de sa patrie.

Il se fit d'abord admirer par le brillant de son coloris. Ses idées aussi piquantes qu'ingénieuses, une imagination vive et créatrice, lui méritèrent, dès ses premiers essais, des suffrages que le bon goût aurait quelquefois désavoués, si l'on eût consulté le bon goût. Mais dès-lors les beautés vraies, simples, naturelles étaient passées de mode, ne trouvaient presque plus de partisans. Dès le début de Marini, on aurait dû prevoir tout le mal que ferait, dans l'empire des lettres, un poète de cette trempe et de ce talent, puisqu'il suivait une fausse direction.

Marini parvint bientôt au plus haut degré des honneurs littéraires. Il fut nommé prince

de l'académie des *Umoristi* à Rome, chevalier des ordres de St.-Lazare et de St.-Maurice à Turin; enfin il fut pensionné par la reine Marie de Médicis à Paris.

L'envie, la jalousie l'attendaient au milieu de ses succès. C'est le sort réservé aux hommes célèbres. Par la manière dont Marini se conduisit avec les ennemis de son mérite, il ajouta encore à sa considération, à sa gloire. Le Génois Murtola avait lancé contre lui quelques traits satiriques dans plusieurs ouvrages, mais surtout dans sa *Marinéide*. Notre poète y avait répondu en publiant la *Murtoléide*. Son adversaire ne répliqua plus par des vers, il tâcha de l'assassiner. Un coup de pistolet qu'il lui tira, en traître, pendant qu'il était à Turin, tua un chambellan du roi, qui se trouvait près de lui. L'assassin fut arrêté. Marini eut la générosité de solliciter sa grace, l'obtint du souverain, et vint en apporter lui-même la nouvelle au coupable. Tant de grandeur d'ame, loin de désarmer Murtola, sembla redoubler encore sa haine. L'ingrat parvint à persuader à Charles Emmanuel, qui regnait alors en Piémont, que Marini l'avait tourné en ridicule lui et sa cour dans un poëme intitulé : *la Coccagna*, et ce prince trop crédule fit emprisonner le poète indignement calomnié. Il fut bientôt après re-

mis en liberté, mais obligé de quitter la cour de Turin. Lui-même a décrit toutes ces périlleuses aventures dans le IXe chant de son grand poëme de l'*Adone*, qu'il publia à Paris, et qu'il dédia au jeune roi Louis XIII.

Deux ans après, en 1626, il était de retour à Naples, où il mourut à l'âge de 56 ans.

Dans le nombre très-grand de ses écrits on distingue sur-tout celui qui a pour titre, *a Strage degl'innocenti*. Le style y a plus de correction et de dignité que dans l'*Adone*, où sont pourtant accumulées des beautés descriptives du premier ordre, mais où se trouve aussi une mine abondante de *pointes* et de *concetti*.

Cependant l'Adone fut accueilli par-tout avec enthousiasme. Les nombreuses critiques que l'on en fit, et l'honneur qu'il eut d'être mis à l'index par la cour de Rome, augmentèrent le nombre de ses admirateurs, et en multiplièrent les éditions. Malheureusement tant de succès encouragea les imitateurs de ce poète; mais ils ne prirent de lui que ses défauts, que sa *manière;* ils oublièrent d'emprunter son génie.

Si l'école de Marini ne fit que trop de progrès dans l'Italie et dans l'Europe même, on doit penser que plus grande fut encore son influence à Naples, dans la patrie même du fondateur. *Tommaso Stigliani*, qui d'abord avait

marché sur les traces si pures des anciens classiques, malheureux apostat de leur doctrine, embrassa le système des novateurs. Le même exemple fut suivi par *Antonio Bruno* de la terre d'Otrante, par *Gian-Battista Basile* de Naples, auteur d'un ouvrage nommé *Lo cunto de li cunte*, en dialecte napolitain, et d'un poëme intitulé *Téagène*, par *Giuseppe Battista delle grotaglie*; par *Federico Mennini* et par *Onofrio d'Andrea*, connu par deux poëmes, le premier l'*Aci* en huit chants, et l'*Italia liberata* en vingt-deux. Mais laissons cette foule égarée de poètes de tout genre, pour ne nous occuper que de ceux qui, plus sages, resistèrent à la mode, au goût dominant de leur siècle, et ne s'écartèrent point des vrais principes de la raison et du goût.

Dans le genre de la poésie lyrique on peut en compter plusieurs, qui méritèrent plus ou moins la célébrité dont ils jouirent de leur temps, mais que tous n'ont pas conservée. Tels: *Marcello Macedonia* de Naples; *Salvadore Pasqualoni* d'Aquila; *Scipione Pascali* de Cosence, et sur-tout *Carlo Buragna* et *Pierro Schettini*. Celui-ci était aussi de Cosence. Séduit d'abord par l'éclat de l'école dominante, il s'en repentit bientôt et tâcha d'abandonner le style faux et maniéré. Nous trouvons la preuve de cet heu-

reux retour au bon goût, dans les *Rime* qu'il a laissées, ainsi que dans ses poésies latines.

La poésie pastorale, qui offre des peintures si douces et si naïves des mœurs champêtres, qui sous la plume de Virgile charma toute l'antiquité, dut nécessairement fleurir dans le même pays où le poète immortel chanta les bergers, et fut si bien inspiré. Déja dans le siècle précédent Sannazar s'était exercé avec succès en ce genre : dans celui-ci, le même Capaccio, que nous avons déja plusieurs fois cité pour d'autres écrits, donna au public sa *Mergellina*, qui, mêlée de prose et de vers, rappelle l'*Arcadia* de Sannazar. La *Sampogna* du chevalier Marini en est de même une imitation. Mais quelques églogues latines que nous a laissées Pirro Schettini, prouvent que, dans cette espèce de poésie, il aurait pu être supérieur à tous ceux que nous venons de mentionner.

Il est peu de poètes qui, dans le cours de leur vie, ne laissent échapper quelques pièces satiriques. Nous avons déja vu Marini combattre par l'arme dangereuse de la satire, le lâche Murtola : Stigliani, qui avait d'abord pris pour modèle Marini, le poursuivit ensuite d'épigrammes. Mais celui qui, dans le XVIIe siècle, mérite vraiment le titre de poète sati-

rique, c'est *Salvador Rosa*, doublement célèbre comme poète et comme peintre.

Il était né à Naples en 1615. Dans sa jeunesse il connut la misère, et si Lanfranc, en voyant quelques tableaux qu'il avait exposés en vente, n'eût distingué son talent, jamais peut-être il ne fût parvenu à sortir de l'obscurité où le sort l'avait caché. Mais encouragé par les suffrages de ce grand maître, il s'élança avec un égal succès dans la carrière des arts et des lettres. Peintre original et fécond, il a réussi dans les tableaux de bataille, de marines, de paysages; excellent comédien, il se distinguait sur-tout dans les rôles de *Formica* et de *Pascariello*. Mais, ce n'est point sous ces deux rapports que nous devons le considérer ici : ses *Satires* seules ont droit de nous occuper. Souvent il s'y est approché du ton âpre et mordant de Juvénal; elles étincellent aussi de traits spirituels et de saillies; mais il abuse souvent de sa verve, ne sait point s'arrêter et devient prolixe. C'est là son plus grand défaut.

Salvador Rosa mourut à Rome en 1673.

Nous avons déja signalé quelques-uns des grands poëmes qui parurent au XVIIe siècle, tels que *l'Adone* et *la Strage degl' innocenti*, de Marini; *l'Aci* et *l'Italia liberata* d'Onofrio d'Andrea; nous devons y ajouter *Il Sebastiano* de

Filippo Rocca de Cosence, et *la Gerusalemme perduta* en 28 chants, d'un auteur anonyme, mais qui, d'après de grandes probabilités, était aussi originaire de cette dernière ville. L'Aceti, dans ses additions à l'ouvrage de Barrio, avait annoncé que ce dernier poëme existait en manuscrit dans la bibliothèque de Pietro Greco, savant jurisconsulte de Cosence. Salvatore Spiriti en a dans la suite publié quelques fragments. Quelques personnes qui ont été à portée de le mieux connaître, assurent que l'auteur a suivi la bonne école, et que même il a trop imité les bons poètes épiques qui l'avaient devancé.

Mais le poëme qui surpassa en mérite tous ceux de son temps, et dont on parlerait encore aujourd'hui, s'il n'eût été précédé par les poëmes de l'Arioste et du Tasse, est *l'Imperio vindicato*, en quarante chants. *Antonio Caraccio* en est l'auteur. Il était né à Nardò, et mourut en 1702, âgé de 72 ans. Ce fut un des membres de l'académie des Arcades, qui se montra le plus zélé pour la réforme du style poétique. On trouve plusieurs de ses productions dans le recueil des *Rime degli Arcadi*, et entre autres un petit poëme en octaves intitulé *Congresso de' fiumi*. Sa versification, tant dans ce poëme que dans son grand ouvrage, semble calquée

sur celle du Tasse. Mais qu'il est loin d'égaler son modèle dans la contexture et le plan de ses poëmes! On y trouve cependant quelques beautés de détail.

Caraccio fit aussi une tragédie intitulée *Corradino*, que l'on regarde comme supérieure à toutes celles de la même époque. L'auteur a très-bien su développer ce sujet national, inventer des situations fortes, soutenir l'intérêt jusqu'à la fin.

Nous trouvant naturellement conduits dans l'empire de Melpomène, nous mentionnerons quelques autres tragédies de ce temps, qui jouirent de quelque estime. Telles sont : *Il mortorio di Christo*, *la Giustina* et *l'Irena* de Fr. *Bonnaventura Morone* de Tarente, *la Carichia* d'*Ettore Pignatelli* et sur-tout *Il Giorgio* et *l'Ulisse* de J. B. Porta, ce génie presque universel dont nous avons déja parlé tant de fois. Signorelli, dans son ouvrage, énumère un bien plus grand nombre de pièces, et peut-être plus qu'il n'aurait dû. Nous n'avons voulu citer que les plus remarquables.

Le genre du *Drame pastoral* continua d'être cultivé par les auteurs napolitains. Déja nous avons vu que l'*Aminta* du Tasse avait trouvé des imitateurs plus ou moins heureux dans Ponzio, Lasena, Le Noci, qui ont été cités ail-

leurs. Elle en eut, dans ce siècle, d'autres en assez grand nombre, parmi lesquels il faut distinguer un simple barbier du prince d'Avellino. Ce poète d'une si obscure condition se nommait *Gian - Battista Bregazzano* ou Bergazzano, et composa diverses pastorales dramatiques qui lui méritèrent l'estime de ses contemporains. Mais aucune pièce de ce genre n'égala la *Rosa chelleta Poselechesca*, etc., de *Giulio Cesare Cortese*, Napolitain. On y trouve un tableau naïf et vrai des caractères, des passions de l'ame. Aussi mérita-t-elle l'éloge de Gian-Vincenzo Gravina. Elle parut supérieure à *la Cintia* de Noci, que l'auteur a évidemment prise pour modèle, et même à la *Tancia* de Buonarotti. Le patois napolitain dans lequel elle est écrite, semble lui donner plus de charmes encore; mais l'auteur n'a pas su éviter les défauts du style de son temps, les idées alambiquées et les concetti.

Les comédies de Porta parurent ainsi que ses tragédies, que nous avons indiquées plus haut, au commencement de ce siècle. C'est vraiment une chose très-remarquable, et nous ne craignons point de le répéter, qu'au milieu d'études sérieuses et de travaux d'un genre si différent, Porta ait pu composer un si grand nombre de pièces dramatiques. Dans ses comé-

dies on trouve le sel de Plaute, et tout l'art de l'Arioste. Et peut-être se montre-t-il supérieur à l'un comme à l'autre, dans le choix de ses sujets, dans l'emploi des incidents dont il se sert pour renouer et soutenir l'action.

Il est une autre pièce, *l'Ancora*, que l'on place au même rang, mais que nous nous contenterons de citer, avec le nom de son auteur, *Giulio Cesare Torelli.* Pour abréger, nous garderons aussi le silence sur une foule d'autres pièces de ce temps, très-inférieures à celle-ci, et dans lesquelles leurs auteurs semblent avoir pris plaisir à accumuler toutes les extravagances du théâtre espagnol.

L'opéra, ce genre de drame, que l'Italie affectionne depuis si long-temps, qu'elle peut se flatter d'avoir inventé et dans lequel elle a dû, en grande partie, ses succès à sa langue douce, harmonieuse, qui se marie si facilement aux sons de la musique ; l'opéra ne pouvait être négligé dans un siècle où tous les beaux-arts étaient chéris et cultivés. Voici du moins le nom de quelques auteurs qui se distinguèrent dans ce genre : *Antonio Basso*, *Giulio-Cesare Sorrentino*, auteur des *Magie amorose* et du *Ciro*, *Gennaro Paolella*, *Giuseppe Artale*, etc. On peut dire qu'ils applanirent la route aux Zeno et aux Métastase, qui devaient faire la gloire du siècle suivant.

Nous ne terminerons pas notre tableau abrégé des poètes de ce siècle, sans consacrer quelques lignes aux femmes qui, par leurs talents poétiques, méritent de partager leur gloire. Notre silence serait aussi déplacé qu'injuste. Les plus rénommées furent : Caterina Costanza, Margarita Sarrocchi, et Marta Marchina.

Le savant Tiraboschi a fait une mention aussi honorable que méritée de *Caterina Costanza;* nous y renverrons nos lecteurs. La seconde, *Margherita Sarrocchi*, que l'on nomma, de son temps, *la Sirena Etrusca*, quoiqu'elle fût Napolitaine, se rendit célèbre par ses vers latins et italiens, et aussi par ses amours quelquefois malheureux. Mais son principal titre à la gloire est un poëme épique en douze chants, intitulé *la Scanderbeide*, dont le héros est le fameux Scanderberg, roi d'Albanie. Il fut publié à Rome en 1626. La troisième enfin, *Marta Marchina*, fut savante dans les langues classiques et même dans l'hébreu. Elle fit des vers grecs et latins, et les épigrammes qu'elle nous a laissées sont une preuve de son savoir et de son goût. Elle mourut à Rome, en 1646 (1).

---

(1) Voyez les notes sur ce chapitre, à la fin de la III[e] partie de ces Mémoires.

CHAPITRE VII.

État de la littérature dans le dix-huitième siècle.

Ire ÉPOQUE. — *Établissement de plusieurs chaires dans l'université. Nouvelles académies.* — Jurisconsultes : *Grimaldi ; Argento ; Capasso; Giannone.*— Philosophes, Naturalistes, Médecins : *Cristofaro ; Ariani ; Gimma ; Tremigliozzi ; Niccolò Cirillo.* — Philologues : *Mautone ; Fusco ; Aquaro ; Majello ; Egizio.* Historiens : *Tauleri ; Bisogni ; Pansa ; Gatta ; Gattola*, etc. — Poètes : *Acampora ; Antoglietta ; Manfredi ; Niccolò Capasso ; de Milo ; Pansuti ; Crescenzio ; le P. Caraccioli ; Marchesi ; Belvedere ; Amenta ; Biancardi*, dit *Lalli ; Cupeda ; Tullio ; Saddumene*, etc. — Poligraphes : *J.-B. Vico.*

IIe ÉPOQUE. *Révolution dans les esprits. Réforme de l'université. Établissement de l'académie d'Herculanum, nouvelles bibliothèques publiques.* — Jurisconsultes : *Vargas Macciucca ; de Gennaro ; Pasquale Cirillo*, etc. ; *Troise ; Rapolla ; Alfano*, etc. ; *Romano.* — Philosophes, Politiques : *l'abbé Genovesi ; Brogia ; l'abbé Galiani ; Spinelli, prince de la Sca-*

lea; Doria, prince d'Angri; le P. Piro. — Naturalistes et physiciens : *le P. Carcani; le P. della Torre; les frères Martini; Lama; Sabatelli; Orlandi; Serao; de Sangro, prince de San-Severo;* — *Faustina Pignatelli, princesse de Colombrano; Isabella Pignone; Giuseppa Eleonora Barbapiccola; Mariangiola Ardinghelli.* — Philologues et archæologues : *le chevalier Venuti; Mazzocchi; Martorelli; Morisani*, etc.; *Sisto; Forlezia; Pratilli; Antonini*, etc. — Littérateurs historiens : *Tafuri, Origlia; Zavarroni; Spiriti; Placido Troili; Chiarita ; Corsignani ; Zaccaria ; Rogadei; Granata; Masi del Pezzo.* — Poètes : *Federico; Trinchera; Bonnassi*, *duc de San-Filippo; le baron de Liveri; Tucci; l'avocat Cirillo ; Russo*, etc.; *Sannucco; Gherardo degli Angeli; Mondo; Sergio; Moccia*, etc.

Au dix-huitième siècle, nous verrons la philosophie s'associant de plus en plus à la littérature ; l'influence exercée par Marini disparaître insensiblement; un esprit plus éclairé, un goût plus pur, une raison plus saine, succéder partout au faux, à l'affectation . au maniéré : le style sera plus nourri, plus simple, plus expressif : Il offrira des imperfections sans doute et nous les signalerons, ainsi que les qualités

bien plus remarquables qu'il serait injuste de n'y pas reconnaître.

Mais, en continuant de rendre compte dans ces mémoires, de la marche progressive des sciences et des lettres dans le royaume de Naples, nous ne saurions nous dispenser, pour mieux déterminer leurs progrès dans ce siècle, de le partager en trois différentes époques bien distinctes. Chacune d'elles est tellement caractérisée par les évènements qui l'amenèrent qu'il est utile et important de ne pas les confondre.

La première s'étend depuis le commencement de ce siècle jusqu'à l'année 1732, temps où l'état de Naples cessant d'être tour-à-tour la proie, ou si l'on veut, un fief de la France, de l'Espagne et enfin de l'Autriche, devint sous Charles III une monarchie indépendante.

La seconde comprend tout le règne de ce souverain jusqu'à l'avénement de Ferdinand son fils, en 1759.

La troisième enfin, commençant avec ce prince, parcourt le cercle qui finit avec le siècle.

On verra, dans chacune de ces époques, l'influence particulière que le gouvernement a exercée sur les lettres, et ses résultats les plus sensibles. Mais nous devrons aussi faire observer que cette influence du gouvernement, ne

fut pas la seule cause de la révolution extraordinaire qu'éprouvèrent les lettres pendant toute cette période mémorable du dix-huitième siècle.

Dans tous les pays de l'Europe, l'esprit humain avait pris une direction nouvelle, adopté d'autres opinions : le royaume de Naples partagea, plus tard peut-être que les autres, mais avec une égale intensité, la fermentation qui accompagne toujours un changement total de mœurs et de systêmes.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Quoique le royaume de Naples eût passé dès le commencement du dix-huitième siècle, sous la domination de l'Autriche, il ne subit aucun changement considérable dans le systême d'administration que lui avait imposé depuis si long-temps l'Espagne. Il continua d'être regardé comme province conquise, et resta par conséquent toujours condamné aux abus, aux vexations, aux désordres.

Mais on s'était enfin aperçu, même à l'époque dont nous parlons, des vices les plus sensibles qui existaient dans l'instruction publique. L'université manquait des chaires les plus utiles ; et l'enseignement, d'une méthode convenable. On y apprenait tout ce qu'il aurait fallu

bien plutôt ignorer, et ce qu'on était trop heureux d'oublier.

Il faut en convenir, on chercha à remédier en quelque sorte à cet abus. Et, ce qu'il est bon de remarquer, ce ne fut point le gouvernement, mais des particuliers, qui, les premiers, sentirent la nécessité d'une réforme salutaire, plus conforme à l'accroissement des lumières, et aux institutions des peuples les plus avancés dans la civilisation. L'empereur Charles VI, accueillit les réclamations des Napolitains, et chargea *Gaëtano Argento*, l'un des plus savants jurisconsultes de son temps, de la mission aussi difficile qu'honorable de réformer les études. On proposa d'abord l'abolition de quelques chaires inutiles de scolastique, et l'établissement de plusieurs autres de physique, mathématiques, chirurgie, chimie et théologie dogmatique. Mais c'est à la seconde époque qu'était reservé l'honneur de mettre à exécution ces importants projets.

On vit cependant quelques établissements, plus ou moins favorables aux progrès des sciences et des lettres, s'élever à cette époque. L'abbé Celestino Galiani parvint à fonder une académie des sciences, sur le modèle de celles qui déja florissaient à Bologne, à Paris et à Londres. D'autres citoyens, bien intentionnés, l'imitèrent;

et les lettres leur dûrent d'autres académies : la plupart reçurent leur direction et même leur esprit de l'académie des Arcades de Rome qui, alors, avait quelque éclat. Bientôt celle des *Incuriosi* de Rossano rivalisa avec celle des Arcades, et même acquit, pour quelque temps, et sous quelques rapports, plus de célébrité.

Francesco Filomarini fonda dans Naples un jardin botanique dans un lieu appellé *la montagnuola ;* il fut depuis enrichi de beaucoup de plantes par les soins de Tommaso Donzelli. Niccolò Cirillo, savant médecin, établit à l'imitation de Filomarini, un autre jardin botanique, de plus une bibliothèque aussi riche que bien choisie, et un musée d'histoire naturelle et d'anatomie. Enfin, graces au zèle de plusieurs hommes de lettres, les lumières qui déja jaillissaient de toutes parts, tant des pays étrangers que du reste de l'Italie, ne furent point perdues pour le royaume de Naples; le goût des bonnes études fut maintenu et même excité chez les Napolitains. Ainsi, quoique la première de nos trois époques ne soit pas aussi fertile en hommes supérieurs que les deux autres, au moins en offre-t-elle assez pour figurer à côté d'elles.

Cherchons-les d'abord dans la JURISPRUDENCE. Il serait sans doute difficile de trouver, à cette époque, des jurisconsultes tels que Domenico

Aulisio et G. V. Gravina, dont on regrettait encore la perte récente. Cependant plusieurs de leurs élèves méritent d'être cités. Dans le nombre, il faut distinguer *Costantino Grimaldi*, auteur d'un ouvrage, intitulé : *Discussioni istoriche, e teologiche contra le lettere apologetiche del gesuita Aletino*. Malgré les persécutions des jésuites, que notre auteur y attaquait avec force, et malgré la cour de Rome qui en avait défendu la lecture, cet ouvrage fut réimprimé par ordre supérieur, ce qui prouve à-la-fois le mérite du livre, et le crédit dont jouissait Grimaldi.

Après ce jurisconsulte, les principaux émules d'Aulisio et de Gravina, furent Gaëtano Argento, Niccolò Capasso, et Pietro Giannone.

Gaetano Argento, Calabrois, comme Gravina, naquit à Cosence en 1661, et fit ses premières études sous Pirro Schettini. Il vint ensuite à Naples, où il étudia encore sous Seraphino Riscardi, et aida Gravina lui-même dans ses travaux en jurisprudence. Ses connaissances et son intégrité l'appelèrent bientôt aux fonctions les plus honorables et les plus élevées de la magistrature. Il fut successivement nommé vice-protonotaire, duc et président du sacré conseil. Quoiqu'il eût défendu, avec les armes toujours si fortes de la justice et de l'éloquence, les

droits réels de la couronne, contre les droits prétendus de la cour de Rome, Benoît XIII, lorsqu'il fut malade, ordonna des prières publiques pour le rétablissement de la santé de ce digne magistrat. Charles VI demandait toujours ses conseils, respectait ses décisions, et ne l'estima pas moins que beaucoup de princes et les premiers savants de son temps. On a de lui plusieurs consultations très-importantes, restées manuscrites. Le seul ouvrage qu'il ait fait imprimer, est celui qui parut en 1708, sous le titre *De re Beneficiaria.* Il contient sur cette matière trois mémoires, du mérite desquels on ne peut guères douter, puisque Rome les prohiba.

Niccolò Capasso naquit à Gruma, petit village près d'Averse. Il cultiva les belles-lettres et l'érudition; ce qui lui servit à donner plus d'intérêt et de charmes à la science sévère de la jurisprudence qu'il était appelé à professer; mais s'il mérita l'estime de ses contemporains, c'est que, le premier, il enseigna le droit canon, dans le véritable esprit des conciles et des pères de l'église. C'est Giannone lui-même qui lui donne cet éloge qui, dès-lors, ne doit pas paraître suspect. Successeur d'Aulisio dans la chaire de droit civil, il ne s'y fit pas moins remarquer par son savoir, que par son éloquence et sa dialectique. Il brilla aussi parmi

les hellénistes et les poètes. On voit qu'il sut associer, comme tant d'autres Italiens de cette époque, divers genres de connaissances et de talents. Capasso mourut en 1746.

Les malheurs de *Pietro Giannone*, ne l'ont pas moins rendu célèbre que ses ouvrages. Sa renommée s'est étendue au-de là de son siècle et de sa patrie; elle doit vivre autant que celle des Gibbon et des Hume. Né en 1676 à Ischitella, petite ville de la Capitanate, c'est à Naples qu'il étudia la jurisprudence, et ne tarda pas à se faire connaître et apprécier des plus savants jurisconsultes, et sur-tout de Gaëtano Argento, qui l'admit dans sa société intime.

Il conçut de très-bonne heure le projet de son grand ouvrage, l'*Histoire civile du royaume de Naples*, dont le sujet principal est, comme on sait, l'histoire des franchises et des droits de son pays, opposés aux vains droits de la cour de Rome. Zélé partisan de l'honneur et de la prospérité de sa patrie, il ne pouvait voir sans indignation l'influence que le saint-siége voulait exercer depuis si long-temps et d'une manière si funeste, sur le royaume des Deux-Siciles. C'est à ce sentiment généreux qu'il dut sa gloire et ses infortunes, et que sa nation dut aussi, avec la connaissance tardive de ses droits, l'avant-goût d'un nouvel ordre d'idées.

Son ouvrage, fruit de vingt ans d'un travail opiniâtre, parut en 1723, en 4 volumes in-4°. Argento, qui, plus que tout autre, en reconnut le mérite, prévit aussi qu'il serait pour son auteur une source d'infortunes. Il lui dit avec un sentiment de douleur et d'admiration : « vous vous êtes mis sur la tête une couronne de gloire, mais elle cache de cruelles épines. » Et en effet le succès que l'ouvrage obtint parmi tous les hommes éclairés, devint un titre de plus à la haine des ignorants, à la vengeance des jésuites alors dominants. Le livre fut mis à l'index par le saint-siége; l'auteur fut excommunié par la cour archiépiscopale de Naples, et se vit obligé d'abandonner sa patrie. Il alla chercher un asyle et la paix à Vienne, où il trouva un appui dans le prince Eugène, qui savait allier la philosophie à la plus grande gloire militaire. Ce prince et quelques savants qui le protégèrent, parvinrent à lui faire obtenir une pension de l'empereur Charles VI. Ce fut alors que Giannone se crut assez puissant pour se venger de l'injustice dont il était victime. Il fit circuler, pour sa défense, quelques opuscules manuscrits, dans lesquels il ne put contenir son humeur satirique. Le même sentiment lui dicta l'ouvrage très-curieux qui avait pour titre : *Triregno, ossia del regno del cielo, della terra*

et del papa. La cour de Rome s'empressa d'en faire acheter toutes les copies manuscrites qui circulaient, afin d'en empêcher la publicité ; elle parvint à le faire entièrement disparaître.

Lorsque Charles VI perdit le royaume de Naples, Giannone perdit aussi sa pension. Dans cette circonstance, il fut assez imprudent pour retourner en Italie. Accueilli d'abord à Venise, il en fut peu après chassé, traversa l'Italie, déguisé, et se refugia à Genève. Là, cédant aux instances perfides d'un officier piémontais, il se laissa entraîner hors du territoire de cette petite république. A peine il avait mis le pied sur les terres du roi de Sardaigne, que son lâche guide le fit arrêter par des sbires, et conduire dans la forteresse de Miolens : on le sépara même de son fils unique, qui, jusques-là, avait toujours été le compagnon de ses malheurs et de ses voyages. Après quelque temps de reclusion dans cette forteresse, il fut transféré au fort de Ceva, et ensuite à la citadelle de Turin. Dans sa triste prison, le malheureux Giannone chercha quelque consolation dans les lettres, ces inséparables amies des sages que le sort poursuit : ainsi Boëce, injustement détenu, charma les ennuis de sa longue captivité, en composant son immortelle *Consolation de la philosophie.* A son exemple, l'auteur napolitain

commenta des auteurs classiques, écrivit des mémoires, traduisit des livres : il en fit même un pour soutenir les droits du roi de Sardaigne qui, pour récompense, l'oublia dans sa prison. Accablé de misère et de chagrins, il se résigna, enfin, à abjurer, à réfuter lui-même les maximes qu'il avait avancées dans sa belle et savante histoire, et que Rome avait condamnées, mais qu'approuvaient et qu'approuveront dans tous les temps les vrais amis de la religion et de la vérité. Après douze années d'emprisonnement, il mourut âgé de 72 ans, en 1748.

Parmi les ouvrages posthumes de Giannone, le plus remarquable est sa *Profession de foi*, où l'on n'a pas de peine à découvrir une ironie fine et spirituelle. Sa mémoire est en aussi grande vénération à Naples que celle de Sarpi l'était à Venise. Au mépris des censures de Rome, ses doctrines s'y sont par-tout répandues, et comptent presque autant de prosélytes que de Napolitains : peut-être que nulle part ailleurs on ne connaît mieux quelles doivent être les bornes de la puissance ecclésiastique, et quels sont, relativement à cette puissance, les droits des nations.

Passons maintenant à la Théologie ; cette science nous occupera peu. Nous trouvons

bien, à cette époque, plusieurs théologiens qui jouissaient de quelque réputation ; mais elle n'est nullement confirmée par les ouvrages qu'ils ont laissés. Au reste, les persécutions qu'éprouva le savant Giannone, indiquent assez l'esprit qui animait alors les théologiens. Leurs noms ne pourraient inspirer aujourd'hui que le mépris ou l'indignation. Ne tirons point de l'oubli des hommes qui n'ont honoré ni leur siècle par leurs lumières, ni leur pays par leur humanité.

La Philosophie continuait de faire lentement des progrès. On restait toujours attaché aux hypothèses de Gassendi et de Descartes ; mais l'esprit de liberté et de réforme, qu'on puisait dans leurs principes, préparait de plus en plus la révolution philosophique qui devait bientôt succéder. Nous indiquerons les résultats de cette heureuse disposition des esprits, dans les écrits de cette époque, où l'on traite des mathématiques, de la médecine et de la physique, sciences qui sont toutes du domaine de la philosophie.

Giacinto de Cristofano, né à Naples, en 1650, cultiva particulièrement la première de ces sciences, et publia deux écrits qui ne furent pas moins estimés des étrangers que de ses compatriotes. Son traité *De constructione æqua-*

tionum, imprimé en 1700, ajouta aux découvertes analytiques de Vieta et de Descartes. Il tenta encore dans son ouvrage *Della dottrina de' triangoli*, publié en 1720, de réduire à un seul, tous les problêmes de trigonométrie; ce qui prouve qu'il visait à la métaphysique de la science.

Agostino Ariani, né en 1673, professait déja les mathématiques, à l'âge de 23 ans, dans l'université de Naples. Il occupa diverses magistratures, et mourut en 1748. On a de lui divers mémoires manuscrits, qu'il avait lus à l'académie du duc de Medina-Celi, et qui roulent sur des sujets d'érudition et d'histoire naturelle. Ceux qui ont été publiés sont intitulés : *Parere intorno alla quadratura del cerchio;* un mémoire en forme de lettres, intitulé : *De virium incremento*, et des *Osservazioni su d'una lettera di Antonio Monforte, in cui si approva il nuovo metodo geometrico di Paolo Mattia Doria, per trovare fra due linee date, infinite medie continue proporzionali.*

Giacinto Gimma dirigea l'esprit de l'académie des *Incuriosi* vers l'étude des sciences naturelles. Il publia plusieurs mémoires, lus à cette académie, dont les titres sont : *De hominibus fabulosis et de fabulosis animalibus, de plantis fabulosis et de mineralibus fabulosis ; della storia naturale,*

delle gemme e delle pietre. Il contribua aussi à la rédaction de l'*histoire littéraire de l'Italie.* Mais un ouvrage qu'il entreprit seul, avec plus de hardiesse peut-être que de prudence, fut une *nouvelle encyclopédie,* en 7 volumes, dans laquelle il osa traiter de toutes les sciences divines et humaines, et de tous les arts libéraux et mécaniques. Bacon, il est vrai, avait déja tenté, un siècle auparavant, une semblable entreprise; mais Bacon était un génie supérieur; et entre lui et l'auteur dont nous parlons, l'intervalle est immense.

Digne élève du célèbre médecin Luca Tozzi dans la carrière des sciences, *Gaëtano Tremigliozzi*, professa à-la-fois et la philosophie de Gassendi et la médecine expérimentale. Membre de l'académie de Rossano, il en rédigea les mémoires historiques.

Antonio Mautone ne se fit pas moins remarquer par ses additions à l'ouvrage de Niccolò Lemery; et *Gian-Battista Guarnieri*, médecin, par ses succès dans la botanique.

Mais *Niccolò Cirillo* surpassa tous ces savants. Né à Gruma en 1671, il se distingua d'abord comme helléniste, ensuite comme mathématicien, suivit la philosophie de Gassendi, et professa simultanément dans l'université de Naples, la médecine et la physique. Chargé

par la société royale de Londres de rédiger les *éphémerides météorologiques* de Naples, il mérita, par l'habileté et l'exactitude qu'il apporta à ce travail d'être compris dans le nombre des membres de cette académie, déja illustre à plus d'un titre. Sensible à l'hommage que l'on rendait à son savoir, il écrivit pour cette même académie, le mémoire, *De recto aquæ frigidæ in febribus usu*, qui fut inséré dans le 36e volume des transactions philosophiques, et des observations *sur les tremblements de terre* qui, en 1731, ébranlèrent une grande partie du royaume de Naples. Il enrichit aussi de notes judicieuses les œuvres médicales du savant Etmuller, et s'attira une censure de la part de son fils. Cirillo y répondit, en 1732, par une apologie de ses sentiments. A tant de travaux scientifiques, Cirillo joignit la gloire d'être, de concert avec l'abbé Celestino Galiani, un des fondateurs de l'académie des sciences de Naples. Il faut encore compter au nombre de ses ouvrages ses *Consulti medici*, auxquels on joignit deux mémoires, également de lui, l'un *sur le mercure*, ou vif-argent, l'autre *sur le fer*. Il mourut en 1734.

On sent que la PHILOLOGIE, une des premières sciences par lesquelles, dès la renais-

sance des lettres, se signalèrent les Napolitains, et en général toute l'Italie, et l'une aussi de celles qui portent le moins d'ombrage au pouvoir, dut marcher au moins de pair avec les autres sciences, dans le XVIIIe siècle, sur-tout avec les sciences philosophiques. Aussi les langues savantes conservèrent-elles le degré d'estime où les avaient placées dans l'opinion, Aulisio, Gravina, Capasso et Cirillo.

Andrea Mautone et *Antonio Fusco* tous deux professeurs de grec, à l'université de Naples, et le jésuite *Carlo d'Aquino*, soutinrent la gloire de leurs devanciers. Ce dernier publia à Rome, en 1734, un *Vocabulaire latin d'architecture*, deux autres *lexiques* latins, l'un composé de tous les mots militaires de cette langue, et l'autre de tous les mots consacrés à l'agriculture.

Carlo Majello se distingua encore plus dans ce genre de connaissances. Né à Naples en 1665, il devint très-savant non-seulement dans le grec et le latin, mais dans l'hébreu et les langues orientales, et s'attacha à la philosophie de Descartes, qu'il soutint avec beaucoup de chaleur contre les attaques des jésuites. Ayant été nommé recteur du séminaire, il en réforma les études, et, ce qui valait mieux encore, il y attacha Simmaco Mazzochi, le

personnage le plus érudit de son temps, et dont nous aurons bientôt occasion de parler. Appellé à Rome où il avait été devancé par sa réputation, il fut nommé conservateur de la bibliothèque du Vatican, et secrétaire des Brefs. On a peu d'ouvrages de ce savant, dont il paraît que la vie fut plus active que contemplative : il négligea de recueillir, ou brûla lui-même une partie de ses manuscrits. Il ne nous reste de lui que des *harangues* latines, et des *institutions* de rhétorique et de poétique, remarquables par l'érudition qu'il y a prodiguée, et enfin son *Apologeticus christianus*. Ce savant revint dans sa patrie vers la fin de sa carrière, et y mourut en 1738.

Mais si Majello avait éclipsé les philologues ses devanciers, il le fut à son tour par *Matteo Egizio*, né en 1674. Egizio visita la France, en qualité de secrétaire d'ambassade, et acquit l'estime et l'amitié des plus fameux antiquaires de son temps, tels que les Gori, les Maffei, les Zeno, les Mazzocchi et les Montfaucon. De retour dans sa patrie, il fut nommé à l'emploi de bibliothécaire royal, et décoré du titre de comte. Les ouvrages qui lui font le plus d'honneur, sont un savant commentaire qu'il publia en 1729, sur la senatus-consulte appellé *De Bacchanalibus*, rendu l'an de Rome 568 et

qu'on découvrit en 1740 à Tiriolo petit village de la Calabre ultérieure ; ses *opuscoli volgari et latini* où l'on trouve l'explication de diverses inscriptions découvertes de son temps, dans les environs de Naples ; un *discours* sur la discipline militaire ancienne et moderne, et un autre ayant pour titre *De scientiarum ambiguitate.* Ces trois derniers ouvrages furent publiés après sa mort, arrivée en 1745, ainsi que diverses poésies et une traduction du 2e livre de l'Iliade.

Nous jetterons seulement un coup-d'œil sur les Historiens de cette époque : on sent bien qu'aucun ne peut être comparé au célèbre Giannone, dont nous nous sommes déja occupés dans notre revue des jurisconsultes.

Niccolò Capasso pourrait être placé ici comme historien, s'il ne figurait pas plus convenablement parmi les poètes.

Il y eut des érudits qui cultivèrent aussi quelques branches de l'histoire. Tels sont : *Bonaventura Tauleri* qui publia, en 1702, les *mémoires historiques* de l'ancienne ville d'Albine, et *Giuseppe Bisogni* qui publia, en 1710, l'*histoire de Monteleone* en Calabre ; Francesco *Pansa*, d'Amalfi, auteur d'une histoire de cette ancienne république qui fut

publiée en 1724, six ans après sa mort; *Constantino Gatta*, de Sala, qui donna dans les années 1732 et 1743, des *mémoires topographiques* sur l'antique Lucanie; enfin, *Erasmo Gattola*, de Gaëte, dont Muratori, Chiampini, ainsi que d'autres gens de lettres n'ont pas moins estimé les talents que la personne. Son *Historia Abbatiœ Casinensis*, qui fut publiée à Venise en 1733, intéresse souvent autant par le sujet que par l'érudition de son auteur.

Quelques autres savants s'adonnèrent au genre biographique. On pourrait citer : *Francesco Maria dell'Antoglietta*, auteur de diverses poésies, et d'éloges historiques ; mais sur-tout Domenico de Angelis et Giacinto Gimma dont nous avons parlé plus haut.

Domenico de Angelis, né à Lecce en 1675, écrivit les *Vite de' letterati Salentini ;* un mémoire important sur la patrie d'Ennius; plusieurs autres écrits non moins savants et plus utiles, et diverses poésies. Il fut un des douze conservateurs de l'académie des Arcades de Rome. Estimé des premiers littérateurs de son temps, il voyagea dans toute l'Europe, et fut retenu en France par Louis XIV, qui le nomma un de ses historiographes. Il mourut en 1718.

Giacinto Gimma fut un biographe plus savant encore que De Angelis. Il publia sous le titre

de Idea della storia dell'Italia letterata, jusqu'à l'année 1723, époque où il parut un ouvrage dont le plan appartient au véritable genre de l'histoire littéraire. Sciences, lettres, arts, académies, tout ce qui indique la marche et les progrès de l'esprit humain, est compris dans ce vaste tableau, qui n'avait encore été entrepris par aucun savant ni de Naples, ni de l'Italie. Il fit aussi les éloges des académiciens de la société scientifique de Rossano.

A l'exemple de Schettini, de Gravina, de Caraccio, etc., les Napolitains concoururent de plus en plus au rétablissement du bon goût dans la littérature et la Poésie italienne. On a observé que le premier recueil de vers (*Rime*), dignes d'être remarqués, qui parut en Italie au 18[e] siècle, fut celui que publia à Naples, en 1701, *Giovanni Accampora* auteur lui-même de quelques poésies. Malheureusement ces auteurs, s'ils n'ont point imité le mauvais goût de Marini, n'ont pas cherché non plus leurs modèles dans les Anciens.

Nous avons cité un peu plus haut Domenico de Angelis et Francesco Maria Antoglietta comme biographes, nous devons les citer aussi comme poètes, sans pourtant faire autre chose qu'indiquer leurs noms; car leurs ou-

vrages n'offrent pas plus de mérite qu'une foule d'autres que nous croyons devoir passer sous silence. Il n'en est pas de même de celles de *Francesco Manfredi* et de *Niccolò Capasso*.

Le premier, dont Egizio publia en 1720, les *Rime*, lesquelles furent réimprimées en 1730, avec des additions, écrivait avec beaucoup de correction et de pureté. Il traduisit en vers libres *(sciolti)* plusieurs des odes d'Horace. Il était de Cosence, et pendant les dernières années de sa vie, fatigué de ses occupations littéraires, il se fit chartreux, et mourut dans un cloître de l'ordre de St.-Bruno.

Le jurisconsulte Niccolò Capasso montra plus de vivacité et de naturel dans ses poésies. Non-content de faire des vers latins et italiens, il en fit dans le dialecte napolitain. C'est dans ce dialecte peu harmonieux, mais expressif, qu'il traduisit ou plutôt paraphrasa les sept premiers livres de l'Iliade d'Homère. Capasso se fit aussi remarquer par des sonnets épigrammatiques contre Niccolò Amenta, et par ses satires en vers *sdruccioli*, contre G. V. Gravina qu'il nommait *Giangurgolo*.

On rencontre aussi parmi les poètes de cette époque un académicien de Rossano, qui tenta de composer un poëme héroïque ou épopée, intitulé *Costantino*. Ce poète napolitain s'appe-

lait *Domenico Andrea* de Milo. Mais son ouvrage, bien qu'imposant par le plan et par le titre, n'offre pas assez d'intérêt pour trouver aujourd'hui des lecteurs.

La poésie dramatique est plus féconde en tous les genres, dans ce siècle que dans le précédent. Les tragédies de Gravina ne parurent à Naples qu'en 1712 et en 1717; et si la régularité de leurs plans n'est pas une qualité, qui puisse suppléer à l'intérêt, elles rappelaient du moins, en quelque chose, les classiques grecs qui avaient servi de modèles à l'auteur.

Saverio Pansuti, à-la-fois connu par ses talents comme poète et par les malheurs que lui causa son attachement à la maison d'Autriche, eut des succès plus marquants dans la carrière d'Euripide et de Sophocle. On distingue son *Bruto* et sur-tout l'*Orazia*, deux des plus grands sujets de l'histoire romaine sans doute, traités aussi, le second par P. Corneille, et le premier par Voltaire en France, ainsi que par Alfieri en Italie. Mais le style en est trop lyrique; et par cela même n'exprime pas le sentiment et la passion dans toute leur énergie.

Niccolò Crescenzio publia, en 1727, *Il Coriolano*, et cette pièce est inférieure même à celles de Pansuti.

Le père *Caraccioli* donna aussi des traduc-

tions des deux tragédies grecques, l'Iphigénie en Aulide et l'Iphigénie en Tauride.

Annibale Marchesi, de la famille des ducs de Camerota, qui s'occupa des lettres pendant toute sa vie, jusqu'au moment où il alla chercher le repos dans la congrégation de l'oratoire St.-Filippo Neri, s'exerça d'abord dans la poésie héroïque et allégorique. Mais la facilité de son style ne put compenser l'insipidité de ses sujets. Ses tragédies parurent meilleures: on en compte dix qu'il appella *sacrées*, dont plusieurs sont avec des chœurs, et deux profanes, *il Crispo* et *la Polissena*. Il fit de toutes ses pièces une magnifique édition, en 1729. Lorsqu'on les joua, les chœurs furent mis en musique par les plus habiles compositeurs de son temps. Dans la tragédie *Polissena*, qui avait été publiée quelques années auparavant avec le *Crispo*, on voit qu'il a imité la Polixène de Lafosse, et dans le *Crispo*, la belle tragédie de Phèdre de Racine, et celle d'Hippolyte d'Euripide. Ces pièces, ainsi que quelques autres du même auteur, sont composées en général d'après les règles de la scène moderne. Elles sont bien versifiées, et s'élèvent même souvent au sublime de la poèsie tragique. On signale comme les plus belles : *il Maurizio*, *l'Eustachio* et *il Flavio Valente*.

Andrea Belvedere, illustre peintre napolitain, a des droits à la reconnaissance des amis des lettres. Il ne fit, il est vrai, qu'une tragédie, que même il n'acheva pas ; mais il inspira à ses concitoyens le goût de la bonne comédie : il instruisait les jeunes gens dans l'art de jouer des pièces régulières et décentes. Il fit abandonner enfin la déplorable routine, qui, jusqu'à lui, n'avait fait admettre et jouer que les pièces appellées vulgairement *opere regie*, où le bel art qui préside à la scène dramatique, défiguré par le pédantisme de l'école, se traînait dans l'ornière de l'ignorance et du mauvais goût. Plusieurs amateurs, formés par Belvedere, se distinguèrent à cette époque dans l'art de jouer la comédie; et l'on vit plusieurs seigneurs, par amour pour cet art, élever dans leurs palais des théâtres particuliers.

Parmi les poètes comiques qui suivirent la direction donnée aux esprits par Belvedere, il faut placer au premier rang *Niccolò Amenta*, né à Naples en 1659, et mort en 1719. Comme Belvedere, il faisait jouer chez lui ses propres pièces par des amateurs qu'il avait formés à l'art du théâtre. Ces pièces sont écrites avec assez de pureté et d'élégance, et ordinairement dans la manière de Plaute. Quoique ce poète ait eu pour antagoniste le savant et ingénieux

Capasso, qui n'approuvait pas le genre de ses pièces; cependant elles ont été long-temps applaudies sur les théâtres d'Italie, imprimées plusieurs fois, et traduites en plusieurs langues.

Les progrès du genre tragique et comique influèrent sur le genre des pièces lyriques. Les auteurs d'opéra cherchèrent à rendre leurs plans plus réguliers, à donner plus d'intérêt à l'action. Le drame sacré ou *oratorio*, n'avait d'abord été exécuté que dans les conservatoires de musique; il fut transporté dans les palais des vice-rois, et delà sur les théâtres publics. On voit que, dès le commencement du XVIII[e] siècle, on y jouait des opéra sérieux et comiques. On pourrait donc dire, que c'est véritablement là, que commencent la carrière, devenue depuis si brillante, de l'opéra appellé *séria*, et celle de l'*opéra buffa*, moins brillante peut-être, mais dont toute l'Italie est idolâtre, et dans laquelle elle s'est montrée avec tant d'éclat.

Sebastiano Biancardi, Napolitain, plus connu sous le nom de *Domenico Lalli*, composa diverses pièces du genre lyrique, pour les théâtres de Naples et du reste de l'Italie. Sa première pièce, qui parut en 1715, fut *Tigrane*, drame historique, dans lequel cependant il introduisit des personnages comiques. D'après

Signorelli, ce drame ne fut pas inutile à Metastase, qui y a puisé des situations et des idées. Les autres pièces de Biancardi furent données à Venise, toujours rivale de Naples pour la musique dramatique, et où le poète s'était réfugié pour des motifs qui n'honorent pas sa mémoire.

Ce poète ne fut point surpassé par ceux qui cherchèrent à marcher sur ses traces, tels que *Donato Cupeda*, *Francesco-Antonio Tullio*, *Bernardo Saddumene*, et autres. Aucun d'eux ne parvint à faire oublier leur devancier et leur maître. Si leurs pièces eurent des succès, il les durent moins à leur talent dramatique, qu'aux efforts réunis des compositeurs et des chanteurs, qui déja abondaient et excellaient à cette époque en Italie.

Ce n'est pas sans doute après les poètes dramatiques, que nous devrions parler de *Giam-Battista Vico*, que la philosophie et la politique réclament à plus juste titre que la poésie; mais ne sachant dans quel genre classer cet esprit singulier, qui cultiva, d'une manière presque toujours originale, plusieurs branches de la littérature, nous lui avons réservé une honorable place à la fin de la période qu'il illustra.

Vico, ce fondateur d'une école, que l'on verra

de plus en plus fleurir dans ce siècle, naquit à Naples, en 1670. Privé, par l'infortune, de maîtres dans ses études, il ne dut qu'à lui seul et à la solitude, où se nourrit toujours le génie, tout ce qu'il devint, tout ce qu'il fut. Il excella successivement dans la philologie, dans la jurisprudence, dans l'éloquence, l'histoire et la poésie. Les auteurs qu'il chérissait le plus, ses modèles, furent Platon, Tacite et Bacon. Il puisa dans les uns ce goût de méditation et de recherches, qui donna à ses écrits un caractère éminent d'originalité; il alimenta par les autres cette imagination aussi vaste que profonde, dont la nature l'avait doué. Ses connaissances surpassèrent bientôt celles de ses plus illustres contemporains. Il fut peut-être encore plus admiré qu'il ne fut compris; assertion qui semble d'abord un paralogisme, mais qui n'en est pas un pour quiconque a étudié avec soin, et relu souvent ses ouvrages, dans lesquels on découvre toujours de nouvelles beautés, et dont toutes les pensées sont d'un homme de génie. Comme historien, il publia ses quatre livres intitulés: *De rebus gestis Antonii Caraphei*; comme philosophe, la première partie de sa métaphysique, sous le titre : *De antiquissimâ Italorum sapientiâ;* comme physicien, son traité : *De æquilibrio corporis animantis*; comme publiciste et juris-

consulte, l'ouvrage : *De uno universi juris principio et fine uno*, etc.; comme orateur, plusieurs discours latins et italiens, parmi lesquels ceux qu'il prononca à l'ouverture des cours de l'université de Naples, sont remarquables par l'importance des sujets; et enfin comme poète, il laissa diverses *Rime è canzoni*, qu'il publia isolément ou dans quelques recueils. Dans tous ces ouvrages, il n'est pas moins profond de pensées, qu'élégant de style, aussi brillant d'images qu'abondant en idées.

Mais il nous reste à parler de celui de ses écrits qu'il affectionnait le plus, et que, comme lui, la postérité met au nombre des ouvrages trascendants de son siècle et de son pays. Il l'intitula : *Scienza nuova d'intorno alla comune natura delle nazioni.* Calculant avec autant de profondeur que d'habileté les causes cachées, mais constantes, les effets apparents, mais compliqués, par lesquels la société naît, grandit, se développe et parvient à la maturité, pour descendre de cet état de force, subir la décadence de la vieillesse, périr enfin pour bientôt renaître, pour recommencer une vie nouvelle; c'est là, qu'il s'efforce de déterminer d'une manière invariable, les diverses époques de l'*histoire éternelle* du genre humain, qui tournant toujours sur lui-même par une rota-

tion invisible, mais constante, ressemble aux astres qui peuplent les cieux.

Vico, prévoyant que son ouvrage pourrait paraître obscur et même un peu bizarre, engage ses lecteurs avec la franchise que donne le seul génie, à le lire plusieurs fois avant de le juger. Peu de personnes prirent cette peine; aussi fut-il jugé très-mal. Mais Capasso, Cirillo et l'abbé Conti, qui l'ont mieux étudié, ont fait connaître ses véritables principes, ont indiqué les grands résultats qu'on en pourrait tirer ; et graces aux lumières toujours croissantes du siècle, on a rendu pleine justice à cet esprit aussi profond que singulier ; et chaque jour voit encore s'augmenter le nombre de ses admirateurs.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

Enfin nous avons atteint l'heureuse époque où les Napolitains, après avoir gémi pendant près de trois siècles dans la dépendance la plus déplorable et la plus funeste, acquirent, sous le règne de Charles III, leur indépendance politique, et reçurent par là une généreuse impulsion vers un nouvel ordre de choses. Ils surent ce que c'était que l'esprit national; ils sentirent l'utilité des lumières, rendirent un

culte au génie. La présence continuelle du monarque, les conseils de Tanucci, son ministre, donnèrent la vie et l'activité au corps politique, qui, sortant des langueurs de l'esclavage, se ranima à l'air pur et vivifiant de l'indépendance.

Pour première opération, on porta l'ordre et la réforme dans presque toutes les branches de l'administration publique. Tanucci n'était pas un homme de génie, comme on s'est plu à le caractériser; mais il était honnête homme, instruit, et possédant assez de pénétration et de fermeté pour distinguer et réformer les abus qui s'opposaient le plus au bonheur général. Les sciences, les lettres et ceux qui les cultivaient, eurent à s'applaudir de son administration.

L'influence funeste de l'inquisition et de la cour de Rome, disparut presqu'entièrement. Les droits et les devoirs du trône et ceux du sacerdoce, furent enfin clairement expliqués et définis, par un magistrat aussi éclairé qu'intègre, nommé *Niccolò Fragianni*. On réprima, on restreignit la puissance des barons, qui furent obligés de paraître régulièrement à la cour et de se fixer dans la capitale. Comme on le vit autrefois en France, sous le ministère du cardinal de Richelieu, ils cédèrent à l'impulsion

que le monarque voulut leur donner, obéirent à ses ordres, suivirent ses exemples. C'est ainsi que, débarrassé à-la-fois d'une tyrannie étrangère et domestique, le peuple napolitain commença à devenir une nation.

Long-temps projetée, plus long-temps desirée, et toujours renvoyée à des temps plus heureux, la réforme des études dans l'université fut enfin exécutée ; ce fut un présage de la justice comme de la sagesse du monarque, et un gage du progrès des lumières. Le prélat *Galiani* fut appellé par le roi à l'honneur d'être le restaurateur des lettres. L'université fut enfin placée et installée dans le bâtiment magnifique qui porte le nom de *Palazzo de' Studi*. Héritier de la puissante maison de Farnèse, le prince put disposer des riches dépouilles de l'antiquité, que plusieurs papes de cette maison avaient accumulées dans leur palais de Rome. La fameuse bibliothèque farnesiana vint enrichir celle de l'université de Naples. Plusieurs chaires de jurisprudence et de théologie scolastique furent supprimées : on en établit de nouvelles et de plus utiles ; par exemple, une chaire pour l'écriture-sainte, une pour la langue hébraïque; une autre encore pour le droit civil ; d'autres enfin pour la physique expérimentale, l'astronomie, la botanique, la chimie, etc., etc.

Parmi les académies qui se multiplièrent à cette époque, celle d'*Herculanum* fixa l'attention et la sollicitude du gouvernement. On connaît la triste destinée de la ville qui portait le nom d'Herculanum. Elle fut engloutie, sous le règne de Vespasien, ainsi que plusieurs autres cités greco-romaines, sous les cendres et les laves du Vésuve. C'est à la découverte des lieux où gît Herculanum, que l'on doit la fondation de l'académie qui en prit le noin, et dont les travaux et les écrits ont produit une espèce de révolution dans les arts. Les nombreux monuments de toutes formes et de tous genres, découverts, décrits ou dessinés par les soins de cette académie, furent réunis à Portici dans un musée qui devint bientôt célèbre; on imita, on copia ces monuments; et alors s'introduisit en Europe un nouveau goût dans les arts, le goût de l'Antique. L'académie, encouragée par ses succès, acquit une nouvelle gloire, en consacrant à la postérité toutes les découvertes faites à Herculanum, dans un grand et magnifique ouvrage, qu'elle enrichit d'explications et de savants commentaires.

C'est à cette époque déja florissante, que fut aussi bâti le théâtre appellé *San Carlo*, qui n'avait de rival en grandeur, dans toute

l'Italie que le théâtre de Milan, et qui n'en avait pas en luxe et en magnificence. Le nombre considérable d'ouvriers et d'artistes de tous les genres, employés dans cet établissement, celui des étrangers qu'appelaient les pompeuses représentations qui se donnaient sur ce théâtre, eurent une puissante influence sur l'esprit de la nation, qui dès-lors apprécia les prodiges des arts et des lettres.

Bientôt des particuliers opulents imitèrent la munificence du prince; et des corporations religieuses, imitèrent à leur tour ces riches citoyens. Les jésuites formèrent une belle bibliothèqne à leur collège *Massimo*, et la pourvurent d'instruments d'astronomie. Vincent Spinelli, prince de Tarsia, consacra au public sa propre bibliothèque; Jean Caraffa, duc de Noja, fonda un musée d'antiquités et de médailles; et Bartolommeo Intieri, quoique né Florentin, jaloux d'honorer sa patrie adoptive, établit à ses frais, dans l'université de Naples, une chaire d'économie civile, la première en ce genre connue dans l'Italie, et qui fut illustrée dès son berceau, par l'éloquence et le génie du savant abbé Genovesi. Nous parlerons ailleurs de tout ce que fit, pour l'avantage des arts, le prince San-Severo.

Examinons maintenant la marche que sui-

virent les sciences et les arts dans le royaume, pendant cette seconde époque du 18ᵉ siècle.

Nous commencerons par la JURISPRUDENCE. Le premier objet de la sollicitude du gouvernement fut la rédaction d'un code de lois, qui fut appellé *Carolino*, du nom du roi régnant qui l'avait ordonné. On voulait par là délivrer la législation du royaume d'un amas de lois superflues ou contradictoires, incohérentes ou inutiles. On nomma à cet effet une commission ou *junte* composée des meilleurs jurisconsultes du temps, tels que le marquis Vargas Macciucca, Giuseppe-Aurelio de Gennaro, et Giuseppe Pasquale Cirillo. Ce fut ce dernier qui rédigea le code en latin et en italien, afin de le mettre à la portée de toutes les classes de la nation. Malheureusement, malgré les savants et laborieux travaux de tous ces jurisconsultes, leur ouvrage fut loin d'atteindre la perfection désirée en ce genre, et n'obtint pas l'assentiment des gens éclairés.

Nous dirons quelques mots seulement de la vie et des écrits de ces jurisconsultes.

Egalement respectable par son savoir et son intégrité, le marquis *Vargas Macciucca*, réunit divers genres de connaissances : il avait beaucoup d'érudition, et s'occupait sur-tout de la

diplomatique. Il ne négligeait pas même les arts agréables, tels que la musique, etc.

Giuseppe-Aurelio de Gennaro, écrivit en latin un ouvrage aussi neuf par son sujet que par son titre, *La république des jurisconsultes.* L'auteur était né en 1701, et il mourut en 1761. Son ouvrage rempli d'érudition et de goût,, parut en 1731 au milieu de la carrière qu'il avait à parcourir, et en 1733, il fut réimprimé à Leipzic, par les soins d'Othon Menckenius. On a encore de lui les *Feriæ autumnales*, publiées en 1752, et un traité intitulé, *Delle viziose maniere di difender le cause nel foro*, que Muratori trouva favorable à la prévention qu'il avait conçue contre la jurisprudence moderne. Enfin Gennaro composa aussi des vers latins assez élégants.

Giuseppe-Pasquale Cirillo, le dernier des membres de la commission du *code* Carolin, mérita à l'âge de vingt ans l'honneur d'être appellé à la chaire de jurisprudence dans l'université de Naples. Il exerçait de plus la profession d'avocat, et l'on a de lui plusieurs volumes d'*allégations.* Parmi les divers écrits sur la jurisprudence, qu'il publia dans le cours de sa vie, on distingue un *Commentaire* sur les instituts de Justinien. Il voulut aussi réfuter l'ouvrage de Muratori intitulé *Difetti della*

jurisprudenza, tentative dans laquelle il montra plus de zèle et de savoir que de modération et de jugement.

On pourrait citer encore plusieurs jurisconsultes, professeurs et magistrats qui, tels que *Giuseppe Sorge*, de Naples, *Andrea Vignès*, de Lecce, et *Carlo Franchi*, d'Aquila, se distinguèrent par leurs talents oratoires.

Biagio Troïse, de Naples, *Francesco Rapolla*, d'Atripalda, *Niccolò Alfano*, de Naples, et plusieurs autres, se firent connaître par divers traités de jurisprudence, qu'ils firent pour l'instruction de leurs élèves. Mais dans cette classe, il en fut un, *Damiano Romano*, qui eut la témérité de combattre, quoique sans le moindre succès, les principes de J. B. Vico et de J.-J. Rousseau. Il traita ce sujet plus en théologien qu'en jurisconsulte et en philosophe.

Nous ne nous arrêterons point ici sur la THÉOLOGIE; dont les études perdaient de jour en jour de leur importance, à mesure que les études philosophiques en acquéraient. Une autre circonstance vint s'unir, dans le royaume de Naples, à cette cause de décadence d'une science long-temps dominante, mais qui n'a-

vait produit rien de vraiment utile, rien dont l'humanité eût à s'applaudir.

L'abbé *Antonio Genovesi*, dont les talents signalés et les vastes connaissances étaient déja connus, fut vainement engagé par les théologiens de son pays, à embrasser avec chaleur leur cause, à accréditer, par son savoir et son génie, les *études sacrées*. Ne pouvant pas obtenir de lui une faveur, qui eût été de sa part, une véritable apostasie de la *philosophie*, au culte de laquelle il s'était consacré, ils ne tardèrent pas à le persécuter, ce qui le fit s'attacher avec plus de ténacité encore à ses premières opinions; car la persécution qui souvent fait les sectaires, fait aussi les martyrs.

Génovesi est un des hommes les plus étonnants que le royaume de Naples ait produits. On lui a dû des progrès rapides, et les succès qu'eurent dès ce moment les sciences utiles dans ce pays. Ses premiers travaux furent de ranimer l'école de son digne maître, l'illustre Vico, frappée de langueur, parcequ'elle était trop peu connue. Il rectifia ses erreurs, commenta ses écrits, les interpréta, et par son éloquence, à-la-fois douce et persuasive, rendit familière à la nation une doctrine que son auteur avait, peut-être par prudence, enveloppée de ténèbres. C'était avec autant de précision que

de clarté, qu'il exposait les opinions, les systêmes de tous les philosophes qui s'étaient illustrés dans l'art d'éclairer les hommes. Il fut véritablement pour son pays et pour l'Italie, peut-être, ce que Bâcon fut pour l'Europe. A sa voix, l'esprit philosophique devint général; il s'introduisit dans toutes les sciences, s'empara de tous les arts; et tout ce qu'on a fait dans ce royaume, depuis Genovesi, de bon, de sage et d'utile, est dû à son savoir, à ses talents, à ses vertus et à son génie.

Né à Castiglione, près de Salerne, en 1712, Genovesi, peu partagé en naissant des dons de la fortune, n'apprit que ce qu'on peut apprendre par soi-même, quand on n'est riche que des dons de la nature. Il apprit seul, comme Vico, les langues savantes, l'histoire, la théologie, qu'il fallait bien savoir pour n'être pas étranger à son siècle, et sur-tout la philosophie qu'il ne cessa de cultiver et de chérir. Mais peu satisfait d'un savoir, souvent plus vain que vrai, plus vanté qu'il ne mérite d'être estimé, il douta avant de croire, et voulut être convaincu avant que d'affirmer. On ne peut dire qu'il établit des systêmes; mais il fonda une école qui lui survécut et qui fit de nombreux prosélytes. Leibnitz et Locke avaient déja donné au monde philosophique leurs brillantes théo-

ries. Genovesi, en les combinant, les fit servir aux progrès de la philosophie. Dans toutes ses maximes, ses leçons, ses conseils, enfin dans tous ses travaux, il n'eut jamais qu'un seul but, l'amélioration, l'avancement de l'esprit humain, qu'il croyait très-perfectible, malgré les sophismes et les clameurs d'une foule intéressée d'antagonistes.

Genovesi enseigna d'abord la morale, à l'université de Naples; science depuis long-temps négligée et presque oubliée. L'auditoire redevint bientôt nombreux; le talent du professeur avait ramené les disciples dégoûtés ou inattentifs, et l'on sentit toute l'importance d'un tel sujet, quand il fut traité par un tel maître. Cependant Genovesi desirait professer la théologie, parce qu'il l'eût enseignée en philosophe, et aussi parce qu'il espérait que cette carrière pourrait plus facilement le conduire aux honneurs littéraires, et même à la fortune. Mais sitôt que l'on connut le cours qu'il se proposait de faire et même de publier, et dont le titre était : OMNIGENÆ *theologiæ elementa*, *historico-critico-dogmatica*; il fut accusé d'hétérodoxie, et la chaire qu'il souhaitait si vivement d'occuper, lui fut refusée. Cependant on lui laissa sa chaire de philosophie morale : et sans doute, il y eût été long-temps oublié, si un digne ci-

toyen, Bartolommeo Intieri, n'eût trouvé moyen de rendre ses talents plus utiles, et de l'appeler à plus de célébrité.

On a vu plus haut, que ce protecteur des lettres avait fondé à ses frais, dans Naples, une chaire d'ÉCONOMIE CIVILE, appelée depuis en France d'ÉCONOMIE POLITIQUE; chaire nouvelle, sans doute, puisque la science l'était elle-même non-seulement pour Naples, mais pour toute l'Italie. Le fondateur voulut que Genovesi occupât cette chaire pendant toute sa vie : ce fut la seule condition qu'il crut devoir imposer.

Ce fut là que Genovesi déploya ses vastes connaissances et son génie, qu'il montra toute la puissance de son talent, qu'enfin il fit véritablement un cours de *philosophie pratique.* Quoi de plus philosophique, en effet, qu'une science dont l'objet est de découvrir les lois par lesquelles la société voit ses besoins les plus pressants satisfaits, et les peuples adoucir leur misère? C'est cette belle science, alors presque inconnue, qu'ont, depuis, tant avancée, et peut-être portée à sa perfection les Smith en Angleterre, les Garnier et les Say en France.

Il est juste cependant d'observer que Genovesi ne fut pas le premier qui s'en occupa, dans le royaume de Naples. Après Antonio Serra, qui avait publié un traité sur *les causes des*

richesses publiques, *Carl' Antonio Broggia*, de Naples, publia en 1743, un traité *sur les impôts*, *les monnaies et le gouvernement*, devenu aujourd'hui très-rare. Cet ouvrage, ainsi que d'autres opuscules, où il traite de pareils sujets avec hardiesse, et développe d'utiles projets, valurent à l'auteur l'exil et les fers. Quoique simple pharmacien, il avait une profonde érudition, et des connaissances dans l'économie politique, qui lui acquirent l'estime des savants de son temps, et particulièrement celle de Bartolommeo Intieri. Mais on doit regretter qu'il n'eût pas assez de talent et de goût, pour donner à l'exposition de ses théories plus de précision et de méthode. Enfin, on peut encore citer, comme un prédécesseur de Genovesi, le célèbre abbé Galiani qui, à peine âgé de vingt ans, mit au jour, en 1750, son ouvrage sur *la monnaie*. Ses connaissances dans cette matière, ses principes, l'ordre qu'il sut mettre dans son ouvrage, le firent lire avec empressement. Mais les *leçons d'économie civile*, que publia quelques années après l'abbé Genovesi, surpassèrent tout ce qui avait été fait jusqu'alors en ce genre, tant par l'étendue du sujet que par les vérités politiques qui s'y trouvaient exposées en très-grand nombre.

Moins occupé de sa gloire que des progrès

de ses élèves, Genovesi publia plusieurs traités sur presque toutes les parties de la philosophie. Outre les *Eléments de théologie dogmatique* et les *Leçons d'économie civile*, que nous venons de signaler, il donna des éléments de physique, de logique, de métaphysique et de morale, qui ajoutèrent à sa réputation. Mais son grand ouvrage sur la *Métaphysique* y mit le comble, et fut admiré de ses disciples et du public, tandis que lui-même en faisait très-peu de cas, et finit même par le mépriser. Ce n'est pas la première fois que l'on a vu des auteurs dédaigner leurs meilleurs ouvrages. Il s'était aperçu que, pour rendre l'instruction plus générale et plus facile, il fallait non-seulement réformer, dans presque toutes leurs parties, les traités précédemment composés sur toutes les sciences, mais les écrire dans la langue vulgaire. Aussi, renvoyant à la scolastique, tout ce qui était matière à discussion, et n'admettant que ce qu'il regardait comme prouvé ou du moins probable, et sur-tout utile, il abrégea ses cours, les refit en italien, et c'est à ce second travail, qu'on doit la *Logica per gli giovanetti*, le *Trattato di Scienze metafisiche*, la *Diceosina*, les *Meditazioni*, les *Lettere Accademiche*, etc.

Non content d'avoir introduit dans le pays

qui le vit naître, une science aussi utile que nouvelle, il fit traduire les meilleurs ouvrages que possédaient les étrangers, sur-tout ceux qui traitaient de législation, d'économie politique et de philosophie. C'est ainsi qu'on lui dut la traduction et la publication de l'*Histoire du Commerce de la Grande-Bretagne*, par Joseph Carry, qu'il accompagna de savantes remarques. Il commenta *l'Esprit des Lois*, de Montesquieu, et il développa devant ses auditeurs tout ce que d'Alembert et les autres philosophes, ses contemporains, avaient publié de neuf et d'utile, lorsqu'ils travaillaient de concert à élever l'imposant édifice de toutes les sciences philosophiques dont Bâcon avait, lui seul, jeté les fondements. La variété de ses connaissances, la nouveauté des idées qu'il émettait, et la manière entraînante dont il les exposait, attirait à son auditoire une foule de nationaux et d'étrangers. Il eût été honteux pour un élève de ne pas assister au cours du célèbre professeur. Ce n'était pas seulement dans l'université qu'il enseignait, il donnait encore des cours particuliers chez lui, sur presque toutes les parties de la philosophie. Mais tant de travaux épuisèrent, à la fin, ses forces, et l'obligèrent, quoiqu'il ne fût pas encore d'un âge très-avancé, à suspendre ses leçons.

Le gouvernement qui, jusque-là, n'avait jamais songé à améliorer son sort, se souvint alors du plus grand homme qui existait, à cette époque, dans le royaume. Il le consulta sur la rédaction d'un traité de commerce, ainsi que sur l'établissement de quelques écoles nouvelles, et lui fit ensuite, mais seulement un an avant sa mort, une pension annuelle de 204 ducats.

Genovesi mourut en 1769, à l'âge de 57 ans, laissant ses nombreux disciples, inconsolables de sa perte, mais imbus de ses principes, pleins de son esprit.

Il est encore quelques philosophes, dans cette période, qui ne sont pas indignes d'être cités après Genovesi, et qui se sont fait estimer par leurs ouvrages. Le premier qui se présente est *Francesco-Maria Spinelli*, prince *de la Scalea*. Noble de naissance, comme on voit, philosophe par goût et par système, il publia divers traités de métaphysique, dans lesquels il soutenait la doctrine de Descartes. *Paolo-Mattia Doria*, de la maison des princes d'Angri, son émule en philosophie, combattit ses opinions, dans quelques autres traités; il publia aussi plusieurs ouvrages de mathématiques et de politique. Dans ses traités philosophiques, entiché de la doctrine de Platon, il

attaqua non-seulement celle de Descartes, mais, ce qui lui fit peu d'honneur, celle de Locke. Parmi tous ses ouvrages, on distingue *la Vita civile*, le *Capitano filosofo* et enfin sa *Logique des cuisiniers*, espèce de satire contre les philosophes modernes.

Nous ne devons pas oublier de placer ici un phisosophe Calabrois, qui, à force de méditation, s'était peut-être avancé aussi loin en métaphysique, que Genovesi, par l'étendue de ses connaissances. *Francesco-Antonio Piro*, natif de Cosence, moine dans l'ordre des minimes, se fit connaître avantageusement des philosophes, et grandement suspecter des théologiens de son temps, par un traité qu'il publia sous le titre de *Riflessioni intorno l'Origine delle passioni*. Plus sage et plus éclairé que Doria, il avait adopté les principes et la doctrine de Locke, et les exposait même avec plus d'ordre que le philosophe anglais. Il alla jusqu'à démontrer, comme théorie certaine, ce que l'autre n'avait avancé que comme hypothèse. La censure de l'Inquisition obligea l'auteur à retirer les exemplaires de son ouvrage, après la publication. C'est alors qu'il conçut l'idée de rapprocher la philosophie de la théologie, et combattit le *dualisme*, préconisé par Bayle. Il n'attaqua pas le fameux critique français,

comme tant d'autres l'avaient attaqué, dans les détails; il imagina un nouveau systême, par lequel il s'efforçait de concilier l'origine et la nature du mal avec la bonté et la sagesse de Dieu. Dans son hypothèse, d'ailleurs consolante et ingénieuse, tous les genres de maux sont considérés comme autant de moyens nécessaires pour que la vertu puisse exister; la vertu, le plus grand des biens réels et possibles. Aussi, sous ce rapport, se rapprochait-il de Plutarque, qui pensait que les maux sont des biens véritables.

L'ouvrage de Piro parut à Naples, en 1749, sous le titre : *Dell' origine del male, contra Bayle, nuovo sistema anti-manicheo.* Les contradictions qu'éprouva ce systême, furent pour l'auteur une occasion de publier divers autres opuscules sur la même matière.

L'étude de la philosophie spéculative, qui semblait occuper le plus les esprits, dans la période dont nous écrivons l'histoire littéraire, ne les détourna cependant pas de l'étude plus utile et plus positive des mathématiques et de la PHYSIQUE. Genovesi lui-même, dont l'esprit avait trop de lumières et le cœur de sincérité pour ne pas préférer les sciences exactes à la métaphysique, leur donnait une préférence mar-

quée et les soutenait de son crédit. On vit donc briller, parmi ceux qui les cultivaient, le père *Carcani*, dont les observations astronomiques, furent accueillies par la société royale de Londres. Carcani observa le passage de Vénus sur le disque du soleil, et traça habilement une grande méridienne dans le collége royal de la métropole napolitaine.

Fidèle aux lois que nous nous sommes nous-même imposées, nous ne mentionnerions pas ici le Génois *Maria della Torre*, si la reconnaissance que lui conservent à juste titre les Napolitains ne nous le prescrivait comme un devoir. Ce fut lui qui contribua le plus à répandre dans le royaume, par ses leçons et ses expériences, le goût de toutes les sciences physiques. Il enseigna long-temps, avec le plus éclatant succès, l'histoire naturelle et les mathématiques.

On vit dans ce temps à Naples une seule famille, celle des *Martini*, offrir, pour ainsi dire, le spectacle d'une académie. Trois frères, *Angelo*, *Niccolò* et *Pietro*, tous trois élèves du même maître, le savant Giacinto de Cristofaro, se distinguèrent à l'envi dans la science des Euclide et des Euler. Le premier était médecin de profession; mais il fut appelé à soutenir dans la chaire de mathématiques, à l'univer-

sité, l'honneur qu'un de ses propres frères, Niccolò s'y était déja acquis. Il laissa à sa mort des *Eléments d'Hydrostatique*, qui, pour être restés manuscrits, n'en furent pas moins estimés des physiciens qui purent les connaître. Le second (Niccolò, né en 1701, et mort en 1769), plus fécond, comme on va le voir, que le précédent, publia plusieurs traités parmi lesquels on remarque des *Eléments de statique* et *les Sections coniques*, mais sur-tout l'ouvrage intitulé: *Algebræ Geometriâ promotæ elementa*, imprimé en 1737 et dédié à l'Académie des Sciences, de Paris. On y trouve beaucoup de méthode et de clarté. Plusieurs des autres écrits de Niccolò Martini ont été publiés après sa mort, par son neveu Pietro, professeur à l'université de Naples, mais qui mourut à l'âge de trente-six ans seulement. Celui-ci avait cherché à concilier les principes des Cartésiens et des Leibnitziens, dans un traité, publié en 1730, sous le titre *De corporum quæ moventur viribus.* L'année suivante, il publia un autre opuscule sur *la réfraction et le mouvement de la lumière*, dans lequel il suivit la doctrine de Descartes. On a encore de lui plusieurs autres traités de géométrie, d'Arithmétique et de logique.

Les sciences n'avaient pas borné, comme on sait, leur essor dans ce siècle, à la seule Italie.

Aussi jalouses d'assurer que d'étendre leur empire, elles n'avaient pas craint d'émigrer dans des climats moins brillants, et sous des cieux plus sombres que ceux qui les virent deux fois renaître; le Nord semblait être devenu leur séjour favori : la métropole de l'Angleterre surtout fut long-temps l'objet de leurs affections. Un cortége des savants les plus illustres y composait dignement leur cour. Brandley, l'un d'eux, venait de signaler sa sagacité et son génie par sa *Théorie des aberrations des étoiles fixes:* deux savants napolitains, *Marino Lama* et *Niccolò Martini*, entreprirent de soumettre à un examen approfondi cette savante théorie. Malheureusement leurs recherches et leurs observations ne furent pas publiées. Lama était professeur de physique expérimentale; il mourut en 1777.

Felice Sabatelli, successeur de Pietro Martini dans sa chaire d'astronomie, figurait déjà, quoiqu'il ne soit mort qu'en 1786, parmi les savants sous le règne de Charles III. Il se distingua par un grand nombre d'observations, qui méritèrent l'attention du célèbre astronome Lalande. A sa mort, il laissa plusieurs écrits, et des instruments astronomiques qu'il avait inventés.

Giuseppe Orlandi, de l'ordre des Célestins,

professeur de physique expérimentale, mort en 1776, enseigna, avec succès, la théorie des sections coniques, détermina les propriétés de la parabole, de l'ellipse et de l'hyperbole, mieux que ne l'avait fait Apollonius. Il commenta les éléments de physique de Muschembroeck, et exposa, avec plus de clarté qu'aucun de ses devanciers, les principes de l'immortel Newton.

Mais le savant qui se signala le plus à Naples, dans ces temps où les Italiens avaient cessé d'être les dépositaires exclusifs du trésor des sciences, et ne marchaient plus que sur les traces des savants de l'Angleterre et de la France, ce fut sans contredit *Francesco Serrao*, né en 1702, à San-Cipriano, près d'Averse. Élève de Niccolò Cirillo, dont nous avons parlé, il professa d'abord, non la doctrine de son maître qui suivait celle de Descartes, mais la doctrine d'Épicure, et finit par s'attacher aux théories de Borelli et de Galilée. Il exerçait la médecine, et professa cette science, pendant toute sa vie, à l'université de Naples. Il jouissait d'une grande réputation, non-seulement dans son pays, mais parmi les étrangers. Secrétaire de cette académie des sciences que Cirillo avait présidée, il y lut plusieurs mémoires écrits avec beaucoup d'élégance. Son

traité sur la *Tarantola* ou *Falangio di Puglia*, fut universellement accueilli, lorsqu'il parut à Naples en 1742. Il y détruisait nombre de préjugés sur cet insecte, accrédités par l'ignorance et la crédulité. Il avait aussi publié en 1738, au nom de la même académie, une notice historique de l'*éruption du Vésuve*, arrivée dans l'année précédente, et qui ne fut que trop remarquable. Il composa cet ouvrage à l'exemple de Borelli, qui avait également donné l'histoire d'une éruption de l'Etna; et aucun des écrivains qui, depuis, ont retracé d'aussi terribles phénomènes et des catastrophes si redoutables, ne l'ont encore surpassé. Il écrivit aussi la vie du maître dont il fut le disciple justement honoré; et enfin il composa, pour le marquis *Polieni*, un commentaire sur quelques ouvrages de Mazzocchi; le *Schedasma*, traité sur les moyens de rappeler les noyés à la vie; et beaucoup d'autres opuscules de physique, tous aussi importants que précieux pour des lecteurs philosophes et éclairés. Serrao mourut en 1783, et fut regretté par tous les savants de l'Europe.

On a pu remarquer, dans la revue que nous offrons, des savants et hommes de lettres de Naples, que plusieurs nobles napolitains y figurent avec avantage; mais, dans cette classe, il n'en est aucun qui ait plus de droits à la

reconnaissance nationale que *Raimondo de Sangro*, prince de *San-Severo*. On peut le considérer comme le Porta du XVIII[e] siècle, par l'étendue de ses connaissances dans l'histoire naturelle, dans la physique et dans les arts. On lui attribue plusieurs découvertes et inventions fort utiles. Comme auteur militaire, San-Severo conçut un nouveau système de fortification, et composa un vocabulaire en six volumes sur l'art militaire, publié jusqu'à la lettre *O* en 1741 ; en 1747, il imprima également un traité qu'il intitula : *Pratica degli esercizj militari*: l'excellente méthode qu'il y indiquait reçut les éloges du grand Frédéric, et fut introduite par l'illustre maréchal de Saxe dans les troupes françaises; mais ses découvertes comme savant naturaliste et savant chimiste, ne furent pas moins nombreuses, et furent plus utiles à l'humanité. Il inventa une sorte de drap imperméable, dont l'usage, s'il eût été introduit, eût été utilement appliqué aux besoins des armées; il perfectionna la méthode d'imprimer les figures coloriées; inventa une machine hydraulique, aussi simple dans ses effets que dans ses ressorts, propre à élever les eaux à des hauteurs considérables, ce qui la rendait d'une application également utile à l'extinction des incendies et à l'arrosement des champs.

San-Severo se flatta aussi d'avoir trouvé une lumière perpétuelle, découverte dont il adressa une relation à l'abbé Nollet, en 1753, et au sujet de laquelle il lui écrivit encore en 1756. Il essaya également de former, par des procédés chimiques, habilement combinés, une sorte de sang artificiel.

Lalande, dans son voyage en Italie, a décrit la plus grande partie des découvertes de ce noble philosophe. Amateur éclairé des arts, autant qu'il était savant et ingénieux, on admire encore aujourd'hui, dans un des plus beaux palais de Naples que San-Severo fit bâtir, les chefs-d'œuvre de sculpture qu'il y a rassemblés; et c'est dans cette galerie que l'on peut appeler un vrai musée, qu'il essaya de faire prendre au marbre d'Italie des couleurs qui pussent suppléer celles des marbres tirés des contrées les plus lointaines. Cependant l'admiration et la crédulité, qui souvent marchent de compagnie, ont exagéré, il faut le dire, ses inventions et ses découvertes. Si l'on ajoutait foi à tout ce qu'on en a rapporté, et même à ce que l'on répète encore de nos jours à son sujet, San-Severo n'aurait pas été seulement un savant, un homme de génie, il aurait eu le don des miracles, et la nature entière lui eût obéi.

Ce n'étaient pas seulement des nobles napo-

litains qui, dans cette mémorable période, s'occupaient des sciences. Plusieurs femmes, et même des femmes d'un très-haut rang, partagèrent le généreux essor qu'avait pris la nation : on les vit s'élancer dans la carrière que parcourait en France la savante amie de Voltaire, la marquise du Châtelet. Nous consacrerons quelques lignes à la mémoire de ces femmes qui ont honoré leur nation.

Faustina Pignatelli, princesse de *Colombrano*, apprit de Niccolò Martini les mathématiques, et cultivait, avec succès, la physique, de l'aveu de Lalande lui-même.

Isabella Pignone, élève de Cirillo, se distingua dans plus d'une science.

Giuseppa-Eleonora Barba-Picciola, non moins recommandable, publia une traduction de *la philosophie de Descartes*.

Mais *Maria-Angiola Ardinghelli*, éclipsa ses rivales. Lalande place cette dame, justement célèbre, à la tête des femmes véritablement savantes que possédait Naples, à l'époque où il visita cette cité, et qui faisaient la gloire de leur sexe et de leur pays.

Ce fut à Maria-Angiola Ardinghelli, que l'abbé Nollet adressa une partie de ses lettres sur l'électricité. Les sciences doivent regretter que la modestie de cette dame ne lui ait pas

permis de publier ses ouvrages, et ait privé la postérité d'un grand nombre de savants mémoires qu'elle avait composés. Elle se contenta de donner au public une traduction italienne de *la statique* de l'anglais Hales, qui manquait à sa patrie.

Les études PHILOLOGIQUES et ARCHÆOLOGIQUES furent encore plus favorisées et encouragées à cette époque, que les études philosophiques. Mais ce qui signala le règne de Charles III, ce furent les grands et utiles résultats que l'on sut tirer de la découverte d'Herculanum. Si les fouilles eussent été mieux dirigées, dès-lors la science archæologique aurait fait des progrès encore plus rapides ; et le règne de ce prince serait regardé par les savants, comme une nouvelle ère très-remarquable dans l'histoire de la science.

Dès l'année 1711, Emmanuel de Lorraine, comte d'Elbeuf, qui était venu à Naples, avec l'armée impériale, destinée à combattre celle de Philippe V, en faisant jeter les fondements d'une maison de campagne à Portici, avait découvert les ruines du théâtre d'Herculanum, et bientôt après un temple décoré de colonnes. Il en avait retiré deux statues grecques, l'une d'Hercule, et l'autre de Cléopatre, dont il

fit présent au prince Eugène de Savoie ; mais le gouvernement autrichien n'avait ni permis au comte d'Elbeuf de continuer les fouilles entreprises , ni voulu les continuer lui-même à ses propres frais.

Charles, deux ans après son arrivée à Naples, en faisant creuser à la profondeur de 80 pieds dans le même terrain , pour asseoir les fondements de la maison de plaisance de Portici, découvrit enfin l'ancienne ville d'Herculanum , ensevelie depuis 1700 ans par le Vésuve. De cette mine abondante on tira une foule innombrable de monuments précieux dont le prince forma un vaste musée. Tous les savants en entreprirent l'illustration , et publièrent , à ce sujet , plusieurs ouvrages pleins d'érudition. Le chevalier *Venuti* fut chargé quelque temps après de la direction des fouilles; et il publia, en 1748 , une notice des découvertes , qui fut critiquée et très-mal jugée par Lami et les nouvellistes florentins ; mais leurs arguments furent réfutés par l'abbé de Saint.-Laurent , Mecatti , et sur-tout par le célèbre Martorelli qui les réduisit au silence par une foule de lettres éminemment érudites, qu'il adressa au savant Gori.

Le zèle de Charles III pour la nouvelle découverte redoubla à mesure qu'il en sentit

plus l'importance ; il fit venir de Rome monsignor Bajardi, antiquaire renommé, et le chargea d'écrire sur les monuments que jusqu'alors les fouilles avaient fait découvrir. Celui-ci, empressé de s'acquitter d'une tâche aussi honorable, publia cinq volumes intitulés : *Prodromo delle antichità d'Ercolano.* C'était un ouvrage surchargé d'érudition, mais écrit sans goût, sans ordre et sans jugement. Ce travail, au lieu de satisfaire, frustra la curiosité de l'Europe avide de connaître des trésors si long-temps cachés au monde. Ce résultat malheureux obligea le roi à changer de plan, et à créer en 1755 une société de savants philologues qui, prenant le nom d'*académie d'Herculanum*, devait se rassembler deux fois par mois, pour discuter sur chaque monument provenant, non-seulement des fouilles de cette ville, mais aussi de celles de Pompéia et de Stabéïa, qui, comme elle, avaient été englouties, et que l'on venait de découvrir. Bajardi en fut nommé membre honoraire, et *Mazzocchi*, *Pratilli*, le comte de *Pianura*, *Aula*, *Carcani*, *Galiani*, *Ignarra*, *Giordano*, *Ronchi*, *Zarillo* et *Bassi*, en furent les membres ordinaires.

De tous ces savants le plus célèbre, sans contredit, fut *Alexis-Simmacco Mazzocchi.* Il était né en 1684 à Sainte-Marie, ville bâtie sur les ruines

de l'ancienne Capoue, et il mourut à Naples en 1771. Son nom est trop célèbre en Europe pour qu'il soit nécessaire de s'étendre beaucoup sur son mérite et ses talents. Il se distingua sur-tout dans la philologie et dans les langues hébraïque, latine et grecque; cette dernière lui était devenue aussi familière que celle de son pays. Majello, dont il était l'élève, se fit remplacer par lui (et alors Mazzocchi touchait à peine à sa 25ᵉ année), dans la chaire des langues grecque et hébraïque au séminaire de Naples. Peu après, il fut chargé d'organiser les écoles de deux séminaires très-importants, ceux de Nola et de Capoue. De retour d'un voyage qu'il fit à Rome pour y revoir son maître, il fut élevé à la dignité de grand-aumônier. Quelque temps après, Charles III lui ayant fait offrir un évêché, il le refusa afin de pouvoir se livrer entièrement et sans distraction à ses études. Les plus illustres académies de l'Europe s'empressèrent de l'admettre dans leur sein. Enfin, pendant tout le cours de sa longue vie, il a constamment joui de l'estime et de l'admiration des savants ses contemporains, de quelque nation qu'ils fussent. Son commentaire *sur les tables d'Héraclée* est un monument de sa vaste érudition, ainsi que ses *mélanges*, son *spicilegium biblicum*,

ses *dissertations* sur l'*origine des Tyrrhéniens*, sur *les anciennes mœurs de Corcyre*, sur les diverses vicissitudes de *la cathédrale de Naples*, etc., etc.

Giacomo Martorelli, se distingua, presque au même degré, dans la philologie et l'archæologie. Il avait fait ses études dans le séminaire de Naples, dont il devint par la suite un des plus illustres professeurs: pour son début dans la carrière des lettres, il composa un *discours grec* à l'occasion du mariage de Charles III avec Marie-Amélie de Walbourg. Bientôt après il s'éleva à la hauteur des plus grands antiquaires de son temps, par son ouvrage intitulé: *De thecâ calamariâ*, dans lequel il donne l'explication d'une écritoire en bronze trouvée près de l'ancienne ville de Ruvo, dans la Pouille, remplacée aujourd'hui par la ville moderne de Terlizzi. Le but de l'auteur, dans cet ouvrage trop volumineux peut-être pour le sujet, est de prouver que ce petit vase en bronze, orné de figures, avait appartenu à un astrologue napolitain du siècle d'Auguste, et que les anciens, hébreux, grecs, égyptiens et latins, ne se servaient pas de tablettes cirées, comme on le croit communément; mais qu'ils avaient, ainsi que nous, l'usage des écritoires, des plumes et du papier. Les membres de

l'académie d'Herculanum, envieux du mérite de Martorelli, n'avaient jamais voulu l'admettre parmi eux, et ils s'efforcèrent de faire supprimer l'édition de son ouvrage ; mais ils échouèrent dans leur entreprise. Il avait enrichi ce grand ouvrage des recherches les plus profondes sur l'histoire des provinces du royaume de Naples du temps des Grecs, etc., etc. ; ce que peut-être il aurait dû réserver pour d'autres dissertations. Il composa aussi des *lettres sur les ruines d'Herculanum*, qu'on peut regarder comme une espèce de journal des objets qu'on en retirait. La haute littérature et sur-tout la poésie ne lui étaient point étrangères ; mais il ne s'exerça guère que dans les langues savantes, et s'acquit ainsi la réputation d'un des philologues les plus distingués de son pays.

Joseph Morisani mérite d'être placé immédiatement après Martorelli. Ce savant avait fait ses études à Naples ; mais il se rendit ensuite à Rome pour visiter les monuments et y faire l'application de toutes les connaissances qu'il avait acquises dans l'archæologie. Revenu dans son pays, il publia un traité intitulé : *De Protopapis et deutereis græcorum catholicis eorum ecclesiis*, ouvrage pour la composition duquel il avait mis à contribution toute l'histoire ecclésiastique du moyen âge ; on y trouve aussi de

savantes recherches sur l'origine du nom de *Calabre* donné à la région des Brutiens et à la province qui portait anciennement celui de grande Grèce. Ce mérite de recherches et d'observations sur les antiquités italo-grecques ne se montre pas moins dans un de ses autres ouvrages, intitulé : *Inscriptiones reginæ dissertationibus illustratæ ;* sujet auquel il voulut donner encore plus de développement par un travail qu'il avait entrepris sur les *antiquitates Brutiorum.* Mais ses héritiers, auxquels il le laissa en mourant, ne songèrent pas à le publier, non plus que son discours sur *la fata morgana*, et d'autres productions de sa plume féconde.

A cette époque, tous les esprits s'étaient tournés vers l'étude de l'antiquité; et ce serait en vain que nous voudrions nommer la foule d'érudits qui s'y livrèrent même avec quelque succès. Il serait pourtant injuste de passer sous silence *Gennaro Sisto*, très-versé dans les langues orientales, et auteur d'un *manuel pour apprendre la langue grecque* en moins d'un mois. De nos jours même, nous voyons bien des gens répéter les promesses de Sisto, tant en fait de langues classiques, que de langues modernes; et malgré nos lumières que nous croyons plus grandes, il est encore bien des

gens qui se laissent duper par ce charlatanisme.

Au nom de ce savant ajoutons encore ceux de *Niccolò Forlesia*, bibliothécaire impérial à Vienne, très-estimé du marquis Maffey ; et de *Carlo Gnarra*, qui fit un commentaire sur les *tables en bronze* trouvées dans les ruines de la cité italo-grecque de Metaponte en Pouille.

Le goût de l'érudition nuisit à la culture du genre purement historique. Laissant à d'autres le soin d'écrire les événements du temps présent, on préféra de s'occuper des monuments des temps les plus reculés ; et c'est à cette tendance générale que nous devons les recherches sur *la via Appia* publiées en 1752 par *Francesco Maria Pratilli*, et celles de *Giuseppe Antonini*, *sur la Lucanie*, qui parurent en 1765.

Cependant l'abbé *Placido Troili*, ne voulant pas sans doute que l'histoire fût totalement abandonnée, écrivit une volumineuse *histoire générale du royaume de Naples*. C'est un ouvrage sans méthode et sans goût, et dans lequel l'auteur a encore payé trop souvent son tribut à l'érudition, et que l'on peut regarder plutôt comme un vaste dépôt de matériaux pour l'histoire de Naples, que comme une véritable histoire de ce pays. Il pourrait être d'une grande utilité pour quiconque entreprendrait

de nouveau le travail que cet auteur s'était imposé, mais qu'il ne pouvait bien exécuter, parce qu'il manquait des qualités les plus nécessaires à l'historien.

Le *commentaire historique*, *critique* et *diplomatique*, sur la constitution *de instrumentis conficiendis per curiales* de l'empereur Frédéric II, par *Antonio Chiarito*, bien qu'il ne soit qu'un ouvrage de jurisprudence, contient des recherches profondes sur la position de l'antique maison de plaisance de Lucullus. L'auteur y combat aussi quelques opinions de Mazzocchi sur plusieurs points d'érudition.

Pietro Antonio Corsignani, de Venose, publia aussi, vers ce temps, sa *Regia Marsicana*, qui fut critiquée par Zaccaria et Rogadei, deux savants distingués de cette époque. De même *Francesco Granata* publia, en 1752 et 1756, *l'histoire civile de Capoue*; et *Tommasso Masi del Pezzo* donna aussi, en 1761, les mémoires historiques sur l'ancien peuple des *Aurunci*.

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE du royaume fut cultivée avec plus de succès que l'histoire civile, quoique l'on ne puisse compter à cette époque qu'un petit nombre d'écrivains dans l'un et l'autre genre. Un des écrivains dont les travaux furent le plus utiles à l'histoire littéraire, est

sans contredit *Giovanni Bernardino Tafuri*, de Nardò, auteur de l'histoire des sciences et des arts de ce pays, d'une *notice* sur la vie et les ouvrages de Costanzo, et d'une *biographie* des écrivains napolitains, qui va jusqu'à la fin du seizième siècle.

Giovanni-Giuseppe Origlia écrivit l'histoire de l'université de Naples, qui manquait à la littérature. Mais, malgré toute l'érudition dont l'auteur l'a semée, elle laisse à desirer plus d'ordre et de précision.

Les mêmes défauts déparent l'ouvrage qu'*Angelo Zavarroni* fit paraître en 1753 sous le titre de *Bibliotheca calabra, sive illustriorum virorum Calabriæ, qui litteris claruerunt, elenchus*. Cet auteur donna dans les mêmes travers que Barrio, qui, voulant augmenter les richesses littéraires de son pays, ne le fit qu'aux dépens des autres provinces, et fit naître, dans les Calabres, des hommes qui y sont absolument étrangers. Zavarroni s'efforça de soutenir, ainsi que son frère, que la patrie de Saint-Thomas d'Aquin fut Belcastro, en Calabre, tandis que l'opinion généralement établie fait naître ce savant à Roccasecca dans la terre de Labour.

Le marquis *Salvatore Spiriti*, de Cosence, plus raisonnable que Zavarroni, rédigea les *mémoires des écrivains cosentins*, de la liste

desquels il exclut plusieurs auteurs que, par un esprit outré de patriotisme, Barrio et Zavarroni avaient compris dans leurs histoires littéraires. Mais, dans ce nombre des exclus, il a mis les deux frères *Vecchietti*, *Girolamo* et *Giam-Battista*, que Tiraboschi, éclairé par les nouvelles recherches de l'abbé Morelli, a rendus avec assez de vraisemblance à la Calabre.

La poésie n'offre, dans la période dont nous nous occupons, aucune production très-remarquable. On peut toutefois en citer quelques-unes, sur-tout dans le genre dramatique.

Gennaro-Antonio Federico donna au théâtre plusieurs pièces lyriques, dans lesquelles il réussit à peindre avec beaucoup de vérité les mœurs nationales.

Pietro Trinchera fit plusieurs comédies parmi lesquelles il faut distinguer celle qui a pour titre : *la Tavernola abbenturata*. Il y introduisit un hermite hypocrite, qui a quelque ressemblance avec le Tartufe de Molière.

Lorenzo Bonassi, duc de *San Filippo*, composa plusieurs *Opéra sacrés*, qu'il fit mettre en musique et exécuter dans son palais.

Mais celui qui sut créer un nouveau genre, fut le baron *de Lîveri*, qui mettait sur la scène différents groupes d'acteurs occupés chacun

d'une action différente. Cette nouveauté plut beaucoup à la représentation ; mais les pièces de Liveri ne se soutinrent pas à la lecture.

Il fut imité par *Giovanni Tucci*. Les pièces de celui-ci, encore inédites, quoique plus régulières par le tissu de la fable, et plus correctes dans le style, offrirent moins d'intérêt à la représentation que celles de son modèle.

Les comédies improvisées, dites à *Soggetto*, dans lesquelles se distinguèrent particulièrement le fameux avocat Cirillo, Cristofano Russo et plusieurs autres, jouirent alors dans Naples de la plus grande faveur ; elles y sont aujourd'hui totalement discréditées, et même oubliées.

Marco Mondo a laissé une comédie intitulée *le Nozze*, regardée comme une des belles imitations de l'Andrienne de Térence. *Sergio*, *Paolo Moccia* et *Salvatore Spiriti*, brillèrent aussi, à cette époque, dans la poésie italienne et dans la poésie latine.

Les autres branches de la poésie, et l'éloquence elle-même, tombèrent bientôt dans un état de langueur, que partageait au reste toute l'Italie. A peine peut-on citer quelques compositions faites pour l'Arcadie, par *Giam-Battista Jannucci*, et un recueil de poésies du père *Gherardo degli Angeli*. Ce dernier eut plus de succès dans ses *oraisons funèbres* et dans ses

panégyriques; et il n'eut de rival en ce genre, que le père *Giacchi*, dont les sermons ont servi long-temps de modèles.

D'après ce tableau peut-être trop succinct des progrès des sciences et des arts dans le royaume de Naples, pendant cette seconde période du 18e siècle, l'on voit que, à l'exception de la poésie et de l'éloquence qui semblèrent se reposer, toutes les autres branches des connaissances humaines fleurirent sous le règne de Charles III, qui fut presque, pour le royaume de Naples, ce que furent pour les autres états ceux des monarques les plus justement renommés. Mais, pendant que la nation napolitaine s'avançait à grands pas vers sa civilisation, ce monarque bienfaisant fut, trop tôt sans doute, appelé au trône d'Espagne, et laissa le royaume des Deux-Siciles à son fils Ferdinand à peine âgé de huit ans.

Nous examinerons dans la section suivante de ce chapitre, quel fut le sort des lettres pendant le règne de ce prince, et à quelles vicissitudes elles furent livrées.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

DU QUATRIEME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.



